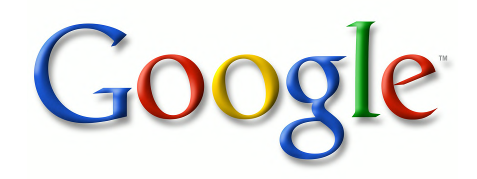
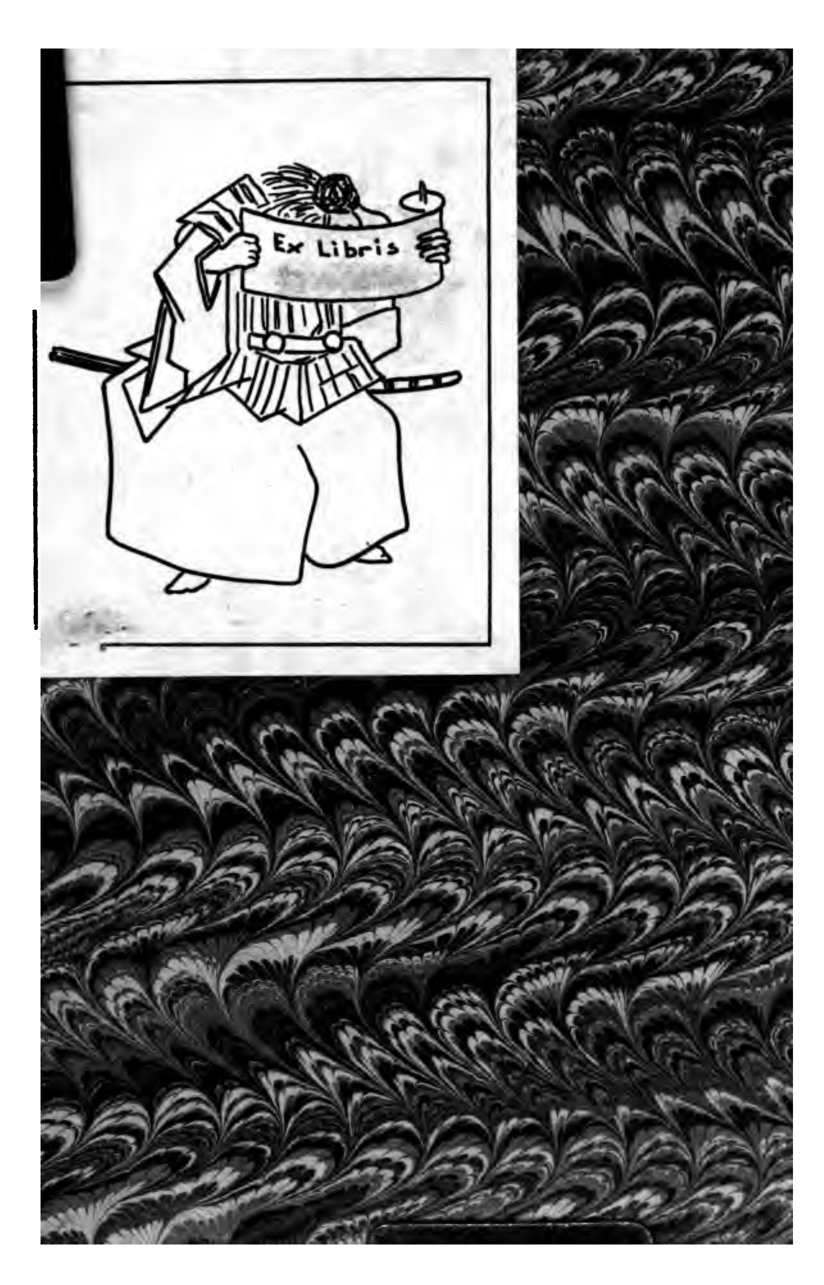
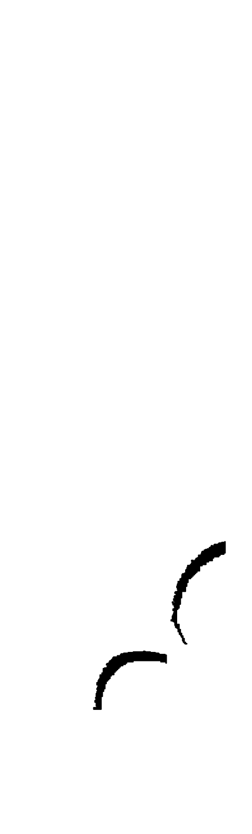

Google




Ex Libris







A Madame Brillet
notre chère voisine et amie
son tout dévoué
L. Bouffé
avril 1880

MES

SOUVENIRS

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

BOUFFÉ

MES SOUVENIRS

1800 - 1880

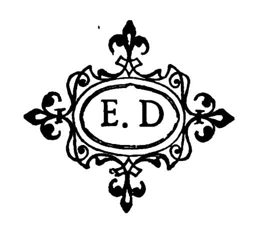
PRÉFACE PAR ERNEST LEGOUVÉ

de l'Académie française

PORTRAITS A L'EAU-FORTE, PAR

MM. A BLANCHARD, DEBLOIS, SCHERPER

ET CARRED



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1880

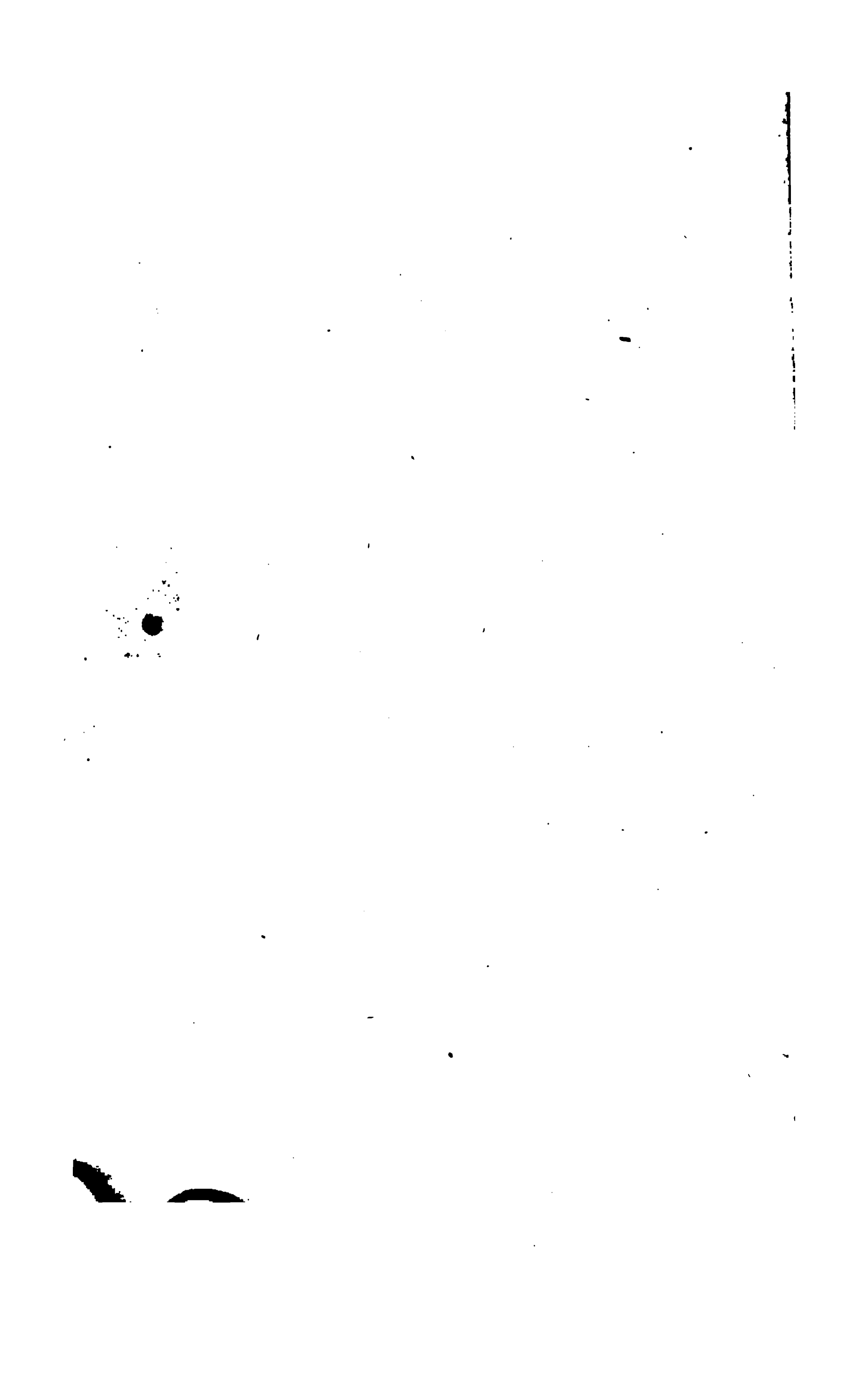




Cher Public,

Pendant ma longue carrière d'artiste, tu m'as entouré constamment de ta précieuse sympathie; permets que je t'en témoigne aujourd'hui ma vive gratitude en te dédiant ce livre qui raconte simplement ma vie et fixe le souvenir des jours heureux que je te dois.

Bonfe



A M. BOUFFÉ

Vous me demandez, mon cher monsieur Bouffé, d'écrire quelques pages en tête de vos SOUVENIRS. *Je ne peux pas vous refuser, je suis votre débiteur! Vous m'avez fait passer autrefois tant de charmantes soirées! Que ma vieillesse acquitte donc, si elle le peut, la dette de ma jeunesse.*

E. LEGOUVÉ

15 janvier 1880.

SOUVENIRS DE BOUFFÉ

Voici de très aimables *Souvenirs*. Écrits avec beaucoup de facilité et de gaieté, pleins d'anecdotes typiques et inconnues, ils ont un mérite plus rare encore, c'est d'être un portrait, ou, pour mieux dire, deux portraits. Vous y verrez revivre deux hommes, dont l'un est admiré de tous, et dont l'autre n'est connu de personne : c'est Bouffé et M. Bouffé. Ils se complètent singulièrement l'un l'autre, par le contraste et par la ressemblance. Au premier coup-d'œil, rien de plus différent dans Bouffé que l'artiste et l'homme ; en réalité, ils ne font qu'un. L'artiste était verveux, nerveux, électrique, agité ; l'homme est correct, rangé, sensible, honnête, patriarcal. Ne vous attendez donc pas avec lui, à des amours excentriques, à des passions désordonnées, à des folies

*

comme nous en révèlent certaines biographies d'artistes contemporains ou contemporaines. Non ! il se marie à vingt ans, et il adore sa femme, il adore ses enfants, il adore ses parents, il adore sa sœur. Il perd sa première femme, et en épouse une seconde, même tendresse ! L'émotion et l'imagination abondent dans sa vie et dans ses *Souvenirs*, mais toute l'imagination est pour l'art, et toute l'émotion pour le ménage : c'est du romanesque de famille. Où est donc le lien qui unit ces deux existences? Il est dans l'origine de M. Bouffé, dans son éducation, dans son lieu de naissance. Parisien, fils de Parisien, il nous représente toute une classe, modeste mais très particulière, de la grande société parisienne : la petite bourgeoisie ouvrière. Beaucoup d'acteurs éminents sont partis d'une boutique de marchand, d'un établi d'artisan, d'une loge de portier, d'une mansarde de domestique ; mais, tout enfants de Paris qu'ils soient, ils ne ressemblent pas à cette petite race vaillante, laborieuse, gaie, active, probe et passionnée pour le spectacle, qui revit toute entière dans Bouffé.

Son père était doreur sur bois, et, à force d'ordre et d'intelligence, avait fondé un établissement, où il était à la fois patron et ouvrier. A treize ans, Bouffé travaillait avec lui comme apprenti, et, bientôt devenu habile en son métier, il y ajoutait la réparure des cadres, il rêvait même de s'élever jusqu'à la peinture des décors ; c'était la première forme de sa passion pour le théâtre. A quinze ans, il voit son père tomber malade,

et la ruine menacer la maison. Il se met bravement avec sa mère à la tête de l'établissement, et s'y emploie avec tant d'ardeur et de sérieux, qu'on l'appelait le *petit vieux*. Mais le petit vieux combinait si bien son devoir et sa passion, qu'il jouait dans de petits théâtres de société, et obtenait même un engagement au Panorama-Dramatique, en restant toujours fidèle à son état. Ce fait est caractéristique, et le récit en est trop agréable dans le livre pour que je ne laisse pas la parole à l'auteur :

« Un jour, dit-il, je me hasardai à aller demander un engagement à M. Allaux, directeur du Panorama-Dramatique. J'arrive, je sonne en tremblant, et je me trouve nez à nez avec une femme maigre, haute de cinq pieds six pouces, laide à faire peur, qui, d'une voix semblable à celle d'un factionnaire criant : « Qui vive ? » m'adressa un « Que désirez-vous ? » que l'on dut entendre au bas de l'escalier. Je me dis en moi-même : « Si le proverbe : tel maître tel valet est vrai, me voilà bien. » — M. Allaux, lui répondis-je.

— Qu'est-ce que vous y voulez ?

— Lui parler.

— *J' vas voir si y est.*

Quelques instants après, le tambour-major femelle m'introduisait dans le cabinet de son colonel, étendu sur un canapé, le pied droit enveloppé de linges. M. Allaux s'était foulé le pied en inspectant les travaux de son théâtre.

— Que me voulez-vous ? dit-il d'un ton brusque.

Je lui exposai le motif de ma visite.

— Et quel genre de rôles comptez-vous jouer ?

— Jusqu'à présent, monsieur, je n'ai joué que pour mon plaisir ; je ne me suis jamais essayé dans des rôles dramatiques, je ne sais donc pas comment je m'en tirerais, mais j'ai joué plusieurs personnages qui me font croire que l'emploi de comique me conviendrait.

— Ah ! les comiques ? Attendez !... Alors, prenant vivement sa canne-béquille placée près de lui, il m'indiqua un grand tableau

peint en noir, semblable à ceux que l'on trouve dans les écoles.

— Puisque vous jouez les comiques. me dit-il, placez-vous là, sous le n° 7.

Cela me parut si singulier que je me dis à part moi : « Il y a sans doute aussi des balances pour savoir le poids des artistes que cet original engagerait à son théâtre. »

Voici à peu près le plan de la toise artistique de M. Allaux, et je n'invente rien, sur l'honneur !

1ers rôles.	Jeunes premiers.	Amoureux.	3mes rôles.	Premiers comiques.	Deuxièmes comiques.	Bas comiques grimes.
N° 1	N° 2	N° 3	N° 4	N° 5	N° 6	N° 7

J'obéis; cette mise en scène me rappelait le jour où j'avais tiré au sort; mais à peine étais-je placé sous cette nouvelle épée de Damoclès, que le directeur s'écria : « J'en étais sûr, vous êtes trop petit ! »

Je n'ai pas grandi d'une ligne depuis ce jour-là, ce qui ne veut pas dire que je sois grand, — cinq pieds à peine. — mais j'avais la vanité de me croire d'une taille suffisante pour jouer l'emploi que l'on appelle, je ne sais trop pourquoi; les *bas comiques*. J'osai en faire l'observation.

— Je vous dis que vous êtes trop petit, s'écria mon juge avec emportement, je m'y connais aussi bien que vous, peut-être ?

J'étais cloué devant lui, tournant mon chapeau entre mes mains, et ne sachant plus si je devais rester ou m'en aller. Au moment où je me décidais à partir, la porte s'ouvrit, et un gros monsieur de bonne mine entra avec le sans-façon d'un homme qui se trouve chez lui :

— Bonjour, Allaux, comment vas-tu ?

— Je souffre comme un démon; mais tu arrives à propos. Tiens, Solomé, regarde ce jeune homme; n'est-il pas trop petit pour se présenter sur un théâtre ?

— Dame, c'est selon l'emploi qu'il veut jouer ?

— Les comiques, mon cher.

— Les *bas comiques*, dis-je timidement, dans l'espoir de gagner ma cause.

— Bas comiques ou autres, je vous répète que vous êtes trop petit !

Je ne sais si mon air candide et triste intéressa M. Solomé en ma faveur; mais, se tournant vers moi : « Voyons, jeune homme, fit-il d'un air de bonté, pouvez-vous dire quelque chose ?

— Bien volontiers.

Et, tout en tremblant de peur, je répétai une scène du rôle d'Albert des *Folies Amoureuses*, et une de Frontin, des *Intrigants*.

Ce bon Solomé, après m'avoir entendu : — « Voyons, mon cher Allaux, dit-il, il faut engager ce garçon-là pour jouer de petits rôles, je t'assure qu'il est intelligent, qu'il a des qualités, et qu'avec des conseils, nous en ferons un comédien agréable.

— Il est bien petit ! Enfin, puisque tu le veux, je l'engage pour les grandes utilités à trois cents francs par an !... »

Trois cents francs par an, c'était vingt-cinq francs par mois, les gages d'une cuisinière de second ou de troisième ordre ! Mais enfin j'étais artiste ! »

Voilà la première partie du récit ; écoutez la seconde :

« J'avais beau ménager mes vingt-cinq francs par mois, ils ne pouvaient suffire à mes *folles* dépenses. Il m'arrivait quelquefois de manquer de *réparure* pour les doreurs sur bois; mais j'avais heureusement appris à réparer le moulage en plâtre pour les sculpteurs, et, en me levant de grand matin, en travaillant jusqu'à l'heure de ma répétition (mon rôle devant moi sur mon établi), et en rentrant après le spectacle me remettre à l'ouvrage jusqu'à deux ou trois heures du matin, je trouvai le moyen de vivre à peu près bien et de soigner ma modeste toilette comme un artiste doit le faire.

Mes camarades s'en étonnaient, ignorant que le petit comédien à quinze sous par jour, au lieu de passer le temps dont il pouvait disposer au café ou à la promenade, remontait dans son trou gratter du plâtre. »

Le double portrait que je tâche de tracer de M. Bouffé, se dessine nettement ; on voit bien appa-

raître en lui l'artisan-artiste. Un dernier trait achèvera la ressemblance.

Presque tous les grands comédiens ont rencontré, dans leur carrière, un rôle où leurs qualités principales se plaçaient si naturellement, que ce personnage de théâtre est devenu comme l'image de leur talent. Tel a été pour Potier, *le Ci-devant jeune homme ;* pour Frédérick-Lemaître, *Robert-Macaire;* pour M. Geoffroy, *M. Perrichon,* pour Bouffé, *le Gamin de Paris.*

Certes, il a compté bien d'autres créations éclatantes, il s'est transformé en une foule de personnages bien différents, mais son nom reste attaché au *Gamin de Paris.* Quand on a fait sa statuette, on l'a représenté sous les traits du *Gamin de Paris;* Bouffé et *le Gamin de Paris* ne font qu'un ; comment en serait-il autrement, puisque *le Gamin de Paris*, c'est Bouffé. Cette jolie pièce porte deux noms sur l'affiche, Bayard et Vanderburch ; ce n'est cependant ni à Bayard ni à Vanderburch qu'en appartient l'idée première, c'est à Bouffé. Tous les éléments de ce rôle étaient si vivants dans sa personne, que ce personnage sortit naturellement de sa tête ; que lui qui n'a jamais, que je sache, travaillé à aucune comédie, il apporta à Vanderburch le titre, la pensée, le scénario, plusieurs scènes tout écrites de l'ouvrage. Enfin les conseils que, dans ses *Souvenirs*, il donne aux jeunes comédiens sur la façon de jouer Joseph, achèvent son identification avec ce rôle :

« *Ce titre du* ***Gamin de Paris*** **a** égaré presque tous ceux qui ont interprété le personnage. Ils ont confondu l'enfant de Paris, léger, joueur, espiègle, mais plein de cœur, adorant sa famille et respectant la mémoire de son père, mort capitaine, avec le *gavroche*, le *voyou*, l'*ouvreur de portières !...* Ils n'ont pas réfléchi que Joseph, apprenti imprimeur, est continuellement en relations avec le prote, le compositeur; qu'il porte les épreuves à corriger chez l'auteur d'un livre; que c'est encore lui qui est chargé de soumettre, tous les soirs, l'affiche des théâtres aux régisseurs. Ce garçon coudoie donc, en général, des gens instruits et souvent distingués.

A la façon dont le rôle est écrit, on voit que l'auteur a voulu faire de son gamin une nature très intelligente, pleine de sentiment, de modestie et d'esprit naturel, une nature enfin comme tant d'autres, sorties du peuple pour devenir l'honneur et la gloire de notre pays.

Il est très important pour l'acteur d'étudier avec soin toutes les situations de la pièce, il acquerra de la sorte la certitude qu'il ne doit pas être *voyou* un seul instant, même dans les *gamineries.* Qu'on n'oublie pas que Joseph devient *homme* à la fin du premier acte, quand il apprend que sa sœur a été indignement trompée par celui qu'elle aime; cette transformation subite deviendrait impossible et *anti-naturelle* si l'artiste avait poussé la *gaminerie* jusqu'à l'*excentricité.* »

Pour le coup, le portrait est complet, puisque c'est le modèle lui-même qui l'a terminé.

Cependant, si éclatante qu'ait été cette création du *Gamin de Paris*, il serait souverainement injuste d'y enfermer le talent de Bouffé; ce serait méconnaître une des qualités principales de cette charmante nature d'artiste.

Bouffé a paru au milieu d'une pléiade admirable d'acteurs de genre : Potier, Arnal, Numa, Geoffroy. Il a été leur égal à tous, parce qu'il n'a ressemblé à aucun. La finesse exquise de Potier était inimitable; la justesse de diction d'Arnal émerveillait les connaisseurs; la fantaisie

humoristique de Numa faisait de lui un artiste à part; Geoffroy a une largeur d'exécution, une puissance de naturel, une franchise de comique dont aucun de ses camarades n'a approché; mais il est un point par où Bouffé leur est supérieur à tous, c'est par la diversité des types qu'il a créés; aucun comédien n'a produit sur le théâtre plus de physionomies variées et vivantes. Il s'indigne dans ces *Souvenirs* que quelques critiques lui aient reproché de se ressembler souvent à lui-même; il a raison, il ne se ressemblait jamais : visage, costume, gestes, allure, coiffure, tout chez lui se renouvelait à chaque création nouvelle. *Michel Perrin* et *Joseph*, *Le Père Grandet* et le danseur des *Vieux Péchés*, *Pauvre Jacques* et *Trim*, sont autant d'êtres absolument distincts, personnels, inoubliables. Du reste, ce don de transformation lui était si naturel, qu'à vingt ans il joua, dans la même soirée et avec le même succès, au Cirque, un petit paysan et un vieil invalide.

Ce dernier rôle donna lieu à une jolie scène, fort bien racontée dans les *Souvenirs*.

A la première représentation assistait un centenaire, le plus vieux pensionnaire de l'hôtel des Invalides ; il était convaincu que c'était un de ses camarades qui avait figuré dans la pièce, et, quand on lui apprit que c'était un acteur.

— Un acteur, dit-il, je voudrais bien le voir.

Bouffé, le lendemain, arrive à l'hôtel des Invalides, demande le centenaire, et le trouve dans son petit jardin, faisant sa partie de piquet.

Je laisse la parole à l'auteur :

« — Père, lui dit mon conducteur, voici un petit monsieur qui veut vous parler.

— A moi ?

— A vous.

Alors, déposant son jeu sur la table, et fixant sur moi son regard comme s'il cherchait à me reconnaître :

— Je ne me souviens pas vous avoir jamais vu, me dit-il en souriant, mais ça ne fait rien; qu'est-ce que vous désirez, jeune homme ? j'ouvre mes vieilles oreilles.

— Voici : on m'a dit que vous aviez témoigné le désir de voir de près l'acteur qui a joué hier soir au Cirque Franconi, où vous étiez, le rôle d'un invalide.

— C'est très vrai, je l'ai dit et je le dis encore.

— Eh bien, lui aussi a voulu vous voir et vous serrer la main, si vous le permettez ; — c'est moi qui jouais ce rôle hier soir.

— Allons donc, laissez-moi donc tranquille ! faut pas croire, parce. que j'ai cent deux ans, que je n'ai pas de bons yeux ? le camarade d'hier soir avait la soixantaine et le pouce avec, je m'y connais.

— Je vous remercie du compliment, car c'en est un que vous me faites, sans vous en douter.

— Qu'est-ce que vous venez me chanter là ?

Profitant de la réplique qu'il venait de me donner :

— Justement, dis-je, je viens vous chanter le couplet que vous avez entendu hier soir.

Et, prenant la voix de vieillard dont je m'étais servi pour jouer mon rôle, je lui chantai les huit vers qui l'avaient si fort impressionné.

— Ah ! oui, c'est vous, s'écria-t-il, je vous reconnais maintenant.

Et, se levant tout à coup, comme s'il n'avait eu que trente ans :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser ? dit-il en me tendant les bras.

— De tout mon cœur ; je suis venu pour cela.

— Mais comment diable faites-vous pour paraître vieux comme vous l'étiez hier soir ?

— Ah ! dame, cher monsieur, nous autres comédiens, nous avons nos petits secrets pour changer de figure à volonté.

— Ah bah ! est-ce que vous en avez aussi pour rajeunir ?

— Cela, c'est plus difficile.

— Tant pis, je vous aurais prié de me donner la recette.

J'écoutais ce brave homme, ajoute Bouffé, avec un plaisir extrême; j'observais ses gestes, sa voix, ses poses, ses moindres mouvements; je prenais enfin une excellente leçon qui ne fut pas perdue, car je m'en servis en plusieurs occasions, entre autres dans mon rôle du *Père Turlututu*, un bonhomme de « cent ans moins trois semaines. »

Quelques admirateurs de Bouffé, enthousiasmés par son triomphe dans son rôle de Grandet, pensèrent pour lui à la Comédie-Française. Fut-il hanté par cette tentation? Je ne sais. Eût-il eu raison d'y céder? Je ne le crois pas. Ce n'est ni la composition ni l'exécution qui lui eussent manqué; l'obstacle eût été pour lui dans une habitude très particulière, qui était devenue chez lui une seconde nature. Il était tourmenté d'un tel besoin de vérité, si ardent était son désir de donner à son personnage le plus de vie et de mouvement possible, qu'il ajoutait toujours au dialogue une foule de petites phrases explétives, d'incidences familières, adverbes, conjonctions, répétitions, qui donnaient beaucoup de naturel à la scène, mais qui dénaturaient singulièrement le texte. Or, on peut prendre de telles licences avec Bayard ou Vanderburch, mais non avec Molière! On peut se permettre ce petit parlage dans la prose, mais les vers s'en accommoderaient fort mal. En montant sur la scène française, Bouffé aurait-il pu réformer cette habitude? Je ne le crois pas, car elle était née de ses qualités mêmes; c'était une des formes et une des forces de son talent, c'était un de ses moyens de succès. Du reste, qu'il se console, sa part est assez belle! Il a

occupé un des premiers rangs parmi les artistes de genre, et son nom reste attaché à quelques-unes des plus charmantes comédies de notre temps.

Je ne veux pas quitter ces *Souvenirs* sans dire un mot de deux faits très touchants qui les terminent. L'un de ces faits est cruel, douloureux, poignant; l'autre est aimable, riant, gracieux; et Bouffé revit dans tous les deux.

Ce qu'il y a de plus difficile dans une pièce de théâtre, c'est le cinquième acte. Ce qu'il y a de plus difficile dans une vie du théâtre, c'est aussi le cinquième acte, c'est-à-dire la retraite, l'adieu à la profession. Il y a là, entre la mort définitive et la mort artistique, des années terribles à traverser. Ce n'est pas sans des déchirements affreux que les comédiens renoncent à cette vie de triomphes, de déceptions, d'émotions, de désespoirs, d'ivresse. Le théâtre les poursuit jusque dans les bras de la mort. On demandait à Brunet, retiré en province, à quatre-vingt-quatre ans : — A quoi occupez-vous votre solitude? — Je repasse mes rôles! — Ses rôles! des rôles de jocrisse! sur le seuil de l'éternité! en face de Dieu! Ce mot fait peur. Qu'est-ce donc quand on est arraché à son art, en plein talent, en plein triomphe et en pleine virilité? Tel fut le sort de Bouffé!

On ne lira pas sans une émotion profonde sa lutte contre l'implacable maladie nerveuse qui le minait, ses reprises fiévreuses et intermittentes de sa profession, ses apparitions passagères sur le théâtre, suivies de longues disparitions; mais heureusement, au sortir de

ces scènes amères, on se reposera sur une peinture pleine de charme et de douceur. C'est le récit *des noces d'or* de Bouffé. On est en pleine idylle, c'est le Bouffé patriarcal qui reparaît; sa jeunesse et sa vieillesse se rejoignent, on croit voir le délicieux tableau de Knauss, *la Cinquantaine*, et, une fois la lecture de ces *Souvenirs* terminée, le livre posé sur la table, on résumera son impression en disant comme moi : « Hier, tout le monde admirait Bouffé, demain tout le monde l'aimera. »

E. LEGOUVÉ.

MES SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER

Les conseilleurs ne sont pas les payeurs. — Mon acte de naissance. — Les grands artistes dramatiques. — Un gros mot de Voltaire. — Tiercelin. — Vernet. — Le théâtre de carton. — Un féroce régisseur. — La prédiction de mon camarade Klein.

J'avais eu le courage de résister jusqu'à ce jour aux conseils de quelques amis qui, après m'avoir entendu raconter plusieurs anecdotes de ma vie, m'engageaient à écrire mes « souvenirs ».

Je leur faisais remarquer que « *raconter* n'est pas *écrire* » de même que «*souffler* n'est pas *jouer*»*;* qu'il est très-difficile, très-délicat d'ailleurs d'écrire sur son compte ; qu'on peut s'attendre d'avance à une critique sévère, à passer pour un vaniteux, qui, voyant qu'on ne s'occupe plus de lui, trouve bon d'emboucher la trompette de la réclame à son profit.

J'espérais, je croyais que ces excellentes raisons les avaient convaincus ; je me trompais, car, en me voyant

vieillir, ils revinrent à la charge, et, cette fois, ils touchèrent la corde sensible en me disant : « Si vous aimez vos enfants, vous devez comprendre combien ils seront heureux et fiers de posséder un jour les « souvenirs » de leur père, souvenirs qu'ils conserveront comme une précieuse relique. »

A ce dernier argument, je me déclarai vaincu, et, malgré tout ce que le mot de « relique » pouvait avoir d'exagéré, je me décidai, puisqu'ils le désiraient tant, à me mettre à l'œuvre.

Je commence sans autre préambule. Je vous assure pourtant que les premières lignes ne me sont pas très agréables à écrire, attendu que j'ai là, sous les yeux, mon vieux bavard d'acte de naissance, qui s'entête à me prouver que je suis né le « vingt fructidor de l'an huit de la République française, une et indivisible..... » ce qui veut dire, en bon français, le 4 septembre 1800. Me voilà donc à la porte entre-bâillée de mes soixante-dix-neuf ans, car nous sommes aujourd'hui le 27 juillet 1879. Il y a des moments où je me sens plein de force et de courage ; mais, hélas ! ces velléités de jeunesse passent comme un éclair, et je me vois bientôt forcé d'avouer à l'indiscret papier qu'il a raison... J'ai beau le cacher dans un tiroir, je n'en suis pas plus jeune pour cela...

Je fus pour ainsi dire bercé sur les banquettes du théâtre. Mon père et ma mère, passionnés pour le spectacle, m'emportaient dans les théâtres qu'ils affectionnaient le plus. A dix ans, j'avais déjà vu vingt mélo-

drames, trente vaudevilles, un assez grand nombre d'opéras-comiques, de comédies, et même quelques tragédies. Oui, des tragédies..... que j'eus le bonheur de voir jouer, à l'âge de raison, par Talma, Saint-Prix, Lafon, Duchesnois, Raucourt, Georges, etc.; les comédies, par Michaut, Baptiste aîné, Baptiste cadet, Fleury, Firmin, Michelot, Mars, etc. — Et Potier donc, ce roi des comiques!.... Et Brunet, la vérité, la bonhomie en personne!..... Le comédien en herbe était à bonne école; il n'eut qu'à s'inspirer, plus tard, du souvenir de ces grands artistes pour conquérir, lui aussi, sa place au soleil.

Je n'oublierai pas Tiercelin, que je vis dans une grande partie de ses rôles. Cet artiste qui, à la ville, était d'une distinction remarquable, représentait presque toujours des types populaires, tantôt un savetier, tantôt un rempailleur ou un portier; tout cela d'une vérité, d'un comique adorables! C'était la nature prise sur le vif, mais en quelque sorte poétisée par un artiste délicat : du *Callot* sous d'autres costumes. Enfin, il n'allait pas prendre ses modèles dans le ruisseau, ainsi que le font aujourd'hui certains soi-disant *comiques* qui dégradent l'homme et l'artiste, car je soutiens qu'on peut être vrai dans le personnage le plus vulgaire, sans être ignoble! Mais j'ai vu pousser cette vérité jusqu'à cracher devant le public (oubliant le respect qu'on lui doit). Cela est dans la nature, sans doute, mais il y a un mot de Voltaire dont ces messieurs devraient bien profiter. Ce mot est assez brutal, et je ne sais trop comment le rappeler ici, mais il est si juste, il est si bien la critique de ce qui

se passe tous les jours sur nos théâtres, que j'ose espérer trouver grâce devant mes lecteurs.

Voltaire assistant à la répétition d'une de ses tragédies, et ayant fait l'observation à l'un des artistes que le passage qu'il venait de réciter n'était pas dit de la façon dont lui, l'auteur, l'avait compris, que cela manquait de noblesse, de dignité, que le geste était trivial, commun, etc. — « Pourtant, répliqua l'artiste, je suis persuadé que ce que je viens de faire est naturel. — Eh! monsieur, mon der..... aussi est naturel et je ne le montre pas en public! » — Ce qui voulait dire qu'il ne faut jamais pousser le réalisme jusqu'à ses dernières limites. — Avis à MM. X... et Z...

Je me souviens encore de mon cher camarade et ami Vernet dans un rôle de mouleur en plâtre. On l'avait ramassé endormi, en état d'ivresse, sur la voie publique ; on l'amenait chez le commissaire qui l'interrogeait. Rien de plus plaisant, de plus drôle que cette scène jouée par Brunet et Vernet. Le mouleur, au lieu de répondre aux questions du juge, ne prononçait dans toute la scène que ces trois mots: « *Commissaire, vous m'embêtez;* » il avait à les dire six ou sept fois. Ils ne sont pas de la première distinction, ces trois mots? — Eh bien, Vernet trouvait le moyen de les varier d'une façon charmante. L'inflexion était tantôt gracieuse... tantôt pateline, tantôt impatiente, jamais *canaille;* enfin, Vernet faisait de cette scène une véritable perle, et il apportait le même tact, le même goût dans tous les rôles populaires qu'il jouait. Qui ne se souvient l'avoir vu dans *Madame Pochet*, *L'homme qui bat sa femme*, *Ma femme et mon parapluie*, *Mathias l'invalide* et

tant d'autres? Voilà ce qu'on appelle un véritable comédien de bonne société! Je sais bien qu'il est beaucoup plus facile de faire ce que nous voyons trop souvent sur nos théâtres, mais c'est justement parce que l'autre manière est plus difficile que cela s'appelle du talent.....

Je suis peut-être bien sévère, même blâmable de me permettre cette rude critique. Mais j'aime avec tant de passion, je respecte à un tel point ce bel art du théâtre, que j'éprouve un véritable chagrin quand je le vois rabaisser jusqu'aux tréteaux! Alors, la colère s'empare de moi et me fait dire ce que je devrais peut-être laisser penser aux autres. Mais, ma foi, si la vérité pouvait être utile à quelques-uns de ceux qui suivent cette mauvaise route, je ne me repentirais pas de l'avoir dite.

Je ne me doutais guère, lorsqu'à l'âge de treize ans j'embrassai la profession de mon père (la dorure sur bois et la décoration d'appartement), que j'écrirais un jour mes souvenirs de comédien. Je pensais plutôt à devenir peintre de décors; on voit que ms aspirations m'entraînaient déjà vers le théâtre. Et pourtant, il y avait, dans la dorure sur bois, une partie qui me plaisait infiniment, celle de répareur, qui se rapproche beaucoup de la sculpture.

J'appris ce travail difficile presqu'en jouant et sans peine. Il est vrai que mon père occupait les premiers ouvriers en ce genre, de véritables artistes qui se faisaient un plaisir de m'aider de leurs conseils; et, comme mon ambition a toujours été de ne pas rester dans le commun des martyrs, je travaillais avec une ardeur extrême.

J'avais aussi appris le toisé et je faisais les mémoires de nos travaux. Malgré toutes ces occupations, je trouvais encore le moyen d'aller assez souvent au spectacle, et même de m'essayer à jouer la comédie, car j'étais directeur d'un petit théâtre de carton qu'une de mes tantes m'avait offert pour étrennes quelques années auparavant, ce qui me permettait de me donner la comédie sans bourse délier, car mes artistes ne touchaient ni appointements ni jetons....

Lorsque mes ressources pécuniaires me privaient du plaisir de prendre, au bureau, mon billet dont le prix ne variait jamais que de 80 à 90 centimes, — on était fort bien placé aux secondes galeries de l'Ambigu et de la Gaîté pour cette modique somme — j'allais rendre visite à ma bonne tante Angélique, sœur de mon père, costumière du théâtre de l'Ambigu. Son magasin de costumes se trouvait au fond d'un couloir qui longeait le dessous du théâtre. Dans ce même couloir, une porte donnait accès dans le premier *dessous ;* je me faufilais jusqu'à la *rampe* et là, le nez en l'air, j'écoutais avec extase les acteurs que je ne voyais pas, cela est vrai ; mais j'étais encore au spectacle, et j'y éprouvais un grand plaisir, troublé cependant par la crainte d'être surpris, car, à chaque mouvement que le souffleur faisait dans sa boîte (lisez *trou*) qui se trouvait près de moi, je tremblais qu'on ne vînt m'arracher à ma contemplation..... Un jour, *jour néfaste !* je fus surpris par un régisseur féroce, qui me demanda d'un ton de juge d'instruction: « Que faites-vous là? qui êtes-vous? » — La peur me prit, je tremblais au point de ne pouvoir parler. Enfin,

je finis par articuler cette réponse, digne de Jocrisse: « Je suis le neveu de ma tante Angélique. » — « Nous allons bien voir, dit-il, venez avec moi. » — Je crus qu'il allait me jeter en prison; il me conduisit tout simplement auprès de ma tante que je craignais d'avoir compromise; là, tout s'expliqua, et j'en fus quitte pour une réprimande. Toutefois, je gardai rancune à cet homme qui n'avait pas compris tout le plaisir que je pouvais éprouver à me trouver si près des acteurs, à les guetter au passage, à les suivre lorsqu'ils rentraient dans leurs loges, à les attendre à la porte de sortie pour les revoir encore et les connaître à la ville... Que de fois le bon Klein, qui depuis fut un de mes meilleurs camarades, me fit battre le cœur lorsqu'il me rencontrait dans le couloir en question où se trouvait sa loge, et qu'en me passant la main sur la tête, il disait: « Tiens, voilà encore notre petit amateur; si celui-là n'est pas un jour comédien, ce ne sera pas de sa faute. » Il ne se doutait pas, ce cher ami, que nous devions nous retrouver un jour sur le théâtre du Gymnase. — Mais retournons à mes pantins.

La petite comédie en carton fut bientôt remplacée par un beau théâtre en bois dont je fus l'architecte, le menuisier, le décorateur, le serrurier, le tapissier et même le lampiste. Le personnel d'administration ne m'entraînait pas à de grandes dépenses, car j'étais à la fois directeur, régisseur, secrétaire, contrôleur, souffleur et acteur. Ma troupe se composait de beaux bonshommes de sept à huit pouces de hauteur, tous d'un caractère charmant; jamais d'indisposition, jamais de refus de rôle, j'en faisais ce que je voulais; enfin,

une troupe de comédiens unique dans son genre.

Aidé de ma bonne et chère sœur aînée qui, sous le nom de Madame Gauthier, a laissé de beaux souvenirs aux théâtres de l'Ambigu et de la Gaîté où elle créa plus de quarante rôles, et d'un apprenti de mon père, passionné au moins autant que moi pour le théâtre, je donnais des représentations tous les dimanches. Le public, composé de mes autres frères et sœurs, au nombre de dix, et de quelques jeunes voisins, applaudissait avec de petites mains qui ne faisaient pas autant de bruit que les battoirs de nos insipides *claqueurs*, mais qui touchaient bien plus agréablement mon jeune cœur d'artiste!

Je n'aurais pas donné ces soirées pour la plus belle partie de plaisir; j'étais heureux comme un enfant qui n'a pas encore connu les peines de la vie. Aussi combien de fois ai-je remercié Dieu de m'avoir accordé ces quelques années de bonheur, avant les cruelles épreuves qui m'attendaient!...

CHAPITRE II

Un mariage d'entants. — Ma mère. — Trois sourds-muets. — 1814. — Le siège de Paris. — Mon père prisonnier. — Une maladie de trois années. — La bonne religieuse. — Les Funambules. — Retour à la santé.— L'ancien dortoir des Filles Sainte-Marie.

Mon père avait dix-neuf ans à peine quand il épousa, en 1799, ma mère qui en avait quinze. Ce ménage d'enfants n'ayant pour toute dot que son amour, pour toute fortune que son courage, parvint, à force de veilles et de privations, à fonder un établissement où furent occupées, plus tard, jusqu'à trente personnes. Cela eut lieu en 1806. Il avait fallu passer bien des nuits au travail pour en arriver là, et surtout pour subvenir aux dépenses d'une maison plus lourde de jour en jour, car un petit frère ou une petite sœur augmentait chaque année la famille.

Ma pauvre mère mourut, jeune encore, en mettant au monde son *vingt-deuxième* enfant. Dans ce nombre figuraient trois sourds-muets, une fille et deux garçons dont l'aîné fut tué en duel à l'âge de vingt-trois ans. On verra, dans la suite de ces souvenirs, le malheur

qui frappa le plus jeune. Quant à ma sœur, nous eûmes la douleur de la perdre à peine âgée de dix-sept ans, et cela au moment où, ayant terminé son éducation à l'institution des sourdes-muettes, elle allait revenir parmi nous.

Nous étions loin de prévoir alors les chagrins qui devaient nous accabler plus tard. L'établissement de mon père avait pris une grande importance, nous possédions une très-belle clientèle, et les affaires marchaient au delà de toute espérance, lorsqu'au commencement de l'année 1814, l'invasion des puissances coalisées vint causer en France une panique générale.

Les travaux cessèrent tout à coup, et, pendant plus de six mois, l'atelier fut désert : pas un pouce d'ouvrage. Les payements furent suspendus, et pourtant il fallait nourrir douze enfants, le père, la mère, la grand'-mère et cinq apprentis : vingt personnes.

On payait alors un pain *un franc vingt centimes*, et il en disparaissait souvent quatre ou cinq par jour, sans compter le reste : toutes nos économies y passèrent.

Cette malheureuse année devait apporter bien d'autres chagrins dans notre famille.

Mon père, qui aimait Napoléon jusqu'à l'idolâtrie, voulut absolument aller se battre aux portes de Paris. Nous demeurions alors près de la place de la Bastille, dans la maison qui touche au temple protestant.

Nos croisées donnaient sur cette place. Depuis huit jours on ne voyait, on n'entendait qu'une longue file de bestiaux, de charrettes remplies de meubles, de matelas, d'ustensiles de ménage, conduites par de pauvres

gens de la campagne fuyant le pillage, traînant à leur suite une foule d'enfants et de vieillards. Des troupes d'hommes de toutes les classes parcouraient les rues en criant: « Aux armes ! » quelques-uns armés de piques, de bâtons au bout desquels étaient emmanchées de vieilles baïonnettes, etc.; des groupes de femmes, curieuses d'apprendre les nouvelles, se sauvant à la moindre alerte en jetant des cris d'épouvante !... le tocsin sonnant à toutes les églises !... les canons de la barrière du Trône, où se trouvait mon père, ceux de l'ennemi, et surtout ceux du fort de Vincennes que le brave Daumesnil faisait tonner à chaque minute !... En fallait-il davantage pour effrayer ma pauvre mère qui, à peine en convalescence d'une grave maladie, et ne pouvant encore sortir de son lit, se trouvait seule avec ses enfants et les voyait déjà massacrés par les Cosaques, car on faisait courir des bruits bien faits pour épouvanter les mères de famille : on disait qu'ils brûlaient, qu'ils pillaient, qu'ils tuaient tout sans pitié ! — Aussi cette chère mère nous avait-elle fait venir tous dans sa chambre; elle se persuadait que nous y étions moins en danger que dans une autre pièce de l'appartement, et que ces barbares auraient pitié de la poule et de ses poussins.

Nous étions sans nouvelles de mon père depuis trois jours; nous savions seulement qu'il était toujours à la barrière du Trône où l'on se battait sans cesse; notre inquiétude augmentait à chaque instant.

Enfin, après quatre jours d'angoisses, après l'entrée de nos *vainqueurs* dans ce Paris qui leur coûtait plus de quinze mille hommes, notre bon père revint.

Mais dans quel état, grand Dieu! Il avait été pris par des Cosaques en allant en tirailleur sur la route de Vincennes, et dépouillé de tout ce qu'il possédait. Le pauvre homme ne portait pas de blessure apparente, mais il en avait une au cœur qui fut bien longue à guérir.... Il éprouva un si profond chagrin en voyant le triomphe de nos ennemis et la chute de son empereur adoré, qu'il en tomba malade et que, pendant près de trois ans, il fut incapable de s'occuper de ses affaires: sa vie même fut plusieurs fois en danger. Nous ne perdîmes pourtant pas courage; ma mère, femme d'énergie, se mit à la tête de la maison, et, de mon côté, je fis tous mes efforts pour la seconder dans sa tâche difficile; et souvenez-vous que je n'avais pas quinze ans!

On pense bien que, pendant les trois cruelles années de la maladie de mon père, je ne songeai pas un seul instant à jouer la *comédie;* j'aurais cru manquer à mon devoir en prenant le moindre plaisir. Me voilà donc père de famille, à quinze ans!..... On ne m'appelait plus que le *petit vieux*, car les graves fonctions que je remplissais de mon mieux m'avaient rendu triste, réfléchi et raisonnable comme un vieillard..... raisonnable.

Nous commencions à désespérer de la guérison du pauvre malade, lorsque le hasard, ou plutôt la Providence, nous fit connaître la sœur Élisabeth. Cette bonne religieuse rendit la santé à mon père en quelques mois, ce que n'avaient pu faire les premiers médecins de Paris depuis plus de deux ans!..... Aussi que de reconnaissance nous eûmes à cette bienfaitrice, que de bénédictions nous appelâmes sur elle! Elle devint l'amie de la famille; mon père ne la nommait jamais

autrement que « ma mère » et elle, lui disait « mon fils ». Nous n'avons pas cessé de la voir jusqu'au jour où Dieu l'a rappelée près de lui. S'il y a un paradis au ciel, elle doit y occuper une place d'honneur!

Bien que le danger fût passé, le pauvre malade se trouvait encore sous le coup d'une mélancolie insurmontable. La bonne religieuse, voyant cela, nous dit : — «Il faut le distraire, le mener voir danser les polichinelles... » — L'ordonnance fut suivie à la lettre; trois fois par semaine, j'accompagnai le convalescent au théâtre des Funambules, et cela pendant plus de six mois; nous connaissions par cœur la musique de toutes les pantomimes.

Enfin, avec le rétablissement de mon père, la joie, le bonheur étaient rentrés dans la maison, et pour fêter cette joie, ce bonheur, on me permit de construire un théâtre portatif dans nos ateliers, vaste local, ancien dortoir du couvent des filles Sainte-Marie. Ce théâtre se montait et se démontait en quelques heures. On y jouait quatre fois par an, à la fête de mon père, à celle de ma mère, le jour de l'an et le mardi-gras; mais cela ne suffisait pas à mon ambition, j'aurais voulu jouer au moins une fois par mois.

CHAPITRE III

Les théâtres bourgeois en 1817. — Le cordonnier de la rue Mauconseil. — *Les Vêpres Siciliennes*, de Casimir Delavigne. — Une panique, rue Aubry-le-Boucher. — *La Femme à deux Maris*, mélodrame. — Un pasteur féminin. — L'ami de la maison. — Compliments et conseils.

Je savais qu'il existait alors plusieurs théâtres de société ; c'était une fureur, on en trouvait au moins un dans chaque quartier de Paris ; mais dans ce nombre, quatre seulement pouvaient à juste titre s'appeler *théâtres*. Le premier, *théâtre Mareux*, situé rue Saint-Antoine, vis-à-vis la rue de Jouy. Le second, *théâtre Doyen*, rue Transnonain ; on n'aurait pu mieux choisir le nom du propriétaire de ce théâtre, qui devint effectivement le doyen des théâtres bourgeois de Paris. Le troisième, rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire, construit et dirigé par le machiniste en chef de l'Opéra de cette époque ; la salle pouvait être grande comme celle du théâtre Cluny et fort joliment décorée. Le quatrième, rue de Paradis, au Marais, non loin du grand Mont-de-Piété, dirigé par Thierry, peintre en bâtiments ; ce théâtre, plus petit que les précédents, n'en était pas

moins fort gentil. Quant aux autres, dont la plupart pouvaient se flatter de n'être que de véritables *boui-bouis*, très-curieux du reste dans leur genre, je vais essayer de vous en faire la description. J'aimerais mieux vous raconter cela de vive voix qu'avec la plume ; je serais plus à mon aise, bien que je n'aie pas la prétention de me croire un conteur remarquable (ils sont trop verts), mais j'ai celle de me croire un peu moins gauche en parlant qu'en écrivant. Je voudrais pourtant vous amuser quelques instants en vous donnant une idée des soirées drôlatiques que j'ai passées à ces spectacles comme on en voit rarement, Dieu merci !

Je commence par celui de la rue Mauconseil, bâti dans l'atelier d'un disciple de saint Crépin, au troisième étage d'une de ces maisons dont la construction se perd dans la nuit des temps. Le soir où je me trouvai au nombre des spectateurs, on jouait, ou plutôt on écorchait « *les Vêpres Siciliennes* ». L'*administration*, n'ayant pu se procurer une cloche pour sonner les vêpres, avait trouvé plus simple de la remplacer par une casserole en cuivre. Un son fêlé trahissait l'origine de cet ustensile de ménage, frappé à tour de bras avec une cuillère de bois : ceci est historique !

Tout à coup, au milieu d'une des scènes les plus dramatiques, un des acteurs, en sortant, a le malheur de marcher sur le bas de la toile de fond, un peu trop longue et traînant sur le plancher. Elle se détache d'en haut, entraîne avec elle un casier rempli de *formes* de toutes tailles qui s'éparpillent sur la scène. Les artistes se sauvent à droite ou à gauche pour éviter cette avalanche d'un nouveau genre. Le public, saisi d'effroi

et croyant sans doute que la maison s'écroule, enjambe les banquettes pour gagner la porte ; mais il est bientôt rassuré en voyant *Procida* lui-même et ses compagnons ramasser les malencontreux projectiles et les replacer dans leur local respectif. La toile est reclouée et la représentation continue au milieu des bravos les plus chaleureux!..... Tous les artistes sont rappelés avec fureur!!...

Il fallait entendre les spectateurs, en descendant les trois étages, témoigner leur satisfaction. Les compliments pleuvaient de toutes parts :

— Ah ! que monsieur Lambert a bien joué !

— Eh bien ! et votre fils, donc? en voilà un qui devrait se mettre acteur ; il y en a diablement dans les théâtres payants qui ne le valent pas. — Et la fille de madame Bachelet, qui jouait la princesse? en voilà une qui peut se vanter de m'avoir fait pleurer à chaudes larmes!... ah ! elle a bien du dramatique, cette enfant-là ! je me souviendrai longtemps de l'émotion qu'elle m'a procurée ce soir.....

Enfin, tous ces braves gens s'en retournaient chez eux, enchantés d'avoir entendu massacrer l'œuvre de Casimir Delavigne.

Un autre de ces *boui-bouis* se trouvait rue Aubry-le-Boucher, chez un maître de danse nommé Simonnet, dans une maison appartenant au père de notre cher et grand comédien Provost, sociétaire de la Comédie-Française. M. Provost père tenait un magasin de quincaillerie dans une des boutiques de cette même maison et destinait son fils à lui succéder, mais le bonheur voulut, pour la gloire de notre théâtre, que le jeune

homme n'eût aucune vocation pour le commerce. La scène de ce *boui-bouis* était établie dans une alcôve flanquée, de chaque côté, d'un cabinet servant de coulisses; une fois bloqué dans ce coin, l'on était forcé d'y demeurer jusqu'à la fin de la pièce, attendu qu'il n'existait pas d'autre issue pour sortir.

J'assistai un jour à la représentation des *Chevilles de Maître Adam* et de *la Femme à deux maris*, mélodrame qui, en ce moment, faisait courir tout Paris. Il y a, dans cette pièce, un rôle de pasteur qu'on avait jugé à propos de faire jouer par une dame d'un certain âge. Je connaissais la pièce par cœur, pour l'avoir vue plusieurs fois à l'Ambigu, où ce rôle était joué par Dumont, artiste d'un certain talent, et surtout vrai et distingué. Je fus tout désorienté en voyant la dame en question venir nous débiter les tirades du pasteur. Je ne pus m'empêcher de demander à mon voisin (*ami de la maison*), l'explication de cette métamorphose : « Voici ce que c'est, me dit-il ; il n'y avait pas assez d'hommes dans la troupe, et, comme on tenait à jouer cette pièce, on a pensé qu'en changeant *quelques mots* du dialogue, le rôle pouvait être *parfaitement* joué par une femme. » (Il est vrai qu'on avait eu la précaution de faire dire à cette dame que son mari, le pasteur, était malade, et qu'il l'envoyait à sa place.)

Mon voisin me répétait à chaque instant : « Vous voyez que cela marche très-bien, et qu'on ne s'aperçoit pas un instant du changement. »

Je n'étais pas tout à fait de son avis, mais je le voyais si satisfait que je ne voulus pas lui enlever son illusion. Pauvre père Caignez, si tu avais pu assister à

cette représentation, tu n'aurais jamais reconnu ta pièce !... Et pourtant, de même qu'à la rue Mauconseil, le public fut enchanté !.... J'entendais dire autour de moi : « Ça ne serait pas mieux joué dans un grand théâtre ! » — « Je le crois bien, ajoutait un autre, j'ai vu jouer la pièce à l'Ambigu et je préfère même celui qui fait le traître à M. Defrêne ; d'abord, il a plus de feu, et puis, quel bel organe ! » — A la vérité, le préféré avait crié comme un sourd, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir été détestable..... Aussi, les louanges de ce public si *connaisseur* me donnaient-elles la mesure des compliments qu'on m'adressait dans le commencement de ma carrière dramatique ; heureusement, je ne m'y suis pas laissé prendre, et j'ose dire que je n'ai jamais été complètement satisfait de moi-même.....

Dans l'art dramatique, ainsi que dans tous les arts, il faut bien se persuader qu'on n'est jamais arrivé à la perfection et qu'il y a toujours quelque chose à trouver. C'était l'avis de deux bien grands comédiens, Talma et Potier. Ce dernier me témoignait un jour le chagrin de vieillir, non par crainte de la mort, disait-il, mais par regret de n'avoir pas le temps de faire ce qu'il entrevoyait encore dans ce bel art du comédien. Talma disait que la vie d'un artiste suffirait à peine pour arriver à jouer complètement bien les rôles du *Misanthrope* et de l'*Hamlet* de Shakespeare, ce qui prouve qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre les compliments banals de ces *dangereux* amis, qui peuvent égarer si l'on a la faiblesse d'y croire. J'ai toujours préféré les conseils, fussent-ils sévères, un peu rudes même, de quelques connaisseurs sincères,

comme mon cher *Davesne*, par exemple, qui ne *prenait* guère *de mitaines* pour me faire ses observations.

Je raconterai la bonté, le dévouement de ce digne ami, à l'occasion de mon entrée aux Variétés. Pour le moment, revenons à nos *boîtes dramatiques*.

J'ai dit plus haut qu'on en trouvait dans chaque quartier de Paris ; je n'exagérais pas.

Rue de Crussol, chez un carrossier, j'ai vu jouer, pour la première fois, Paul, le charmant jeune premier, et Monval. Je ne me doutais guère, en les applaudissant tous les deux dans ce petit théâtre, que nous deviendrions un jour camarades, et que nous resterions ensemble quatorze années au Gymnase, en nous aimant chaque jour davantage.

Quatrième théâtricule, rue de Lancry, chez un marchand de bois dont les deux filles étaient charmantes ; je les entendis dans les *Folies amoureuses*, c'était vraiment bien pour des amateurs.

Un cinquième, rue Jean-Beaussire. Cette petite salle, très-gentiment décorée, pouvait contenir deux cents personnes ; on y jouait tous les huit jours. Je parus une seule fois sur ce théâtre, dans une représentation au bénéfice des pauvres. C'était en 1826 ; je faisais alors partie de la troupe de la Gaîté.

CHAPITRE IV

Le mardi-gras. — Arlequin fabricant de crêpes. — *Le Savetier et le Financier.* — Au dernier les bons.

Un sixième théâtre de société existait également rue Saint-Antoine, en face de la rue Vieille-du-Temple, chez un tapissier nommé Cassard. On bâtissait la scène, au fond de la boutique, cinq ou six fois par an. J'avais assisté à l'une de ces soirées sans me douter que j'y devais paraître un jour, ou plutôt un soir, dans une circonstance originale.

C'était un mardi-gras ; on avait déguisé plusieurs de mes frères et sœurs en pierrot, en Jeannot, en poissarde, en bergère ; moi, j'étais en *arlequin,* costume très-gênant qui ne me plaisait guère, mais plaisait beaucoup à ma mère qui me trouvait très-gentil sous ce travestissement.

Mon père nous emmenait promener en voiture sur les boulevards, et je crois qu'il était plus heureux que nous en voyant la joie de cette marmaille.... Pour que la fête fût complète, il était convenu que l'on ferait des crêpes le soir. Il y avait justement, dans l'atelier, une

grande cheminée de campagne qu'on aurait dit construite tout exprès pour cet usage. C'est là que je m'établis, ceint d'un tablier de cuisine — mes petits masques assis autour de moi. Les chers enfants riaient aux éclats chaque fois que je faisais sauter la crêpe (il faut dire que j'étais très-fort à ce genre d'exercice). J'en étais à ma sixième, lorsqu'un coup de sonnette retentit à la porte. Un jeune homme se présente, et, s'adressant à mon père :

« Mon Dieu, monsieur, dit-il, excusez-moi ; ma démarche vous paraîtra peut-être singulière. Voici ce dont il s'agit. Nous donnons une soirée dramatique chez M. Cassard, que vous connaissez sans doute, car il est presque votre voisin ; le spectacle se compose de trois vaudevilles, *les Chevilles de Maître Adam*, *les Anglaises pour rire*, et *le Savetier et le Financier*. Tout allait très-bien, mais voilà que le jeune homme qui devait jouer le rôle du financier nous écrit à l'instant qu'il est gravement indisposé et qu'il lui est impossible de sortir de chez lui. Nous cherchions, sans trouver, le moyen de parer à cet accident, lorsqu'une personne de la société s'est souvenue d'avoir vu jouer ce rôle par monsieur votre fils; je viens donc le supplier de nous rendre le service de le jouer ce soir. »

J'avais écouté ce jeune homme sans quitter la poêle, sans tourner la tête de son côté, honteux d'être surpris là, par un étranger...

— Tu as entendu? me dit mon père.

Je remis la poêle aux mains de ma sœur aînée et répondis :

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, d'avoir pensé

à moi ; je ne demanderais pas mieux que de vous rendre ce petit service, mais je n'ai pas répété avec les autres personnes qui jouent dans la pièce, je ne voudrais pas qu'on se moquât de moi (j'avais déjà ma petite *vanité d'artiste*), et puis je n'ai pas de costume…

— Oh ! que cela ne vous inquiète pas, le costume que nous avons vous ira parfaitement, vous êtes de la taille du jeune homme qui devait jouer ; la pièce marchera très-bien, les acteurs savent leurs rôles sans manquer un mot.

Je ne sais pourquoi je me faisais tant prier, car, au fond, j'étais enchanté. Il n'y avait pas une minute à perdre ; je passai un pantalon, une redingote par-dessus mon costume d'arlequin, et nous voilà partis. La course n'était pas longue, de la place de la Bastille à la rue Vieille-du-Temple ; aussi, une demi-heure plus tard, j'entrais en scène. Avant d'avoir dit un mot, je fus applaudi à plusieurs reprises ; cet aimable public me payait d'avance le léger service que je venais rendre, sans se douter que j'aurais demandé à jouer le rôle, si j'avais été là au moment où la personne manquait.

La pièce fit grand plaisir à ce public *trop indulgent;* on voulait absolument que je restasse au souper et au bal qui devaient avoir lieu à la suite du spectacle. J'aurais pu chanter à ces braves gens le premier vers de l'ariette de *Richard Cœur-de-Lion : La danse n'est pas ce que j'aime;* je trouvais bien plus amusant de retourner manger des crêpes en compagnie de ma petite mascarade qui m'attendait à la maison, et à qui j'avais promis de revenir aussitôt que j'aurais fini. Je tins parole, à la grande joie de mes petits mangeurs de

crêpes; je repris la poêle, la cuillère à pot et fis sauter la pâte de plus belle!

Au dernier les bons.

On m'avait souvent parlé d'un de ces petits théâtres comme d'une chose vraiment curieuse à voir. Le fait est qu'on aurait couru longtemps, je crois, avant de trouver son pareil.

Cette curiosité se trouvait rue de la Vannerie, affreuse petite rue, boueuse été comme hiver, donnant d'un bout sur la place de Grève et de l'autre rue des Arcis. Cette espèce de ruelle, où demeurait, en 1816, la mère *Rousselle*, la fameuse cordonnière des porteurs d'eau, des charbonniers et des faubouriens, a complètement disparu pour faire place à la rue de Rivoli, et cela n'est vraiment pas dommage.....

Ce THÉATRE était construit dans l'arrière-boutique d'un perruquier, *le père Gouin*, comme on l'appelait dans le quartier. Cette caricature, espèce de *Maître André*, avait la prétention de faire des vers et l'audace de les dire en public, ce qui lui donna l'idée de bâtir une scène.....

A la suite de l'arrière-boutique, se trouvait une de ces petites cours en entonnoir, où le soleil n'a jamais pénétré. Cette cour, couverte par un vitrage, avait été transformée en salle de spectacle, non sans inconvénient, car, malgré tout le *talent* des *ingénieurs* et des *architectes* qui avaient élevé cette bâtisse, ils n'avaient pu trouver le moyen de supprimer deux tuyaux servant à l'écoulement des eaux pluviales et

ménagères, que certains locataires, vexés sans doute de n'avoir pas été invités au spectacle, répandaient à profusion. Aussi le public avait-il eu à se plaindre plusieurs fois, pendant la soirée dont je parle, de ce bain de pieds forcé, de ces douches souterraines qui cinglaient à travers les joints du plancher. Loin de se fâcher, on riait alors aux éclats; les quolibets, les lazzis pleuvaient de toutes parts..... L'un disait : « C'est le déluge, montons au cinquième; » un autre engageait tout le monde à courir aux pompes, et, se donnant spontanément l'autorité d'un capitaine de vaisseau, commandait de carguer les voiles, de mettre les canots à la mer, de sauver les femmes et les enfants! — « Le navire va sombrer, sauve qui peut! » — et les rires redoublaient. Tout ce que je pourrais dire de cette scène n'en donnerait qu'une idée bien imparfaite; il faut en avoir été témoin, comme moi, pour en comprendre le drôlatique.

Une autre curiosité de cet établissement était la loge du commissaire de police, loge unique dans cette *bonbonnière*, et pour laquelle le directeur avait voulu donner une preuve de son bon goût. Un banc de jardin peint en vert, exhaussé sur une estrade dominant le parterre; ce banc couronné d'une espèce de dais avec rideaux fond jaune semés de rosaces rouges, relevés de chaque côté par des glands de sonnettes; figurez-vous enfin une alcôve où l'on pouvait *à la rigueur* asseoir trois personnes. J'ignore si cette loge officielle a jamais été occupée par le magistrat pour qui l'on avait fait cette *folle dénpese*, mais il est permis d'en douter.

J'avoue qu'il m'aurait répugné de jouer dans un trou pareil, et que ces soirées m'attristaient plutôt que de me divertir.

Il y avait bien le théâtre Doyen, mais pour y jouer une pièce seulement, il fallait toujours *compter* vingt-cinq à trente francs..., pas moyen d'y penser... Il fallut donc me résigner et me contenter des quatre représentations que nous donnions chaque année chez mon père.

Je cherchais le moyen de me consoler en allant le plus souvent possible au spectacle, lorsqu'en 1820, quelques ouvriers de mon père eurent l'idée de monter ce que l'on appelle *une partie* chez Doyen, directeur du théâtre sur lequel Talma avait joué comme amateur dans sa jeunesse, ce dont le *papa Doyen* se glorifiait sans cesse avec raison ; aussi ne permettait-il qu'avec une grande répugnance que l'on jouât du mélodrame sur cette scène où le grand tragédien avait fait ses premières armes.

La composition du spectacle que nous donnâmes n'avait rien qui pût porter ombrage aux idées classiques de ce brave homme. On jouait *l'École des femmes*, et *le Médecin malgré lui*. — Dans la première de ces deux pièces je jouais Alain, et Sganarelle dans la seconde; — ma sœur aînée figurait dans ces deux ouvrages ; elle y fut charmante et obtint un légitime succès. Elle avait dix-huit ans, était très-jolie, et possédait de la distinction, du naturel, un organe sympathique, une sensibilité extrême, enfin tout ce qu'il fallait pour devenir une comédienne remarquable, ce qu'elle devint, en effet.

Les directeurs de l'Ambigu, M. Audinot et M[me] Puisaye, qui assistaient à cette soirée, firent, séance tenante, des propositions d'engagement pour ma sœur. Mon père et ma mère refusèrent tout d'abord, mais, en voyant le chagrin de Joséphine qui, comme moi, avait la passion du théâtre, ils eurent malheureusement la faiblesse de consentir. Je dis *malheureusement*, non que nos parents aient eu à s'en repentir sous le rapport de la conduite ou du succès de leur fille, mais les rôles qu'on lui distribua, et dans lesquels elle dépensait toute son âme, la fatiguèrent horriblement et finirent par lui coûter la vie!... Quant à moi, on me conseillait de tous les côtés de me faire comédien *pour tout de bon*, ce qui n'entrait alors aucunement dans mes idées. Je trouvais, il est vrai, un grand plaisir à jouer en société, mais je m'étais bien promis de ne jamais me risquer devant un public payant; il me semblait que, du jour où l'on donnerait *quinze sous* pour me voir, on aurait le droit de me siffler; or, cette musique m'a toujours été antipathique. Je pris, en conséquence, la ferme résolution de rester avec mes chers parents; mais il y a un vieux proverbe qui dit: *Il ne faut jurer de rien*, et j'en suis la preuve, comme on le verra par la suite.

Voilà donc ma sœur engagée pour trois ans à l'Ambigu; cela devait naturellement me donner accès dans l'intérieur du théâtre, peut-être même dans les coulisses, d'où le féroce Laporte m'avait plusieurs fois impitoyablement renvoyé, quelques années auparavant.

Ma mère ne pouvant ni ne voulant jouer le rôle de *mère d'actrice*, Joséphine ne serait jamais entrée au

théâtre si la sœur de mon père, qui, comme je l'ai déjà dit, était costumière en chef de l'Ambigu, ne s'était proposée pour veiller sur elle.

Cette bonne tante ne pouvait cependant se charger de reconduire sa nièce après le spectacle, d'autant plus qu'il y avait, de l'Ambigu à la place de la Bastille, *un bon ruban de queue* (comme je disais dans mon rôle du *Père Turlututu*). Je me gardai bien de laisser échapper cette belle occasion ; je proposai au père et à la mère d'aller chercher ma sœur toutes les fois qu'elle jouerait ; ma proposition fut acceptée et j'en éprouvai un vif plaisir.

J'allais donc prendre Joséphine au théâtre pour la ramener à la maison paternelle, qu'elle quitta seulement le jour de son mariage avec l'artiste Gauthier, mariage qui eut lieu le 27 janvier 1822.

CHAPITRE V

La loge de ma sœur. — L'orpheline. — La famille Gilbert. — L'adoption. — Corsse, directeur de l'Ambigu. — Fondation d'une classe de danse. — *Une Vengeance de l'amour*, ballet-pantomime. — Le début de Charlotte, à l'âge de six ans. — — *Mme Angot au sérail de Constantinople*. — Mort prématurée de Corsse.

Quel bonheur d'aller dans les coulisses, de voir de tout près ces acteurs que je n'avais jamais vus que de loin, de les entendre causer avant leur entrée sur la scène, de les toucher en passant auprès d'eux! Je n'aurais pas cédé ma place pour un empire.

Lorsqu'il m'était permis d'entrer dans la loge de ma sœur, j'éprouvais un nouveau plaisir, celui de rencontrer une charmante jeune fille, fraîche et blonde comme un rayon de soleil, qui s'habillait aussi dans cette loge.

J'avais remarqué plusieurs fois avec quelle douceur, quel respect elle parlait à Mme Gilbert, sa mère d'adoption. Cette chère enfant était orpheline, et son histoire, qui me fut bientôt connue, mérite d'être contée ici.

Un jour, le menuisier Gilbert était allé, ainsi qu'il

en avait l'habitude, faire, au faubourg Saint-Antoine, sa provision de bois de travail. Son marché terminé, comme il prenait un verre de vin avec le vendeur, une bonne vieille entra dans la boutique, et, s'adressant au maître de l'établissement :

— Dites-moi donc, monsieur Bresson, ce que j'ai à faire pour mettre cette pauvre petite aux Enfants-Trouvés?

En même temps, elle montrait un joli bébé âgé de dix-huit mois.

— A qui cette enfant? demanda M. Gilbert.

— A ces pauvres Seffert qui viennent de mourir l'un après l'autre, en moins de quinze jours, en laissant deux orphelins : un garçon de cinq ans et ce cher poulot. L'oncle Seffert qui n'est pas riche — un simple ouvrier en fauteuils, — et qui a déjà deux enfants, a pris le petit garçon, mais il ne peut se charger de la petite fille.

— La fille de Seffert aux Enfants-Trouvés! Oh! non! se récria le menuisier; il ne sera pas dit que Gilbert, son camarade d'enfance, aura laissé s'accomplir un acte pareil. C'est la Providence qui m'a conduit ici aujourd'hui. Voyons, Bresson, vous qui connaissez les affaires mieux que moi, quelle formalité y a-t-il à remplir pour adopter un enfant?

— Oh! mon Dieu, cela est bien simple. Vous n'avez qu'à vous rendre chez le commissaire de police avec deux témoins patentés, prouver que vous avez les moyens de pourvoir aux besoins de l'enfant, et tout sera dit.

— Eh bien, alors, rendez-moi le service, ainsi que

M. Flamand, ici présent, de m'accompagner chez le commissaire.

Une heure plus tard, après avoir donné une pièce de cent sous à la bonne vieille, le papa Gilbert partait de son pied léger jusqu'au faubourg du Temple, emportant le bébé dans son tablier.

En rentrant chez lui, et cachant le trésor qu'il portait, il dit à sa famille, qui se composait de sa femme, d'un fils, premier danseur au théâtre de la Gaîté, et de deux filles, dont la plus jeune avait vingt ans :

— Tenez, je vous apporte quelque chose de bien joli, — et, déposant son cadeau sur ses petites jambes : Voilà l'objet !

— A qui cet enfant-là? demanda la maman Gilbert.

— Ce n'est pas à moi, répondit M. Gilbert, je t'en donne ma parole d'honneur ! C'est un des enfants de ces pauvres Seffert qui sont morts presque subitement tous les deux. On allait conduire ce chérubin aux Enfants-Trouvés ; je n'ai pas voulu, je l'ai adopté et je vous l'apporte.

— Tu as bien fait, dit la mère, cela nous portera bonheur.

— Moi, dit une des filles, je lui ferai de jolies petites robes. — Moi, dit l'autre, je lui ferai de jolis petits bonnets. — Moi, dit le fils, je lui apprendrai à danser. — Et moi, dit le papa Gilbert qui pensait au solide, je lui confectionnerai un joli petit lit; la mère s'occupera du reste.

A dater de ce jour, cette charmante poupée devint la joie de la maison ; toute la famille la chérissait, et elle ne fut pas ingrate, car, à mesure qu'elle grandissait, sa

reconnaissance grandissait avec elle ; elle aimait ces braves gens de toute son âme.

Avec le temps, le fils Gilbert fit de cette enfant une adorable danseuse, jouant la pantomime avec une intelligence extraordinaire. Corsse, directeur et acteur du théâtre de l'Ambigu à cette époque, entendit parler de la petite merveille.

Ce même Corsse avait créé *Madame Angot au Sérail de Constantinople*, mélodrame comique en trois actes, qui obtint un immense succès. Corsse y déployait une verve, une vérité, un comique incroyables ; aussi tout Paris voulut-il l'applaudir, et, pendant plus de deux cents représentations, la salle de l'Ambigu fut prise d'assaut. *Madame Angot* avait été jouée pour la première fois le 21 mai 1800. En voyant la vogue qu'obtenait cette physionomie originale, plusieurs directeurs voulurent en profiter ; c'est alors qu'on vit surgir : *Madame Angot ou la poissarde parvenue*, opéra-comique en deux actes ; *Madame Angot au Malabar, ou la Nouvelle veuve*, mélo-tragi-parade en deux actes ; *le Repentir de Madame Angot*, folie en prose, en deux actes ; mais aucune de ces pièces n'eut le succès durable de leur aînée, qui fut reprise cinq ou six fois à l'Ambigu. Je la vis en 1812 ; mon jeune âge ne me permettait certes pas d'apprécier le talent de Corsse ; pourtant mon instinct me disait qu'il devait avoir du talent, et mon instinct ne me trompait pas.

Ce fut ce grand artiste, ce directeur modèle, adoré de tous ses pensionnaires, car il était bon, généreux pour tous ceux qui l'entouraient, ce fut lui, dis-je, qui, le premier, eut l'idée de fonder une école de danse

gratuite pour trente enfants. Mais il voulut que ces enfants reçussent en même temps l'instruction qui leur manquait.

Le travail des élèves était ainsi réglé :

La leçon de danse avait lieu le matin de neuf à onze heures, puis on allait déjeuner; à midi, commençait la classe. La salle de danse se transformait en école : un instituteur pour les garçons, une institutrice pour les filles, les faisaient travailler jusqu'à trois heures ; récréation jusqu'à quatre ; après quoi, chaque élève retournait chez ses parents.

Ces enfants qui, au besoin, paraissaient dans les pièces à spectacle, recevaient chacun dix francs par mois.

Ainsi, le brave Corsse donnait à ces petits êtres qui, pour la plupart, appartenaient à des familles que la fortune n'avait pas comblées de ses faveurs, de l'éducation, un état et du pain.

On parla un jour devant Corsse de la petite orpheline Charlotte, alors âgée de six ans. Il voulut la connaître, et fut surpris, enchanté de l'intelligence de ce bébé à la figure de chérubin. Il résolut de la faire paraître en public, composa lui-même le livret d'un ballet-pantomime en trois actes et quatre tableaux, intitulé : *Une vengeance de l'Amour*, et lui fit jouer le rôle principal, rôle très difficile, surtout pour une enfant de six ans qui devait changer cinq fois de costume : Charlotte y fut ravissante ! Corsse, très enthousiaste et artiste dans l'âme, fut émerveillé ; il ne l'appelait jamais autrement que son petit amour chéri.

Mais, hélas ! ce cœur d'or, ce grand artiste, ce direc-

teur comme on n'en a plus rencontré, mourut à l'âge de quarante-neuf ans, regretté de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître. On attribua sa mort prématurée à la fatigue qu'il avait éprouvée en jouant le rôle écrasant de *Madame Angot,* surtout pendant la dernière reprise de cette pièce, qu'il continua de jouer, malgré la défense des médecins qui lui voyaient cracher le sang ; il ne voulut rien entendre, et mourut presque subitement.

La première représentation d'*Une vengeance de l'Amour* avait eu lieu le 25 février 1813. J'étais dans la salle ce jour-là, avec mon père et ma mère qui ne manquaient pas une première à ce théâtre, et qui n'oubliaient jamais de m'y emmener. — Je ne me doutais guère, en applaudissant de tout mon cœur la jolie petite Charlotte, que je la retrouverais neuf ans plus tard dans la loge de ma sœur, que j'en tomberais amoureux, enfin qu'elle deviendrait ma femme.

Je savais par ma bonne sœur que je n'étais pas tout à fait indifférent à la jolie blonde ; je savais aussi que je ne déplaisais pas à son excellente mère, qui me témoignait même quelque amitié. Une idée folle me passa par la tête ; je m'imaginai de prier mes parents de faire une demande en mariage. Cela n'avait pas le sens commun ; mais, quand on a vingt ans et qu'on est amoureux, on n'est pas toujours la raison en personne. Je compris bientôt que ce mariage serait impossible tant que je n'aurais pas une position. Je ne vis qu'un seul moyen d'y arriver : la fréquentation des coulisses, les applaudissements que j'entendais prodi-

guer chaque soir aux artistes, leur joie, leur émotion, tout me disait : « Fais-toi comédien, tu éprouveras peut-être ces mêmes jouissances ! » — C'était un vrai supplice de Tantale auquel je ne pus résister.

CHAPITRE VI

M. Poirson et M. Allaux. — Leur aimable réception. — La toise dramatique. — Le régisseur Solomé. — Les *bas comiques*. — Mon engagement. — Vingt-cinq francs par mois.— Je bouche un trou...

On bâtissait alors (1820) deux théâtres: le *Gymnase* et le *Panorama-Dramatique*. Le premier, presque terminé, devait ouvrir prochainement; le second ne pouvait donner accès au public avant quelques mois. Je résolus de me mettre en campagne, et sans rien dire à personne, excepté à ma sœur Joséphine, je commençai mon attaque par le Gymnase. J'ai déjà dit que j'étais timide à l'excès; cette infirmité, car c'en est une, surtout dans le siècle où nous vivons, n'a pas diminué avec l'âge: j'ai constamment douté de moi.

J'éprouvais une frayeur incroyable, à l'idée de me présenter chez un directeur de théâtre, plus difficile à aborder qu'un ministre. Me voilà donc hésitant, remettant de jour en jour ma visite à M. Poirson, directeur futur du Gymnase.

Enfin, je pris mon courage à deux mains, et j'avoue qu'elles suffisaient à peine. Arrivé rue Saint-

Pierre-Montmartre, devant la maison de l'autocrate, ma frayeur redoubla : — « Entrerai-je ? n'entrerai-je pas ? » — Je ne sais comment je me trouvai au pied de l'escalier; je montai quatre étages. Arrivé là, je lus sur une des portes : DELESTRE-POIRSON.

Je sonnai doucement, bien doucement; on n'ouvrit pas : j'en fus presque satisfait. N'osant pas sonner une seconde fois, je me disposais à descendre, lorsque la porte s'ouvrit, laissant voir un homme d'une trentaine d'années, d'une taille moyenne, les yeux couverts de lunettes dont les verres grossissants donnaient à ces yeux un aspect phénoménal.

Après m'avoir fait entrer dans une petite chambre lui servant de cabinet, et dont le mobilier me parut des plus modestes (une table couverte de papiers, un vieux fauteuil et quatre chaises), je crus que M. Poirson allait m'inviter à m'asseoir; mais il n'en fut rien, et, du ton d'un homme que l'on dérange mal à propos :

— Que désirez-vous ? dit-il.

— Mon Dieu, monsieur, je fais peut-être une démarche bien hardie ; mais excusez-moi, je suis un peu troublé...

J'attendais une parole d'encouragement; au lieu de cela, un : « *Enfin, que désirez-vous?* » bien sec se fit entendre.

— Pardon ; voici, monsieur. Vous êtes le directeur du théâtre du Gymnase qui doit ouvrir bientôt, et j'ai osé venir vous importuner pour vous demander une petite place dans votre troupe.

— A quel théâtre êtes-vous attaché ?

— Je ne suis attaché à aucun théâtre, mais j'ai joué

plusieurs fois sur des théâtres de société. Je ne vous demande que de m'entendre; si vous voulez bien me permettre de vous dire quelque chose, vous pourrez apprécier si je suis trop ambitieux en vous demandant un petit emploi.

— Croyez-vous donc, monsieur, que mon théâtre soit un théâtre d'élèves ? Loin de là ; je viens d'engager MM. Gontier, Perlet, Desessarts, Bernard-Léon, Numa; Mmes Perrin, Déjazet, Minette, etc ; vous voyez, mon cher monsieur, que ces artistes ne sont pas des commençants; portez donc vos vues ailleurs.

Tout cela était dit d'un ton si cassant, si doctoral, que je n'osai répliquer un mot; je saluai et sortis.

Cette première tentative n'était certainement pas faite pour m'encourager à tenter de nouvelles démarches; pourtant, il le fallait.

Je me hasardai donc à me rendre chez M. Allaux, directeur du théâtre du Panorama-Dramatique, que l'on bâtissait sur le boulevard du Temple, en face du jardin Turc. Alors ce fut bien autre chose, car si l'homme de la rue Saint-Pierre-Montmartre n'avait pas été des *plus gracieux*, celui de la rue des Fossés-du-Temple devait être tout à fait *désagréable*...

Arrivé à la porte de sa maison, le cœur me battait comme si j'allais commettre une mauvaise action. Enfin, je monte, je sonne. Ah ! que j'aurais voulu qu'on ne me répondît pas !... — Il y a des choses bien singulières dans la vie ; je me présentais chez cet homme dans l'espoir qu'il accueillerait ma demande, ce qui était le plus cher de mes désirs, et, sur le point de me trouver en face de lui, je souhaitais tout bas qu'il fût absent.

3

Mon attente fut trompée ; on m'ouvrit, et je me trouvai nez à nez avec une femme maigre, haute de cinq pieds six pouces, laide à faire peur, qui, d'une voix semblable à celle d'un factionnaire criant : « Qui vive ?» m'adressa un : «Que désirez-vous ? » que l'on dut entendre au bas de l'escalier. Je me dis en moi même : « Si le proverbe : tel maître, tel valet, est vrai, me voilà bien ! » — M. Allaux, lui répondis-je.

— Qu'est-ce que vous y voulez?

— Lui parler.

— *J' vas voir si y est.*

Quelques instants après, le tambour-major femelle m'introduisait dans le cabinet de son colonel, étendu sur un canapé, le pied droit enveloppé de linges. M. Allaux s'était foulé le pied en inspectant les travaux de son théâtre ; il paraît même que cet accident l'avait chagriné au point que sa raison s'en ressentait, c'est-à-dire que la tête était encore plus malade que le pied...

— Que me voulez-vous ? dit-il d'un ton brusque.

Je lui exposai le motif de ma visite.

— Et quel genre de rôles comptez-vous jouer ?

— Jusqu'à présent, monsieur, je n'ai joué que pour mon plaisir ; je ne me suis jamais essayé dans des rôles dramatiques, je ne sais donc pas comment je m'en tirerais, mais j'ai joué plusieurs personnages qui me font croire que l'emploi de comique me conviendrait.

— Ah ! les comiques ? Attendez !.. Alors, il prit vivement sa canne-béquille placée près de lui, et cela avec une physionomie si singulière que je crus un instant que nous allions renouveler la scène du *Médecin malgré lui* ; seulement, la scène aurait été retournée,

et loin de me battre, comme on fait à Sganarelle pour lui faire avouer qu'il est médecin, je pouvais craindre que M. Allaux me bâtonnât pour me persuader de ne jamais songer au théâtre. Je me trompais, il s'agissait simplement de m'indiquer un grand tableau peint en noir, semblable à ceux que l'on trouve dans les écoles.

— Puisque vous jouez les comiques, me dit-il, placez-vous là, sous le n° 7.

Cela me parut si singulier que je me dis à part moi : « Il y a sans doute aussi des balances pour savoir le poids des artistes que cet original engage à son théâtre. »

Voici à peu près le plan de la toise artistique de M. Allaux, et je n'invente rien, sur l'honneur !

1ers rôles. — N° 1	Jeunes premiers. — N° 2	Amoureux. — N° 3	3mes rôles. — N° 4	Premiers comiques.	Deuxièmes comiques.	Bas comiques, grimes.
				N° 5	N° 6	N° 7

J'obéis ; cette mise en scène me rappelait le jour où avais tiré au sort ; mais à peine étais-je placé sous cette nouvelle épée de Damoclès, que le directeur s'écria : « J'en étais sûr, vous êtes trop petit ! »

Je n'ai pas grandi d'une ligne depuis ce jour-là, ce qui ne veut pas dire que je sois grand, — cinq pieds à peine, — mais j'avais la vanité de me croire d'une taille suffisante pour jouer l'emploi que l'on appelle, je ne

sais trop pourquoi, les *bas comiques.* J'osai en faire l'observation.

— Je vous dis que vous êtes trop petit, s'écria mon juge avec emportement, je m'y connais aussi bien que vous, peut-être ?

J'étais cloué devant lui, tournant mon chapeau entre mes mains, et ne sachant plus si je devais rester ou m'en aller. Au moment où je me décidais à partir, la porte s'ouvrit, et un gros monsieur de bonne mine entra, avec le sans-façon d'un homme qui se trouve chez lui :

— Bonjour, Allaux, comment vas-tu ?

— Je souffre comme un démon ; mais tu arrives à propos. Tiens, Solomé, regarde ce jeune homme ; n'est-il pas trop petit pour se présenter sur un théâtre ?

— Dame, c'est selon l'emploi qu'il veut jouer ?

— Les comiques, mon cher.

— Les *bas comiques,* dis-je timidement, dans l'espoir de gagner ma cause.

— Bas comiques ou autres, je vous répète que vous êtes trop petit !

Je ne sais si mon air candide et triste intéressa M. Solomé en ma faveur ; mais, se tournant vers moi :

— Voyons, jeune homme, fit-il d'un air de bonté, pouvez-vous dire quelque chose ?

— Bien volontiers.

Et, tout en tremblant de peur, je répétai une scène du rôle d'Albert des *Folies Amoureuses,* et une de Frontin, des *Intrigants.*

Ce bon Solomé, après m'avoir entendu : — Voyons,

mon cher Allaux, dit-il, il faut engager ce garçon-là pour jouer des petits rôles ; je t'assure qu'il est intelligent, qu'il a des qualités, et qu'avec des conseils nous en ferons un comédien agréable.

— C'est possible, mais il est trop petit!

Il n'en démordait pas ; il m'avait répété ce mot tant de fois qu'il finit par me le persuader, et que, pendant dix ans, je portai de hauts talons dans tous mes rôles, ce qui me causait une fatigue extrême.

Enfin, poussé à bout, et n'osant pas, sans doute, refuser à son ami, à son régisseur général, qui s'y connaissait mieux que lui, une chose qui avait l'air de lui faire plaisir, M. Allaux consentit, comme par grâce, à me faire un engagement de grande utilité, avec les appointements de TROIS CENTS FRANCS PAR AN, *vingt-cinq francs* par mois, tout juste les gages d'une cuisinière de second ordre, en ce temps-là, — car, à la date où j'écris, elles ont renchéri comme toutes les autres denrées. Et notez que mes vingt-cinq francs, à moi, étaient tout secs, et que je ne pouvais compter, comme ces *braves* filles, sur les bonis de l'anse du panier.

Mais j'avais l'honneur d'être un *artiste !* J'allais jouer les *grandes utilités ;* ces deux mots étaient écrits en grosses lettres sur mon engagement!

Ma grande ambition était d'arriver le plus tôt possible aux appointements de trois mille francs. J'en étais loin; mais je ne manquais ni de courage ni d'ardeur ; L'important, c'est que j'avais le pied dans l'étrier ; à la vérité, l'étrier n'était pas *doré*, ni même *argenté*, mais il pouvait le devenir ; il s'agissait de ne pas rester la

jambe en l'air, d'enfourcher le cheval, et de prendre le galop pour atteindre le but.

Les paroles encourageantes du régisseur Solomé, l'intérêt qu'il semblait me témoigner, me donnaient la presque certitude qu'il ne m'oublierait pas en route. En effet, il ne laissa jamais échapper l'occasion de me mettre en avant. Il est vrai que j'étais tout dévoué, que j'avais une excellente mémoire, et qu'à la première indisposition d'un de mes camarades, j'étais toujours prêt à *boucher* le trou, tant bien que mal, mais enfin je le bouchais. Je me souviens qu'un jour je fus chargé de boucher un trou de première grandeur. Francisque aîné qui, pendant plus de vingt ans, fut un des artistes les plus aimés du boulevard, venait de créer *les Cinq Cousins*, vaudeville en un acte ; les cinq personnages étaient un jeune officier, un capitaine de vaisseau, un avocat normand, un perruquier gascon, et un vieil Anglais. Francisque avait été charmant dans ces divers rôles ; la pièce obtenait un très joli succès, lorsqu'à la troisième représentation, l'artiste tomba gravement malade. Solomé me fit appeler et me dit qu'il fallait remplacer Francisque le lendemain. Je lui observai que jouant le soir dans deux pièces, je n'aurais jamais le temps d'apprendre un rôle aussi long et aussi important. Auguste Véron, le souffleur, qui était présent, m'assura que je pouvais le faire : — « Soyez tranquille, me dit-il, je serai là, et, si vous avez confiance en moi, je réponds de tout. » — C'était, en effet, un souffleur comme je n'en ai jamais rencontré depuis. Enfin, je consentis ; j'emportai le manuscrit ; un musicien vint chez moi m'apprendre les airs,

car il y avait beaucoup à chanter dans ce rôle, entre autres plusieurs couplets de facture (c'était la grande mode à cette époque). Le soir, on m'essaya les costumes pendant les entr'actes; la plupart avaient besoin d'être retouchés par le tailleur. Je ne quittais le manuscrit qu'au moment où ma réplique me forçait de rentrer en scène. Je passai une grande partie de la nuit à étudier. Le lendemain, à midi, je répétai sur le théâtre, avec costumes et accessoires, et, grâce au souffleur *modèle* qui, depuis, fut régisseur général au théâtre des Variétés pendant plus de trente ans, je m'acquittai passablement de ma tâche difficile.

Je dois dire que je n'ai jamais eu une bien grande estime pour les œuvres dramatiques dans lesquelles le succès de l'acteur dépend du plus ou moins de vivacité de l'habilleur; aussi, dans les trois ou quatre pièces de ce genre que l'on m'a forcé de jouer, ai-je toujours été détestable.

Il n'en est pas moins vrai que le tour de force ou plutôt de mémoire que j'avais accompli, me fit beaucoup de bien auprès des auteurs, et les engagea à me confier des rôles plus importants que ceux que j'avais joués jusqu'alors.

CHAPITRE VII

Mes débuts. — Mon premier rôle. — Le baron Taylor. — Les deux chambres de Fieschi. — La mère Lecouteux. — Mes dîners à vingt sous. — Le travail de jour et de nuit. — Mon camarade Bertin. — Ses conseils un peu rudes.

Je reviens à l'ouverture du Panorama-Dramatique qui eut lieu le 14 avril 1821. Le spectacle se composait de *Monsieur Boulevard*, prologue en un acte mêlé de couplets, et de *Ismayl et Maryam*, mélodrame en quatre actes et six tableaux, de MM. Frédéric et Isidore Taylor, nommé baron sous la Restauration, ami intime du directeur Allaux, — plus tard administrateur de la Comédie-Française et fondateur des cinq associations artistiques.

C'est dans le mélodrame que je débutai. On se souvient que j'étais engagé pour jouer des comiques ; j'eus en partage cependant un bout de rôle des plus sérieux, celui d'un esclave arabe, la figure bronzée, la balafre de rigueur sur le front. Une musique lugubre annonçait l'entrée de ce personnage, qui venait tomber au milieu du théâtre, et là, entouré de ses camarades, faisait le récit de la mort de son chef.

J'ai toujours pensé que ce récit ne valait pas celu de Théramène; mes lecteurs vont en juger :

Abou-Taher, autre chef arabe (c'est ainsi qu'il est désigné sur la brochure, à la suite de deux chefs, dont les rôles sont plus importants, car ils ont chacun quinze ou vingt lignes à dire), *Abou-Taher*, donc, *d'une voix mourante :* « Enfants du désert, il faut du sang pour laver notre injure ! Aiguisez le fer de vos lances, emplissez vos carquois ! et que la vengeance d'Ahmed atteigne les meurtriers d'Ismayl !... Vengeance !... » — Il tombe évanoui et ses camarades l'emportent en criant : « Vengeance ! Vengeance ! » — Un combat au *briquet* dans l'acte suivant, et voilà tout mon rôle d'*Abou-Taher, autre chef arabe !* Il n'y avait pas là de quoi se faire jeter des couronnes ; mais la preuve que, dans le plus petit rôle on peut montrer son intelligence, c'est que, bientôt après, je jouai presque tous les soirs des rôles importants dans deux pièces.

Mon père et ma mère ignoraient que je fusse attaché à un théâtre depuis trois mois; cette contrainte me pesait trop pour que je pusse garder le silence plus longtemps; je leur révélai donc mon secret tout en craignant de les chagriner; heureusement, il n'en fut rien.

— Cher enfant, me dit mon père, nous aurions tort de t'en vouloir, car c'est notre goût pour le spectacle où nous t'avons conduit si souvent qui a fait naître en toi la passion du théâtre. Sois donc comédien, puisque tu penses que c'est ta vocation ; mais promets-moi de renoncer à cet art si tu ne dois être qu'un comédien médiocre ! Je ne m'y connais pas

beaucoup, mais je crois qu'il est cent fois préférable de rester un artisan de talent que d'être un mauvais comédien.

Ah! cher père, combien tu avais raison!...

J'habitais, boulevard du Temple, 50, tout à côté du théâtre, deux chambres qui furent occupées plus tard par le misérable *Fieschi*. C'est dans cette modeste demeure que j'appris à vivre avec la plus stricte économie.

Il y avait rue des Fossés-du-Temple, non loin de l'entrée des artistes, une fruitière, la mère *Lecouteux*, chez qui je dînais pour un franc. Cette brave femme ayant deux fils, je prenais mon repas en famille comme je l'aurais fait chez ma mère; c'était bien préférable à un dîner pris dans une gargote.

J'avais beau ménager, mes vingt-cinq francs par mois ne pouvaient suffire à mes *folles* dépenses. Il m'arrivait quelquefois de manquer de *réparure* pour les doreurs sur bois; mais j'avais heureusement appris à réparer le moulage en plâtre pour les sculpteurs, et, en me levant de grand matin, en travaillant jusqu'à l'heure de ma répétition (mon rôle devant moi sur mon établi), et en rentrant après le spectacle me remettre à l'ouvrage jusqu'à deux ou trois heures du matin, je trouvais le moyen de vivre à peu près bien et de soigner ma modeste toilette comme un artiste doit le faire.

Mes camarades s'en étonnaient, ignorant que le petit comédien à quinze sous par jour, au lieu de passer le temps dont il pouvait disposer au café ou à la promenade, remontait dans son trou gratter du plâtre, et ne prenait aucun plaisir que celui du théâtre. Mais les

succès que j'obtenais, à tort ou à raison, me suffisaient, me donnaient le courage dont j'avais besoin : l'espérance est une si belle chose !

Je venais de créer deux rôles importants, différents d'âge et de caractère ; j'avais eu le bonheur de les jouer à la satisfaction des auteurs ; je pouvais donc croire mon avenir théâtral assuré, quand j'appris tout à coup qu'on venait d'engager un artiste nommé Bertin Angot. Il arrivait de Bordeaux où il avait obtenu de très grands succès à juste titre, car c'était un comédien dans la force du terme. Il prit naturellement une des premières places dans notre troupe. Mais il venait, sans le vouloir, me barrer le chemin, c'est du moins ce que je craignis en lui voyant donner des rôles que, dans mon amour-propre, je pensais devoir m'appartenir.

Chose bizarre, Bertin paraissait bien quarante-cinq ans ; il était d'une taille au-dessus de la moyenne, et d'un physique convenant plutôt aux rôles du *Ci-devant jeune homme*, du *Bénéficiaire*, ou du *Père Sournois* qu'aux jeunes personnages qu'on lui distribuait, tandis que l'on me chargeait de ceux de vieillards.

Je sentais bien que Bertin avait vingt fois plus de talent que moi, mais, petit bêta que j'étais, j'avais la faiblesse de le bouder. J'étais un ingrat, comme on le verra plus tard, car sous une enveloppe assez dure, il possédait un cœur excellent, un caractère loyal ; mais il disait peut-être un peu rudement sa façon de penser. Il arriva plusieurs fois que des auteurs ou des camarades m'adressant quelques compliments sur le rôle que je venais de jouer, furent rembarrés par Bertin, qui ne cessait de me dire :

— N'écoutez pas toutes ces flatteries, jeune homme ; vous avez des qualités, ne les gâtez pas. Vous venez de faire de l'effet devant le public, ce n'est pas une raison ; il y en a encore de plus mauvais que vous qui font de l'effet. Pour moi, vous avez forcé, chargé : en un mot, vous n'étiez pas bon.

J'ai toujours aimé les conseils, mais j'aurais préféré qu'il me donnât les siens dans un petit coin. Malgré cela, j'en faisais mon profit et n'eus jamais qu'à m'en féliciter.

Après dix mois, dix longs mois à vingt-cinq francs, je vis se doubler ma fortune : je gagnai *six cents francs*... par an.

Plus tard, M. Allaux vendit son exploitation à M. le chevalier Langlois, qui, le lendemain de son entrée, porta mes appointements à *douze cents francs !!* en me disant : « qu'il regrettait de ne pouvoir faire davantage pour le moment, mais que, si le théâtre marchait comme il l'espérait, il ne s'en tiendrait pas là, et saurait récompenser mes services. »

J'allais donc pouvoir, grâce à ces douze cents francs, (non pas, comme Georges de la *Dame Blanche*, acheter un château sur mes économies), mais ne plus gratter mes plâtres toutes les nuits ; c'était bien quelque chose, et je bénissais cet excellent homme, en lui souhaitant la prospérité qu'il méritait. Mais, hélas ! mes souhaits ne furent pas exaucés ; les engagements contractés par M. Allaux, envers les constructeurs du théâtre, absorbaient la plus grande partie des recettes ; par suite, l'exploitation devenait, pour ne pas dire impossible, du moins très difficile. Ce brave M. Langlois, malgré tous

ses efforts, perdit soixante mille francs dans l'espace de huit mois, et se vit forcé de céder la place à un troisième directeur, nommé Chédel, qu'il nous présenta en nous faisant ses adieux, et en nous témoignant ses regrets de nous quitter, regrets que nous partagions tous sincèrement.

CHAPITRE VIII

1,500 francs d'appointements. — Une demande en mariage. — La pièce de *la Lampe merveilleuse.* — La tête rasée. — Brunet et Vernet dans ma loge. — M. Chédel. — 3,000 francs d'appointements. — Une visite à ma fiancée. — Notre mariage.

Le nouveau directeur aurait eu quelque droit de me reprocher ma petite taille. C'était un gaillard de cinq pieds six pouces au moins, âgé de trente-six ans environ, fort bien de sa personne, distingué, et d'un aplomb imperturbable. Le lendemain de son installation, il me fit venir dans son cabinet :

— Je vois, me dit-il, que vous gagnez douze cents francs ; c'est une infamie, c'est honteux ! mais soyez tranquille, cela ne durera pas longtemps. Si je ne réussis pas dans ma direction, ce qui est fort possible, j'achète une chaise de poste, je vous fais faire une garde-robe, je vous emmène en province et à l'étranger. Vous chantez, vous dansez (il m'avait vu jouer la Mère Simonne dans le ballet de *la Fille mal gardée*, et le Grand-Cousin dans le *Déserteur*, pantomime), vous jouez les jeunes, les vieux, le comique et le dramatique ; en un mot, vous avez tout ce qu'il faut pour que nous



Rôle de Ababa Patapouf

La petite Lampe Merveilleuse

DENTU ED.

A DELÂTRE . IMP.

gagnions beaucoup d'argent tous les deux. En attendant, je porte vos appointements à quinze cents francs.

Il me sembla que le moment était venu de faire une démarche auprès des parents de Charlotte. Je ne prétendais pas entrer en ménage avec quinze cents francs d'appointements, mais je voulais avoir l'encouragement d'une promesse.

Je fis cette démarche en compagnie de ma sœur, Joséphine Gauthier. M. et Mme Gilbert nous reçurent avec bonté, ce qui m'enhardit.

Je leur adressai ma demande qu'ils accueillirent favorablement, en m'observant toutefois que leur fille était trop jeune pour se marier.

— Aussi, leur répondis-je, je ne vous demande pas que ce mariage se fasse tout de suite, mes appointements actuels s'y opposent. Je vous prie seulement de me promettre de m'accorder la main de Mlle Charlotte, le jour où je viendrai vous dire : je gagne trois mille francs, — si toutefois elle veut consentir à ce mariage.

Hypocrite que j'étais, je savais bien, par ma sœur, que Charlotte consentirait !...

La promesse me fut faite, à la réserve d'en causer avec Charlotte. Cette condition ne pouvait m'inquiéter; — je fus bientôt admis dans la maison à titre de futur.

Quelques jours plus tard, M. Carmouche nous lisait sa pièce de *La Petite Lampe merveilleuse*, féerie burlesque en deux actes, mêlée de couplets. On me distribua le rôle de Ababa-Patapouf, vieil empereur chinois.

Cet ouvrage fut monté d'une façon remarquable, avec décors et costumes dessinés par Duponchel. Une armée de petits amours, sapeurs, tambours, tambour-

major et musique en tête, le tout costumé en grenadiers de la vieille garde ; — le plus grand de ces grognards, excepté le tambour-major, n'avait pas plus de quatre-vingts centimètres, — y manœuvrait à ravir. Ambroise, le charmant comédien qu'on a longtemps applaudi au Vaudeville, au Gymnase et aux Variétés, faisait partie de cette troupe de bambins, élèves de l'école de danse du Panorama, qui, ainsi que la Gaîté, avait trouvé l'idée de Corsse très bonne et s'en était servi, mais en supprimant les dix francs par mois et la classe d'éducation instituée par le généreux directeur de l'Ambigu.

La pièce fut représentée le 13 septembre 1822. Le public ne se doute guère de ce qui se passe derrière le rideau, le jour d'une première. A l'émotion, à l'inquiétude qu'éprouve l'artiste en un pareil moment, se joint la préoccupation de ses costumes qui, souvent, ne sont pas terminés au moment où la pièce va commencer ; et puis, c'est le cordonnier qui arrive cinq minutes avant votre entrée en scène, avec des chaussures impossibles !...

Nous avons encore le chapitre des perruques, ce qui n'est pas une petite affaire. Cet article a toujours été pour moi d'une grande importance. Ce soir-là, il ne s'agissait pas de perruque (on sait que les Chinois n'en portent pas), mais d'une calotte en carton, imitant, autant que possible, la tête des habitants du Céleste-Empire.

Me voilà donc complètement costumé, grimé... pas de calotte ! Je ne tenais pas en place, je bouillais d'impatience !... Enfin, le fabricant de têtes chauves arrive, je me coiffe de sa... machine ; elle m'entrait jusque

sur le nez. Alors la colère me prend, je fais appeler le barbier Thomas, et lui dis : « Rasez-moi la tête ! »

— Oh ! monsieur, vous n'y pensez pas ? on peut très-bien rétrécir la calotte.

— Je ne veux pas me servir de ce bonnet de coton ; rasez-moi.

— Pourtant, monsieur...

— Rasez-moi à l'instant, je le veux !

Il se mit à l'œuvre, et, dix minutes après, j'avais la plus belle tête de Chinois que l'on pût voir, même à Pékin.

Je poussai l'exactitude jusqu'à me fabriquer de faux ongles, en parchemin ; ces ongles, d'une longueur de deux centimètres et peints en rouge, s'adaptaient au bout des doigts, de la même façon que les doigtiers dont se servent ordinairement les dames pour éviter les piqures de l'aiguille. Ma transformation était heureusement complète, lorsque la cloche m'avertit que la pièce allait commencer.

Voici quelle était la distribution :

MM. BERTIN, Aladin.
VAUTRIN, Patagon (sorcier).
BOUFFÉ, le sultan Ababa-Patapouf.
Mmes FLORVILLE, la fille du sultan.
HUGOT, la mère d'Aladin.

Ce jour-là devait être un véritable jour de fête pour moi. Malgré la vive émotion que j'éprouvais et que je n'ai jamais pu vaincre, même dans les dernières années de ma carrière théâtrale, j'eus le bonheur d'obtenir un

grand succès dans mon rôle très comique et très amusant.

Le rôle d'Aladin que jouait Bertin, et que l'on pensait devoir produire beaucoup d'effet, n'en produisit aucun, malgré tout le talent de l'acteur ; j'eus donc les honneurs de la soirée. J'avoue que j'étais honteux de mon succès à côté de ce vieux comédien ; je pensais qu'il devait trouver le public bien stupide ; mais, à peine le rideau tombé, Bertin me prit dans ses bras, et, m'embrassant : « A la bonne heure, dit-il, je suis content de vous ; vous avez été simple, vrai et comique sans charge : marchez dans cette voie, c'est la bonne. »

A dater de ce jour il devint mon ami, et je me plais à reconnaître que c'est à sa sévérité, à ses conseils, que je dois de ne m'être pas laissé entraîner dans la mauvaise route que suivent malheureusement un certain nombre de nos jeunes artistes.

Je remerciai mon cher Bertin en me reprochant de l'avoir méconnu. Mais un nouveau plaisir m'était réservé. En arrivant dans ma loge, j'y trouvai *Brunet* et *Vernet;* ils eurent la bonté de m'adresser des paroles encourageantes, qui me touchèrent jusqu'aux larmes. J'étais bien heureux et bien fier de leur visite ; aussi j'eus la vanité d'écrire au-dessus de ma glace, sous le buste de Potier : « *Les deux grands artistes Brunet et Vernet sont venus dans cette loge le* 13 *septembre* 1822. »

Pour couronner cette charmante soirée, M. Chédel, mon directeur, entra au moment où mes visiteurs allaient se retirer :

— Restez, je vous prie, messieurs, dit-il ; je suis bien

aise que vous soyez témoins d'un acte de justice. Bravo! mon cher ami, continua-t-il en me serrant la main, bravo! Puis, s'adressant aux deux comédiens: Vous voyez bien, messieurs, ce *jeune vieux Chinois* que vous venez d'applaudir; il gagne quinze cents francs d'appointements, mais je suis heureux de lui annoncer devant vous qu'à partir du mois prochain il en gagnera trois mille!

Ces paroles me mirent la joie dans l'âme et du soleil dans le cœur. Je les tenais donc enfin, ces *trois mille francs* tant désirés! j'avais donc eu raison d'espérer qu'un jour mon étrier serait doré!...

J'aurais voulu pouvoir me rendre à l'instant même près de la famille Gilbert, pour lui apprendre cette heureuse nouvelle; mais il était minuit, heure peu convenable pour une visite. Il me fallait donc attendre jusqu'au lendemain; c'était bien long.

Je me hâtai de me déshabiller, d'enlever mes grimes, mais j'avais complètement oublié mon coup de tête et le coup de rasoir qui me privait de ma chevelure. En me voyant entièrement chauve, je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Ah! mon Dieu, que je suis laid comme ça!... Je ne peux pas me présenter devant ma future avec cette infirmité! »

Je cherchai parmi les perruques que je possédais; il n'y avait que celle que je mettais pour jouer le rôle de Lubin dans *la Bonne Mère*, qui se rapprochait d'une coiffure de ville; seulement les cheveux étaient plus longs et plus blonds que les miens; mais cela valait encore mieux que rien. C'est égal, je n'étais pas content de mon nouveau physique.

Je ne rêvai que gazon toute la nuit, qui me parut interminable. Le jour venu, je mis et remis vingt fois cette malheureuse perruque; j'avais beau la retourner de toutes les façons, elle n'en conservait pas moins sa forme et sa couleur. J'en étais là lorsque dix heures sonnèrent; je répétais à onze, je n'avais donc pas une minute à perdre : je partis. Il me semblait que tous les passants me remarquaient : quel amour-propre ! il est bien certain qu'ils ne faisaient pas attention à moi !... Enfin, je fis mon entrée chez ces braves Gilbert, qui parurent assez étonnés de me voir blond, tandis qu'ils m'avaient vu brun quelques jours auparavant.

Je commençai par leur annoncer que j'allais gagner trois mille francs ; je leur racontai ensuite l'histoire de la tête rasée qui les fit beaucoup rire. La jeune personne trouva que les cheveux blonds ne m'allaient pas trop mal; c'était vraiment trop d'indulgence; coiffé de ce gazon, j'étais tout simplement ridicule. Cela n'empêcha pas notre mariage d'avoir lieu quelques semaines plus tard, et le même jour que celui de ma sœur cadette, qui épousa le chef des ateliers de mon père.

En ma qualité d'ancien peintre et doreur, j'avais décoré notre modeste demeure, située faubourg du Temple, n° 7. Nous voilà donc installés dans notre petit ménage qui marchait très gentiment. Ayant tous deux des goûts très simples, nos appointements réunis se montant à quatre mille cinq cents francs, pouvaient nous permettre de faire quelques économies; mais, hélas ! ce bonheur fut bientôt troublé.

Plus malheureux encore que son prédécesseur, M. Chédel ne nous paya jamais que par acomptes, et finit même par être déclaré en faillite, nous devant trois mois d'appointements. Le théâtre fut fermé le 14 juillet 1823. Et voilà, du jour au lendemain, cent personnes sur le pavé !

Nous demandâmes au ministre de l'intérieur de nous laisser jouer en société ; au bout d'un mois de démarches, de prières, de supplications, nous obtînmes de donner *cinq représentations!* il nous fut impossible d'en obtenir d'avantage.

Ces cinq représentations rapportèrent huit mille deux cents francs, qui furent partagés au prorata des appointements. Il me revint, tous frais payés, la somme de *quatre-vingt-onze francs vingt centimes.*

CHAPITRE IX

Le 4 mars 1823. — Manuel. — La Chambre des députés. — Le sergent Mercier. — Le colonel vicomte de Foucault. — *Empoignez-moi cet homme-là!...* — Un mauvais conseil. — Le commissaire. — La salle Saint-Martin. — Une société peu choisie. — Le geôlier. — Le substitut. — L'interrogatoire. — Une semonce sévère. — *Mon acquittement.*

Je ne veux pas quitter ce malheureux Panorama-Dramatique sans vous parler d'une aventure fâcheuse dont je fus le triste héros. Nous allons donc retourner en arrière jusqu'au 4 mars 1823, où je fus arrêté après le spectacle, et conduit à la Préfecture de police, pour passer le reste de la nuit à la salle Saint-Martin. Ce n'était pas en qualité de conspirateur, ni de voleur, ni même de faux-monnayeur, mais simplement pour avoir ajouté quelques mots à mon rôle. Voici les faits.

Il s'était passé, dans la journée, une scène déplorable à la Chambre des députés. Manuel, membre de l'opposition, avait prononcé un discours dont quelques expressions soulevèrent une tempête du côté de la droite, qui, n'écoutant que sa colère, demanda l'expulsion de l'orateur. Manuel, sans s'émouvoir, répondit avec la dignité qui le caractérisait : « Je ne crois

pas avoir dépassé mon mandat, ni avoir manqué de convenance envers mes collègues ; je ne quitterai mon poste que par la violence. » Ces paroles d'un honnête homme, loin de calmer ses adversaires, ne firent que redoubler leur fureur ; ils eurent la maladresse de voter que le COUPABLE serait expulsé par la force armée, s'il ne se retirait pas de son plein gré. Manuel, d'un ton calme et ferme, s'écria : « J'attends votre force armée ! » — La passion rend sourd et aveugle parfois ; au lieu de s'arrêter là, ce qui eût été sage, le président ordonna qu'on fît venir la garde.

Quelques instants après, six gardes nationaux entraient, commandés par un sergent, nommé Mercier, marchand, rue Saint-Denis. Un colonel de gendarmerie, qui se trouvait présent, commande au sergent Mercier d'arrêter Manuel ; Mercier refuse d'obéir. C'est alors que le colonel, irrité de cette désobéissance, aurait eu la malheureuse inspiration de crier : « *Empoignez-moi cet homme-là !* »

Je dois noter, pour être impartial, que ce colonel, vicomte de Foucault, a toujours nié avoir dit *Empoignez-moi cet homme-là* ! mais bien *Emparez-vous...*

Il est possible que les paroles prononcées par le vicomte, en courant par la ville, aient été tronquées ; il n'en est pas moins vrai que Manuel fut expulsé de la Chambre, que tous les membres de la gauche se levèrent spontanément pour protester contre cet acte arbitraire, tandis que Manuel, toujours calme, suppliait ses amis de laisser commettre cette faute par des hommes qui devaient s'en repentir un jour : « Laissez, leur dit-il, laissez au pays le soin de juger l'acte scandaleux

qui vient de se passer. » Et, sur ces paroles, il sortit de la Chambre, accompagné des applaudissements de ses collègues de la gauche et d'une partie du public des tribunes.

Cette scène se passait à deux heures ; à trois heures, tout Paris s'en occupait. Le mot du vicomte était dans toutes les bouches ; la nouvelle s'était répandue dans tous les quartiers de Paris comme une traînée de poudre, en excitant une indignation générale.

La conduite du sergent Mercier, dans cette affaire, lui valut un sabre d'honneur offert par sa compagnie.

Le même soir, on donnait, au théâtre du Panorama-Dramatique, *la Petite Lampe merveilleuse* et *Tringolini*, pièce en trois actes, dans laquelle je jouais un alcade, calqué sur le *Bourguemestre de Saardam*, créé par l'inimitable Potier avec un tel cachet d'originalité, un comique si fin, une bêtise si spirituelle, que tous ceux qui tentèrent de le jouer après lui ne furent jamais qu'une très pâle copie du maître.

J'avais à dire plusieurs fois dans ce rôle d'alcade : « Emparez-vous de cet homme-là ». Ferdinand Laloue, l'un des auteurs de la pièce, se trouvait au théâtre. On causait, au foyer des artistes, de la malheureuse équipée du vicomte de Foucault, dont chacun était révolté, moi peut-être plus que les autres, lorsque Ferdinand Laloue me suivit sur le théâtre, où m'appelait mon entrée en scène du troisième acte, et, me prenant à part, me dit : « Si j'étais à votre place, je dirais : « *Empoignez-moi cet homme-là* » au lieu de « *Emparez-vous de cet homme-là* », je suis certain que cela produirait beaucoup d'effet.

— Je n'en doute pas, lui répondis-je. mais cela peut aussi causer du scandale, et me valoir une belle amende du directeur.

— Je m'en charge et prends tout sur mon compte. »

Il n'en fallait pas tant pour monter la tête d'un jeune comédien, très disposé d'ailleurs à faire naître les occasions d'être applaudi. Et puis, il me semblait que j'allais venger le député, insulté le matin à la Chambre ; je vous demande un peu si cela avait le sens commun? Enfin, on est bien *enfant* quand on est *jeune !*

Je ne manquai donc pas, lorsque le moment fut venu, de prononçer le fameux « *Empoignez-moi cet homme-là !* » Ces mots, à peine prononcés, soulevèrent des tonnerres d'applaudissements ; des cris, des bravos, des *bis ! bis !* partirent de tous les coins de la salle... Oh ! alors, je sentis que je venais de commettre une grave, très grave inconséquence. J'aurais bien voulu retirer mes paroles, mais les cris de *bis ! bis !* redoublaient sans cesse, et je ne pus continuer mon rôle qu'en redisant cette malheureuse phrase ; je la modifiai pourtant, car, cette seconde fois, je dis : « *Emparez-vous de cet homme-là,* » ce qui était le texte de la pièce, mais l'effet fut le même que la première fois. J'éprouvais une émotion difficile à décrire, je tremblais des pieds à la tête.

En rentrant dans la coulisse, j'y trouvai M. Gronfier, commissaire de police, qui, flanqué de deux gendarmes, m'apostropha d'une façon très rude, et, malgré toutes les mauvaises raisons que je m'efforçais de lui donner, dressa un procès-verbal.

Il ne voulait même pas me laisser finir le spectacle. Le directeur et le régisseur, loin de songer à m'excuser, m'accablaient : « Vous voulez donc faire fermer le théâtre ? » disaient-ils, et bien d'autres reproches que je sentais mérités ; mais il me semblait qu'ils auraient dû, au contraire, chercher quelque moyen d'atténuer ma faute.

Malgré tout, ils parvinrent à faire comprendre au magistrat qu'il serait imprudent de ne pas terminer le spectacle. M. Gronfier finit par apprécier la gravité de la situation, et mit un gendarme en faction de chaque côté de la scène. En remontant dans ma loge m'habiller en vieil empereur chinois, rôle que je jouais dans la dernière pièce, j'aperçus encore un gendarme se promenant devant ma porte : j'étais gardé comme un vrai criminel.

Il va sans dire que le public me fit reparaître à la fin de *Tringolini ;* chaque fois que j'entrais en scène dans *la Petite Lampe merveilleuse*, j'étais applaudi avec fureur. L'affaire du commissaire s'était répandue dans la salle ; on savait qu'il devait m'emmener à la fin du spectacle et l'on parlait de s'opposer à mon arrestation. Je chantais un couplet au public à la fin de la pièce ; on ne manqua pas de me le faire répéter et de me rappeler ; quelques voix eurent même la maladresse de crier : « On ne vous empoignera pas ! »

Toutes ces démonstrations ne servirent qu'à augmenter la colère de M. Gronfier qui, une fois le rideau baissé, me dit d'un ton très sévère : « Allez vous déshabiller, monsieur ; je vous attends avec une voiture. » Toujours escorté de mon gendarme, je me rendis à ma

loge; un quart-d'heure après, je montais dans le fiacre du gouvernement. Une foule énorme se pressait dans la rue Basse-du-Temple, qui se trouvait derrière le théâtre. Cette foule trop zélée criait à tue-tête : « A bas les gendarmes! A bas le commissaire! » Le cocher fouetta ses chevaux, et nous traversâmes les rangs pressés des spectateurs, au bruit de mille cris peu courtois pour ceux qui me tenaient compagnie dans la voiture.

—Vous voyez, monsieur, les suites de votre conduite? me dit le commissaire; votre situation est des plus graves!

Arrivés à la Préfecture de police, nous entrâmes dans une salle d'attente, meublée de deux banquettes et d'une table. M. Gronfier ne tarda pas à reparaître, tenant un papier qu'il remit à l'un des gendarmes, en ajoutant :

« Conduisez monsieur où vous savez ; on l'interrogera demain matin. »

Il aurait pu tout aussi bien dire « ce matin, » car il était près de deux heures après minuit. Le magistrat parti, le gendarme porteur du billet me dit très poliment : « Monsieur, veuillez me suivre. » — Je croyais bonnement qu'il allait me conduire dans une chambre, que j'aurais payée bien entendu, mais j'étais un trop grand coupable pour qu'on m'accordât cette faveur ; ce fut à la salle *Saint-Martin* que l'on me conduisit, en compagnie d'une trentaine de malfaiteurs.

Je me souviendrai toute ma vie des quelques heures passées dans ce bouge. Qu'on se figure une salle, d'environ quinze mètres de long sur cinq de lar-

ge ; pour sièges, deux bancs de bois de chêne scellés dans la muraille ; trois reverbères pendus au plafond, jetant une lumière blafarde sur l'assemblée ; et sur les murs, dont on ne pouvait définir la couleur, quantité d'inscriptions, tracées au moyen de crayons rouges, noirs, blancs, ou creusées dans la pierre.

Toutes les places étant prises sur les deux bancs qui meublaient cet *appartement*, je fus forcé de me tenir debout ; j'en souffris beaucoup, ma soirée ayant été très fatigante : deux pièces, l'une en quatre tableaux, l'autre en trois actes, et pour surcroît la scène orageuse que je n'avais pu supporter sans une grande émotion ! Je n'avais rien pris comme nourriture depuis plus de quinze heures, et la faim se faisait sentir. Mes *compagnons* chantaient chacun leur tour, et, à l'exception de quelques quolibets, tels que ceux-ci, par exemple :

« On ne dira pas qu'il n'y a que de la canaille ici, car monsieur est couvert de frusques assez chouettes !

— Mais oui, disait un autre, sa pelure est ficelée ; c'est un *moderne* premier numéro. » — A part cela, dis-je, ces messieurs étaient *charmants*.

Enfin, sur les huit heures, à peine faisait-il jour, le geôlier parut sur le seuil de la porte, et, d'une voix peu harmonieuse appela « le détenu Bouffé ? » Je ne le lui fis pas dire deux fois ; j'avais hâte de sortir de cette salle infecte. Au bout de quelques instants, je me trouvai en présence de M. le substitut, petit homme d'une cinquantaine d'années, à la figure sévère, dont le nez aquilin portait des lunettes en or.

— C'est bien vous qui êtes M. Bouffé ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— J'ai là un procès-verbal qui m'apprend que vous vous êtes permis hier soir, au théâtre du Panorama-Dramatique, de substituer, aux paroles du manuscrit, celles qui ont provoqué une démonstration dangereuse, coupable même, et qui pouvait dégénérer en émeute, car une partie du public a insulté les agents de l'autorité. Savez-vous bien, monsieur, que je pourrais vous faire passer devant un tribunal?

Je me gardai bien de lui dire que j'avais été poussé à prononcer ces paroles par Ferdinand Laloue, qui l'aurait cependant bien mérité, car, après m'avoir assuré qu'il prendrait toute la responsabilité de ce que j'allais faire, il avait disparu dès l'arrivée du commissaire sur le théâtre. Eh bien, malgré sa lâcheté, je m'en serais voulu d'employer cet argument pour me disculper. Je répondis seulement que je n'avais pas cru commettre une si grande faute en prononçant les mots incriminés.

— Je veux bien croire, me dit le substitut avec sévérité, que vous ayez agi sans réfléchir à la gravité de votre action. Allez, monsieur, je ne veux pas nuire à votre directeur qui a besoin de vos services, mais souvenez-vous bien qu'un comédien ne doit jamais faire de politique, surtout sur le théâtre. Partez, et donnez-moi votre parole d'honneur que, si vous êtes mandé par M. le procureur général qui peut désirer vous interroger, vous vous rendrez à son appel sans difficulté.

— Monsieur, répondis-je, je vous en donne ma parole d'honneur.

Je saluai et sortis.

La chose, heureusement, n'eut pas de suite; j'en

fus quitte pour cette semonce et pour la nuit atroce passée au milieu d'une trentaine d'individus qui ne pouvaient prétendre à être la fine fleur de la société. C'est égal, j'aurais préféré la passer dans mon lit!...

CHAPITRE X

Mes représentations au Cirque Franconi. — *Le Trocadéro*, mimodrame mêlé de couplets, en 5 actes et 20 tableaux. — Les échasses. — Une visite à l'invalide centenaire. — La générosité de M. Minette Franconi.

Puisque me voilà sorti de la salle Saint-Martin, je puis revenir à la fermeture du Panorama-Dramatique. Je me trouvais sans engagement, lorsque Mme Bourguignon, directrice du théâtre de la Gaîté, me proposa d'entrer dans sa troupe, pour remplacer un nommé Hippolyte qui passait au Vaudeville. Il s'agissait d'un engagement de trois années aux appointements de 2,000, 2,200 et 2,300 francs. Je m'empressai d'accepter, mais cet engagement ne devait partir que du 1er février 1824. Sept mois sans appointements, cela était dur ; ceux de ma femme, qui étaient de 1,800 francs, pouvaient, il est vrai, suffire à nos besoins, mais j'aurais été humilié de vivre sans rien apporter à la communauté. Je me remis à gratter mes ornements en plâtre, et, grâce à ce travail, je pus fournir ma part dans les dépenses ; il n'y avait qu'à prendre patience.

Un jour, M. Minette Franconi, directeur du Cirque-

Olympique, me fit appeler dans son cabinet. Cet homme que je n'avais jamais vu était un type original qui tutoyait tout le monde.

— Je t'ai fait venir, me dit-il, pour te proposer de jouer deux rôles dans une grande pièce que le gouvernement me charge de monter à mon théâtre, en l'honneur de la victoire du Trocadéro, remportée par le duc d'Angoulême; cette pièce est écrite *par des lapins qui ne se mouchent pas du pied.*

Minette ne se servait pas d'expressions poétiques, comme on voit. Néanmoins les auteurs qui travaillaient pour lui étaient gens de talent : Brazier, Dupin, Mélesville, Rougemont, Théaulon, Dartois, Carmouche, Francis, Désaugiers.,.

— Eh bien, reprit-il, si ça te va de débiter la prose de ces gaillards-là, les deux rôles que je t'offre devront te faire honneur. Sais-tu marcher avec des échasses?

— Pourquoi faire?

— Ah! voilà, c'est qu'il y a un de ces rôles qu'il est impossible de jouer sans cela.

— Dame, j'essaierai et j'espère y arriver, attendu que je m'y suis exercé quelquefois dans ma jeunesse.

Je crois que s'il m'eût proposé de danser sur la tête, j'aurais consenti, tant j'avais le désir de gagner quelques centaines de francs en attendant mon entrée au théâtre de la Gaîté.

— Eh bien, reprit M. Minette, ça y est, c'est convenu. D'ailleurs, tu pourras travailler le matin dans le manège, avant la répétition. Le premier de tes rôles est celui d'un jeune paysan, faisant les fonctions de courrier et

portant les dépêches du général français ; le second est un personnage de vieil invalide, un très beau rôle, ma foi, qui tient les trois derniers tableaux de la pièce ; il y a une vingtaine de couplets à chanter. Voilà les deux rôles ; mets-toi ça sur la conscience le plus vite que tu pourras ; nous commencerons les répétitions après-demain.

— Je ne vous promets pas de savoir les deux rôles après-demain, mais je saurai celui du paysan.

— C'est bien, mais que cela ne t'empêche pas de travailler tes échasses. Nous ne convenons de rien comme argent, mais sois tranquille, je sais récompenser les artistes. Allons, à après-demain ; on t'enverra un bulletin. Où demeures-tu ?

— Faubourg du Temple, nº 7.

— Tiens, c'est presque en face du théâtre.

J'étais à peine sorti de son cabinet, qu'il ouvrit la porte et me cria sur l'escalier : « N'oublie pas de travailler tes échasses ! »

Je parvins en peu de temps, à la grande satisfaction de M. Minette, à marcher avec des échasses de près de six pieds. Le directeur était enchanté ; mais cette partie de mon rôle faillit me coûter cher. A la cinquième représentation, tandis que je traversais le théâtre en courant, l'une des échasses entra dans une *costière*, qu'on avait oublié de recouvrir. Me voilà avec une jambe en l'air, l'autre s'enfonçant toujours... Par bonheur, l'échasse se rompit ; je me redressai et me sauvai dans la coulisse, non pas à cloche-pied, mais à *cloche-échasse*, aux applaudissements de toute la salle.

Dans le rôle de l'invalide, je chantais nombre de

couplets, où rimaient gloire, victoire, guerriers e riers. Voici un couplet, entre autres, qui fut bissé à tes les représentations :

Les jeunes soldats de la France,
A nos vieux guerriers vont s'unir,
En ce beau jour c'est l'espérance,
Qui brille auprès du souvenir;
Rien n'arrête leurs pas rapides,
On trouve, grâce à nos soldats,
Dans le jardin des Invalides,
Des lauriers de tous les climats.

Aux derniers mots, la salle retentissait [d'appla sements avec cris et trépignements à faire crou théâtre. Il faut dire que nous avions un auditoire e lent, et disposé à trouver tout superbe. Le public naire n'ayant pas été admis aux représentation cette pièce, la salle recevait chaque soir un régi retour d'Espagne ; l'état-major, les officiers, les fets, et les maires de Paris occupaient les prem places.

La pièce fut jouée quatorze fois seulement. La nière représentation fut donnée devant un certain bre d'invalides et un régiment d'infanterie de la g son de Paris. Une scène bien touchante eut lie soir-là.

Il existait, à cette époque, un invalide centen ce glorieux débris de notre armée, entouré de ses vieux compagnons d'armes, assistait au spectacle une loge de face décorée de trophées et de drap A peine avais-je achevé le couplet cité plus haut, tous les spectateurs se levèrent spontanément ; des

vos éclatèrent de toute part, et mille voix s'écrièrent : « Vivent nos vieux camarades ! » Au même instant, un jeune officier posait une couronne de laurier sur la tête du centenaire ; les applaudissements redoublèrent alors, mais le pauvre vieux éprouva une telle émotion qu'il s'évanouit. On s'empressa autour de lui, on lui prodigua des soins, et bientôt on le vit se soulever et se redresser. Soutenu par quelques-uns de ses compagnons, il sembla vouloir parler ; un silence profond s'établit immédiatement dans toute la salle, on put alors entendre le bon vieillard s'écrier de toute la force de sa voix cassée : « Vive la France !... Vivent nos jeunes soldats ! » — Ce fut vraiment un attendrissant et beau spectacle !

On vint me dire, dans ma loge, que le centenaire avait demandé quel était le camarade de l'hôtel qui venait de chanter le couplet ; l'uniforme exact d'invalide que je portais lui avait fait croire que j'étais un des leurs. On lui répondit que c'était un acteur qui avait pris ce costume pour jouer son rôle.

— Ah ! c'est un acteur ? je voudrais bien le voir de près et lui serrer la main.

Je résolus de satisfaire son désir, et, dès le lendemain, je me rendis à l'hôtel des Invalides.

Je ne connaissais pas son nom, mais je n'en avais pas besoin pour le désigner : on ne fait pas pousser sous cloche des centenaires, c'est même une plante assez rare. Je demandai donc simplement « le centenaire. » On me conduisit à son petit jardin, où je le trouvai faisant une partie de piquet.

— Tenez, père, lui dit mon conducteur, voici un petit monsieur qui veut vous parler.

— A moi ?

— A vous.

Alors, déposant son jeu sur la table, et fixant sur moi son regard comme s'il cherchait à me reconnaître :

— Je ne me souviens pas vous avoir jamais vu, me dit-il en souriant, mais ça ne fait rien ; qu'est-ce que vous désirez, jeune homme? j'ouvre mes vieilles oreilles.

— Je désire causer un instant avec vous, mais je ne voudrais pas interrompre votre jeu ; finissez la partie, je vous prie : j'attendrai.

— Du tout, du tout, nous ne sommes pas pressés, les Cosaques ne sont pas à la porte, et j'aurai toujours bien le temps de brosser ce gamin-là...

En parlant ainsi, il me désignait de la main son partenaire ; et, avec un sourire malin, il ajouta :

— Ça a tout au plus soixante-quinze ans et ça se croit de force à battre les anciens ; blanc-bec, va !

— Vous savez bien, répliqua le partenaire, que vous n'avez jamais été battu, ni aux cartes, ni à la guerre.

— Veux-tu te taire, vieux flatteur !

Puis, se retournant de mon côté :

— Asseyez-vous donc, et dites-moi ce que vous voulez, jeune homme ?

— Voici : on m'a dit que vous aviez témoigné le désir de voir de près l'acteur qui a joué hier soir, au Cirque Franconi où vous étiez, le rôle d'un invalide.

— C'est très vrai, je l'ai dit et je le dis encore.

— Eh bien, lui aussi a voulu vous voir et vous serrer la main, si vous le permettez ; — c'est moi qui jouais ce rôle hier soir.

— Allons donc, laissez-moi donc tranquille ! faut pas croire, parce que j'ai cent deux ans, que je n'ai pas de bons yeux. Le camarade d'hier soir avait la soixantaine et le pouce avec, je m'y connais.

— Je vous remercie du compliment, car c'en est un que vous me faites, sans vous en douter.

— Qu'est-ce que vous venez me chanter là ?

Profitant de la réplique qu'il venait de me donner :

— Justement, dis-je, je viens vous chanter le couplet que vous avez entendu hier soir.

Et, prenant la voix de vieillard dont je m'étais servi pour jouer mon rôle, je lui chantai les huit vers qui l'avaient tant impressionné.

— Ah ! oui, c'est vous, s'écria-t-il, je vous reconnais maintenant.

Et se levant tout à coup, comme s'il n'avait eu que trente ans :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser ? dit-il, en me tendant les bras.

— De tout mon cœur ; je suis venu pour cela.

— Mais comment diable faites-vous pour paraître vieux comme vous l'étiez hier soir ?

— Ah ! dame, cher monsieur, nous autres comédiens, nous avons nos petits secrets pour changer de figure à volonté.

— Ah bah ! est-ce que vous en avez aussi pour rajeunir ?

— Cela, c'est plus difficile, pour ne pas dire impossible.

— Tant pis, je vous aurais prié de me donner la recette, car je n'aurais pas été fâché de revoir ma figure de jeune homme. Vous me direz qu'on ne peut pas tout avoir; aussi je ne demande au ciel que de me conserver cette vieille-là et le reste le plus longtemps possible; non que j'aie peur de la mort, je n'y crois pas : c'est bon pour les poltrons! Dire qu'il y a des gens qui croient que l'on meurt? Ça n'est pas vrai! on ne meurt pas; ils se figurent ça parce qn'il ne vous voient plus... bêtas!... ils ne savent pas qu'on part tout bonnement pour faire visite au bon Dieu, pour le remercier du bonheur qu'il nous a donné sur cette terre; un beau jour, ils sont tout étonnés de vous retrouver là-haut...

J'écoutais ce brave homme avec un plaisir extrême; j'observais ses gestes, sa voix, ses poses, ses moindres mouvements; je prenais enfin une excellente leçon qui ne fut pas perdue, car je m'en servis en plusieurs occasions dans ma carrière d'artiste, entre autres dans mon rôle du *Père Turlututu*, un bonhomme de « cent ans moins trois semaines. »

— Je suis forcé de vous quitter, lui dis-je en lui donnant la main, mais permettez-moi de venir vous voir quelquefois?

— Ah! mon cher enfant, vous me ferez le plus grand plaisir; je voudrais pouvoir vous rendre visite à mon tour, mais les jambes refusent leur service; elles ne veulent plus aller que de l'hôtel à mon jardin et de mon jardin à l'hôtel. Ce sont de vieilles paresseuses que je ne voudrais pas trop rudoyer; elles pourraient se

fâcher un beau jour et me laisser en route. D'ailleurs, je serais un ingrat ; savez-vous qu'elles m'ont ramené d'Egypte et de Moscou ?... deux bonnes courses, j'espère...

Je partis en lui disant : « Au revoir. »

En rentrant à la maison, on me remit une lettre de M. Minette ; il me donnait rendez-vous pour le lendemain, deux heures.

Je fus exact. Mon tutoyeur, le sourire sur les lèvres, me reçut d'une façon charmante.

— Assieds-toi, me dit-il, et causons. Je t'ai fait venir pour régler notre petit compte. Voyons, comment allons-nous arranger cette affaire-là ?

— Je n'en sais rien ; vous avez vu ce que j'ai fait : quarante répétitions, quatorze représentations, deux rôles fatigants dans lesquels j'ai eu le bonheur d'avoir quelque succès.

— C'est vrai, et j'en ai été enchanté pour toi ; ça peut te faire beaucoup de bien pour tes débuts à la Gaîté ; ton rôle d'invalide surtout, tu l'as crânement joué ; tu as été chaud, tu as empoigné ton public ; enfin, tu as ce qu'on appelle de l'*atout !* — (Cet homme s'exprimait dans un langage qui n'appartenait qu'à lui ; ainsi il entendait, je crois, par avoir de l'*atout*, emporter la pièce, provoquer les applaudissements). — « Mais comme tout ça ne suffit pas pour aller chez le boulanger, qui ne connaît que les gros sous, lui, en voilà ! ajouta M. Minette, en posant deux cents francs sur la table : es-tu content ? »

Je n'ai jamais été bien hardi pour débattre mes intérêts, mais j'avoue qu'en cette circonstance j'avais la

vanité de croire mériter davantage. J'osai donc lui observer que je comptais sur une allocation un peu plus large.

— Allons, je ne veux pas que tu aies à te plaindre de moi ; d'ailleurs, je n'ai pas l'habitude de lésiner avec les artistes. Pour te le prouver, voilà cinquante francs de plus ; tu vois que cela marche carrément avec moi. Et ce n'est pas tout, je te donne tes entrées à mon théâtre ; tu peux te présenter au contrôle toutes les fois que cela te conviendra.

Je quittai ce protecteur des arts, bien convaincu qu'il venait d'être très généreux envers moi.

On voit, et l'on verra plus tard encore, que si j'ai eu le bonheur d'être pendant quelque temps l'enfant gâté du public, comme on m'a fait l'honneur de le dire, je n'ai, en aucune circonstance, été celui de madame la Fortune, qui, dans sa longue partie de colin-maillard, n'a jamais posé la main sur moi.

Il me fallait attendre plusieurs mois encore avant mon entrée au théâtre de la Gaîté ; je grattai de nouveau du plâtre. Enfin, je débutai, le 28 février 1824, par *le Cousin Ratine*, pièce à travestissements, dans laquelle je jouais cinq personnages. Puis je créai, à ce théâtre : *la Mauvaise Langue de village*, *Minuit*, *le Petit Monstre*, parodie du *Monstre* de la Porte Saint-Martin, etc., etc.

CHAPITRE XI

Une émeute sous-marine. — Un rôle de singe. — M Bérard. — Engagement aux Nouveautés.

Une révolte assez comique, et dont j'aurais ri le premier si je n'en eusse été la victime, se produisit à la dixième représentation du *Petit Monstre*.

Le décor du dernier tableau représentait une pleine mer agitée. On se contentait autrefois, pour produire cet aspect, de ce qu'on appelait des *bandes de mer*, placées l'une devant l'autre à un mètre de distance, et suspendues par des cordages, ce qui permettait aux machinistes placés dans la coulisse de les pousser en sens inverse pour imiter *la tempête*. Le public d'alors trouvait cela superbe ; mais le progrès a marché, et messieurs les décorateurs et machinistes nous montrent chaque jour de véritables merveilles...

Il ne s'agit ici que d'un petit échantillon de leur savoir-faire, mais qui pourtant a bien son mérite ; ils sont parvenus à rendre l'illusion presque complète de la pleine mer. Voici le moyen qu'ils emploient : ils étendent sur le parquet une toile peinte, sous laquelle

ils font entrer douze ou quinze hommes et enfants, do la consigne est de se livrer à des exercices gymnas ques effrénés, tandis que des hommes apostés dans l coulisses agitent cette toile au moyen de cordes att chées de place en place; grâce à ces vagues viva tes, on obtient à volonté une mer houleuse ou fu bonde.

La mise en scène du *Petit Monstre* exigeait que me jetasse dans cet *Océan* pour atteindre non pas u navire, comme dans le grand *Monstre* de la Port Saint-Martin, mais un simple bateau à vapeur. J'avai exécuté déjà plusieurs fois cette manœuvre nautique, pendant laquelle les *flots* s'étaient conduits d'une façon charmante; je m'élançai donc avec confiance, ce soir-là, dans ces vagues humaines; j'y rencontrai une agitation diabolique, elles étaient furieuses, et, chaque fois que j'escaladais l'une d'elle, elle se dérobait brutalement en me laissant retomber dans le vide, le plus souvent la tête sur le parquet. Il me fallait pourtant atteindre le bateau, où se passait la dernière scène; j'y arrivai enfin, mais dans quel état! — mon corps n'était que plaies et bosses!...

Le rideau baissé, je voulus savoir d'où venait la colère des *flots*, et ce qui avait pu provoquer cette révolution *sous-marine*. J'appris qu'on donnait ordinairement à ces pauvres diables, qui sortaient de dessous les toiles inondés de sueur, poudrés à blanc et la bouche séchée par la poussière, un billet de deux places de seconde galerie comme gratification; la pièce faisant beaucoup d'argent, bien qu'elle ne fût pas bonne, l'administration avait jugé à propos de supprimer cette

faveur; de là, mécontentement, colère, révolte de ces flots *humains* qui venaient de l'être si peu pour moi.

Je leur fis observer que ce n'était pas une raison pour me faire payer les pots cassés et me *casser* moi-même; ces braves gens me témoignèrent tous leurs regrets ; ils étaient désolés de ce qui s'était passé.

On dit que la colère rend aveugle ; logés où ils l'étaient, ces pauvres diables pouvaient le devenir plus facilement que d'autres ; mais ne voulant pas que pareille chose se renouvelât, je signifiai à la direction que si l'on ne redonnait pas le billet ou un petit jeton aux aquatiques récalcitrants, je me refuserais à continuer le métier de gymnasiarque que j'avais consenti à faire jusqu'alors. Le billet fut distribué de nouveau; la tempête se calma, et la mer en furie redevint tranquille, si tranquille même qu'on fut obligé de stimuler le zèle des *flots*.

Mais ne voilà-t-il pas qu'en me voyant si preste à grimper, à sauter, à disparaître dans les trappes, et à m'enlever jusqu'aux frises, mes directeurs eurent l'idée de me faire jouer un singe, oui, *un singe!*

On donnait alors, à la Porte Saint-Martin, *Jocko*, où Mazurier était admirable, et produisait l'illusion au point de faire pleurer en jouant la scène de la mort de ce pauvre animal.

La pièce que préparait la Gaîté était intitulée *Sapajou*, et contenait deux rôles de singes ; l'un de ces *personnages* devait être joué par le jeune Perrot, qui, quelques années plus tard, devint un de nos charmants danseurs, et obtint de brillants succès à l'Opéra; le second me fut distribué.

Cette singerie en deux actes, mêlée de chant et de danse, obtint un énorme succès, grâce à Perrot qui s'y montra le digne émule de Mazurier. Elle fut donnée en pleins mois de juin, juillet et août de l'année 1824, par une chaleur de trente degrés. Nous étions tellement mouillés dans ces *costumes* de singes, qu'on se voyait forcés de nous dépouiller de nos peaux, comme des lapins, et de les exposer au soleil afin que nous pussions les remettre le lendemain. On fut même obligé d'en confectionner deux de rechange ; — ces peaux ne coûtaient pas moins de 250 francs la pièce. — Il nous arriva plusieurs fois de jouer avec celles qui n'étaient pas complètement sèches ; ce métier de *saltimbanque* plutôt que de comédien, a probablement été la cause première de la cruelle maladie nerveuse qui me frappa plus tard, m'accable depuis trente ans, et m'a privé du bonheur de rentrer au théâtre.

Mais j'étais jeune, et ne pensais guère aux rhumatismes ; d'ailleurs, de même que le simple soldat qui veut gagner ses galons de caporal, je ne laissais échapper aucune occasion de me montrer. Je me présentais au feu de la rampe, avec une conscience, une ardeur, une conviction qui ne se sont jamais démenties ; et si j'ai obtenu quelques succès, si j'ai fini par attraper une épaulette, je peux dire (si j'ose me servir de cette métaphore), que je l'ai enlevée *à la pointe de ma santé !...*

Un soir, c'était le 8 novembre 1825, je jouais trois rôles, *la Mauvaise langue de village*, *le Cousin Ratine* et *la Salle de police*. M. Bérard, directeur du théâtre des Nouveautés, que l'on construisait place de la Bourse, assistait à la représentation ; il me fit dire qu'il

attendrait dans une voiture en face du théâtre, et me priait de m'y rendre, aussitôt que j'aurais joué mon *brelan* de vaudevilles.

Le rideau baissé, je montai à ma loge, me déshabillai à la hâte, et, en quelques minutes, j'étais au rendez-vous. Je trouvai dans la voiture M. Bérard et ce bon gros Saint-Léger qui, pendant vingt ans, avait tenu l'emploi des financiers au Vaudeville de la rue de Chartres, et que M. Bérard venait d'engager comme régisseur général.

Le cabinet directorial d'un nouveau genre se mit en mouvement. M. Bérard m'adressa quelques compliments sur la manière dont j'avais joué mes trois rôles; puis, sans employer ce langage diplomatique et entortillé que parlent la plupart des directeurs au moment d'engager un comédien :

— Quels sont vos appointements à ce théâtre? me demanda-t-il tout à coup.

— 2,300 francs, répondis-je.

— Eh bien! si vous voulez venir avec nous aux Nouveautés, je vous fais un engagement de quatre années à 6,000 francs et cinq francs de jeton.

On comprendra facilement ma joie, mon étonnement en recevant sur la tête cette *tuile dorée!* Je n'avais pas été habitué à de pareilles largesses.

Le cabinet à quatre roues continuait sa course; Arrivés rue Mondovi, où demeurait M. Bérard, celui-ci, qui désirait terminer séance tenante, me proposa de signer l'engagement; la peur me prit alors, et je demandai à réfléchir jusqu'au lendemain.

— Jusqu'après-demain, si vous le désirez; mais à la

condition que, si vous ne restez pas à la Gaîté, vous ne vous engagerez à aucun théâtre sans m'en prévenir.

Je donnai ma parole, et la voiture qui nous avait amenés me reconduisit chez moi.

Me trouvant seul, tête-à-tête avec ma malheureuse timidité, je l'entendais me dire : « Prends garde, Bouffé ; tu as obtenu les suffrages du public des boulevards, cela est vrai ; mais tu vas te trouver à côté d'artistes qui ont cent fois plus de talent que toi : le délicieux comique Joly, que tout Paris est allé applaudir dans *Gaspard l'avisé*, *Lantara*, *le Mariage extravagant*, *les Deux Edmond;* le joyeux Philippe, si amusant dans *Monsieur sans gêne*, *les Deux Gaspard* et tant d'autres pièces; Lafont, le charmant jeune premier du Vaudeville ; Cossard ; M[mes] Albert, Florval, Déjazet... On dira de toi ce que l'on a dit de Klein, qui vient de passer de l'Ambigu au Gymnase : « Il aura beau faire, il sentira toujours son boulevard ; il est commun, forcé, caricature. »

On trouvait, en effet, Klein exagéré ; combien il était loin pourtant de ce que nous voyons aujourd'hui sur nos théâtres ! Le seul reproche qu'on eût pu lui adresser, était celui de pousser la conscience à l'extrême ; croyant ne faire jamais assez pour la pièce, il se laissait entraîner parfois à dépasser le but. Cela fit dire un jour à Brazier : « Ce diable de Klein a du talent ; la « preuve, qu'il a fort bien joué les rôles que je lui ai « donnés, mais il a le défaut *de se mettre en chemise* « *pour fendre des allumettes*, » ce qui voulait dire que Klein se donnait beaucoup de peine pour peu de chose.

Non certes, il n'était pas sans défauts, mais que de qualités! Je défie qu'on trouve un acteur, à Paris, jouant mieux que lui le tambour-major des *Enfants de troupe*, Désaunas, de *Michel Perrin;* le Père dans *Tiridate*, et son bout de rôle dans *le Diplomate*, personnage de tenue qu'il représentait avec une grande distinction. Pour ma part, je ne l'ai vu commun dans aucun de ses rôles. Et puis il possédait, par dessus tout, une qualité bien rare, celle d'être *bon camarade;* la jalousie n'était jamais entrée dans son cœur ; il était fier et heureux des succès qu'obtenaient les autres. Il me disait un jour, après avoir vu jouer *la Chanoinesse* par Ferville, Julienne, Léontine Fay et Rhozevil : « Va « voir ça aussitôt que tu pourras, c'est superbe, on ne « joue pas la comédie mieux que ces gaillards-là ! « C'est la vieille garde qui a donné aujourd'hui, nous « n'en sommes pas, mais cela n'en est pas moins ho- « norable pour le théâtre et pour nous, qui faisons « partie d'une troupe où se trouvent des artistes de « cette valeur... » — C'est qu'il aimait son drapeau, celui-là !

Je reviens aux réflexions que je faisais dans la voiture qui me ramenait à la maison. Cette voix intérieure me répétant sans cesse : « Prends garde à toi, tu n'es qu'un petit acteur du boulevard » m'effrayait ; je craignais de ne pouvoir jamais vaincre ma timidité...

Une autre raison augmentait encore mon irrésolution : il me semblait indélicat de conclure cette affaire sans en parler à mes directeurs de la Gaîté. Je me rendis donc chez Marty le lendemain matin, et lui fis part de mon entrevue avec M. Bérard, de ses propositions d'en-

gagement, sans parler du chiffre d'appointements proposé, qui l'eût sans doute trouvé incrédule et auquel je pouvais à peine croire moi-même.

— Je vous avoue, lui dis-je, que j'ai peur de me présenter devant un public qui pourrait me punir sévèrement de mon audace ; je vous déclare franchement que je préférerais rester à votre théâtre, si toutefois vous avez l'intention de me rengager. Je vous prie de parler de cette affaire à MM. Pixérécourt et Dubois, vos associés, aujourd'hui même, car il faut que je donne réponse demain.

— Il est inutile que j'en parle à ces messieurs, répondit Marty ; nous avons décidé ensemble de te faire un engagement de cinq années, aux appointements de 3,600 francs pour les trois premières années, et 4,000 francs pour les deux autres : c'est notre dernier mot.

— Allez jusqu'à cinq mille, et je reste à la Gaîté.

— C'est impossible.

— Alors je signerai demain avec M. Bérard ; c'est vous qui l'aurez voulu.

Ce que j'avais dit fut fait : le lendemain, j'appartenais aux Nouveautés pour quatre années.

CHAPITRE XII

Mes directeurs. — *Le Mulâtre et l'Africaine.* — Le public. — Naissance de mon fils Ernest et mort de sa mère. — Le cœur de Marty. — Ma fille Charlotte. — Huit jours de congé. — Ma rentrée.

J'allais donc gagner 6,000 francs et cinq francs de jeton; ma femme venait d'être engagée à l'Opéra, aux appointements de 5,000 francs : c'était la fortune en perspective. Je croyais rêver... ; il y avait si loin de ces gros chiffres aux 300 francs par an du Panorama-Dramatique !

Je pouvais craindre que les directeurs de la Gaîté me gardassent rancune, en me voyant les quitter pour un autre théâtre ; mais loin de chercher à m'effacer, à me faire oublier du public, ils me distribuèrent plusieurs rôles importants, entre autres celui de Yago dans *le Mulâtre et l'Africaine*, mélodrame en quatre actes, de Frédéric Dupetit-Méré. Il y avait de tout dans ce rôle : du chant, de la danse, de la gaîté, du drame ; c'était enfin un de ces rôles qui *portent* l'acteur, et dans lesquels l'habitude de la scène et un peu d'intelligence suffisent pour produire de l'effet.

On prétendit pourtant que je n'avais pas encore joué un rôle aussi complètement bien que celui-là ; c'était tout simplement parce que je n'avais pas encore eu l'occasion de me montrer dans un personnage aussi sympathique. Mais le public s'y laissera toujours prendre ; du moment que vous lui plaisez, il vous trouve superbe.

Ce cher public ne sait pas combien il a fait de mauvais acteurs en applaudissant ce qu'il aurait dû siffler, Ce n'est pas le spectateur qui doit guider l'artiste; c'est, au contraire, le comédien (je dis *le comédien*) qui a étudié longuement son art, qui a obtenu l'approbation de vrais connaisseurs, c'est lui qui doit imposer au public et lui dire : « Voilà ce qui est bien, voilà ce que tu dois approuver, car tu ne sais pas comme moi qui étudies ce bel art jour et nuit, ce qu'on peut faire à côté de ce que tu viens d'applaudir. »

Revenons à mon intérieur. Tout y marchait au gré de mes vœux ; des succès, bientôt de beaux appointements; la venue prochaine d'un second enfant (nous avions déjà un amour de petite fille); tout semblait faire croire que le bonheur voulait se fixer pour toujours dans notre maison. Mais, hélas! cette prospérité fut de courte durée; deux mois plus tard, j'eus à supporter l'une des plus grandes douleurs de ma vie : ma femme, ma compagne chérie, mourut d'une fièvre cérébrale, quelques jours après avoir mis au monde, le 25 février 1826, notre fils Ernest; — elle n'avait pas vingt ans !

Ce terrible événement me brisa le cœur ; ma pauvre tête, qui n'a jamais été bien forte, s'égarait dans des

pensées indignes d'un père de famille... N'avais-je pas un devoir à remplir? Ne devais-je pas élever les chers enfants qu'*elle* m'avait donnés et qui devenaient mon unique consolation?...

Marty me donna en cette occasion une nouvelle preuve de sa franche sympathie, en m'accordant huit jours de congé. Mon bon ami Ochard me conduisit dans sa famille qui habitait Senlis, où je passai ces huit jours, entouré des soins les plus touchants.

Ce fut un véritable supplice pour moi de reparaître devant le public ! Quelle situation cruelle que celle du comédien, en semblable circonstance ! Le peintre, le sculpteur, quand il perd l'un des siens, peut se livrer à sa douleur ; il jette là ses pinceaux et sa palette, son ciseau et son marteau, et ne les reprend que lorsque cette douleur est calmée ; mais le comédien, lui, est lié par un engagement qui le force à faire de l'art à heure fixe ; il faut donc qu'il marche quand même, en cachant au public son chagrin et ses larmes.

Dès que je parus sur la scène, les applaudissements éclatèrent de toutes les parties de la salle ; on sentait que cette ovation s'adressait moins au comédien qu'à l'homme frappé d'un grand malheur ! Le public tenait à me prouver qu'il prenait part à ma tristesse, car, lui aussi, aimait l'ange que Dieu venait de rappeler à lui ; elle avait grandi sous ses yeux, elle était pour ainsi dire son enfant. Il me semblait qu'il pleurait avec moi ; j'aurais voulu pouvoir lui témoigner toute ma gratitude, lui dire combien j'étais touché de sa sympathie ; mais s'il m'était défendu de parler, mon émotion

et les larmes qui mouillaient mes yeux disaient la reconnaissance de mon cœur.

Je repris mon service, toujours accueilli avec faveur. Le succès me rendait heureux pour quelques instants ; mais, dès que la fièvre de la représentation était calmée, je retombais dans ma tristesse, et lorsque, rentré chez moi, je me trouvais seul, tout seul, les idées les plus sombres traversaient ma pauvre tête. La gaieté des autres m'importunait, aussi ne sortais-je que pour aller aux répétitions et pour jouer le soir.

Je ne retrouvais la vie que sur le théâtre. Je pris bientôt la résolution d'aller chercher ma fille, en nourrice à quelques lieues de Paris seulement. Un vrai bijou que cette enfant, d'une douceur angélique! Elle trottinait par la chambre et commençait à babiller. C'était vraiment plaisir de la voir, de l'entendre ; elle devint ma seule société, ma seule distraction. La présence de ce chérubin me redonnait du courage, ses petites réparties m'amusaient ; j'oubliais près d'elle, pour quelques instants du moins, mes ennuis et mes chagrins. Mais bientôt je me disais : « Il est impossible que je reste veuf avec deux enfants dont l'aînée n'a pas deux ans et demi... »

Le service du théâtre, me retenant hors de chez moi une grande partie de la journée et toute la soirée, me privait du bonheur d'avoir près de moi ces chers petits ; il me répugnait de les confier à des mains étrangères : c'était donc les soins d'une mère qu'il leur fallait. — Et pourtant si le hasard, ou plutôt un bon génie, ne m'eût rapproché de la créature adorable qui est encore aujourd'hui ma compagne, je ne me serais jamais remarié...

CHAPITRE XIII

La famille Bitter. — Mon second mariage. — La maison du quai Pelletier. — M. Haussmann. — *Robinson*, rôle de Vendredi. — Deux anthrax. — Marty. — La gratification. — Mon nom en vedette. — Ma dernière représentation. — Mes adieux au théâtre de la Gaîté.

Les parents de cette délicieuse créature, M. et Mme Bitter, m'avaient connu tout enfant; ils consentirent à notre union, qui eut lieu le 9 novembre 1826. La cérémonie fut des plus simples ; il avait été convenu d'un commun accord qu'il n'y aurait ni bal ni soirée, mais seulement un dîner de famille, si bien qu'à onze heures du soir, nous étions installés dans notre petit appartement, quai Pelletier, n° 12, maison dont M. Haussmann seul pourrait aujourd'hui donner des nouvelles.

Cette demeure se trouvait assez éloignée du théâtre de la Gaîté ; mais j'étais jeune, j'avais de bonnes jambes, et j'étais heureux de penser qu'en quelques minutes ma femme et mes enfants pouvaient se rendre chez la bonne maman Bitter, qui habitait quai de l'Hôtel-de-Ville.

Quant à moi, je n'avais pas une heure de liberté, car

pendant les cinq mois qui me restaient à faire à la Gaîté je jouai successivement *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu*; *la Fille du Portier*, *Poulailler*, et la reprise de *Robinson Crusoë*, mélodrame, dans lequel je remplissais le rôle de Vendredi. Ce rôle, un des plus fatigants qu'on ait jamais vus au théâtre, demandait une agilité, une souplesse extraordinaires. J'étais continuellement en mouvement, grimpant par-dessus des palissades, chantant, combattant même, car les combats au briquet, réglés sur de la musique, étaient à cette époque en grande faveur au boulevard du Temple. Celui que j'exécutais avait ceci de particulier, que je combattais des deux mains deux adversaires dont je triomphais. Je ne me rappelle pas avoir jamais obtenu un succès pareil à celui que provoqua cette scène périlleuse ; mais, *il n'y a pas de plaisir sans peine*, dit un vieux proverbe. J'avais joué ce rôle fatigant cinquante et quelques fois sans la moindre indisposition ; tout-à-coup, pour la première fois de ma vie (la seule, Dieu merci !) il me poussa à la nuque deux espèces d'anthrax qui, pendant les représentations surtout, me firent souffrir horriblement ; car, pour représenter un nègre, j'étais forcé de me barbouiller, et, lorsqu'il fallait enlever cette peinture, j'éprouvais d'atroces douleurs. Je ne voulus pourtant pas cesser de jouer : la pièce faisait beaucoup d'argent, je n'avais plus que trois semaines à rester à ce théâtre, et je résolus, tout en souffrant comme un damné, d'aller jusqu'au bout. Je me tins parole, car j'aurais été désolé qu'on pût croire que, n'ayant plus que quelques jours à faire pour terminer mon engagement, j'en prenais à mon aise.

Du reste, je fus bien dédommagé de ma peine.

Un soir, je vis arriver Marty dans ma loge, en costume de Robinson : — « Mon cher Vendredi, me dit-il, tu viens de nous donner une nouvelle preuve de probité, de dévouement, en continuant à jouer ton rôle si fatigant malgré la souffrance que tu éprouves chaque soir ; tout en regrettant de ne pas te conserver au nombre de nos pensionnaires, nous sommes heureux de t'offrir la gratification que voici. » — En même temps, il déposait sur ma table trois piles de pièces de cinq francs. Cette gratification venait bien à propos, car je n'en étais pas encore à allumer ma bougie avec des billets de banque, comme Mlle Clairon. Je trouvai le procédé très délicat de la part de directeurs que j'allais quitter volontairement.

A dater de ce jour, on annonça mes dernières représentations, ce qui jusqu'alors n'avait jamais eu lieu aux théâtres des boulevards ; on mit mon nom en *vedette* sur l'affiche (c'est le terme consacré quand on imprime le nom d'un artiste en plus gros caractères que celui des autres). — Par parenthèse, ne trouvez-vous pas qu'on a poussé un peu loin ce battement de grosse caisse ? Je trouve, moi, que les *marchands de comédies* en abusent !...

Une chose assez originale, c'est que du moment où l'on sut que je quittais la Gaîté pour entrer dans un théâtre *plus élevé*, le public des petites places ne me demandait plus *bis!* tout court, mais ne manquait jamais de crier : « *Bis ! Monsieur Bouffé, s'il vous plaît ?* »

Le jour de ma dernière soirée, le spectacle se composait de : *la Mauvaise langue de village*, *Robinson*

Crusoë, *l'Héritage de Jeannette ;* deux vaudevilles et un mélodrame en quatre actes : la bonne mesure, j'espère ?

A la fin de la troisième pièce, je chantai un assez mauvais couplet de ma composition ; je voulais, tant bien que mal, faire mes adieux à l'indulgent public qui avait encouragé mes premiers pas dans la carrière si difficile du comédien. Voici ma *poésie :*

Air : *Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu.*

Puisqu'il me faut quitter cette demeure,
Je dois vous faire mes adieux ;
Depuis longtemps, je redoutais cette heure...
Mais, bien qu'éloigné de ces lieux,
De vos bontés et de votre indulgence
Je garderai l'éternel souvenir,
Car dans mon cœur, par la reconnaissance,
Il est gravé pour n'en jamais sortir !

Je ne saurais dépeindre ce que j'éprouvai quand, après ce couplet, toute la salle se leva pour m'envoyer un dernier adieu, et quand une voix de basse-taille, trouvant moyen de dominer tout ce bruit, m'interpella en ces termes : « Vous nous quittez, ingrat ; mais c'est « égal, ça ne nous empêchera pas d'aller vous applau- « dir dans votre nouvelle boutique de la place de la « Bourse. »

— « Oui ! oui ! s'écrièrent mille voix, au revoir ! au revoir ! » — Je pleurais comme un enfant, et le rideau, en tombant sur cette scène, me fit l'effet d'un nuage qui venait me cacher le soleil.

Loin d'être joyeux comme j'aurais dû l'être après une

pareille ovation, j'éprouvais une profonde tristesse. A peine arrivé dans la loge où je me déshabillais pour la dernière fois, je m'écriai tout haut : « Non, non, je ne retrouverai jamais un public comme celui-là ! » Je me trompais, car sur toutes les scènes où je passai depuis, je n'ai jamais eu qu'à remercier le public, qui se montra toujours pour moi d'une bienveillance extrême.

CHAPITRE XIV

Guerre aux claqueurs!... — Le grand chef. — Le lieutenant. — Les intimes. — Les lavables. — Les solitaires. — Le demi-setier de rigueur. — Une soirée orageuse. — L'expulsion des chevaliers du lustre. — Les claqueurs siffleurs. — Une provocation en duel. — Le corps des claqueurs.

Ah! que les suffrages du vrai public sont autrement flatteurs que les applaudissements convenus et payés des claqueurs, auxquels, Dieu merci, je n'ai jamais donné un seul billet, car je ne comprends pas qu'un artiste attribue quelque valeur à des applaudissements commandés par lui-même. J'ai toujours été en guerre ouverte avec ces entrepreneurs de succès ; c'est peut-être beaucoup d'amour-propre de ma part, mais chacun a sa manière de voir : celle-là est la mienne.

Ma première bataille fut livrée contre M. Baticle, chef des *chevaliers du lustre* de la Gaîté. Ce M. Baticle cumulait, car il était en même temps claqueur et marchand de vins; il réunissait l'escouade romaine avant l'heure du spectacle dans son débit de boissons, où se faisaient la distribution et la vente des billets.

Vous saurez que dans le langage de ces... messieurs,

il y a les *intimes*, les *lavables* et les *solitaires*. Les *intimes* sont les travailleurs, c'est-à-dire ceux qui font du service sous le chef les grands jours, sous le lieutenant les jours ordinaires, car le grand chef n'assiste qu'aux trois premières des pièces nouvelles ; ces *intimes* pour toute rétribution paient un *demi-setier* au comptoir... Quant aux *lavables*, ils paient moitié de la valeur du billet, mais toujours le *demi-setier* en sus, bien entendu ; par exemple, ils ont le droit de doubler, de tripler et même de quadrupler cette consommation, si bon leur semble, ce qui arrive d'ordinaire. J'allais oublier de dire que les *lavables* ne sont pas forcés de se mêler aux travailleurs, c'est-à-dire au peloton des claqueurs ; ils peuvent se placer à leur gré ; on les appelle alors les *solitaires*.

Maintenant que le lecteur est initié aux mystères de cette *noble* institution, j'entre en campagne.

Pendant que Mme Baticle trônait au comptoir, son mari tenait le bureau *d'assurances* dans une salle voisine, devant une table chargée de litres de *petit bleu*.

Ce claqueur marchand de vins faisait parfaitement ses affaires ; mais il avait le défaut d'être entêté comme un Breton qu'il était. Je le priai vingt fois de ne jamais battre des mains pour moi ; il ne tint aucun compte de mon désir ; je le prévins alors que, s'il continuait, je chercherais le moyen de le faire taire, que j'irais, au besoin, jusqu'à mettre le public dans la confidence. L'entêté romain continua de plus belle. La colère me prit, et je résolus de profiter de la première occasion qui se présenterait pour me venger de cet enragé claqueur.

Cette occasion se présenta bientôt.

Le 25 août 1825, le théâtre donna une pièce de circonstance pour la fête du roi, dans laquelle je jouais un vieux bourgeois du Marais, qu'on invitait à venir voir le feu d'artifice.

J'avais à répondre tout bonnement : « Non, merci, je « n'aime pas la foule. » J'ajoutai : « D'ailleurs, je vais « au spectacle ce soir, à la Gaîté, mon théâtre favori. « Vous comprenez, je demeure rue Charlot ; en cinq « minutes, je suis chez moi, c'est très commode. Et puis, « j'aime beaucoup ce petit théâtre ; je prends mon « billet de parquet pour mes vingt-quatre sous, et je « passe là une soirée très agréable, car ils ont de très « bons acteurs : Marty, Grévin, Parent, Mercier, Du- « méni ; Mmes Adèle Dupuis, Bourgeois, Adolphe, « Gougibus, Dumouchel... Par exemple, il y a une « chose qui me contrarie et me gêne ; je me trouve « quelquefois placé à côté d'une certaine bande de par- « ticuliers qui, à chaque instant, tapent des pieds et « des mains, et qui vont jusqu'à vous donner des coups « de genoux dans les reins, en vous disant tous bas : « Allez donc, doublez l'entrée de Mlle Dupuis, » ou bien « encore : « Enlevez la tirade de Marty ; bissez le cou- « plet de Parent ! » C'est insupportable ; qu'est-ce c'est « que ces gens-là ? » A peine avais-je dit ces mots, que cinquante voix s'écrièrent : « A bas la cabale ! A la porte, les chevaliers du lustre ! » Les pauvres diables n'osèrent de la soirée faire usage de leurs battoirs et le calme se rétablit, grâce à leur silence.

Mais il n'en fut pas ainsi pour la soirée du lendemain. A peine étais-je entré en scène, dans la pièce de *l'Hé-*

ritage de Jeannette, où je jouais un jeune paysan venant à Paris pour la première fois, qu'une bordée de sifflets accompagna mon entrée. Je ne pouvais douter un instant d'où partaient ces projectiles aériens ; aussi, ne perdis-je pas la tête. Je savais que le vrai public était pour moi, qu'il détestait les claqueurs ; je me trouvais donc sur un excellent terrain pour me venger de leur aimable réception.

— Tiens, tiens, tiens, dis-je, on m'avait assuré là-bas, au pays, que les appartements étaient bien clos à Paris ; pourtant, il souffle un vent bien désagréable... — puis, désignant la porte du fond et me retournant vers le public : — Je vois d'où cela vient, c'est du milieu ; j'en étais sûr.

A ces mots, les maladroits siffleurs recommencèrent leur musique ; mal leur en prit, car, en découvrant leur batterie, les malheureux se désignèrent au public. Ils eurent alors à soutenir un véritable siége : des trognons de pommes, des écorces d'oranges, de vieilles casquettes leur furent jetés, avec les cris : « A la porte, la cabale ! A la porte, les claqueurs ! » Ils furent obligés de battre en retraite ; mais ils n'avaient pas dit leur dernier mot.

Comme je sortais, à la fin du spectacle, par la porte qui donnait accès sur le boulevard, un homme, que je ne connaissais pas, m'accosta poliment, en me disant :

— Monsieur, mes amis et moi désirons vous parler.

Cinq individus, parmi lesquels je reconnus maître Baticle, s'approchèrent.

L'un d'eux, un gaillard de cinq pieds six pouces, que

je sus plus tard être M. Pompon, chef de claque du Vaudeville, prit la parole :

— Monsieur, dit-il, vous avez insulté le *corps des claqueurs;* vous nous avez traités de voleurs!

— Dieu m'en garde! Je ne veux pas de vos applaudissements, cela est vrai; mais de là à vous traiter de voleurs, il y a loin.

— Cependant vous avez dit : « Je me trouve à côté d'une certaine *bande de particuliers,* » ce qui veut bien dire *voleurs ;* vous nous en rendrez raison!

—Ah! pardon, répondis-je, je ne peux pas me battre avec cinq personnes; désignez l'un de vous, et, pour vous prouver que je ne vous regarde pas comme des *voleurs* je me battrai volontiers; mais il eût été facile à M. Baticle d'éviter, en m'écoutant, le scandale qui vient d'avoir lieu.

Je rappelai en quelques mots mes défenses et l'obstination du chef de claque de la Gaîté.

— Mais tu ne nous as pas parlé de ça, dit alors le colosse à son confrère Baticle; comment b... igre d'imbécile, *monsieur* te défend *d'aller* pour lui; *monsieur* ne t'a jamais donné un billet et tu le soignes tout de même! il faut bien que tu sois b... igrement bête! Tu ne sais donc pas que *monsieur* a trop de talent pour avoir besoin de nous; c'est bon pour des *ganaches* comme Talma, Potier, Nourrit, Gontier...

— C'est justement parce que je n'ai pas et n'aurai jamais le talent des grands artistes que vous venez de nommer, que je désire savoir à quoi m'en tenir sur le jugement du vrai public.

— Grand bien vous fasse et bonne chance! me r

pondit-il. Quant à toi, *imbécile*, ce n'était pas la peine de nous déranger ; puisque *monsieur* t'a défendu de l'applaudir, *fais le mort.*

Ainsi se termina cette scène nocturne.

Voici les noms de ce quintette de romains chatouilleux :

MM. Pompon, chef de claque au Vaudeville ; Sauton, chef aux Variétés ; Ely, chef au Cirque Franconi ; Daniel, chef à l'Opéra-Comique ; Lazare, chef aux Folies-Dramatiques. — Les chefs du Théâtre Français et du Grand Opéra n'avaient pas jugé à propos de compromettre leur dignité dans cette affaire !

Je croyais l'incident complètement vidé, lorsque, le lendemain, Marty me fit demander :

— D'après ce qui s'est passé hier soir, me dit-il, je viens de signifier à M. Baticle que nous n'avions plus besoin de ses services, et qu'il pouvait chercher un autre théâtre.

Je répondis que je n'en voulais pas du tout à cet homme et que je serais désolé de lui faire perdre sa place. Mais Marty, qui était la probité même, ne pouvait se résigner à pardonner l'action indélicate de son chef de claque. J'eus beaucoup de peine à le faire revenir sur sa décision.

— Je veux bien, à ta considération, lui conserver sa place, dit-il enfin, mais je veux aussi qu'il sache que c'est à toi qu'il la doit, et qu'il te fasse des excuses.

Je reçus, en effet, une visite de mon entêté romain, mais dès les premiers mots qu'il voulut prononcer, je l'arrêtai, en lui assurant que je ne pensais plus à notre dispute.

— Je vous demande seulement, lui dis-je, de ne jamais m'applaudir.

— Oh ! soyez tranquille, il n'y a pas de danger !

Depuis quelque temps, la Comédie-Française et l'Académie nationale de musique ont supprimé radicalement l'infernale institution de la claque : bravo ! cent fois bravo ! Puisse cet exemple être suivi par tous les théâtres !...

CHAPITRE XV

Le théâtre des Nouveautés. — *Caleb.* — Chagrin de famille. — Catastrophe financière. — Père et fils. — Soixante-quatorze lettres de change. — Misère du théâtre.

Le théâtre des Nouveautés ouvrit le 1er mars 1827, par *Quinze et vingt ans ou les Femmes* et *le Coureur de veuves.*

Je débutai, le 25 mai seulement, par le rôle multiple de Julien dans *le Débutant*, de M. Etienne Arago, et celui de Jacques dans *le Jeu de cache-cache* de M. Achille Dartois.

J'éprouvais une frayeur terrible en paraissant pour la première fois sur ce théâtre, mais il faut croire que mes bons amis du boulevard m'avaient tenu parole, et qu'ils étaient à leur poste, car je sortis sans blessure de ce combat redouté.

Les auteurs, voyant que je plaisais au public, se risquèrent à me confier quelques rôles, qui n'étaient pourtant pas ce qu'on appelle au théâtre des rôles de *pièce.* Ce fut à mon excellent camarade Joly que je dus de créer *Caleb.*

Les auteurs lui avaient distribué ce rôle, très beau, mais très long. Joly, qui était un peu paresseux, et qui d'ailleurs n'avait plus une bonne mémoire, craignit de s'embarquer dans une pénible étude; il dit aux auteurs que le personnage de Caleb ne convenait nullement à son genre de talent, qu'il renfermait surtout une scène exigeant de la sensibilité, qualité que la nature lui avait refusée; il leur conseilla finalement de le faire jouer par moi.

MM. Planard et Dartois, auteurs de la pièce, qui ne m'avaient vu jouer que des comiques, se récrièrent en disant que cela n'était pas possible, que je n'avais pas de nom, que l'on ne me connaissait pas.

— Mais je le connais, moi, répliqua Joly, je l'ai vu jouer plusieurs rôles dramatiques à la Gaîté, je vous réponds de lui (le pauvre ami s'avançait beaucoup). Si vous tenez à mon nom pour la pièce, donnez-moi un bout de rôle, je le jouerai. Voulez-vous un moyen facile de savoir à quoi vous en tenir? Faites apprendre à Bouffé une scène, qu'il vous répétera, et, si vous n'êtes pas satisfaits, je m'engage à prendre le rôle.

L'expérience faite, Caleb me fut adjugé. J'eus le bonheur de le jouer à la satisfaction des auteurs.

A partir de cette époque, je n'eus plus un jour de relâche; je jouais dans tout, et tous les jours. C'étaient: *le Barbier Châtelain*, *les Employés*, *Valentine*, *Sir Jack*, *Isaure*, *la Couturière*, *Jean*, *le Marchand de la rue St-Denis*, *le Charpentier*, *les Trois Catherine*, *Quoniam*, — vingt autres encore.

Je marchais de succès en succès; j'étais heureux et fier de tenir une place honorable à côté d'artistes de

a valeur de Potier, Philippe, Joly, Thénard, Lafont, Mmes Albert et Déjazet. On nous payait régulièrement; ma santé ainsi que celle de ma chère compagne était xcellente; nos deux bébés poussaient à vue d'œil; je ouvais donc croire que le bonheur habiterait longemps sous notre toit. Hélas! un nouveau chagrin deait me ravir bientôt cette tranquillité d'esprit si néessaire à l'artiste, au comédien surtout pour étudier vec fruit son art et se présenter devant le public avec ous ses moyens.

Je m'étais aperçu que mon père et ma mère me cahaient quelque chose, dans la crainte sans doute de m'affliger; je résolus de connaître la vérité. Cela me ut facile. Un jour, en arrivant à la maison paternelle, e trouvai mes parents en larmes; je ne pouvais plus douter qu'un malheur venait de les atteindre. Ils m'apprirent, en effet, non sans hésiter, que deux des principaux clients de mon père venaient d'être déclarés en faillite, après lui avoir souscrit pour plus de vingt mille francs de billets, qu'il avait passés à ses fournisseurs. Il avait dû en rembourser déjà pour cinq mille francs, mais il était à bout de ressources, et on le menaçait de la prison...

— Je ne suis pourtant pas un malhonnête homme! s'écria mon père, à la fin de ce récit douloureux; veulent-ils donc que je fasse banqueroute comme ceux qui me ruinent? Je me tuerais plutôt que de suivre leur exemple!

En entendant ces paroles prononcées avec l'énergie du désespoir, ma résolution fut bientôt prise.

— Non, m'écriai-je, tu ne te tueras pas, tu ne feras pas

faillite !... Nous allons assembler tes créanciers, et, s'ils consentent à l'engagement que je prendrai de les payer en six années, avec la moitié de mes appointements, l'autre moitié suffira pour les besoins de notre ménage, et tout sera sauvé ! Bon courage et bon espoir !...

Dès le lendemain, j'écrivais aux créanciers de mon père, en les priant de se trouver le samedi suivant, à quatre heures , chez M. Thuillier père, agent d'affaires, rue des Francs-Bourgeois, 61.

Encore une de ces journées que je n'oublierai jamais !...

Je ne fus pas le dernier au rendez-vous, comme bien on pense. Dès que tout le monde fut réuni, M. Thuillier donna lecture d'un projet d'acte, dont voici la teneur :

« M. Bouffé fils s'engage à payer, en six années, à MM. Joubert, Landry, Serré, Bertrand, Morin, Raymond, Laplace, Rinbault et Bazin, créanciers de son père, la somme de *dix-huit mille six cent soixante francs*, en faisant une délégation sur moitié de ses appointements. Il s'engage à continuer cette délégation sur les nouveaux engagements qu'il pourra contracter, soit au théâtre des Nouveautés, soit à tout autre théâtre. M. Bouffé s'engage, en outre, à souscrire des lettres de change de deux cent cinquante francs, payables chaque mois à la caisse du théâtre. »

Cette lecture terminée, l'un des créanciers se leva, et s'adressant à ses collègues :

— J'espère, messieurs, dit-il, que vous n'accepterez pas les conditions qu'on vient de nous proposer, car elles me font l'effet d'une plaisanterie ; pour ma part, je refuse positivement.

Plusieurs des assistants furent de son avis. Je les suppliai, les larmes aux yeux, de ne pas réduire mon pauvre père au désespoir ; ils restèrent inflexibles... .

J'éprouvais un vif chagrin de partir sans connaître la résolution définitive de ces hommes ; mais je ne pouvais rester plus longtemps ; je jouais en premier, à six heures et quart, et la pendule marquait cinq heures !...

J'arrivai aux Nouveautés, où je n'eus que le temps de me costumer bien vite ; la fièvre me brûlait, mais le public était là, il fallait l'amuser quand même.

Je commençais ma soirée par *le Charpentier*, pièce en cinq tableaux, dont je jouais le principal rôle. Les spectateurs, en me voyant arriver sur le théâtre, avec l'air tout joyeux d'un garçon qui vient d'épouser celle qu'il aime, étaient loin de s'imaginer que ce joyeux époux se trouvait quelques instants auparavant au milieu d'une assemblée de créanciers qui lui refusaient les moyens de sauver l'honneur et peut-être la vie de son père... Il faut vraiment une volonté surhumaine pour supporter de pareils tourments !...

Le lendemain, de grand matin, je me rendis chez M. Thuillier, où j'appris avec bonheur que ces messieurs avaient fini par consentir, non sans peine, à l'arrangement proposé. J'écrivis séance tenante la délégation et *soixante-quatorze* lettres de change de deux cent cinquante francs !... Ce que je venais de signer devait me forcer plus tard à commettre la plus grande sottise de ma vie : mon engagement au Gymnase !...

Mais j'étais content de moi, j'avais rempli mon devoir de fils, et, loin de m'inquiéter pour l'avenir, je ne songeais qu'à la joie présente de mes chers parents...

Je les vois encore, apprenant de moi la bonne nouvelle et me couvrant de baisers et de larmes!.. quelle douce jouissance de savoir heureux ceux qu'on aime, surtout quand on est pour quelque chose dans ce bonheur!... Aussi je sentais redoubler mon courage et n'ambitionnais que de me faire un nom, dans cet art du comédien, à la fois si cruel et si délicieux. Oh oui, bien délicieux, car les bravos qui vous réchauffent et vous enivrent font oublier toutes peines!... C'est une ivresse fugitive, sans doute, mais elle est si pénétrante que j'ai une reconnaissance infinie à ceux qui me l'ont procurée, plus souvent peut-être que je ne le méritais.

Tout alla bien pendant un an; les lettres de change étaient payées régulièrement à la caisse du théâtre les bons rôles m'arrivaient et les succès à la suite. La moitié de mes appointements suffisait parfaitement aux besoins de notre ménage...

Mais le mauvais sort, quand il a posé sa griffe sur un pauvre diable, semble ne vouloir lâcher prise qu'après l'avoir complètement terrassé. Une calamité nouvelle vint m'accabler. On cessa de nous payer; on nous donnait de temps en temps, trente francs, vingt francs dix francs, à-compte sur nos appointements. J'avais déjà remboursé trois des lettres de change, non payées à la caisse du théâtre ; toutes nos économies y avaient passé. Notre situation pécuniaire s'aggravait donc chaque jour; les frais de notre maison venaient d'augmenter encore par suite de la naissance de notre fils Hippolyte, né le 15 décembre 1829.

Les créanciers de mon père, devenus les miens, me poursuivaient à outrance, au point qu'ils firent vendre notre mobilier ; n'y avait-il pas de quoi se désespérer?

La position n'était plus tenable, la misère du théâtre allait jusqu'à ne plus posséder de bois pour chauffer le foyer des artistes !.. Nous nous cotisions alors ; le garçon de service partait à la provision et rapportait trois ou quatre *cotrets*. Quelques-uns de nous, les moins malheureux, ceux qui n'avaient ni femme ni enfants, plaisantaient devant cette flambée, dont les pétillements semblaient rire aussi de notre misère...

Il était vraiment désolant de penser qu'avec une troupe composée de Potier, Lafont, Philippe, Joly, Cossard, Thénard, Etienne Thénard, Armand Villot, Volnys, Guénée, Derval, Mmes Albert, Déjazet, Génot, Florval, Bury, (aujourd'hui Mme Alexis du Vaudeville), Miller et Desprez, on ne faisait pas d'argent !... A quoi cela tenait-il? A ce que les directeurs succédant à M. Bérard, qui, pendant la première année, avait dirigé les Nouveautés en homme habile, étaient incapables d'administrer un théâtre, et ne savaient profiter des ressources précieuses qu'ils avaient à leur disposition. La preuve, c'est qu'après la fermeture des Nouveautés, qui eut lieu en 1832, chacun des artistes que j'ai nommés plus haut, passa soit au Vaudeville, soit aux Variétés, soit au Palais-Royal, soit au Gymnase, et que, séparément, ils attirèrent la foule dans chacun de ces théâtres.

De bons soldats ne suffisent pas pour livrer bataille, il leur faut encore de bons chefs ; et c'est là précisé-

ment ce qui manquait à cette troupe d'élite, qui, malgré son courage et un travail incessant, mais mal ordonné, ne parvenait qu'à faire des recettes à peine suffisantes pour payer les pauvres employés.

CHAPITRE XVI

Mon engagement au Gymnase. — Lettre de Ferville. — MM. Poirson et Serfbert. — Leurs brillantes promesses. — Signature de mon engagement.

Mes finances n'exigeaient, on le croira sans peine, pas le moindre coffre-fort; j'en étais à jalouser le Juif-Errant, qui, lui, ne marchait jamais sans quelques sous dans sa poche, ce qui m'arrivait cinq jours sur six.

C'est dans cette situation que je reçus la lettre suivante :

1er mars 1830.

Monsieur et cher Camarade,

Je vous prie de passer à mon bureau, aussitôt qu'il vous sera possible; j'ai à vous entretenir d'une affaire concernant le théâtre de Madame.

Votre tout dévoué,

FERVILLE.

Le lendemain, à dix heures du matin, j'étais dans le bureau de Ferville.

— Voici, me dit-il, ce dont il s'agit. MM. Poirson Cerfbert, mes directeurs, m'ont chargé de vous demander si vous seriez disposé à traiter avec eux. Dans cas, nous pourrions nous rendre à l'instant même théâtre, où nous sommes certains de rencontrer messieurs.

Nous nous rendîmes au Gymnase.

Je me demandais pourquoi M. Poirson avait char de cette démarche un artiste de son théâtre, quand lui eût été facile de m'écrire lui-même ? J'avais oubl que Ferville était à la tête d'une agence dramatiqu il m'en fit souvenir en m'envoyant, quelques jou après la signature de l'engagement, la note de ses honoraires, s'élevant à mille deux cents francs, qu voulut bien réduire à huit cents.

M. Poirson nous reçut d'une façon charmante ; je reconnaissais plus le Poirson de la petite rue Sain Pierre-Montmartre, dont mes lecteurs se souviennent. S'adressant à Ferville :

— Vous avez fait part à monsieur Bouffé, dit-il, d désir que nous avons de l'attacher au théâtre de Madame?

— Oui, monsieur, répondis-je, M. Ferville a e cette bonté; mais vous ignorez sans doute que j' encore deux ans et cinq mois à faire aux Nouveautés

— Je le sais, mais ce théâtre ne peut tenir longtemps ; dans tous les cas, nous ferions un engagemen qui ne partirait que du jour où vous serez libre.

Il n'y avait guère à hésiter : nous n'étions pas payés la faillite nous menaçait, chaque jour je pouvais m trouver sans place ; que serions-nous devenus alors?..

C'est une triste chose que *la crainte ;* elle m'a fait commettre bien des fautes, et la plus grave, sans aucun doute, a été l'engagement que je raconte ; mais on n'échappe pas à sa destinée.

— Voyons, monsieur Bouffé, reprit M. Poirson, venez avec nous ; nous vous proposons un engagement de cinq ans. Quant aux appointements... trouvez-vous que M. Ferville soit un artiste de talent ?

Ne me doutant pas qu'on me tendait un piège, je répondis sincèrement, quoique un peu surpris de cette demande à brûle-pourpoint :

— Je serais donc le seul à ne pas regarder M. Ferville comme un comédien de premier ordre ? Je ne désire qu'une chose, c'est d'arriver, un jour, à la perfection qu'il possède.

— Eh bien, dit M. Poirson, nous vous donnons les mêmes appointements que ceux de ce... grand artiste !...

Quel diplomate que cet homme, grand Dieu !... et dans quel traquenard étais-je tombé !

Ces fameux appointements consistaient en : *cinq cents francs* par mois et un jeton de cinq francs *dans la seconde pièce*, c'est-à-dire qu'il fallait jouer deux pièces pour avoir droit à ce jeton...

Si Ferville n'eût été présent, peut-être aurais-je osé faire observer à mon *acheteur* qu'il m'offrait moins que je ne gagnais aux Nouveautés ; mais, en parlant ainsi, je pouvais froisser Ferville, car c'eût été lui dire en face que je valais plus que lui. Et puis, on aurait pu me répondre que je gagnerais toujours plus qu'aux Nouveautés, où l'on ne me payait pas du tout...

— Notez, mon cher monsieur Bouffé, ajouta Poirson, que l'engagement que nous vous proposons n'est qu'un point de départ ; demandez à Ferville, à Numa, à Bernard-Léon, si leurs appointements n'ont pas été doublés depuis qu'ils sont entrés au théâtre de Madame ? Quant à ceux de monsieur Ferville, ils seront augmentés l'année prochaine.. Venez donc avec nous, et si, comme je l'espère, vous devenez l'une des *colonnes* de notre théâtre, vous n'aurez pas affaire à des ingrats !...

Ces paroles étaient prononcées avec tant de franchise, que, dans un élan de délicatesse, ou plutôt de folie, je m'écriai :

—Puisqu'il en est ainsi, monsieur, j'accepte ; seulement, pour vous prouver que j'ai confiance en votre promesse, je demande que l'engagement soit de dix ans, au lieu de cinq, car si j'obtiens quelques succès au théâtre de Madame, je désire y terminer ma carrière d'artiste...

— Vous avez raison, fit M. Poirson, et vous n'aurez pas à vous repentir de cette confiance.

Je signai séance tenante ce fatal engagement !...

On se demandera peut-être, quelles raisons je pouvais avoir pour enchaîner ainsi ma liberté ? Je ne voulais pas courir de théâtre en théâtre ; on parlait beaucoup d'organiser au Gymnase des pensions de retraites ; à cette époque c'était à qui ferait partie de cette société d'artistes remarquables ; enfin, d'après les promesses de Poirson, j'espérais avoir conclu une excellente affaire.

Et puis, on n'a pas oublié que je tremblais à l'idée de rester sans engagement, au cas où les Nouveautés

fermeraient. Cela n'eut pas lieu malheureusement, et je fus forcé d'y rester jusqu'à la fin de mon engagement : deux ans et cinq mois.

Je me trouvais lié pour près de treize années, tant aux Nouveautés qu'au Gymnase! Et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, de plus malheureux même, c'est que pendant le long espace de temps qu'il me fallait encore demeurer place de la Bourse, je pouvais augmenter en talent et en réputation. Je venais donc, comme je l'ai dit plus haut, de commettre la plus grande sottise de ma vie, en me hâtant de signer un engagement de dix années avec le théâtre de Madame.

On me pardonnera de m'être étendu aussi longuement sur le sujet qui précède, mais j'ai cru ces détails utiles pour édifier ceux qui m'ont blâmé d'avoir enchaîné ma liberté, pour moitié de ma carrière artistique; ils verront que, dans la position difficile où je me trouvais, je ne pouvais hésiter un instant.

CHAPITRE XVII

Le directeur des Nouveautés. — Sa vengeance. — Une claus d'engagement. — Un faux calcul. — *Gillette de Narbonne.* — Trois représentations de cette pièce dans la même soirée.—Élis Jacob. — Le théâtre Italien. — La vieille souffleuse. — L théâtre Montmartre. — Derval cocher de fiacre. — Une idé de Déjazet. — *La Chatte blanche.* — Je deviens acrobate. — Une trappe anglaise. — Plongeon dangereux. — Un colis hu main. — Engagement à Londres. — Faillite des Nouveauté

En apprenant mon engagement avec Poirson, l directeur des Nouveautés s'écria, en plein foyer de artistes, qu'il me tenait encore pour longtemps ; qu'i m'userait jusqu'à la corde, en me faisant jouer tous le jours et tous les rôles qu'il lui plairait ; qu'enfin il n rendrait à Poirson qu'un artiste fatigué, malade, un véritable invalide.

Il en avait les moyens, d'après cette clause de nos en gagements, qui dit : — « Le directeur se réserve le droi de faire jouer M. *** deux fois par jour, si les besoin de l'administration l'exigent, et cela sur les théâtre qu'il lui conviendra de choisir, sans que l'artiste puiss s'y refuser. Il se réserve, en outre, de supprimer le appointements de M. ***, fût-ce pour un seul jour d

maladie. » — Il y a vingt-cinq articles de ce genre, et, quand l'artiste a le malheur de signer ce contrat de galérien sans le lire (ce qui m'est arrivé), il se trouve lié à un homme qui dispose au gré de son caprice de l'avenir, de la fortune, de la santé, et quelquefois de la vie de ses pensionnaires.

Je crois inutile de donner ici la liste du quarteron de *chefs-d'œuvre* que mon directeur m'imposa dans l'espace de vingt-sept mois. Je veux pourtant vous parler de l'un d'eux, *Gillette de Narbonne*, comédie en trois actes, qui eut un très brillant succès. Mme Albert jouait le rôle de Gillette d'une façon charmante, comme comédienne et comme chanteuse.

Cette pièce me rappelle un incident curieux; nous la jouâmes trois fois dans une même soirée. Aux Italiens d'abord, à six heures et quart, au bénéfice d'Elisa Jacob. Toute enfant, cette artiste avait créé le rôle du Chat-Botté, à la Gaîté, dans le *Marquis de Carabas ;* quelques années plus tard, elle débutait à la Porte-Saint-Martin, dans un rôle d'ingénue, où elle fut remarquée. Cette pauvre fille, malade depuis plusieurs mois, mourut cinq jours après la représentation dont je parle ; elle avait à peine dix-neuf ans.

Des Italiens, place Favart, nous nous rendîmes au théâtre de Montmartre, pour jouer au bénéfice de la vieille souffleuse, qui n'était pas parvenue à économiser des rentes sur ses appointements de huit cents francs; la recette atteignit le maximum, au contentement de tous.

On pense bien que pour ménager les frais, nous n'avions pas gardé les voitures qui nous avaient amenés ;

on devait en envoyer chercher pour nous reconduir aux Nouveautés. Mais les garçons de théâtre n'en purent rencontrer une. On était en hiver, il pleuvait à verse et nous étions attendus à notre théâtre, pour finir l spectacle par cette même *Gillette*. Il fallait partir, n'importe comment !

Nous étions en costumes moyen âge : pas moyen de courir les rues en robes de velours, l'épée au côté et le parapluie sur la tête ! On prêta à Mme Albert une paire de sabots, des brodequins à Derval, à moi et au vieux *Coco* Thénard de vieilles bottes de chevalier, et nous partîmes.

A la barrière, nous avisâmes un fiacre sans cocher celui-ci, attablé dans un cabaret borgne, refusa de nou conduire, malgré les cinq francs que nous lui offrîmes Alors Derval prit un parti désespéré ; il nous entraîna nous fit monter en voiture, grimpa sur le siège, e nous lança à fond de train jusqu'au théâtre, risquan vingt fois de nous verser ou d'écraser les passants, stupéfaits de voir un cocher de fiacre couvert d'un manteau brodé, et coiffé d'une toque de velours ornée d diamants.

Nous arrivâmes sans accident, Dieu merci ! Le concierge mena la voiture à la suite des autres, place d la Bourse ; nous ajustâmes un peu nos toilettes et nou jouâmes la pièce pour la troisième fois.

J'ignore si les deux *pur-sang* du fiacre furent indisposés de leur course frénétique, mais je sais que j'avai grand besoin de mon lit, après cette soirée mouvementée.

Une partie de plaisir bien autrement fatigante devait bientôt m'être offerte.

Une troupe de mimes anglais, engagée aux Nouveautés, et pour laquelle on avait monté à grands frais la *Chatte Blanche*, pantomime en douze tableaux, importée d'Angleterre, joua pour la première fois le 8 juin 1830. Ils étaient près de leur cinquantième représentation, quand éclata la révolution de 1830.

On brûlait, le 27 juillet, le corps de garde de la place de la Bourse, au moment où devait commencer le spectacle. Nos pauvres Anglais crurent qu'on allait les massacrer ; on chercha vainement à leur faire comprendre qu'ils ne couraient aucun danger ; n'écoutant que leur frayeur, ils se cachèrent dans les dessous du théâtre. On dut leur porter à manger dans cette obscure demeure, qu'ils quittèrent bientôt pour retourner en Angleterre.

Il passa par la tête de Déjazet de continuer à jouer cette pantomime en la montant avec les artistes du théâtre. Voici comment elle distribuait les rôles :

Colombine......	DÉJAZET.
Arlequin........	ARMAND VILLOT.
Cassandre	DUBOURJAL.
Le Clown.......	BOUFFÉ !!!!

Elle prétendait que cela piquerait la curiosité du public, et que nous ferions beaucoup d'argent.

Je refusai d'abord de me prêter à cette pasquinade ; mais Déjazet tenait à son idée, convaincue, disait-elle, qu'une pluie d'or allait tomber dans la caisse vide du théâtre. Je finis par vaincre ma répugnance, en pensant

à la position de nos pauvres employés; j'y mis pour-tant cette condition, que le directeur n'ayant pas droit de nous forcer à faire les acrobates, s'engag- rait à payer avant tout nos employés ainsi que les pl nécessiteux de la troupe. Il nous donna sa parole, quatre jours après, nous commençâmes nos gambade

Du moment qu'il s'agissait d'une bonne action, j'ava pu consentir à m'*empaillasser ;* mais je ne voulus p me barbouiller la figure comme ces clowns anglai qui se font hideux, je ne sais pourquoi. Je m'habill en valet de carreau ; ce costume, exactement sembla à celui de la carte, est très joli au théâtre...

Mais, mon Dieu ! quelle chose fatigante que cet course au clocher, qui ne durait pas moins de de heures, sur une musique *ad libitum*, musique ravissa nte du reste, remplie de motifs délicieux, et signée Adolphe Adam ! Et ces sauts à travers le vitrage d'une boutique de barbier, ornée d'un rasoir monstre servant d'enseigne, qui décapitait le pauvre clown, dont la tête rou-lait sur le théâtre, et n'était rajustée qu'avec mill peines par le père Cassandre !

Il fallait encore me jeter à corps perdu dans trappe anglaise, invention diabolique, dont les de vantaux se refermaient par des ressorts qui ne la saient que bien juste la place pour passer. De là, j'all tomber dans une toile, que quatre hommes tenai par les coins.

Un soir, je me lançai à la volée dans l'affreuse trap persuadé de rencontrer comme la veille cette esp de hamac bien tendu, mais j'avais compté sans le *p* *bleu* qu'un de mes sauveteurs avait absorbé dan

soirée... Ce malheureux n'ayant pas eu la force de tenir son coin, j'allai piquer une tête sur le plancher. J'en fus quitte, cette fois, pour une forte écorchure au front, mais j'aurais pu me tuer ; alors l'intention de mon aimable directeur de ne rendre à Poirson qu'un artiste *invalide*, eût été plus que réalisée. Il avait fait d'ailleurs, ce brave homme, tout ce qu'il avait pu. Ma frêle santé avait bien souffert du service pénible qu'on m'imposait, et surtout du tourment de ne pouvoir tenir les engagements contractés avec les créanciers de mon père; pourtant, grâce à mon courage, à ma volonté, à ma passion pour le théâtre, j'étais en état de rester longtemps encore sur la brèche.

L'accident de la trappe n'était que le prélude de ce qui devait m'arriver quelques jours plus tard. Le père Cassandre, que jouait Dubourjal, trouvant le pauvre clown étendu sans connaissance, à la suite des volées de coups de bâton qu'Arlequin lui avait fait administrer par une dizaine de diablotins, le chargeait comme un paquet sur son épaule, et l'emportait en courant. Ce soir-là, Dubourjal, après un faux pas, chancela, et me fit tomber de sa hauteur sur le parquet. Il me releva et me conduisit dans la coulisse, où je m'évanouis. Je revins bientôt à moi, et ne voulus pas qu'on rendît l'argent au public; le régisseur fit une annonce; et, tout éclopé que j'étais, je continuai ma gymnastique; mais, le lendemain, je pris le lit pour y rester huit jours avec la fièvre.

Notre camarade Mathieu, qui fut chargé de me remplacer, ne put y résister longtemps; après la cinquième soirée, le pauvre garçon tomba malade d'une fluxion

de poitrine qui faillit l'emporter. Ainsi finit l'histoire de cette *haute comédie!*

Ce qui nous consola un peu, lui de ses souffrances, moi de mes contusions, c'est que les quelques recettes très passables que nous avions réalisées, permirent de donner du pain à nos employés, ainsi qu'aux artistes à petits appointements.

Quant à nous autres *matadors,* dont la plupart ne possédaient pas cinquante francs, on nous devait près de trois mois, et il n'était nullement question de payement, lorsque Pélissier, ancien artiste de l'Odéon, directeur du Théâtre-Français de Londres, m'offrit un engagement de deux mois, pour février et mars 1832, à raison de *deux mille francs* par mois, mille francs payables d'avance. C'était la manne tombant dans le désert!... Je ne voulus cependant rien terminer avant d'avoir vu mon directeur; il fut convenu avec Pélissier, que je lui donnerais une réponse positive trois jours après. Sans perdre de temps, je me rendis auprès de M. Bossange qui représentait M. Bouin; je le priai de m'autoriser à toucher deux cents francs à la caisse sur mes appointements arriérés. Il me promit que, le soir même, il les ferait remettre à ma loge; mais, comme *sœur Anne*, je ne vis rien venir, et, pendant trois jours, il me fut impossible de mettre la main sur le directeur. Alors, semblable au loup que la faim chasse hors du bois, je m'engageai pour Londres.

Ne voulant pas, en partant, laisser la direction dans l'embarras, je me confiai à mes excellents camarades Volnys et Armand Villot, en les priant d'apprendre les deux rôles que je jouais en ce moment. Nous étions

au 10 janvier, et je ne devais partir que le 27 ; ils avaient donc le temps nécessaire pour se mettre en mesure de me remplacer ; ils le firent avec une bonne grâce, un dévouement que je n'oublierai jamais. Cette précaution prise, mon départ ne pouvait causer grand dommage au théâtre qui, du reste, fit faillite cinq semaines plus tard...

CHAPITRE XVIII

Mon premier voyage par terre et par mer!...

Il était convenu que Pélissier viendrait me prendre chez moi, le 27 janvier; il fut exact au rendez-vous.

A minuit, les grelots de la chaise de poste se faisaient entendre. J'embrassai ma bonne compagne et nos chers enfants, que je me gardai bien d'éveiller, car ces petits anges dormaient, *à deux mais trois cœurs*, comme disait ma grand'mère. Ce n'était pas sans chagrin que je quittais cette famille chérie!... J'aurais bien voulu les emmener avec moi, mais la nécessité, la raison, me faisaient un devoir de renoncer à ce bonheur; nous eussions dépensé jusqu'au dernier *schelling* de mes appointements, sans suffire aux besoins de quatre personnes, car, dans ce charmant pays des brouillards, il n'y avait vraiment d'abordable, comme prix, que les oranges, les bas de coton, les pommes de terre et les gilets de flanelle.

A sept heures du matin, nous n'étions encore qu'à Beauvais; la route devenait de plus en plus mauvaise,

à cause de la neige et du verglas !.. Nos pauvres chevaux n'allaient qu'au petit pas; tout à coup, la voiture s'arrêta. Le postillon se présenta à la portière, en nous annonçant que la *cheville ouvrière* venait de sauter, et que l'avant-train était séparé de la caisse. Impossible de continuer, et nous nous trouvions à plus d'une lieue de toute habitation !...

Il fallait pourtant sortir de ce mauvais pas. Le postillon enfourcha un des chevaux, et partit au galop à la recherche d'un charron; il reparut au bout de deux heures, avec un ouvrier muni des ustensiles nécessaires. La neige tombait toujours, nous étions transformés en ours blancs; il nous parut cependant peu prudent de remonter dans la voiture, le charron n'ayant pu faire que ce qu'il appelait un *rafistolage*. Le plus sage était de gagner à pied la maison où l'ouvrier pourrait compléter la besogne.

Le postillon, tenant ses chevaux par la bride, conduisait la vieille guimbarde, avec la même douceur que s'il se fût agi d'une jeune mariée. Quand le charron la vit au jour, il la reconnut pour une ancienne connaissance, qu'il traita même d'une façon assez cavalière :

— Comment c'est encore toi, ma pauvre vieille ? Ah ! ben bigre ! tant mieux ! j'croyais ben, la dernière fois que je t'ai *rebouisée*, ne plus jamais te revoir. — Figurez-vous, messieurs, continua-t-il, que l'père Touvenin, qui vous l'a louée à Calais, nous dit d'puis dix ans qu'c'est son dernier voyage... C'est un brave homme, le père Touvenin, je l'connais d'longue date; il est riche, mais le gaillard *n'attache pas ses chiens avec des saucisses*, comme on dit, y préfère les vendre à ses prati-

ques, lui pas bête! Qu'il y prenne garde, pourtant, elle finira un jour par tomber en miettes sur la route!

— Savez-vous que vous n'êtes pas rassurant, mon brave? lui dit Pélissier.

— Oh! pas d'danger, avec les emplâtres que j'viens d'lui poser, j'vous garantis, qu'en allant doucement, la vieille coureuse vous conduira jusqu'à l'hôtel du *Chariot d'or*, mais là, on fera bien d'la mettre au lit pour toujours, car elle est bien malade.

C'était un farceur, ce charron de village, et qui ne manquait pas d'esprit naturel. Je copiai son enseigne, qui me sembla vraiment étonnante :

« JACQUES BERTAUT, *charon*, *fabricant de bérouettes* (lisez brouettes), *carde les matelas*, *done des lesson de flageolet*, *fer les chevaus*, *fait danssé le dimanche au besoin*, *et se charge aussi dais déménagements.* »

Je n'ai rien voulu changer à l'orthographe de cette ambitieuse pancarte.

Nous montâmes en voiture, laissant le loustic charron enchanté de la générosité de Pélissier.

— Bon voyage, messieurs, nous cria-t-il, et toi, charmant postillon, ménage la donzelle et n'oublie pas d'dire au père Touvenin d'changer son enseigne; je n'sais pas comment on a l'toupet d'mettre au-dessus d'sa porte *Au Chariot d'or*, quand on loue aux voyageurs une pareille *bérouette!*

Nous arrivâmes enfin à Calais, à quatre heures du soir, enchantés de pouvoir changer de vêtements devant un bon feu.

Une heure plus tard, la cloche du dîner nous appe-

lait à la table d'hôte, dont les convives se composaient d'employés de la ville, de commis-voyageurs, de capitaines de paquebots anglais et français.

Oh ! les braves gens que ces capitaines ! Ils décidèrent, séance tenante, qu'ils ne s'embarqueraient pas ce soir-là, la mer étant trop mauvaise. Je crois que je les aurais embrassés, sans la crainte de passer pour un fou, ou pour un poltron... que j'étais. Je me réjouissais, en moi-même, de passer la nuit dans mon lit, après le voyage si pénible de Paris à Calais. Mais j'avais compté sans un diable de courrier de cabinet, qui tomba comme une bombe au milieu de la salle, et, sans autre préambule, demanda :

— Le capitaine du paquebot français est-il ici ?

— C'est moi, monsieur, répondit en se levant un homme de haute taille, doué d'une belle et sympathique physionomie.

— Dans combien de temps partez-vous pour Londres ?

— Je ne pars pas, monsieur ; la mer n'est pas tenable.

— Il faut pourtant que je traverse ce soir, à quelque prix que ce soit, je donnerai vingt-cinq louis s'il le faut.

— Je ne vous y engage pas.

J'espérais que cet enragé s'en tiendrait à l'avis du capitaine ; mais il paraît qu'ils sont très entêtés, les courriers de cabinet.

— J'en trouverai un autre, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Alors, le capitaine anglais, gros bonhomme d'une cinquantaine d'années, à figure écarlate, cheveux et favoris de même couleur, s'écria d'une voix enrouée :

— Vingt-cinq louis ? eh bien, moi partir !

Le gredin, je l'aurais battu de bon cœur!

— Ah ! riposta le *beau capitaine*, c'est comme ça que vous tenez compte de ce dont nous sommes convenus tout à l'heure ? Puisque vous manquez à votre parole, je pars aussi, moi ! Ce serait la première fois qu'un Français aurait reculé devant un Anglais. — Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il au courrier, mais à condition que vous garderez vos vingt-cinq louis et ne payerez votre passage que comme les autres voyageurs.

— Volontiers, puisque vous le voulez ainsi.

Il fallait partir. Le paquebot étant à l'ancre à une demi-lieue environ du port, nous fûmes obligés d'aller le trouver dans une espèce de coquille de noix. Nous voilà donc les jambes allongées sur les malles qui remplissaient cette coquille jusqu'aux bords. Les vagues furieuses semblaient dire : « Ah ! vous ne voulez pas venir à nous? eh bien, nous irons à vous ! » et les cruelles tenaient parole. Quelles douches ! grand Dieu ! et quel triste édredon !

La mise en scène était splendide; je la trouvais même par trop *nature*, moi qui n'avais jamais vu la mer qu'au Cirque ou à la Gaîté. Enfin, nous abordâmes le paquebot. A peine déposé sur cette *escarpolette nautique*, je sentis que l'on aurait eu tort de me traiter de *sans cœur*. Je me hâtai de descendre au salon, dont la société me parut très peu disposée à former des quadrilles. La conversation languissait; l'assemblée manquait d'entrain; la pâleur couvrait tous les visages. Une seule place restait inoccupée, je m'y installai. A peine étais-je assis que le paquebot se mit à exécuter une polka désordonnée, et que, tout à coup, une trombe énorme vint

inonder la salle. Pélissier et son neveu furent renversés, et restèrent immobiles sur le parquet, transformé en baignoire. Cette inondation subite avait causé une panique générale; plusieurs voyageurs furent tellement effrayés en voyant ce déluge, qu'ils quittèrent leur place pour gagner la porte. Je ne tardai pas à les suivre sur le pont, où j'appris une bien mauvaise nouvelle: on manquait de charbon. Nous marchions depuis plus de cinq heures; le temps était horrible, la mer très méchante, et nous nous trouvions encore à trois heures de Douvres : impossible d'y aborder, le vent soufflant des côtes d'Angleterre. Le capitaine ordonna donc de déployer les voiles, et nous retournâmes à Calais, où nous arrivâmes à deux heures du matin.

On conviendra que mon premier voyage en mer n'était pas engageant, et pourtant il fallut recommencer dès le lendemain. Nous ne fûmes pas plus heureux que la veille; le temps était toujours épouvantable, et ce fut seulement après six heures d'un ballottage atroce que nous arrivâmes en vue des bassins de Douvres, par marée basse. Une vingtaine de barques entourèrent bientôt le paquebot; on alluma plusieurs flammes de Bengale, ce qui donnait au tableau un aspect tout à fait fantastique. Enfin, nous touchâmes terre, brisés, mouillés jusqu'aux os.

Nous partîmes de Douvres le lendemain, à huit heures du matin. Arrivé à Londres, je descendis non loin du théâtre, à l'hôtel Giraudier, où je demeurai pendant les deux mois de mon séjour dans cette capitale. Comme il ne s'agissait pas de vivre en grand seigneur, je me contentai pour appartement d'une petite chambre au

second étage, sur le derrière; elle n'était pas d'une gaieté folle, cette chambre, dont la fenêtre donnait sur une petite cour de deux mètres carrés, servant d'échaudoir à un boucher, triste spectacle auquel je me gardai bien d'assister deux fois.

Je payais cette réjouissante habitation une guinée, c'est-à-dire vingt-cinq francs par semaine; mon porte-monnaie en jetait les hauts cris. Tout le reste était à l'avenant du loyer de ce petit palais; en sorte que sans faire de folies, je dus dépenser *quatre cent cinquante francs* par mois.

CHAPITRE XIX

Deux mois à Londres. — Le théâtre de Hay-Market. — Ma première représentation. — Un cuisinier français. — Le théâtre Adelphi. — *Napoléon à Schœnbrunn.* — Le public des petits théâtres. — *Le Tartuffe* et *Le Misanthrope* arrangés. — La famille Kemble. — John Rives. — Parklay. — Les Gentlemen.

Je débutai au Théâtre-Français (Hay-Market) de Londres, le 5 février 1831, par *Caleb* et *le Marchand de la rue Saint-Denis.*

Ce théâtre, ne jouant que par souscription, recevait en général un public d'élite, fine fleur de l'aristocratie de toutes les classes, aussi bien du haut commerce que de la noblesse, voire même de la cuisine, car, dans ce pays, l'aristocratie règne partout.

J'ai connu l'un des *Vatel* français en grande réputation à Londres. Attaché au service du duc de Northumberland, cet homme ayant fort bonne façon, et qu'on aurait plutôt pris pour un notaire que pour un héros de cuisine, s'occupait de littérature et faisait même de la peinture pas trop mauvaise : un artiste, enfin. Il nous traça un jour l'exposé de l'empire que les cuisiniers exerçaient à Londres, où ils gagnaient assez d'ar-

gent pour qu'il espérât, lui, retourner en France av
peu, avec huit ou dix mille francs de rente.

« Il faut vous dire, ajouta-t-il, que nous donn
« aussi des représentations et qu'à part le feu des fo
« neaux, ceux que nous touchons en espèces ne s
« pas à dédaigner. J'ai été appelé hier chez le Lo
« Maire, pour dresser un nouveau plat composé p
« le dernier banquet donné par mon patron. Le
« lais des convives fut tellement satisfait de ma c
« position, que je fus complimenté, applaudi, et mê
« *redemandé*. Je vais encore demain, chez le
« d'York, donner une représentation, non de mon m
« ceau de chant comme Rubini ou la Malibran, n
« de mon morceau de cuisine. Que voulez-vous
« chacun sa gloire ! Vous, comédiens, vous prenez
« public par les yeux, les oreilles et le cœur ; n
« autres *gâte-sauces*, nous le prenons par la bouch
« l'estomac. Nous sommes une puissance, mon c
« M. Bouffé ; mais vous avez sur nous l'avantage
« renvoyer vos auditeurs gais et bien portants, ta
« que, souvent, notre public regrette d'avoir pris t
« à cœur les *pièces* que nous venons de lui offrir, a
« une tentatrice mise en scène, ce qui ne l'empêch
« pas d'assister à la nouvelle représentation que n
« lui donnerons. »

Mais, c'est assez parlé de l'art culinaire ; revenon
la cuisine dramatique, souvent aussi difficile à dig
que les mets les plus lourds.

Nous ne donnions que trois représentations par
maine, les mardi, jeudi et samedi. Cela me permi
visiter quelques théâtres anglais, Adelphi-Théâtre,

bord, où je vis représenter *Napoléon à Schœnbrünn*, la même pièce qu'on venait de jouer à la Porte-Saint-Martin, de Paris. Je n'avais jamais entendu d'applaudissements pareils à ceux qui éclataient chaque fois que l'empereur paraissait sur la scène. Il ne parlait pas, bien entendu, car il eût été ridicule de le faire s'exprimer en anglais ; on en avait fait tout bonnement un personnage muet, un mime enfin. Quant à la pièce, on l'avait coupée, allongée, travestie; les arrangeurs ou plutôt les *dérangeurs* anglais, n'y regardent pas de si près. Malgré tout, elle obtenait un énorme succès.

Un usage assez singulier dans les théâtres populaires de Londres, et que je ne pouvais comprendre avant qu'on me l'eût expliqué, consistait à lancer, à la suite des applaudissements, d'énormes coups de sifflets, comme manifestation de l'enthousiasme des spectateurs.

Un autre jour, à Covent-Garden, je vis jouer le *Tartuffe* de Molière, sous le titre de *l'Hypocrite*. L'arrangeur, trouvant sans doute que Molière n'avait pas su tirer parti des personnages de ce chef-d'œuvre, s'était mis à la besogne, et avait taillé un rôle très important à *Laurent*, qui, chacun le sait, ne paraît pas du tout dans la pièce *incomplète* du poète français, et qui n'est même nommé qu'une fois, à l'entrée de Tartuffe. Mme *Pernelle* n'avait pas été oubliée. Le *massacreur* s'était dit sans doute que la pièce manquait de gaieté ; il la faisait paraître avec Laurent dans tous les actes. Ces deux personnages ne marchaient jamais l'un sans l'autre; toutes leurs scènes se ressemblaient : Mme Pernelle se lamentait sans cesse sur le sort de son ami Tartuffe, que ses petits-enfants traitaient d'imposteur; le bon Laurent

enchérissait sur ce chagrin et pleurait en plaignant so malheureux maître, « l'homme le meilleur, le plus hu « main, le plus vertueux de l'univers ! » et les sanglo recommençaient de plus belle, suivis d'une scène c mouchoirs sur laquelle l'arrangeur comptait éviden ment beaucoup, comme grand effet comique, et qui n' tait réellement qu'une pasquinade.

Laurent, *beuglant* sa douleur, tirait l'un après l'aut quatre ou cinq mouchoirs de poche, les tordait apr les avoir trempés de larmes et en empruntait d'autr à Mme Pernelle pour en faire le même usage, à la gran joie du public.

Mais le bouquet de cette *bouffonnerie*, je devrais di de cette turpitude, était une scène ajoutée à la fin la pièce, qui finit, comme on sait, par ces deux vers d par Orgon, après l'arrestation de Tartuffe :

> Et par un doux hymen couronner en Valère
> La flamme d'un amant généreux et sincère.

Laurent, qui s'était caché derrière un paravent à l'e trée de l'exempt, paraissait tout à coup au-dessus de paravent, et là, comme d'une chaire, déblatérait con son maître, l'accablant de reproches : — « Il n'a que « qu'il mérite; il me rendait le plus malheureux c « hommes; il m'a fait verser toutes les larmes de m « corps !! » — Puis, prenant tous les mouchoirs de j'ai parlé et les étalant sur le bord du paravent : « Voyez plutôt si j'en impose. » — A cette scène *Guignol*, les applaudissements, les *bis* éclataient toutes parts et ne cessaient que lorsque l'acteur av

recommencé jusqu'à trois fois sa tirade. Il faut dire que c'était *Liston*, le Potier anglais, adoré du public, qui jouait ce personnage d'une façon vraiment originale.

Les arrangeurs avaient fait encore, du *Misanthrope*, une espèce de drame en quatre actes et huit tableaux, qui se jouait à Princes's-Théâtre, sous le titre de *l'Irascible*. Ce chef-d'œuvre était naturellement méconnaissable !...

Heureusement, pour me refaire un peu, je pus entendre et applaudir plusieurs artistes de talent: Mlle Kemble et ses deux frères, jouant le répertoire de Shakespeare d'une façon remarquable; John Ryves, acteur vrai et de bon goût, qualité que l'on rencontre rarement chez le comique anglais; Parklay, jeune artiste de vingt-cinq ans, jouant dans la même soirée, avec un égal succès, *Pierre le couvreur*, vaudeville, et *Charles XII*, tragédie.

Comme je n'ai pas la prétention de faire ici l'histoire des théâtres anglais, je m'arrête pour retourner à Hay-Market, où était annoncée ma dernière représentation.

Messieurs les abonnés avaient leurs entrées dans les coulisses du théâtre, et ne manquaient jamais d'y venir à chaque entr'acte. Tous ces gentlemen se montraient d'une amabilité extrême; je remarquai avec plaisir qu'ils adressaient leurs compliments aux artistes ne jouant que des rôles effacés, d'une façon aussi gracieuse qu'à ceux qu'on est convenu de décorer du titre brillant d'*étoiles*.

Ils étaient dans le vrai en agissant ainsi, car il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire de s'acquitter

convenablement de cette tâche ingrate; il faut y av
passé pour le bien comprendre. On ne se doute pas
l'émotion qu'éprouve, au moment d'entrer en scène,
pauvre garçon chargé de débiter quelques lignes in
gnifiantes, le plus souvent dangereuses, et cela sa
espoir de se rattraper à la scène suivante, puisqu'il
plus rien à dire !.. Ces quelques lignes lui sont ordin
rement confiées par son directeur, dans le but de s'
surer si l'on pourra se risquer à lui donner un rôle p
important. Il s'agit donc pour lui de payer compta
car, de ce bout de rôle, dépend souvent tout son aven
Vernet, Odry, Legrand, Arnal, et tant d'autres que j'
blie, sont sortis ainsi des *chœurs*, pour devenir de ch
mants comédiens.

Puisque j'ai parlé de ces caporaux de troupes dr
matiques, je veux vous raconter l'histoire d'une la
gesse de M. Harel, directeur du théâtre de la Por
Saint-Martin, envers l'un de ces mêmes caporau
J'ouvre, à cet effet, une parenthèse....

CHAPITRE XX

M. Harel. — Le choriste Ferrant au foyer des artistes. — Un poète financier. — Frédérick-Lemaître et ses enfants. — Le républicain Bocage. — Une lettre de M. Poirson ; ma réponse à cette lettre. — Mon départ de Londres.

Je dois d'abord expliquer ce que l'on entend par *choristes* ou *figurants* dans les théâtres de genre et de mélodrame. Leur engagement porte qu'ils chanteront les chœurs, qu'ils danseront dans les ballets, qu'enfin ils paraîtront *toutes les fois qu'il sera nécessaire*. Et sait-on quels étaient, en 1840, les appointements de ces triples artistes ? — 800 francs pour les hommes, 600 francs pour les femmes ! cela dans les théâtres où l'on payait bien ; aussi ces dames n'y venaient-elles pas en coupé, comme certaines demoiselles gagnant à peu près les mêmes appointements, payant même quelquefois pour paraître sur un théâtre.

Les mauvaises langues prétendent que ces demoiselles ont d'autres ressources ; moi, je crois qu'elles sont tout simplement très économes et qu'on les calomnie. Pourtant il y a peut-être quelque chose de vrai dans ces cancans de coulisses, car, un jour que Mlle X...,

artiste du Palais-Royal, descendait d'un splendide équipage à la porte d'entrée des artistes, le drôlatique Grassot, qui se trouvait là, lui dit indiscrètement : « Comment diable fais-tu ton compte, pour avoir une « voiture et deux chevaux avec douze cents francs « d'appointements? — Veux-tu te taire, animal, répon- « dit la belle, si mon cocher t'entendait!... je lui en « donne quinze cents pour me conduire. » — Cette anecdote me laisse à penser que les mauvaises langues n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Il y avait donc, à la Porte-Saint-Martin, un de ces pauvres diables dont je parlais tout à l'heure, nommé Ferrant, qui jouait des petits bouts de rôles, et s'en tirait avec beaucoup d'intelligence. Un jour, il demanda à son directeur une augmentation de deux cents francs, qui aurait porté ses appointements à mille francs : 2 fr. 50 c. par jour.

— Je ne peux pas vous augmenter, mon cher ami, dit Harel; j'en souffre plus que vous, croyez-le bien, mais cela viendra, patience, *ne dévorez pas l'avenir!*

— Je ne sais pas si je dévore l'avenir, riposta Ferrant; dans tous les cas, ce que je dévore ne me charge pas beaucoup l'estomac. Avouez, monsieur Harel, que vous me traitez toujours comme un simple figurant ?

— Vous êtes injuste, et vous me faites de la peine, Ferrant... Vous n'ignorez pas que l'entrée du foyer des artistes est interdite aux choristes? eh bien, la preuve que je ne vous regarde plus comme un figurant, c'est que je vous autorise à y entrer dès ce soir. Je vais donner des ordres en conséquence : vous voyez que je sais reconnaître les services rendus. » Là-dessus Harel s'é-

loigna, laissant le pauvre Ferrant tout étourdi de la faveur qu'il lui octroyait.

Je tiens ces détails de la bouche même du *dévorant d'avenir*, qui eût bien préféré les deux cents francs qu'il demandait, à l'honneur de son entrée au foyer des artistes.

Ce n'est pas le seul trait original de Harel. Je veux le montrer aux prises avec un auteur d'abord, avec ses deux pensionnaires Frédérick-Lemaître et Bocage ensuite.

Un jour, M. X... lui apporta le drame de *** pour Mlle Georges. Ce drame fut reçu avec enthousiasme ; on convint qu'il serait mis en répétition le lendemain même. Mais l'auteur, financier autant que poète, aborda le chapitre des conditions qu'il prétendait imposer au directeur, savoir :

1° 6,000 francs comme prime le jour de la première représentation ; 6,000 francs à la vingt-cinquième ; 6,000 francs à la cinquantième, et 6,000 francs à la centième ;

2° La salle entière à sa disposition pour les trois premières représentations ;

3° Quatre décors neufs, peints par les décorateurs en réputation ;

4° Tous les costumes des artistes en étoffes de choix et *en velours de soie,* ainsi que ceux des petits rôles ; des costumes neufs pour tous les figurants ;

5° Droits d'auteur portés à quinze pour cent, au lieu de dix, et, toutes les fois que la recette dépassera 3,000 francs, la moitié du surplus de cette somme attribuée à l'auteur.

Après avoir silencieusement écouté les prétentions du poète, Harel prit la parole en ces termes :

— Mon cher monsieur X., vous me demandez mon chapeau, je vous l'offre; mon habit, je vous le donne; mon gilet, je vous le cède encore. Vous me demandez mon pantalon, c'est plus grave, car je risque de passer pour un sans-culotte, ce qui n'est nullement dans mes goûts; mais pour jouer un ouvrage de M. X., que ne ferait-on pas? Il ne me reste plus que ma chemise, vous me la demandez; je ne puis la retirer sans montrer ce que la pudeur m'ordonne de cacher : ce serait par trop romantique !

Après bien des pourparlers, le poète *argentier* consentit à laisser le vêtement indispensable au pauvre directeur.

Pauvre directeur, en effet, toujours en lutte avec Bocage et Frédérick-Lemaître, qui lui donnaient une certaine quantité de fils à retordre. Voici ce qu'il me disait un jour :

« — J'ai affaire à deux hommes de talent, mais quels
« gaillards difficiles à manier, quand ils ont mis dans
« leur tête de ne pas jouer ! Pour Frédérick, je trouve
« souvent le moyen de l'attendrir. Je monte chez lui (il
« demeure à deux pas du théâtre), je le surprends dans
« un négligé parfois plus que négligé; son premier mot
« est toujours : « Je ne jouerai pas, je suis malade. » —
« Il a une mine superbe; — ces mots : *je ne jouerai*
« *pas*, sont prononcés d'une manière théâtrale, et chaque
« syllabe piquée comme des notes de musique. Alors
« j'ai recours aux grands moyens. Je sais qu'il aime
« beaucoup ses enfants; ils sont là, autour de lui; je les

« prends tour à tour sur mes genoux, je les trouve char-
« mants, je les embrasse, quoiqu'ils soient barbouillés
« de confitures, et qu'on oublie souvent de leur donner
« des mouchoirs de poche. Mes caresses touchent leur
« père; je le quitte avec la promesse qu'il jouera et il
« joue! — Avec Bocage, c'est autre chose. Il n'a pas
« d'enfants, lui; je n'ai donc que la ressource de la
« prière; mais, dès les premiers mots, il me répond
« avec le plus grand calme, et d'un ton de gentil-
« homme, car il a des manières très distinguées, celui-
« là, quoique républicain : « Monsieur Harel, je suis
« désespéré de ne pouvoir satisfaire votre désir, mais
« cela m'est impossible! » — et, du moment qu'il a
« prononcé le mot *impossible*, c'est comme si tous les
« notaires de France et de Navarre y avaient passé. Il
« n'y aurait qu'un moyen de le vaincre, ce serait de
« changer le gouvernement, mais je ne peux pas, ça
« coûte trop cher! »

Ma dernière représentation était annoncée, comme je l'ai dit, au théâtre de Hay-Market, lorsqu'un jour, le 18 mars, je reçus une lettre qui me causa moins de plaisir que celles envoyées trois fois par semaine par ma chère compagne. Cette missive, assez singulière, était de M. Poirson, mon futur directeur, et, quoique fort polie, elle renfermait, sur ma probité, un doute injuste et qui me fut très pénible.

Voici ce qu'écrivait M. Poirson :

Paris, 16 mars 1831.

Mon cher Monsieur Bouffé,

On me dit, ce qu'à Dieu ne plaise je ne veux croire, on me d que vous avez l'intention de rester en Angleterre, et de ne p vous rendre à Paris le premier avril prochain, aux termes votre engagement ; je suis certain que vous ne voudrez pas vo mettre dans une situation d'une telle gravité.

Je compte donc que vous reviendrez à la fin de ce moi j'ai déjà plusieurs rôles nouveaux qui vous attendent.

A bientôt donc et croyez à ma haute considération,

D. Poirson.

Je répondis, courrier par courrier, ces quelqu mots :

Londres, 18 mars 1831.

Monsieur,

Il est vraiment fâcheux, pour vous et pour moi, que, sur un dit, vous ayez pu douter de ma probité. Sachez, monsieur, q si j'ai quitté le théâtre des Nouveautés deux mois avant l'expir tion de mon engagement, il m'a fallu des raisons bien grav pour en agir ainsi.

Rassurez-vous donc, monsieur ; croyez que, malgré tout, suis honnête homme et serai à vos ordres le premier avril.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Bouffé.

Le jour attendu de mon départ arriva... Le ciel inho pitalier de Londres semblait avoir ouvert toutes s écluses; il pleuvait à torrents, et, pour comble bonheur, je n'avais pu obtenir qu'une place d'imp riale !...

CHAPITRE XXI

Le paquebot. — Lablache. — Trois anecdotes sur le célèbre chanteur. — Une soirée à Calais. — Le chauffage du théâtre. — La comédie et la musique.

La pluie ne cessa pas un instant pendant le trajet de Londres à Douvres, où je couchai. Le paquebot partait le lendemain dans la matinée; je pensai toute la nuit à cette terrible traversée ; j'étais payé pour cela... Mais, qu'on juge de ma joie, nous eûmes une mer calme et un soleil splendide !...

Un nouveau plaisir m'attendait sur le bateau où je me trouvai en compagnie de Lablache, de Rubini, de Ronconi et Tamburini; ces princes du chant furent les premiers à m'adresser la parole et à me traiter en camarade. Lablache, surtout, me dit mille choses aimables. J'étais vraiment confus des bontés de ce grand artiste, qui me traitait comme un ami de vieille date. Cela n'aurait cependant pas dû me surprendre, après le trait de bonne camaraderie que je lui avais vu accomplir au théâtre de la Reine, quelques jours auparavant.

Lablache s'amusait souvent, au milieu des pièces ita
liennes, à lancer quelques mots français ; cela diver
tissait beaucoup le public qui l'adorait. — Un de no
jeunes compatriotes, possédant une fort belle voix d
basse chantante, et parlant parfaitement l'italien, dé
butait ce soir-là dans *Cendrillon*, à côté du gran
chanteur. Le pauvre garçon, qui paraissait pour la pre
mière fois sur un théâtre, se mourait de peur, en pen
sant qu'il devait chanter un duo, où revenait un pas
sage que Lablache disait avant lui. Le moment dange
reux arrivé, Lablache, après avoir chanté le passag
en question d'une façon admirable, selon son habitud
dit en français au débutant : « A vous, jeune homm
et n'ayez pas peur ! »

Le pauvre garçon se tira avec honneur de sa tâch
difficile. Alors Lablache, lui frappant sur l'épaule :

« — C'est bien, c'est très bien, jeune homme, c'es
moi qui vous le dis. »

A ces mots, les applaudissements éclatèrent de toute
parts. Le débutant, ivre de joie, sauta au cou de La
blache et l'embrassa de tout son cœur, tandis qu
le public, ému de cet élan, redoublait ses applaudisse
ments.

Puisque j'en suis à Lablache, j'en profiterai pour r
conter sur lui deux autres anecdotes.

Quelques années plus tard, je le rencontrai à Ma
seille. Un jour, en nous promenant, nous passâmes d
vant des marchandes de fruits et de pastèques en ple
vent. L'une de ces marchandes, grosse commère fraîcl

et rouge comme une pivoine, se leva en apercevant notre grand chanteur, et s'écria :

— Oh! regardez donc, le bel homme! il est aussi beau que le roi Louis XVIII!

— Vous trouvez? dit Lablache en riant, vous êtes bien bonne.

Et, prenant une des pastèques :

— Combien vous dois-je?

— Vingt sous pour vous, tout au juste.

— Voici, ma brave femme, fit Lablache tirant un louis de sa bourse.

— Mais je n'aurai jamais assez de monnaie pour vous rendre?

— Et bien, gardez la pièce; nous règlerons plus tard.

La commère restait tout ébahie :

— C'est-y Dieu possible, s'écria-t-elle, mais c'est le roi lui-même! puis, faisant le signe de la croix avec la pièce d'or : *Ah! je peux crever quandje voudrai; j'ai jamais vu rien de si beau!*

Lablache emporta sous son bras le melon d'eau, dont il fit présent, quelques pas plus loin, à un enfant qui nous suivait, et qui ne tarda pas à le dévorer.

— Vous voyez, mon cher ami, me dit Lablache, les honneurs que je dois à ma rotondité; pour un peu, cette femme criait : « Vive le roi! »

Un autre jour, à Paris, boulevard des Italiens, surpris par une pluie battante, je cherchais un abri, quand j'avisai le passage de l'Opéra, où déjà plusieurs personnes s'étaient réfugiées. La première que j'aperçus était mon ami Lablache, obstruant une bonne partie de l'en-

trée dudit passage. A peine nous étions-nous donné la main, qu'un gamin d'une douzaine d'années arrive en courant, s'arrête devant Lablache, et, frappant à petits coups sur son ventre, s'écrie d'une voix espiègle : « *Porte, s'il vous plaît?* » Au lieu de se fâcher, le bon Lablache s'effaça, en disant : « Entrez, monsieur, » et tout le monde de rire de la bonhomie du chanteur célèbre.

Je fis une traversée charmante en compagnie des artistes remarquables que j'ai nommés, et qui, à notre arrivée à Calais, voulaient absolument m'emmener dîner avec eux; mais je dus refuser leur aimable invitation, désirant partir à l'instant pour Paris, où j'étais attendu.

Je me dirigeai vers le modeste hôtel du *Chariot d'or*, tenu par le père Touvenin, propriétaire de l'élégante chaise de poste que l'on a pas oubliée.

Mon premier soin fut d'envoyer un garçon de l'hôtel retenir une place à la diligence, pour le soir même, tant j'avais hâte de revoir mes boulevards, et surtout d'embrasser ma femme et mes enfants.

Il n'y avait de place que pour le lendemain six heures du matin; il fallait en prendre mon parti. Qu'allais-je faire seul, dans cette auberge, jusqu'à l'heure du coucher? J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'on me dit que le théâtre était ouvert; quelle bonne fortune d'entrer dans une salle française! L'affiche se trouvait dans la pièce où l'on me servit à dîner. Le spectacle se composait du *Soldat laboureur*, du *Chien de Montargis*, et des *Anglaises pour rire;* je m'y rendis. La salle

petite, malpropre, sombre comme une arrière-boutique de la rue des Lombards, était éclairée par un grand quinquet orné de dix becs, qui jetaient leurs lueurs blafardes sur des peintures effacées depuis longtemps.

Quant au chauffage, il mérite une mention particulière. Qu'on se figure deux énormes baquets placés de chaque côté de la porte d'entrée du parterre; deux artilleurs étaient juchés sur les bords de ces baquets, dans la position du colosse de Rhodes. Je m'approchai et constatai, avec une surprise mêlée d'admiration, que ces deux moitiés de futaille, garnies de briques à l'intérieur et remplies de poussier, étaient d'ingénieux *calorifères* simples et économiques à la fois. On gelait bien un peu dans la salle; mais, en battant la semelle et en soufflant dans ses doigts, on s'y faisait. Cent cinquante personnes à peine assistaient à cette représentation. Messieurs les Calaisiens n'étaient amateurs que de musique, et demandaient de l'opéra à cor et à cris. Cela est devenu de nos jours une fureur; les plus petites villes de province exigent ce genre de spectacle, ou tout au moins de l'opérette; aussi une foule de jeunes gens abandonnent-ils les études de la comédie pour la musique.

De fait, il est beaucoup plus difficile d'arriver à jouer la comédie passablement que de dire avec succès la chansonnette. On apprend à danser, à chanter parfaitement, parce que ces deux arts ont des règles, des conventions que l'être le plus ordinaire peut comprendre et mettre en pratique. Mais je ne connais ni règles ni conventions qui puissent donner les divers genres

d'esprit qu'il faut *indispensablement* pour être un *grand comédien*. Il n'existe pas de système pour enseigner à penser, à sentir; la nature seule dispense ces moyens, que l'étude, des avis, et le temps ne font que développer. Voilà pourquoi l'on rencontre plus fréquemment des chanteurs agréables et même de talent, que de vrais comédiens !

J'ai peur de cet envahissement musical, car partout on chante bien ou mal, et je vois avec chagrin délaisser la comédie pour la musique, que j'aime pourtant beaucoup, quand elle est bonne et bien chantée.

CHAPITRE XXII

Mon arrivée à Paris. — Un souper en famille. — M. Ernest et Mlle Victorine. — Souvenir de notre adorée Charlotte. — Le docteur Carrier. — La première représentation de *Jean*. — Lafônt et Déjazet. — Les applaudissements du public. — La mort de ma fille Charlotte.

Le lendemain, 30 mars, je montais en diligence, et, à ma grande joie, nous roulions vers Paris. J'allais enfin retrouver tous ceux que j'aimais ! Ma chère femme, prévenue que j'arriverais à minuit, avait fait faire un somme aux bébés, afin qu'ils pussent assister au retour de *papa*. Un gentil petit souper était préparé, qui fut égayé par le babil de M. Ernest, bambin de trois ans et demi, et de Mlle Victorine, charmante poupée de deux ans.

Si nous avions eu là notre fille Charlotte, notre bonheur eût été complet ; mais cet amour d'enfant, cet ange, nous avait été ravi, à l'âge de cinq ans, par l'atroce et foudroyante maladie qu'on nomme *le croup !*

Dès les premiers symptômes, je courus chez le docteur Carrier, qui, en voyant l'enfant, nous assura qu'il

n'y avait aucun danger. J'ai su depuis, qu'au contraire, il n'y avait déjà plus d'espoir! Mais M. Carrier, qui était en même temps notre médecin et celui du théâtre des Nouveautés, savait qu'en me disant la vérité il me porterait un coup terrible; il connaissait ma nature impressionnable, il comprenait que, sachant ma fille en danger, je ne la quitterais pas un instant; il savait aussi que je devais jouer le lendemain une pièce nouvelle, sur laquelle les directeurs et les artistes comptaient beaucoup; il mentit par bonté.

Cette pièce, comédie en quatre actes, mêlée de musique, était tirée d'un roman de Paul de Kock, et intitulée *Jean*. J'y devais jouer l'oncle Rigolard, vieux maître de danse, personnage très comique.

Le 10 novembre 1828, jour de la première, vers cinq heures du soir, voyant la figure de mon petit ange fraîche et rose, comme avant sa maladie, je fus un peu rassuré. Ma chère femme, qui, elle, connaissait la vérité, s'efforçait de cacher sa douleur, tout en m'engageant, ainsi que le docteur, à me rendre au théâtre.

— Allez, mon cher ami, ne craignez rien; je ne la quitterai pas, je la sauverai; allez, et du courage!

Du courage? Certes, il m'en fallait pour aller gambader, danser, faire rire un public, qui ne se doutait pas que la fille de ce *paillasse* mourait peut-être pendant qu'il faisait la parade.

C'est, hélas! ce qui arriva. J'acquis, en entrant en scène, la certitude de mon malheur. Au moment où je parus, et avant que j'eusse dit un mot, plusieurs salves d'applaudissements retentirent. Déjazet et Lafont se trouvaient en scène; pendant le bruit, qui ne me

permettait pas de commencer mon rôle, je pris la main de chacun de mes excellents camarades, et, me soutenant à peine, je leur dis : « *Ma fille est morte!* »

Je ne me trompais pas. Une heure après mon départ de la maison, l'âme de cet ange était remontée au ciel!

La raison des applaudissements qui m'avaient accueilli est touchante.

Le docteur, quittant la pauvre mère au désespoir, était accouru au théâtre, où il ne resta que le temps d'annoncer la triste nouvelle, recommandant à tout le monde de ne pas me parler de mon enfant malade. Les musiciens, qui causaient souvent avec les abonnés de l'orchestre, leur avaient tout dit, et ce cher public, qui, tant de fois déjà, m'avait témoigné sa sympathie, voulut m'en donner une nouvelle preuve, en ce cruel moment.

Quelle soirée, grand Dieu! et combien j'ai souffert! Le souvenir de ce terrible jour ne sortira jamais de ma mémoire!...

CHAPITRE XXIII

Mes débuts au Gymnase. — Une fausse joie. — M. Poirson. — Gontier. — Perlet. — *La Maison en loterie.* — *la Pension bourgeoise.* — Jules Janin. — Mme Allan.

Le lendemain de mon arrivée à Paris (1er avril), j'étais à mon poste, ainsi que je l'avais écrit à M. Poirson, qui me reçut d'une façon charmante. J'ai déjà dit, je crois, qu'il était très aimable *quand il voulait.*

— Reposez-vous aujourd'hui, me dit-il, vous devez être fatigué; mais venez demain à midi, j'ai deux rôles à vous distribuer.

Joyeux comme un enfant à qui l'on promet des gâteaux, je m'attendais à deux créations, ainsi que M. Poirson me l'avait fait espérer; quel ne fut pas mon désenchantement, mon chagrin même, quand il me présenta deux brochures, *la Maison en loterie* et *la Pension bourgeoise*, en me disant :

— Apprenez le rôle de Rigaudin dans l'une, et celui d'Oscar dans l'autre.

Rigaudin avait été joué plus de cent fois par Perlet,

avec un immense succès; Gontier, jouant Oscar, n'avait pu, malgré son grand talent, conduire la pièce au-delà de huit représentations.

— Mais, m'écriai-je, je ne suis pas de force à supporter une pareille comparaison; comment voulez-vous que je lutte contre le souvenir de deux artistes adorés du public? C'est me tuer du coup!

— Mais non, mais non, vous vous trompez; je suis certain que vous obtiendrez un grand succès.

J'avais affaire à l'homme le plus entêté de France et de Navarre; il me fallut en passer par où il voulait.

Enfin, mes débuts s'effectuèrent, et, grâce, non pas au ciel, qui, je crois, s'occupe fort peu des comédiens, mais grâce à la bonté du public, le Gymnase put réaliser plus de trente belles recettes avec la reprise de ces deux pièces.

Une grande partie de ce résultat était dû à Jules Janin. Il vint voir plusieurs fois *la Maison en loterie*, et, la pièce et l'acteur l'ayant amusé, il écrivit de charmants feuilletons trois lundis de suite dans *les Débats*, faisant surtout un éloge de l'acteur, qui dépassait peut-être les bornes : « Si vous êtes triste, disait-il entre autres amabilités, si vous avez du noir dans l'âme, allez voir ce diable de petit bossu taquin, frétillant, sautillant comme un singe, et je vous défie de ne pas rire. »

Janin ne s'en tint pas là; chaque fois que je jouai dans une nouvelle pièce, il ne manqua jamais de se montrer très aimable; c'était un parti pris chez lui de me trouver toujours *superbe!* Le plus étonnant, c'est que je ne le connaissais pas, que je ne lui avais jamais

parlé. Je désirais pourtant le remercier, et cela se com
prend, mais ma malheureuse timidité me portait
remettre de jour en jour la visite que je lui voul
faire.

Une occasion se présenta qui devait faciliter mon e
trée chez le critique. Mon oncle, M. Brenet, graveur
la Monnaie et auteur de la réduction à six lignes p
pied de la colonne Vendôme, venait de terminer de
grandes médailles, l'une représentant *la Prise d*
Louvre, l'autre l'*Arrivée de Louis-Philippe, lieut*
nant du royaume, à l'Hôtel-de-Ville. — Mon onc
me pria d'en offrir deux épreuves à Janin, espéra
qu'il voudrait bien en parler dans *les Débats*. Je r
rendis donc rue de Tournon, au splendide hôtel qu'h
bitait l'écrivain. Un domestique annonça : « Monsie
Bouffé ! » — J'entendis Janin s'écrier : « Ça en fe
deux alors, car il y en a déjà un ici ; faites entrer
Effectivement je trouvai là le *gros Bouffé*, directe
du Vaudeville à cette époque. La similitude de nos de
noms devait occasionner plus tard une foule d'ennuis
d'incidents forts désagréables pour moi. Cet aimable
veur, grand ingurgiteur de champagne, se faisait inc
cérer fréquemment à Sainte-Pélagie, et toutes les i
cartades du *directeur* étaient mises au compte du *com*
dien. Le public ne connaissait naturellement qu'
Bouffé, celui qu'il voyait sur le théâtre ; aussi disait-
volontiers : « Bouffé est malade, cela n'est pas étonna
on prétend qu'il n'entre jamais en scène avant d'abs
ber deux bouteilles de champagne », — et ma pauv
santé semblait donner raison à ces calomnies, qui r
suivaient jusque dans les villes où j'allais en représe

tations. Je souhaitai bien des fois que ce jovial homonyme fût à tous les diables.

Mais revenons à Janin, que je trouvai coiffé du traditionnel bonnet de coton, et couché sur une chaise longue, car la goutte le tourmentait déjà, ce qui ne l'empêchait pas de rire et de plaisanter avec Théophile Gautier, Ricourt, Roger de Beauvoir et Romieu, qui l'entouraient et lui donnaient la réplique.

— Tu dois être heureux ? dit Roger de Beauvoir à Janin, tu vois ton comédien de prédilection, ton *enfant gâté !*

— D'autant plus que c'est la première fois que je le vois à la ville ; je ne le connaissais que pour l'avoir vu au théâtre.

Cette réponse, je l'avoue, me fit grand plaisir ; elle prouvait à ces messieurs que si Janin m'avait traité en *enfant gâté*, il l'avait fait en toute liberté. J'allais prononcer quelques mots de remerciements, quand il m'arrêta tout court, en me disant avec son sans-façon ordinaire :

— Assez, mon cher ami, *vous m'embêtez !* Si j'ai dit du bien de vous, c'est que cela m'a fait plaisir, voilà tout ; n'en parlons plus, n'est-ce pas ?

Il accepta les deux médailles que j'étais chargé de lui offrir, mais il n'en dit jamais un mot dans le journal, et le pauvre oncle en fut pour ses frais.

J'eus le plaisir de revoir souvent Janin, quand il vint se fixer dans sa charmante retraite de Passy. Nous causions théâtre, ce qu'il aimait beaucoup, ainsi que sa charmante femme, qui est allée rejoindre dans la tombe

celui qu'elle aimait de toute son âme. Quel ange que cette femme! Que de bonté, de courage et de dévouement! Je l'ai vue vingt fois auprès du pauvre malade lui prodiguant des soins admirables.

Chéris de ceux qui les approchaient, et bénis par les malheureux qu'ils soulageaient sans cesse, ils méritaient bien, l'un et l'autre, de rester plus longtemps sur la terre !...

C'est à l'occasion de la *Maison en loterie* que j'ai parlé de mon ami Jules Janin. La pièce qui succéda fut *la Favorite*, comédie mêlée de chant, dans laquelle débuta Mlle Despréaux, qui devint plus tard Mme Allan par son mariage avec l'artiste de ce nom, jouant au Gymnase les rôles de *fats* avec beaucoup d'élégance.

Mme Allan était tout simplement une grande comédienne, douée d'un joli physique et d'un charmant organe. Avec quel charme elle joua d'abord plusieurs rôles d'ingénue, au Gymnase ! Mais ce fut au Théâtre-Français qu'elle arriva à l'apogée de son talent. La mère dans *la Joie fait peur*, *le Caprice*, la fermière dans *Par droit de conquête*, *le Chandelier*, *Bataille de dames*, toutes physionomies différentes, tous caractères opposés, gais ou dramatiques, et, là-dedans, toujours distinguée, vraie, naturelle, au point de faire croire qu'elle était là chez elle et parlait de ses petites affaires...

Ah! quand on a ce talent, on ne devrait pas mourir!

CHAPITRE XXIV

Le *Bouffon du Prince*. — Gontier. — M. Poirson. — Une dédicace de Mélesville. — *Emmeline*. — Critique des journalistes. — Ma défense. — Les mauvais rôles et les mauvaises pièces.

Mon rôle, dans cette pièce de *la Favorite*, était plus que médiocre; je commençais à me décourager, je me voyais relégué en troisième ligne, et, sans Gontier, je n'aurais jamais, je crois, trouvé l'occasion de jouer un rôle important.

Voici par quelle circonstance m'échut la création du *Bouffon du Prince*. — Les auteurs, Mélesville et Xavier, me destinaient le rôle principal, mais Poirson leur déclara qu'il tenait absolument à ce que Gontier jouât ce rôle, et les pria même de lui lire la pièce. Gontier, chargé déjà d'autres études, ne courant pas après les rôles, car les auteurs demandaient tous que cet artiste remarquable parût dans leurs pièces, et saisissant, d'ailleurs, toutes les occasions d'être utile aux jeunes comédiens, déclara à M. Poirson, que le rôle du *Bouffon* n'était pas dans ses cordes. Cette raison était singulière dans la bouche d'un artiste qui faisait vibrer à sa volonté

toutes celles dont la nature doue les grands comédiens; mais Gontier avait mis dans sa tête que je jouerais le rôle et il n'en eut pas le démenti. Le lendemain, je recevais un bulletin annonçant la lecture de la pièce aux artistes. Ce fut donc à l'amitié de cet excellent homme, que je dus de créer *le Bouffon du Prince.* La pièce, fort bien montée et fort bien jouée par Paul Firmin, Bercourt, Mmes Julienne et Valérie, fut très favorablement accueillie par le public.

M. Poirson vint me complimenter après la représentation, et me dit, avec un aplomb superbe : — « J'espère que vous êtes satisfait de ce rôle *que j'ai fait faire exprès pour vous?* » — Je ne voulus pas lui prouver qu'il mentait, en lui révélant la confidence de Gontier, à qui sans doute il eût fait payer bien cher son indiscrétion. J'étais d'ailleurs trop heureux du succès que nous venions d'obtenir pour gâter ce bonheur par une dispute inutile.

Quelques jours plus tard, j'eus le plaisir de recevoir la brochure de la pièce, ornée de cette charmante dédicace :

Cette pièce, mon cher Bouffé, m'est doublement chère, et par le succès que vous lui avez fait obtenir, et par sa date; elle a eu l'honneur d'ouvrir la liste de cette longue suite de triomphes qui vous attendent au Gymnase...

20 février 1832.

MÉLESVILLE.

La reproduction de ces lignes ne donnera pas une haute idée de ma modestie; qu'on me pardonne cette petite vanité; ce sont nos titres de noblesse, à nous

autres artistes. Et je pousse l'amour-propre jusqu'à croire qu'ils valent bien ceux que portent un assez bon nombre d'individus qui n'ont jamais rien fait pour les mériter, tandis que nous ne recevons les nôtres qu'après les avoir bien gagnés.

A la joie que j'éprouvai de ma réussite dans *le Bouffon du Prince*, succéda bientôt le désenchantement : les rôles se suivent et ne se ressemblent pas.

Bien que je ne pusse prétendre jouer constamment de beaux et bons rôles, je méritais mieux, je crois, que la série de pièces qui me furent imposées, et dont la plupart, sans tomber positivement, passèrent presque inaperçues. Heureusement, un rôle assez agréable me fut distribué par Mélesville, — il était vraiment temps ! — La pièce avait pour titre *Emmeline*, comédie en deux actes mêlée de chant ; j'y jouais un vieux musicien, père d'Emmeline. Cette physionomie de vieil artiste, très bien tracée par l'auteur et très sympathique, donnait au comédien l'occasion de se montrer tour à tour comique et dramatique. Mon succès dans le drame fut cause que les auteurs, voulant profiter de ce don de nature, ne manquèrent jamais, par la suite, d'entremêler de comique et de sentiment les rôles qu'ils me destinaient. Ainsi : *Michel Perrin*, *le Gamin de Paris*, *la Fille de l'Avare*, *Clermont*, *l'Oncle Baptiste*, *les Enfants de troupe*, *Pauvre Jacques*, *Maurice*, *Jacquard*, *le Commis-Voyageur*, *Grand-papa Guérin*, *Bertrand l'Horloger*, et bien d'autres encore ; ce qui fit dire à certains journalistes, chargés de *juger* les pièces et les artistes, que j'étais toujours le même dans tous mes rôles. C'est une des critiques qui m'ont le plus vivement cha-

griné ! Je la trouvais révoltante ! Qu'ils eussent déclaré que j'étais mauvais ou que je n'avais pas compris mon rôle, je l'aurais admis; mais est-ce que j'étais le même dans *l'Abbé Galant*, où je représentais un jeune laïque de dix-huit ans, ingénu comme une demoiselle bien élevée, que dans le forgeron *Baptiste*, âgé de cinquante ans, avec ses allures populaires ? — Est-ce que le petit bossu de *la Maison en loterie*, ressemblait à *Pauvre Jacques ?* — Est-ce que *le Muet d'Ingouville*, jeune premier de vingt ans, ressemblait *à Michel Perrin*, brave curé de soixante ? — Est-ce que *le Gamin de Paris* ressemblait à Grandet, de *la Fille de l'Avare ?* — Est-ce que je pouvais être le même dans mon rôle de Trim des *Enfants de Troupe*, petit troupier de dix-neuf ans, que dans celui du centenaire *Turlututu ?* — Est-ce que *le Mousse*, garçon de seize ans, ressemblait au maître danseur des *Vieux Péchés ?* — Non ! non ! non ! cent fois non !!

Je me suis, au contraire, attaché à n'être pas le même dans tous les vieillards que j'ai eu à représenter. J'avoue que cela m'a donné beaucoup de peine et de travail, mais je trouvais plaisir à vaincre cette difficulté, et j'ai l'amour-propre de croire que *Grandet* n'était pas le même vieillard que *Jacques*, et que *Michel Perrin* était bien loin de *M. Girard*.

De même pour les jeunes rôles. Je ne prendrai, comme exemples, que trois de ces rôles, *le Gamin*, *les Enfants de Troupe* et *le Mousse*, trois personnages à peu près du même âge, tous trois comiques et dramatiques. Eh bien, je m'étais dit : « Les larmes du gamin ne doivent pas être les mêmes que celles du petit troupier, pas

plus que celles du mousse. Le gamin doit pleurer comme un enfant; le petit soldat, habitué à vivre à la caserne en compagnie de gaillards un peu rudes, pleure en garçon qui veut déjà paraître presqu'un homme; quant au mousse, la scène dramatique que j'avais à jouer demandait des larmes de colère, de rage, qui ne ressemblaient en aucune façon à celles des deux autres bonshommes; c'est du moins ce que des juges compétents ont bien voulu me dire, — ce qui m'a consolé parfois des injustes critiques !

J'ai créé cent quatre-vingt-cinq rôles dont le plus grand nombre n'ont été que des *déjeuners de soleil*, ou, pour mieux dire, des *soupers de quinquets;* la preuve, c'est que je ne pouvais compter que sur vingt de ces rôles pour mes représentations en province. Ces cent quatre-vingt-cinq rôles, dont on trouvera plus loin la nomenclature, comprennent tous les âges, depuis le gamin jusqu'au centenaire, et tous les rangs, depuis le roi dom Miguel jusqu'à l'infime cocher de cabriolet.

Je veux donner ici quelques détails sur l'un de ces ouvrages qui eut son importance, *les Suites d'un Mariage de raison*, comédie en deux actes, des frères Dartois, représentée le 6 mai 1829 au théâtre des Nouveautés. J'ai l'espoir que ces détails intéresseront d'autant plus qu'il y sera question du grand comédien Potier.

CHAPITRE XXV

Les Suites d'un Mariage de raison. — Potier dans le rôle de Bertrand. — Succès de la pièce et joie de Potier. — *Le Portefeuille* — Conseils d'un grand artiste.

Cette pièce des *Suites d'un Mariage de raison* sc leva, même avant la représentation, une critique sévère. On trouvait que les auteurs, en se risquant à conti nuer la pièce de Scribe, s'exposaient à une comparais dangereuse pour eux. On disait aussi que Potier, da le rôle de Bertrand créé par Gontier au Gymnase, ser ridicule et ferait rire aux moments dramatiques ; c' tait même l'avis d'une partie de nos camarades d Nouveautés, qui l'émettaient tout bas, n'osant le fai tout haut.

Mais le grand artiste, enchanté de son rôle et de pièce, comptait sur un succès. Son espoir ne fut p trompé, car, malgré tout ce qu'on avait pu dire, il f admirable de vigueur et de sensibilité.

Les rôles de Suzette et de Mme Pinchon étaient jou par Mmes Albert et Déjazet; ces deux charmantes com diennes purent s'attribuer une bonne part du succ

Potier était si joyeux de sa victoire qu'il embrassait tous ses camarades. Et, ne me trouvant pas près de lui : « Bouffé ? Bouffé? où est Bouffé ? criait-il, mais viens donc que je t'embrasse ! » puis, s'adressant à sa femme : « Ne trouves-tu pas qu'il me ressemble, quand j'étais jeune ? » — Ce fut à dater de ce jour que le grand comédien me prit en amitié, et voulut bien me donner quelques conseils, ce qu'il ne faisait jamais pour personne.

Je jouais, alors le rôle de Jean Guillard, cocher de cabriolet, dans la pièce intitulée *le Portefeuille;* j'avais à y faire le récit d'un événement dans lequel le brave garçon avait risqué sa vie pour sauver celle d'une jeune fille qui s'était jetée dans la Seine.

— Je vous ai vu dans ce rôle, me dit Potier ; ce n'est pas mal, mais ce n'est pas ça. Vous ne manquez pas de chaleur, ni de sentiment, cela suffit au public, qui applaudit; mais, pour moi, je veux autre chose. Il me faut la vérité vraie, c'est-à-dire que je ne veux plus voir seulement l'acteur débiter intelligemment ce que l'auteur a écrit, mais le personnage même qu'il représente ; je veux enfin qu'il me fasse oublier que je suis au théâtre. Et savez-vous, mon cher ami, ce que vous devez faire pour en arriver là ? Il faut que vous oubliiez vous-même que vous jouez la comédie, que vous avez appris par cœur le rôle dont on vous a chargé ; il faut, enfin, vous figurer que vous voyez le tableau du récit que vous faites et ne plus vous souvenir du tout (quoi qu'en disent certains professeurs) que vous êtes Bouffé. C'est, à mon avis, le seul moyen d'entraîner toute une salle de spectateurs... — J'irai vous revoir demain dans ce rôle.

Potier avait, par engagement, l'une de ces petites loges qui se trouvent sur le théâtre. Il me tint parole; dès mon entrée en scène, je l'aperçus à son poste. J'avoue que la présence du maître m'intimida beaucoup ; je craignais de ne pas le satisfaire. Je fis cependant tous mes efforts pour lui prouver que je voulais profiter de ses conseils. Il eut la bonté de monter à ma loge, à la fin de la pièce :

— C'est déjà mieux, me dit-il, mais je veux que vous arriviez à cette complète vérité, sans laquelle on n'est jamais qu'un acteur, et non un comédien, dans l'acception du mot.

Il poussa l'obligeance jusqu'à venir me voir trois fois encore, et finit par être *à peu près* satisfait.

Un autre jour, Potier me dit : « Quand vous jouez un vieillard, ayez soin d'être toujours *propret,* et surtout ne vous barbouillez pas la figure, comme le font la plupart des jeunes gens qui jouent ce qu'on appelle les *grimes* et qui ont parfois l'air d'être derrière un grillage. Plaisez surtout autant que possible aux spectatrices. La femme est l'être sensible par excellence ; c'est elle qui, le plus souvent, engage l'homme, occupé d'affaires graves, à se distraire en allant voir tel artiste qui lui a plu.

« Et surtout ne vous dites jamais : « Il y a peu de « monde dans la salle, je vais jouer un peu *par dessous* « *la jambe,* » comme je l'ai entendu dire par de prétendus artistes qui avaient cent fois tort d'en user ainsi. Il peut se trouver, en effet, dans la salle, plusieurs spectateurs qui ne vous ont jamais vu jouer, auxquels on a dit : « Allez donc voir cet artiste, il a vraiment du ta-

lent. » Ces mêmes spectateurs, tombant précisément le jour où vous jouez sous la jambe, ne manqueront pas de dire en sortant : « Comment peut-on trouver du talent « à ce monsieur ? je ne l'ai pas trouvé bon du tout ; il « a même l'air de se moquer du public. »

« Ne vous négligez donc jamais, jouez votre rôle avec autant de conscience, devant une salle à moitié vide, que devant une salle comble... Les coupables, en définitive, doivent être pour vous ceux qui ne sont pas venus. Pourquoi punir de cette absence ceux qui ont payé pour vous entendre ?... Je sais qu'il est beaucoup plus agréable de jouer devant un public nombreux. Eh ! mon Dieu, la carrière dramatique n'est pas toujours semée de fleurs ; j'en sais quelque chose, car mes premiers pas dans cette carrière furent assez pénibles... »

Et Potier me raconta ce qui suit.

CHAPITRE XXVI

Potier soldat. — L'École militaire. — Ses débuts. — Potier auteur. — Le Conservatoire. — Les professeurs. — Le *Théâtre sans prétention*. — Le théâtre des *Victoires nationales*. — Nantes. — Le père de Ferville. — Bordeaux. — Brunet. — L'engagement de Potier aux Variétés. — Le théâtre de la Porte Saint-Martin. — Succès et fortune. — Potier jugé par Talma. — Le buste du grand comédien.

« Ce n'est pas sans peine que je suis arrivé où vous « me voyez aujourd'hui.

« Après avoir reçu une éducation assez distinguée, « je me destinais à l'état militaire. Je fus camarade d'é- « cole du maréchal Macdonald et du colonel Berger. « C'est aux côtés de ces apprentis guerriers, que je « préludai à la carrière des armes par une profonde « étude des mathématiques ; mais j'interrompais bien « souvent mes travaux arides et positifs pour rêver à « un autre avenir, et bientôt je déposai le casque de « Mars pour le masque de Thalie. Je m'étais fait auteur « de petits proverbes que je jouais avec mes camara- « des, dont la plupart s'acquittaient fort bien de leurs « rôles. Macdonald, surtout, jouait les valets d'une

« façon charmante. Vous savez avec quel succès il « tint plus tard les premiers rôles sur les champs de « bataille.

« En sortant de l'Ecole Militaire, je partis à la réqui- « sition, comme simple soldat, et fis plusieurs campa- « gnes; je me trouvai entre autres au siège de Fréjus.

« Après avoir été quelque temps sous les drapeaux, « je quittai l'armée pour embrasser ma carrière favo- « rite. J'eus l'audace de me présenter au Conservatoire, « où je répétai une scène de Valère du *Tartuffe*, car « j'avais la marotte, comme presque tous les jeunes gens « qui rêvent le théâtre, de vouloir jouer les amoureux. « MM. les professeurs m'écoutèrent avec bienveillance, « mais ils jugèrent unanimement que je devais renon- « cer pour jamais au théâtre, mon physique grêle et ma « voix cassée m'interdisant toute espèce d'emploi.

« Je ne perdis cependant pas courage; il m'en fallut « beaucoup, je vous assure, car partout où je me pré- « sentai je fus éconduit. Un seul directeur voulut « bien m'écouter, celui du *Théâtre sans prétention*, « duquel on disait plaisamment qu'on était libre en « entrant de laisser ses sabots à la porte. Ce directeur « m'accueillit donc, et me fit jouer plusieurs rôles de « jeunes premiers du répertoire classique, qu'on jouait « partout à cette époque, par suite de la liberté des « théâtres. Le public, quoique indulgent, me trouva « tout juste supportable.

« De là, je passai au *Théâtre des Victoires Nationales*, « où je jouai le rôle de Dasnière, dans *le Sourd ou l'Au-* « *berge pleine*. J'eus le bonheur d'y faire quelque plai- « sir, ce qui était assez difficile après la manière dont

« Baptiste Cadet l'avait créé au Théâtre-Français. Vou-
« lant prouver au public que j'étais loin de me vouloir
« comparer à ce grand artiste, j'avais composé un cou-
« plet assez médiocre, mais qui traduisait bien ma pen-
« sée.

« Je le chantais au moment où Dasnière, avant de
« se coucher sur le lit fantastique composé de tout ce
« qui lui est tombé sous la main, se fait un bonnet de
« nuit avec une feuille de papier qu'il entoure d'un
« ruban.

« Tenez, mon cher Bouffé, je me rappelle ce couplet
« comme si je l'avais chanté hier soir, sur l'air : *Ah !*
« *j'en rends grâce à la nature...*

« Mon bonnet, loin d'être élégant,
« N'est qu'une faible parodie
« De cet acteur dont le talent
« Fait aimer la moindre saillie.
« Sans prétendre lui ressembler,
« En vain je le suis à la piste,
« Ce chiffon peut-il égaler,
« Le charmant bonnet de Baptiste ?...

« Je m'aperçus bientôt que je n'arrivais à rien dans
« ces petits théâtres; je résolus alors de partir en province
« et m'engageai à Nantes, dont le théâtre était dirigé par
« le père de Ferville, qui obtient en ce moment (1) de si
« brillants succès au théâtre de Madame. Ce fut le père
« de ce cher ami (car nous sommes amis depuis vingt
« ans), ce fut son père, dis-je, qui m'ouvrit les yeux, et
« me prouva que je faisais fausse route en continuant

(1) Nous étions alors en 1829.

« à jouer les jeunes premiers ; non que mon physique « fût désagréable, mais mon organe ne convenait nulle- « ment à cet emploi. Cet excellent homme me dit un « jour : « Voyons, sois raisonnable ; essaie, tu n'en mour- « ras pas ; apprends le rôle de Pommadin, c'est un per- « sonnage que Brunet vient de créer à Paris, un amou- « reux comique, un *joli-cœur* que tu joueras très bien, « j'en suis sûr. » — Je suivis son conseil, et jamais, non, « jamais, je n'ai obtenu un plus brillant succès, dans « toute ma carrière d'artiste.

« En quittant Nantes j'allai à Bordeaux, où j'eus le « bonheur de plaire au public ; c'est là que Brunet « m'engagea pour les Variétés, où je devais créer *le Ci- « devant jeune homme*, *l'Homme de soixante ans*, *le « Conscrit*, *le Centenaire*, *le Bénéficiaire*, *le Sollici- « teur*, *les Frères féroces*, et beaucoup d'autres rôles.

« Mes débuts à ce théâtre ne furent pas des plus heu- « reux ; il faut dire aussi que ma première pièce était « bien mauvaise, elle s'appelait *l'Astronome de Mont- « martre*. M. Crétu, l'associé de Brunet, le grondait « sans cesse de m'avoir engagé, mais Brunet, qui m'a- « dorait, ne se lassait pas de répondre : « Attendez « qu'il joue un rôle qui convienne à son talent, et « vous verrez si je me suis trompé. »

« Ce bon Brunet avait raison, car, dans les ouvrages « que je viens de vous citer, j'obtins de véritables suc- « cès ; mais, tout en plaisant au public, j'avais le mal- heur de déplaire à M. Crétu, au point qu'il ne voulut « pas entendre parler d'augmentation au renouvelle- « ment de mon engagement. M. Saint-Romain, directeur « de la Porte-Saint-Martin, m'offrit alors un traitement

« superbe, que je me hâtai d'accepter. Je jouai, à ce « théâtre, *les Petites Danaïdes*, *le Café des originaux*, « *le Ci-devant jeune homme marié*, *le Code et l'A-* « *mour*, *le Bourguemestre de Saardam*, etc., etc.

« Après deux années, je revins aux Variétés. J'avais le « bonheur de faire recette, j'étais devenu, si je peux « m'exprimer ainsi, une denrée qui se vendait très bien, « et que, par suite, on achetait un bon prix.

« Voilà comment, mon cher ami, les directeurs qui « me mettaient à l'enchère ont été la cause de ma for- « tune. Ayez donc du courage et comptez sur l'avenir ; « vous avez tout ce qu'il faut pour devenir un artiste en « première ligne, et faire aussi fortune !...»

L'aimable horoscope de Potier ne devait pas se réaliser. J'obtins, il est vrai, quelques succès, mais quant à madame la Fortune, elle continua son chemin sans s'arrêter à ma porte; elle eut tort, car je l'aurais certainement accueillie à bras ouverts.

Comme post-scriptum au récit de Potier, je conterai une anecdote qui prouve à quel point Brunet estimait le talent de ce charmant comédien.

Potier et lui jouaient le rôle de Dasnière en partage. Une personne, un jour, demandait à Brunet un billet pour voir *le Sourd :* « C'est moi qui joue ce soir, répondit Brunet avec sa franche bonhomie; à votre place, j'attendrais à demain, Potier jouera. »

Talma lui-même admirait Potier qu'il suivait avec intérêt dans tous ses rôles : « — Je n'ai jamais vu, disait-il, un acteur plus amusant, plus spirituel et plus dis-

tingué ; c'est un véritable comique de cour, jamais forcé et toujours de bon goût. » — Le grand tragédien, ayant remarqué la perfection avec laquelle se grimait Potier, demanda le secours de son expérience pour bien reproduire la physionomie de Charles VI. La figure de Potier s'épanouissait quand il rappelait cette collaboration restée, disait-il, un de ses plus précieux souvenirs.

Ce fut, on se le rappelle, à partir du jour de la première représentation des *Suites d'un mariage de raison* que Potier me prit en amitié et voulut bien me donner ses conseils. Une certaine intimité s'établit entre nous, intimité qui dura jusqu'à la mort de ce cher maître, que j'accompagnai à sa dernière demeure.

Nous portâmes son cercueil, de l'entrée du cimetière à la fosse. Le vieux Brunet, malgré les observations qu'on lui fit sur son âge et sur la fatigue qu'il devrait supporter, voulut absolument être admis au nombre des porteurs ; ceux-ci, d'une taille plus élevée que la sienne, lui évitèrent naturellement toute fatigue, mais il « touchait » le cercueil et cela lui suffisait ; il lui semblait toucher encore son vieux camarade.

Le lendemain de cette triste cérémonie, je reçus la lettre suivante :

Mon cher BOUFFÉ,

Vous savez qu'hier il a été convenu qu'on ferait élever, par souscription, un buste qui surmonterait le monument de Potier. — Nommés sur-le-champ Commissaires, nous croyons qu'il est indispensable que votre nom se trouve parmi les nôtres et que vous nous aidiez dans cette affaire de tout votre zèle et de toute

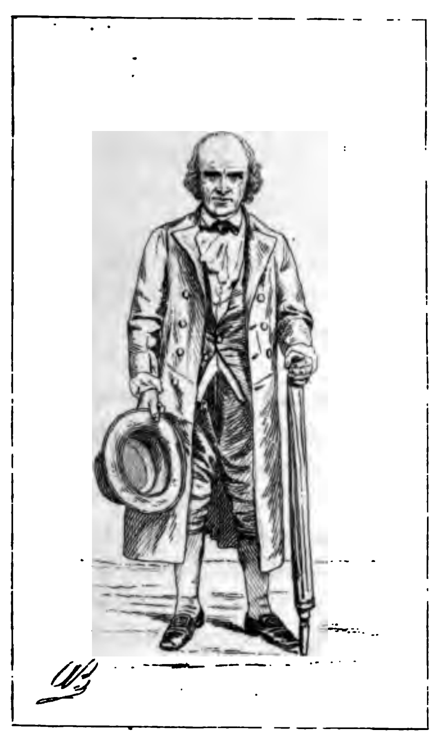
votre influence. Veuillez donc faire partie de notre commission ; nous comptons à la fois sur votre amitié pour nous et sur votre admiration pour le talent de Potier.

Vos très dévoués camarades,

Charles Desnoyers, Théodore Cogniard, Émile Taigny, Antony Béraud, Surville, Gauthier, Briffaut, Ferville.

Je répondis à ces chers amis que je les remerciais d'avoir pensé à moi, que je serais heureux et fier de contribuer à perpétuer la mémoire d'un de nos plus grands artistes. Je me mis aussitôt en campagne et trouvai partout une vive sympathie, ce qui permit de recueillir, parmi les artistes des Variétés, du Gymnase et du Vaudeville, une somme de 1,370 francs.

Le buste de Potier, exécuté et très réussi par le sculpteur Dantan jeune, fut, par suite, placé sur le tombeau de l'illustre comédien.



Role de Michel Perrin (1er Acte)

Michel Perrin

CHAPITRE XXVII

Michel Perrin. — La pièce et le rôle. — Lettre de Mélesville. — *Le Capitaine de vaisseau.* — Abordage et Combat naval.

Près de quatre années s'étaient écoulées depuis mon entrée au Gymnase, et, à l'exception du *Bouffon du Prince* dont on connaît l'histoire, j'avais bien eu quelques rôles agréables, mais non ce qu'on appelle un *beau rôle*, dans une pièce à grand succès ; enfin, une de ces créations qui posent un comédien en première ligne.

On voulait bien dire que j'étais à la hauteur de tel ou tel artiste d'un talent remarquable ; le public, bienveillant à mon égard, semblait me trouver meilleur que je me trouvais moi-même : ces procédés aimables ne me persuadaient pas. J'avais heureusement le bon sens de me juger à ma juste valeur ; je savais bien avoir donné quelques preuves d'intelligence en jouant *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu* à la Gaîté ; *Caleb*, *le Charpentier*, *le Marchand de la rue St-Denis*, aux Nouveautés ; mais il me fallait un véritable succès au Gymnase.

Il m'arriva enfin un très beau rôle, dans une char-

mante pièce, *Michel Perrin* , comédie mêlée de couplets, de Mélesville et son frère Duveyrier, qui fut représentée pour la première fois le 19 février 1834.

Cet ouvrage, rempli de situations comiques ou touchantes, est écrit avec un tact, une délicatesse, un esprit adorables. Le principal personnage surtout est posé avec un talent supérieur ; c'est une des physionomies les plus sympathiques qu'on ait jamais rencontrées au théâtre.

Le sujet pourtant offrait aux auteurs de grandes difficultés. Il s'agissait de mettre en scène un curé de campagne, naïf et bon, qui, par suite d'une méprise du secrétaire de Fouché, est enrégimenté, sans s'en douter, dans la police secrète, et ne comprend qu'au dénouement l'odieux métier qu'on lui a fait faire.

La pièce étant un véritable chef-d'œuvre restera longtemps encore au répertoire. Pour guider l'artiste qui voudrait jouer le rôle de Michel Perrin, on me permettra d'en donner ici quelques extraits.

Le couplet suivant, chanté au début de l'ouvrage, peint à merveille le caractère du brave homme :

AIR de *Paris et le village*.

D'un malade, dès le matin,
Quand je soulageais la souffrance,
Quand je pouvais obliger un voisin,
Tendre la main à l'indigence...
Dans un ménage quand la paix
Par mes soins était ramenée...
En bon curé, moi je croyais
Avoir bien rempli ma journée!

Ce délicieux naturel est constamment soutenu d'une

façon très habile. On en jugera par la scène où Michel Perrin remplit à son idée la mission dont on l'a chargé, d'interroger trois jeunes gens accusés de conspiration contre la vie du premier consul.

— Ne les effrayez pas, permettez-leur leur grâce..., lui a dit le secrétaire avec un sourire équivoque.

MICHEL, *seul, stupéfait.*

Une conspiration !... des gens arrêtés !... Qu'est-ce que je peux faire dans tout cela ? Ah ! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, cela rentre dans mes anciennes attributions !... Chut, ce sont eux.

(*Entrent les conspirateurs, Jules et deux de ses camarades.*)

JULES.

Nous étions vendus !... Mais il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... pas un mot !...

MICHEL, *à part.*

Pauvres jeunes gens, si je pouvais les trouver innocents... (*Haut.*) Mes chers enfants, ouvrez-moi votre âme ; dites-moi toute la vérité...

JULES, *voulant s'éloigner.*

Épargnez-nous des discours inutiles.

MICHEL, *se mettant entre eux.*

Non, vous resterez ! Allons, mes enfants, un peu de confiance... je vous parle comme un père... comme un ami... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas ? La vie d'un homme, jeunes gens, la vie d'un homme ! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger ? Qui vous a donné le droit d'en disposer ?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir ?... Un coupable !... eh ! mes enfants, la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu (*montrant le ciel*), Dieu pardonne !

La scène continue ; le bon curé parvient, en parlant

de leurs mères et de leurs familles, à détourner les jeunes gens du coupable projet qu'ils avaient conçu. Satisfait de ce résultat, il leur ouvre une porte secrète qui donne dans la rue. Resté seul, le bon Perrin s'essuie les yeux en s'écriant avec joie :

« Ah! je suis content de moi... je suis sûr au moins d'avoir rempli les intentions du ministre!... »

L'artiste devra bien se garder de déclamer dans cette scène qui doit être jouée avec la même simplicité, la même bonhomie que tout le reste du rôle.

Jusqu'ici le côté naïf et plaisant du personnage a surtout été mis en relief; la scène dernière le montre dans un accès d'indignation sincère et d'énergique probité. Le pauvre Perrin y apprend qu'il a été, à son insu, employé de la police secrète; il croit que son ami Fouché lui a volontairement fait cette injure, se désespère, et veut partir à l'instant même...

FOUCHÉ, *l'arrêtant.*

Mon bon Michel, pardonne... je n'ai jamais pensé... j'étais si occupé... et puis tu voulais être employé sur-le-champ... tu étais décidé à tout faire!...

MICHEL, *avec noblesse.*

Oui, sans doute, j'aurais tout fait!... j'aurais frotté vos appartements... monté du bois... tout ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un honnête homme peut faire pour gagner du pain sans rougir, je l'aurais fait! Mais me déshonorer! flétrir quarante ans d'une vie irréprochable!

FOUCHÉ, *voulant lui prendre la main.*

Mon ami!

MICHEL,

Votre ami?

Air du vaudeville des *Amazones.*

Moi, votre ami!... non, je ne veux plus l'être,
Et pour jamais je brise tous nos nœuds...
Je ne dois plus vous parler, vous connaître,
Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,
Ne me rappelle un jour aussi honteux...

(Comme *frappé d'une idée, et tirant de sa poche une bourse qui contient une avance sur ses appointements.*)

Dieux! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite,
Cet or, monsieur, dont je suis indigné...
Reprenez-le, reprenez-le bien vite,
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!
(*Avec force*) Non, monsieur, je ne l'ai pas gagné!

Il jette la bourse et va pour sortir; mais tout s'explique. Le bon Michel Perrin, qui pardonne, retournera dans sa petite cure de Normandie, car c'est grâce à lui que Bonaparte n'a pas été assassiné.

PERRIN.

Mais que je parte tout de suite!

FOUCHÉ.

Tu ne peux pas t'en aller comme cela!... il faut que je te présente au premier Consul, qu'il sache ce qu'il te doit...

PERRIN, *souriant malgré lui.*

Me présenter, moi? Comment! je verrais le grand homme?... Eh bien, j'y consens... ça me fera plaisir, pour que je puisse dire là-bas : *Je l'ai vu!*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir me faire évêque... ça ne me convient pas du tout...

Tout ce passage, on le comprend, doit être rendu avec vigueur et sensibilité, mais sans rien de théâtral. Il n'est pas jusqu'au « couplet au public » que l'ar-

tiste ne puisse méditer avec fruit, car il est bien du bonhomme :

AIR : *A soixante ans.*

Je vais revoir ma modeste retraite ;
Mais je voudrais, en partant de Paris,
Être bien sûr, cela seul m'inquiète,
De n'y laisser que des amis;
Oui, mes enfants, soyez tous mes amis!
Si, par malheur, en ces lieux ma présence
A pu déplaire... imposez-vous la loi
De l'oublier... pour les autres, je croi,
J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,
Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

Pour conclure, dans le rôle de Michel Perrin, comme dans tous les rôles de sentiment, l'acteur doit avoir la vérité pour objectif et la nature pour guide.

Ainsi qu'il l'avait fait pour *le Bouffon du Prince*, Mélesville m'envoya la brochure de *Michel Perrin*, avec son appréciation sur le résultat obtenu par mes efforts:

Paris, 26 février 1834.

Je n'aurais jamais eu l'idée de faire *Michel Perrin*, mon cher Bouffé, si je n'avais eu sous les yeux votre sensibilité, votre bonhomie inimitable, à la fois si douce et si pénétrante... enfin cet ensemble de qualités si rares qui constituent le vrai, le grand comédien. Ce rôle est donc, par la manière dont vous l'avez joué, votre conquête et votre propriété.

MÉLESVILLE.

Ce bon Mélesville, son amitié pour moi l'entraînait trop loin ; mais, je le répète, bien que ces compliments me fussent très agréables, je ne m'en croyais pas plus fort pour cela.





Rôle de Michel Perrin (2me Acte)

Michel Perrin.

A DELÂTRE IMP

DENTU ED

Michel Perrin fut joué plus de deux cents fois, tant au Gymnase qu'aux Variétés.

La pièce qui succéda à ce chef-d'œuvre, fut *le Capitaine de Vaisseau*, vaudeville nautique en trois actes, à grand spectacle, tiré par MM. Mélesville, Decomberousse et Antier du roman d'Eugène Sue intitulé *la Salamandre* (24 juillet 1834).

La mise en scène de cet ouvrage révolutionna le Gymnase qui, jusqu'alors, n'était pas sorti de ses salons et de ses jardins. Il s'agissait de faire manœuvrer vingt-cinq personnes sur un vaisseau, où se passaient les deux derniers actes de la pièce ; joignez à cela un abordage et un combat naval. Le tout fut figuré d'une façon assez médiocre ; mais la pièce, amusante, plut au public et fit de belles recettes, résultat plus important que tout le reste pour un directeur de théâtre !...

CHAPITRE XXVIII

Louis XI en goguettes. **— Les ressemblances. — Tautin, *le Gra Frédéric;* Gobert, *Napoléon Ier.* — Déjazet, *l'École de Brien* — Geffroy. — Edmond et la machine infernale. — *Le Pau Jacques.* — Pourquoi je jouai ce rôle.**

Louis XI en goguettes vint après *le Capitaine vaisseau.*

Cette physionomie m'offrit le moyen de me présen devant le public sous un aspect tout nouveau ; malhe reusement, les auteurs, resserrés dans un petit ac n'avaient pu développer le caractère du personnag et puis, il était dangereux pour moi de créer Louis XI après le beau drame de Casimir Delavig joué d'une manière supérieure par Ligier. — Enfin, m'en tirai tant bien que mal; on trouva même que ressemblais beaucoup à l'inventeur de la poste.

Il est convenu d'ailleurs que l'acteur qui représe n'importe quel personnage historique, empereur, r ministre, lui ressemble toujours. Ainsi l'acteur Taut que j'ai vu jouer *le Grand Frédéric*, à la Gaîté, r semblait à ce monarque, à s'y méprendre... pour ce qui ne le connaissaient que par l'enseigne d'un dé

de tabac situé au coin des rues du Caire et Saint-Denis.

Gobert, que nous avons vu à la Porte-Saint-Martin représenter Napoléon Ier et qui jouait ce rôle avec talent, n'avait rien du physique du grand capitaine, dont la taille était de cinq pieds seulement, tandis que Gobert avait au moins quatre pouces de plus. Cela n'empêchait pas une grande partie du public de s'écrier : « C'est étonnant comme il ressemble à l'empereur ! » — Le costume et le chapeau, oui ; l'homme, non !

N'a-t-on pas été jusqu'à trouver que Déjazet ressemblait à Bonaparte dans *l'École de Brienne!* Elle était charmante, il est vrai, mais ressemblait à l'empereur comme Louis XVIII à Henri IV.

Un seul comédien à Paris a atteint le but, c'est Geffroy de la Comédie-Française qui, grâce à un rare talent pour se grimer, a reproduit les portraits exacts de Voltaire, du cardinal de Richelieu et de Marat, aussi frappants que s'ils eussent été détachés des tableaux que nous connaissons.

A propos de ces ressemblances théâtrales, je consignerai un fait très singulier et absolument historique.

Un nommé Edmond, acteur du Cirque Franconi, qui jouait tous les Napoléons qu'on représentait à ce théâtre, était, de tous les artistes qui ont joué ce rôle, celui qui approchait le plus de la ressemblance avec le grand homme. Edmond s'était persuadé qu'il était l'empereur, à tel point que, lorsqu'il apercevait, même de loin, un tonneau de porteur d'eau, il s'empressait de rebrousser chemin, craignant quelque machine infernale ! D'après cela, il est à supposer qu'il ne passait jamais rue Saint-

Nicaise, où Napoléon Ier n'échappa à la mort que par miracle.

Il est donc convenu que je ressemblais à Louis XI, comme j'avais dû ressembler à dom Miguel dans *le Luthier de Lisbonne.*

Je passerai sous silence plusieurs rôles insignifiants que je jouai jusqu'au jour où celui du *Pauvre Jacques* me fut enfin distribué. Je dis enfin, parce que ce *Pauvre Jacques* n'arriva à être représenté au Gymnase que par une circonstance tout à fait indépendante de la volonté de M. Poirson, qui avait nettement refusé la pièce écrite par les frères Cogniard pour leur ami Bouffé.

Je les voyais presque tous les jours pendant qu'ils travaillaient à cet ouvrage. Le rôle principal me plaisait beaucoup; il me plaisait au point que je le savais par cœur avant même que la pièce fût présentée au Gymnase. Au grand chagrin des auteurs et au mien, tout ce que je tentai auprès de M. Poirson pour l'amener à recevoir cette pièce fut inutile; il la trouvait mesquine et mal écrite.

Quatre jours se passèrent, pendant lesquels je cherchai à persuader aux Cogniard que tout espoir n'était pas perdu. Mais Théodore, moins patient que son frère Hippolyte, me dit carrément: « J'en suis fâché pour toi, mais nous porterons la pièce au Vaudeville. » L'affaire en était là, quand M. Poirson me fit dire de venir lui parler au théâtre.

— Êtes-vous à même de voir promptement MM. Cogniard? demanda-t-il.

— Je les vois tous les jours.

— Alors je vous prie de leur dire que nous lirons

Pauvre Jacques après-demain aux acteurs; du reste, ils recevront un bulletin.

Je ne comprenais rien à ce changement subit, dont j'eus l'explication plus tard. Je me rendis sans tarder chez mes amis. Ils avaient la tête montée; Théodore surtout ne voulait plus entendre parler du Gymnase. Enfin, leur amitié pour moi l'emporta, et la lecture eut lieu. Elle produisit sur les artistes présents l'effet que j'en attendais; je vis avec plaisir pleurer mes camarades, ce qui était de bon augure pour le succès de la pièce qui fut très grand, comme on le sait.

Mon Dieu! je sais bien que *Pauvre Jacques* n'est pas un chef-d'œuvre; mais, quand des auteurs ont le bonheur de peindre des situations émouvantes sans avoir recours à l'adultère, au poison et autres jolis petits moyens qu'on emploie aujourd'hui, depuis les théâtres de mélodrames jusqu'au Théâtre-Français, lorsqu'on parvient à intéresser, à attendrir jusqu'aux larmes une salle entière par des moyens simples et acceptables, on a bien le droit de se croire quelque mérite!

Une chose à remarquer, c'est que ce petit ouvrage a réussi partout en province, quoique joué parfois par des artistes plus que médiocres... — Pourquoi? — Parce que le sujet est sympathique et les situations touchantes; que, de plus, la plupart des couplets sont remarquables. On en jugera par celui-ci :

Air de *Téniers*.

Depuis vingt ans que je vis d'espérances,
J'ai vu venir en mon pauvre réduit

Chagrins, tourments, misères et souffrances,
Besoins affreux... et tout ce qui s'ensuit.
Des maux humains j'ai vu toute l'escorte;
Aussi, maintenant, sans frayeur,
Je vais ouvrir quand on frappe à ma porte,
Je n'attends plus que le bonheur.

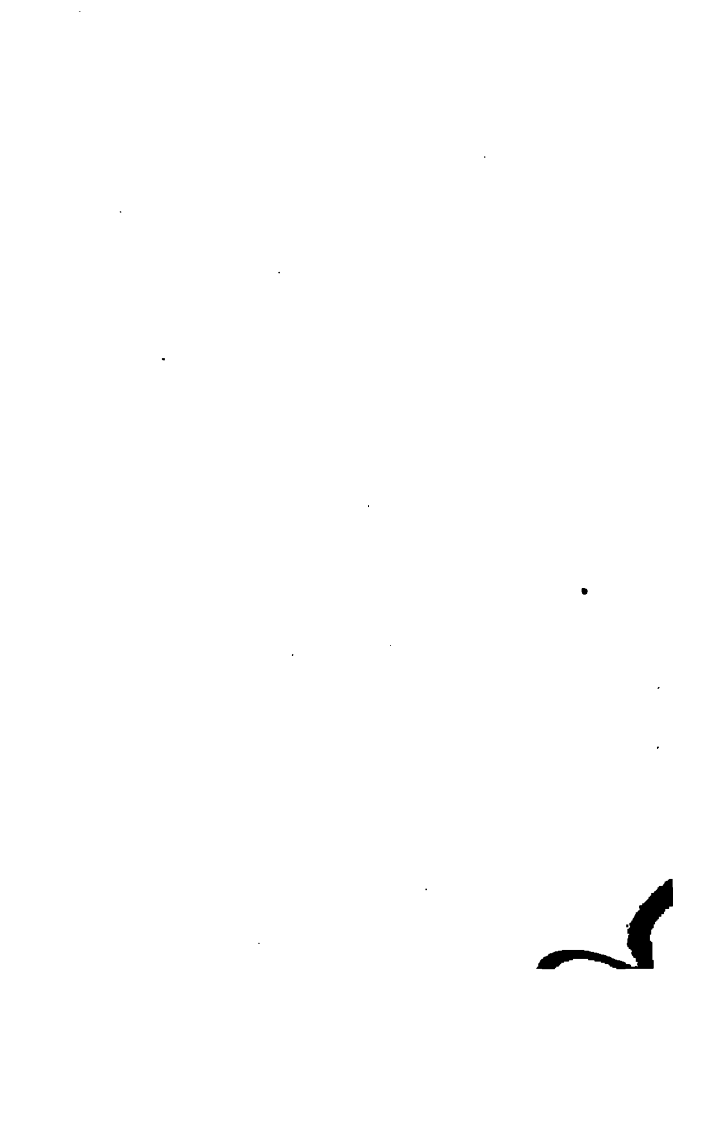
Et par cet autre, que l'acteur adresse au public :

Air de *Préville et Taconnet.*

Quand aujourd'hui tout comble mes souhaits,
Je crois rêver... je crois entendre dire :
Bravo! très bien... nous sommes satisfaits!
Et de tous les côtés chacun semble sourire.
Mais, par malheur, et c'est là mon effroi,
Souvent ma tête et s'égare et s'oublie...
Suis-je en délire?... Ah! messieurs, prouvez-moi
Que mon espoir n'est pas de la folie!...

Quel motif avait pu décider Poirson à recevoir la pièce de *Pauvre Jacques?* — L'histoire est vraiment curieuse.

Scribe venait de lui lire *la Pensionnaire mariée,* charmante comédie en un acte mêlée de couplets, dans laquelle il me destinait un rôle de vieillard. L'auteur savait bien que Ferville pouvait jouer parfaitement le rôle, mais il pensait que le public, voyant tous les jours cet artiste représenter des pères nobles et des vieillards, ne trouverait dans l'interprétation rien d'original; le personnage, d'ailleurs, ne demandait pas le beau physique de Ferville; il exigeait, au contraire, un homme de petite taille, à la fois distingué, narquois, spirituel et comique. Scribe craignait, en un mot, que Ferville fût trop intéressant, et que les derniers mots qu'il





Role de Jacques
Pauvre Jacques.

DENTU ED. A DELÂTRE IMP.

adresse au jeune homme aimant la jeune fille qui vient de consentir à l'épouser, lui vieillard : « Attendez, je n'ai plus vingt-cinq ans, » produisissent une sensation pénible, tandis que ce danger devait disparaître, croyait-il, avec Bouffé, qui était tout à fait le petit bonhomme rêvé.

M. Poirson m'avait dit plusieurs fois qu'il ne tenait nullement à me voir jouer dans les pièces de Scribe, qui n'avaient aucun besoin de mon appui. Tout autre que lui eût été embarrassé pour éluder le désir de l'auteur, mais le fin matois ne se laissait jamais prendre sans vert. Il prétendit avoir reçu depuis quelque temps une pièce dont la lecture était fixée au surlendemain, que j'y devais jouer un rôle de vieillard, et qu'il ne serait pas adroit de me présenter au public sous les traits de deux vieillards dans la même soirée, l'un devant infailliblement nuire à l'autre. Enfin, il persuada Scribe qu'il était de son intérêt que je ne jouasse pas dans sa pièce.

Quel diplomate que cet homme à lunettes ! Le plus curieux, c'est que, pour qui ne connaissait pas le mobile qui le faisait agir, son raisonnement paraissait fort juste. Aussi ce bon Scribe tomba-t-il dans le piège, en se rendant aux observations du directeur qui le trompait avec tant d'assurance !

Scribe n'apportant pas la pièce de *la Pensionnaire mariée*, Poirson maintenait sa décision contre *Pauvre Jacques*, et je perdais l'un de mes plus beaux rôles !

CHAPITRE XXIX

Encore M. Poirson. — La pièce de *la Fille de l'Avare.* — Bayard. — Paul Duport. — Léontine Fay. — Scribe. — Klein. — La répétition générale et la première représentation. — Le vase d'or ciselé.

On a vu par quelles tracasseries je dus passer pour arriver à jouer le *Bouffon du Prince* et *le Pauvre Jacques.* Il y eut une bien autre bataille pour *la Fille de l'Avare.*

Les auteurs, Bayard et Paul Duport, en donnant cette pièce à M. Poirson, avaient indiqué comme suit la distribution des rôles :

Grandet.	MM.	Bouffé.
Menu.		Klein.
Isidore.		Silvestre.
Charles		Allan.
Eugénie.	Mmes	Volnys.
Nanon.		Julienne.

M. Poirson accepta cette distribution à l'exception du rôle de Grandet. Il prétendit que le caractère du bonhomme était repoussant, et que le public, habitué à me

voir dans des rôles sympathiques, me verrait avec peine jouer un personnage odieux. Il ajouta que le voisinage de Léontine, dont le rôle était le plus intéressant de l'ouvrage, m'écraserait infailliblement, qu'il ne pouvait risquer cette partie, et compromettre *son acteur;* que, d'ailleurs, ma présence dans la pièce était inutile, Klein pouvant très bien jouer le rôle de Grandet, tandis que Firmin remplirait celui de Menu. Les auteurs n'entendirent pas de cette oreille; ils avaient écrit le rôle principal pour moi, et déclarèrent tenir à me le voir jouer. Ils n'avaient pas affaire à la moitié d'un entêté; l'entêté tout entier répondit à son tour : « J'aimerais mieux « voir passer la pièce à un autre théâtre que de vous « accorder Bouffé pour Grandet ».

J'ignorais ces débats lorsque je reçus un mot de Bayard, me donnant rendez-vous chez lui pour le dimanche suivant.

J'y trouvai Paul Duport, que Bayard me présenta comme son collaborateur pour la pièce qu'il allait me lire; mais, avant de commencer, ils m'apprirent ce qui s'était passé entre eux et M. Poirson.

Ceux qui ont vu cette pièce comprendront combien je dus être enthousiasmé du rôle magnifique qui m'était destiné. J'y voyais l'occasion de déployer une ampleur, une puissance que je n'avais encore pu montrer jusqu'alors. Je priai les auteurs de ne prendre aucun parti avant que j'eusse un entretien avec M. Poirson. Je tremblais de laisser échapper cette admirable création; or, Bayard et Paul Duport étaient décidés, si M. Poirson persistait dans sa résolution, à donner leur pièce au Vaudeville, où ils avaient sous la main deux artistes

de talent, Mme Albert et Lepeintre aîné. Aussi, dès le soir même, j'en causai avec M. Poirson, qui, à toutes les bonnes raisons que je lui donnai, me répondit comme aux auteurs : — « Léontine vous écrasera, son rôle est très sympathique, tandis que le vôtre est odieux, et cela ne peut être autrement; les auteurs ont compris que le succès était là, dans l'opposition des caractères du père et de la fille. Le public souffrirait de vous voir jouer ce personnage ; il ne retrouverait plus son bon Michel Perrin, son touchant Pauvre Jacques !

— Alors, répondis-je, d'après vous, il faut qu'un acteur ne joue jamais *Tartuffe*, sous peine de n'avoir représenté que des coquins ? D'ailleurs, si j'avais le bonheur de créer le rôle de Grandet, je trouverais moyen, je crois, de le rendre moins odieux que vous le voyez.

Ces débats durèrent plus de quinze jours, car, je l'ai déjà dit, M. Poirson n'était pas facile à vaincre ; ce n'est qu'après avoir compris tout le chagrin que j'éprouverais s'il persistait dans sa résolution, qu'il s'écria :

— Vous y tenez à ce point ? Puisqu'il en est ainsi, vous jouerez le rôle, mais vous vous en repentirez, c'est moi qui vous le dis !... Je sais bien ce qui vous charme, ce qui vous aveugle dans cette composition, c'est surtout la scène de désespoir après le vol ?

— Je m'aveugle peut-être, mais, en effet, je vois là une scène très dramatique où l'acteur doit épouvanter et intéresser en même temps le spectateur; c'est, en un mot, une scène plus large que celles qu'on a présentées au public du Gymnase jusqu'à ce jour.

— Voilà précisément pourquoi je redoutais de vous voir jouer ce rôle ; je suis convaincu que si vous ne



Rôle de Grandet (1er Acte)
La Fille de l'Avare.

A DELÂTRE. I

faites pas *rire* dans cette scène, vous ne rendrez pas l'idée des auteurs et vous nuirez au succès de l'ouvrage. »

Il y avait, dans ces paroles, de quoi m'égarer, d'autant plus que M. Poirson passait, à juste titre, pour le plus habile directeur de Paris.

Je l'avais entendu souvent donner d'excellents conseils; j'osai pourtant, cette fois, ne pas tenir compte de son opinion. A la vérité, c'était en tremblant que je faisais tout l'opposé de ce qu'il m'avait conseillé, c'est-à-dire qu'au lieu de faire de Grandet un homme dur, bourru et même brutal, j'étais convaincu (surtout après avoir relu plusieurs fois *Eugénie Grandet*, ce chef-d'œuvre de Balzac, dans lequel les auteurs ont puisé le sujet de leur pièce), j'étais convaincu, dis-je, que je devais plutôt lui donner la physionomie et les allures d'un faux bonhomme, d'un finassier, afin qu'on ne se méfiât pas de ses petites infamies. Je pensais aussi qu'en mettant en relief sa tendresse pour sa fille, je le rendrais moins odieux et presque intéressant dans *quelques passages* de la pièce.

Bayard et Duport étaient de mon avis, mais M. Poirson ne cessait de dire pendant les répétitions : « Prenez « garde, messieurs les auteurs ; je ne vois pas du tout le « rôle joué de cette façon, et je crois que, dans votre « intérêt, vous avez tort d'encourager Bouffé à suivre « cette route. » — Ces messieurs tenaient bon. Quant à moi, j'étais toujours sur la branche', me disant : « Si Poirson avait raison pourtant ? Si je me trompais « ainsi que les auteurs ? » — Cette incertitude me préoccupait au point que je ne dormais plus.

La répétition générale arriva. Nous avions tous, au Gymnase, grande confiance dans le jugement des musiciens de l'orchestre; ils s'étaient rarement trompés sur le succès ou la chute d'une pièce, ou sur la manière dont les artistes jouaient leur rôle; j'attendais donc avec impatience leur impression. Mais je devais avoir ce jour-là un juge plus compétent encore que mes braves camarades de l'orchestre.

Scribe, que son neveu Bayard invitait aux répétitions de toutes ses pièces nouvelles, se trouvait dans la salle en compagnie des auteurs, de MM. Poirson et Serfbert, de plusieurs artistes du théâtre, et d'un certain nombre d'étrangers ou d'amis qui avaient obtenu la faveur d'assister à cette répétition.

La pièce, fort bien jouée, du reste, par tous les artistes, produisit beaucoup d'effet. Léontine surtout fut admirable en tous points; j'en fus enchanté, mais ce qui mit le comble à ma satisfaction, c'est que Scribe se leva de sa stalle en criant : « Bravo, Bouffé, bravo ! » Les musiciens suivirent son exemple, ainsi que tous les assistants, et cela après la scène de désespoir de ce malheureux Grandet, que j'avais rendue le plus dramatiquement possible et sans faire rire, — au contraire...

Je venais donc de gagner mon procès contre M. Poirson. En sortant de scène, je le trouvai dans la coulisse; il me reçut, pour ainsi dire, dans ses bras : « Bravo, mon cher ami, dit-il, *je ne savais pas que vous jouiez la tragédie :* c'est magnifique ! »

N'y avait-il pas de quoi tomber à la renverse, en entendant parler ainsi celui qui m'avait vu répéter trente fois, et qui, la veille encore, me blâmait de prendre le

rôle de cette façon ?... — C'est magnifique ! — J'aurais pu lui répondre « *et pas cher* », mais j'étais trop heureux pour me souvenir, à ce moment, de ses vaines promesses d'améliorer ma position.

La première représentation de la *Fille de l'Avare* eut lieu le 7 janvier 1835, avec le même succès que la répétition générale.

Ce jour-là, Klein, qui jouait le rôle du notaire, me donna une nouvelle preuve de son amitié, devant le public même, pendant ma scène de désespoir.

Il est utile de donner ici quelques mots de cette scène, pour bien faire comprendre le trait de bonne camaraderie de cet excellent Klein.

GRANDET, *dans la coulisse, criant*

Au secours! au secours! — Nanon? Nanon?

MENU, *à Nanon.*

Quel est ce bruit?

NANON, *effrayée.*

C'est not' maître!

GRANDET, *montant l'escalier, entre par la petite porte du fond.*

Nanon? Nanon?...

MENU, *allant à lui.*

Que se passe-t-il?

GRANDET, *la figure bouleversée, les cheveux en désordre, ne reconnaissant pas Menu, le prend au collet en lui faisant tourner le dos au public.*

Hein? qui êtes-vous? que demandez-vous?

C'est alors que Klein, profitant du bruit qui se produisait dans la salle, me dit à voix basse :

— Ne te fatigue pas trop; ta physionomie est superbe!

Etait-ce assez gentil ? et ne serait-il pas à désirer que tous les comédiens fussent pétris de la même pâte que cet artiste, qui n'était jamais plus heureux que quand il voyait ses camarades obtenir du succès?

Il y a, au premier acte, une scène de comédie simple et vraie. Cette scène, que je jouais avec Klein, est celle qu'on appelait au Gymnase *la scène des pièces de six liards*. Nous pouvions sans vanité nous attribuer une part de collaboration dans le dialogue de cette même scène, car, au bout de quelques représentations, corrigée et augmentée de traditions, elle ne ressemblait plus à celle de la brochure.

Ce bon Klein manquait rarement de me dire, quand nous étions rentrés dans la coulisse : — « Notre scène a « bien marché; elle a produit beaucoup d'effet! Je n'y « fais pas le principal personnage, mais tu ne pourrais « pas la jouer tout seul. Es-tu content? t'ai-je bien « servi ? »

Oh! brave ami, combien de fois je t'ai regretté, comme homme et comme artiste !...

Les directeurs me firent une galanterie à l'occasion du succès de *la Fille de l'Avare*. Ils m'offrirent une tasse à bouillon, en argent doré, avec cette inscription : « *A M. Bouffé, l'administration du Gymnase dramatique.* » — Je conserve cette tasse à côté de précieux souvenirs que nos enfants conserveront à leur tour.



Rôle de Grandet (2me Acte)
La Fille de l'Avare

DENTU. ED. A. DELÂTRE IMP.

CHAPITRE XXX

Histoire du *Gamin de Paris*. — Vanderburch, M. Poirson, Bayard. — Voyage à Montalet. — Lecture, réception et représentation de la pièce au Gymnase. — Le rôle de Joseph.

Un jour du mois de novembre 1835, sortant de la répétition, je rencontrai Vanderburch... Le pauvre garçon, dont la figure était bouleversée, m'aborda en me disant qu'il avait bien du chagrin... que sa femme, malade depuis plusieurs mois, se trouvait dans un état qui lui causait de grandes inquiétudes...

— Le plus cruel, ajouta-t-il, c'est que je suis à bout de ressources et ne sais plus où donner de la tête... Il me faudrait écrire un beau rôle pour toi, dans une pièce de quelque valeur ; mais le difficile à trouver, c'est le sujet... Tu n'as pas une idée à me donner?...

— J'ai bien un sujet, dans lequel je vois surtout un rôle que je désire jouer depuis longtemps ; mais je crains ce personnage pour le Gymnase, qui n'a représenté jusqu'à présent que des ouvrages charmants, il est vrai, mais non populaires. Poirson acceptera-t-il mon titre qui serait : *le Gamin de Paris?* Consentira-

t-il jamais à mettre une pareille excentricité sur l'affiche du Gymnase ?

Nous montâmes chez moi, et je remis à Vanderburch une espèce de plan que j'avais jeté sur le papier.

Quatre jours après, il me rapportait un scénario complet des deux actes, car il s'agissait de deux actes...

Son premier acte me plaisait assez, sauf quelques détails que je lui indiquai, entre autres celui-ci, relatif à la scène où Joseph (*le Gamin*) fait à sa sœur le récit du sauvetage qu'il vient d'opérer d'un enfant qui se noyait dans le canal Saint-Martin.

— Je pense, dis-je, qu'il serait touchant et original à la fois que le gamin fît ce récit en jouant à la toupie ; voici à peu près ce que je voudrais...

Je jouai la scène ainsi que je la comprenais ; elle plut à Vanderburch au point qu'il l'écrivit à l'instant même.

Quant au second acte, nous n'étions de force, ni l'un ni l'autre, pour arriver au résultat que nous désirions tous deux.

Vanderburch était tout tremblant le jour où il présenta la pièce à M. Poirson.

— Cet homme, disait-il, m'impose tellement avec son air froid et ses grosses lunettes, qu'en sa présence je fais des *cuirs*.

Or, Vanderburch était un vrai puits de science, ayant brillamment fait l'éducation de plusieurs jeunes gens de grandes familles.

M. Poirson, après lecture de la pièce, répondit qu'il ne pouvait la recevoir, parce qu'il avait en vue un ouvrage dans lequel il me destinait un rôle de *jeune ouvrier*...

Le pauvre Vanderburch était désespéré ; je lui promis de voir M. Poirson pour lui témoigner le désir de jouer *le Gamin.*

M. Poirson, plus à l'aise avec moi qu'avec l'auteur, me répondit qu'il n'avait pas confiance en Vanderburch pour un ouvrage important ; qu'il lui reconnaissait de l'esprit, beaucoup d'esprit, mais que la pièce présentée péchait par la charpente ; que si Bayard consentait à y travailler, il serait possible qu'il la reçût, mais que le titre devrait, en tout cas, être changé, le mot de *Gamin* l'effrayant. Cette condition ne m'émut que médiocrement ; j'étais certain que Bayard, acceptant la collaboration, la pièce serait reçue et jouée sous ce titre du *Gamin...*

Bayard habitait alors, à Montalet, une charmante maison appartenant à Scribe ; nous nous y rendîmes le jour même.

Notre temps était mesuré, je jouais le soir à sept heures ; nous prîmes donc un cabriolet, attendu qu'à cette époque les locomotives ne poussaient pas encore leurs soupirs en France. Par malheur, le coursier de notre automédon n'était pas un pur-sang, mais une pauvre vieille haridelle sur laquelle on eût pu étudier l'anatomie à livre ouvert. Grâce à une assez belle quantité de coups de fouet, une foule d'apostrophes brutales et de noms plus ou moins baroques, tels que Vidocq ! Machabée ! Cosaque ! distribués par le cocher à son cheval fantôme, nous arrivâmes chez Bayard qui, après avoir pris connaissance de la pièce, consentit à y travailler, mais à condition qu'elle serait reçue d'avance par Poirson, exigence compréhensible de la part d'un

auteur qui avait donné vingt pièces à succès au Gym nase.

Nous revînmes enchantés du pas fait, mais M. Po son, aussitôt informé, ne voulut point revenir sur décision première : « Que Bayard termine la pièce si elle me convient, je la recevrai. » — De son côt Bayard, piqué, déclara ne vouloir travailler qu'à cou sûr... Vanderburch désespéré me dit : « Il n'y a qu toi qui puisses décider Bayard, allons lui faire une nou velle visite. »

Ce fut seulement après cinq ou six voyages à Mon talet que l'affaire fut décidée, voyages dont je supporta les frais, le porte-monnaie de Vanderburch lui étan devenu tout à fait inutile. Il disait lui-même en plaisan tant : « Ah ! mon pauvre Bouffé, *il y a un crêpe à l marmite !* » — La phrase n'est pas des plus poétique mais elle peint bien la situation d'un ménage qui n roule pas sur l'or...

Le jour de la lecture du *Gamin*, un incident nouvea fut soulevé par Ferville, à qui le rôle du général étai destiné. Bayard avait à peine lu le dernier mot de l pièce, que Ferville se leva en disant : « Je sais qu d'après les termes de mon engagement, je n'ai pas l droit de refuser un rôle, mais je ne jouerai celui-ci qu si l'on m'y contraint. » — Et il sortit.

Le général ne paraissait qu'au second acte, il e vrai, mais quel second acte ! et quel beau rôle !... Je v le moment où M. Poirson, qui n'accordait cependant personne de refuser un rôle, allait céder au désir d l'estimable artiste ; il proposa même à Bayard de rem placer Ferville par Monval, qui certes n'était pas san

intelligence, mais qui ne possédait aucune autorité sur le public. Il est probable que M. Poirson comprenait à merveille l'importance du rôle, mais il pensait sans doute que la présence de Julienne, d'Eugénie Sauvage, de Klein et de Bouffé, suffisait pour assurer le succès de l'ouvrage. Il m'avait dit souvent : « Je n'ai pas besoin de vous entourer de mes meilleurs artistes, votre nom suffit. » — Cela était flatteur pour moi, mais je préférais de beaucoup me trouver à côté d'artistes de talent...

Quant à la pièce, le premier acte était rempli de détails très amusants, très naturels, et présentait les personnages, Joseph surtout, sous un aspect très sympathique ; mais le second était touché de main de maître ; on sentait là l'habileté de Bayard. On a dit qu'il *n'écrivait pas ;* je n'en sais rien, mais peu d'auteurs charpentaient une pièce comme lui.

Pour mon compte, j'étais désespéré de ne pas voir Ferville jouer le rôle du général ; Bayard, de son côté, ne voulut pas entendre parler de Monval. Je priai, suppliai notre camarade d'accepter son rôle, ne le jouât-il que dix fois, pour établir le succès qui, sans lui, devenait problématique... Enfin, autant pour me faire plaisir que pour ne pas se fâcher avec Bayard, qui lui avait donné plusieurs beaux rôles, Ferville consentit à être des nôtres... On sait le succès qu'il obtint dans ce personnage ; il y était magnifique : je n'ai jamais rien vu de plus vrai au théâtre !...

Le Gamin de Paris fut représenté pour la première fois le 30 janvier 1836, et, lorsque je quittai le Gymnase pour entrer aux Variétés, en 1844, il avait été joué trois cent quinze fois.

A la centième représentation, M. Poirson fit frapper une médaille, comme souvenir de ce succès... C'était la première fois qu'une pièce atteignait cent représentations consécutives, ce qui paraîtrait aujourd'hui un enfantillage à côté de la *Fille de Mme Angot* et du *Tour du Monde*, qui ont quintuplé ce chiffre.

Huit médailles en or furent ainsi distribuées : deux à MM. Serfbert et Poirson, deux aux auteurs, une à Ferville, une à la bonne Julienne, une à Mlle Eugénie Sauvage, et une au Gamin...

Mais une mesquinerie vint gâter le plaisir que nous avions éprouvé en recevant ce souvenir... Pour économiser peut-être deux cents francs, trois médailles en argent furent données à Klein, Rhozevil, Mme Uzannaz, deux en bronze à Bordier et Dupuis... Pourquoi cette démarcation ?... Est-ce parce qu'ils ne jouaient pas les meilleurs rôles de la pièce? — Ils l'eussent certainement préféré... C'était donc une injustice, car, je l'ai dit déjà, on doit souvent plus d'obligations à l'artiste qui se tire avec honneur d'un petit rôle qu'à celui chargé d'un rôle brillant, rempli d'ordinaire d'*effets* certains...

J'avais donc remporté une victoire complète et j'en étais doublement heureux, pour Vanderburch d'abord, qui allait pouvoir donner à sa chère malade toutes les douceurs que son état réclamait ; et pour moi ensuite, pendant si longtemps en lutte avec le général Poirson, difficile à vaincre et surtout à convaincre !...

Nous faisions salle comble tous les soirs. M. Poirson était d'une humeur charmante, et cela se comprend.

Pendant la confection du *Gamin*, Vanderburch m'avait répété bien souvent : « Tu es de la pièce, puisque

tu m'as donné le sujet. Bayard touchera la moitié des droits; nous toucherons l'autre moitié à nous deux. »
— Je n'y voulus pas consentir, bien qu'à cette époque je n'eusse pas mille francs d'économie. La seule condition mise à mon refus était que, l'ouvrage représenté, Vanderburch me donnerait, trois fois par semaine, un billet de deux places.

On sait que l'auteur de toute pièce affichée a le droit de signer un certain nombre de billets. Eh bien! je suis fâché de le dire, Vanderburch ne se souvint pas de notre convention et ne m'offrit jamais une place!... Mais j'étais si enchanté de jouer ce rôle adorable, que je ne pensai pas une minute à lui adresser le reproche qu'il méritait.

La part des droits d'auteurs touchés par Vanderburch, tant pour Paris que pour la province, dépassa, de son propre aveu, *soixante-dix mille francs*. Une partie de cette somme lui servit à acquérir, près d'Orléans, une charmante propriété, à laquelle il donna le nom de *Château du Gamin de Paris*...

Il n'est pas inutile d'indiquer aux jeunes artistes la manière de jouer le rôle de Joseph.

Ce titre du *Gamin de Paris* a égaré presque tous ceux qui ont interprété le personnage. Ils ont confondu l'enfant de Paris, léger, joueur, espiègle, mais plein de cœur, adorant sa famille et respectant la mémoire de son père, mort capitaine, avec le *gavroche*, le *voyou*, l'*ouvreur de portières!*... Ils n'ont pas réfléchi que Joseph, apprenti imprimeur, est continuellement en relations avec le prote, le compositeur, qu'il porte les

épreuves à corriger chez l'auteur d'un livre ; que c'e encore lui qui est chargé de soumettre, tous les soir l'affiche des théâtres aux régisseurs. Ce garçon co doie donc, en général, des gens instruits et souve distingués.

A la façon dont le rôle est écrit, on voit que l'aute a voulu faire de son gamin une nature très intelligen pleine de sentiment, de modestie et d'esprit naturel, u nature enfin comme tant d'autres, sorties du peu pour devenir l'honneur et la gloire de notre pays.

Il est très important pour l'acteur d'étudier a soin toutes les situations de la pièce, il acquerra la sorte la certitude qu'il ne doit pas être *voy* un seul instant, même dans les *gamineries*. Qu n'oublie pas que Joseph devient *homme* à la fin du p mier acte, quand il apprend que sa sœur a été indig ment trompée par celui qu'elle aime; cette transfo mation subite deviendrait impossible et *anti-naturel* si l'artiste avait poussé la *gaminerie* jusqu'à l'*excen tricité.*

Pour faire bien comprendre ce que je désire, je cro bon de donner ici un fragment de la pièce. Je choisir la scène VI du premier acte, dans laquelle le gami fait à sa sœur le récit du trait de dévouement qu'i vient d'accomplir — scène indiquée par moi à Vanderburch, et qui produisait chaque soir un grand effet.

ELISA, JOSEPH.

ELISA.

Et maintenant, tu vas me dire pourquoi tu es rentré, tout l'heure, trempé des pieds à la tête?

JOSEPH.

Je n'ai rien voulu dire devant la grand'mère; pauvre femme, ça aurait pu l'inquiéter pour l'avenir; je veux bien te raconter la chose à toi, mais promets-moi bien que tu n'en parleras à personne?

ELISA.

Je te le promets, parle donc...

JOSEPH.

Figure-toi, je portais ces épreuves (*il les montre*) chez M. Paul de Kock. En passant le long du canal Saint-Martin, je rencontre Gaubin, Dalifol, Bricard, qui faisaient une partie de bouchon; je m'arrête un instant à les regarder, mais voilà que tout d'un coup on entend des cris : « Au secours! au secours! un enfant qui se noie!... qu'est-ce qui sait nager? » — Alors, je n'en fais ni une ni deux, vlan! je me jette à l'eau et je repêche le gamin, au moment où il allait passer sous un bateau de tuiles. (*Pendant une partie de cette tirade, il a cordé sa toupie, la lance sur le parquet et la ramasse, en tournant, dans sa main, en disant très simplement:* « Mme Saqui, sans balancier. »)

C'est encore heureux, hein! un moment plus tard, il n'y avait plus personne... Vois-tu cette pauvre mère, qui redemande son enfant. — « Votre enfant? vous ne le reverrez jamais! » — En voilà une situation! Et l'imbécile de bonne qui s'était trouvée mal pendant ce temps-là!... « Le voilà, votre enfant!... ayez-en plus soin une autre fois! » — Confiez donc vos enfants à ces gaillardes-là?... plus souvent, si jamais j'en ai, moi, des chérubins, je les promènerai moi-même!... Ils étaient tous à m'entourer, à me serrer les mains... je ne savais quelle figure faire... j'étais tout honteux, ma parole; je me suis sauvé et je suis arrivé ici tout courant et tout trempé, comme tu m'as vu... Voilà l'histoire du canal; n'est-ce pas qu'elle est drôle tout de même?... (*Il jette de nouveau sa toupie qu'il a cordée pendant la fin du dialogue; la ramassant dans sa main, il dit à sa sœur* :) Tiens, regarde donc, la dormeuse?

ELISA.

Tu es bien gentil, va; je t'aimais bien, mais je t'aime encore davantage!... Ce que tu as fait là, vois-tu...

JOSEPH.

N'en parle pas surtout, j'aurais l'air d'un faiseur d'embarras!... car tout le monde l'aurait fait à ma place, n'est-ce pas?

Voilà pour le courage et la modestie du personnage. Il y a beaucoup d'autres choses à relever encore; d'abord ce que dit le général, après la scène du second acte entre lui et Joseph :

« JE SERAIS FACHÉ DE NE PAS LE REVOIR, IL A DU CŒUR, CET « ENFANT-LA, ET DE LA DIGNITÉ DANS L'AME. »

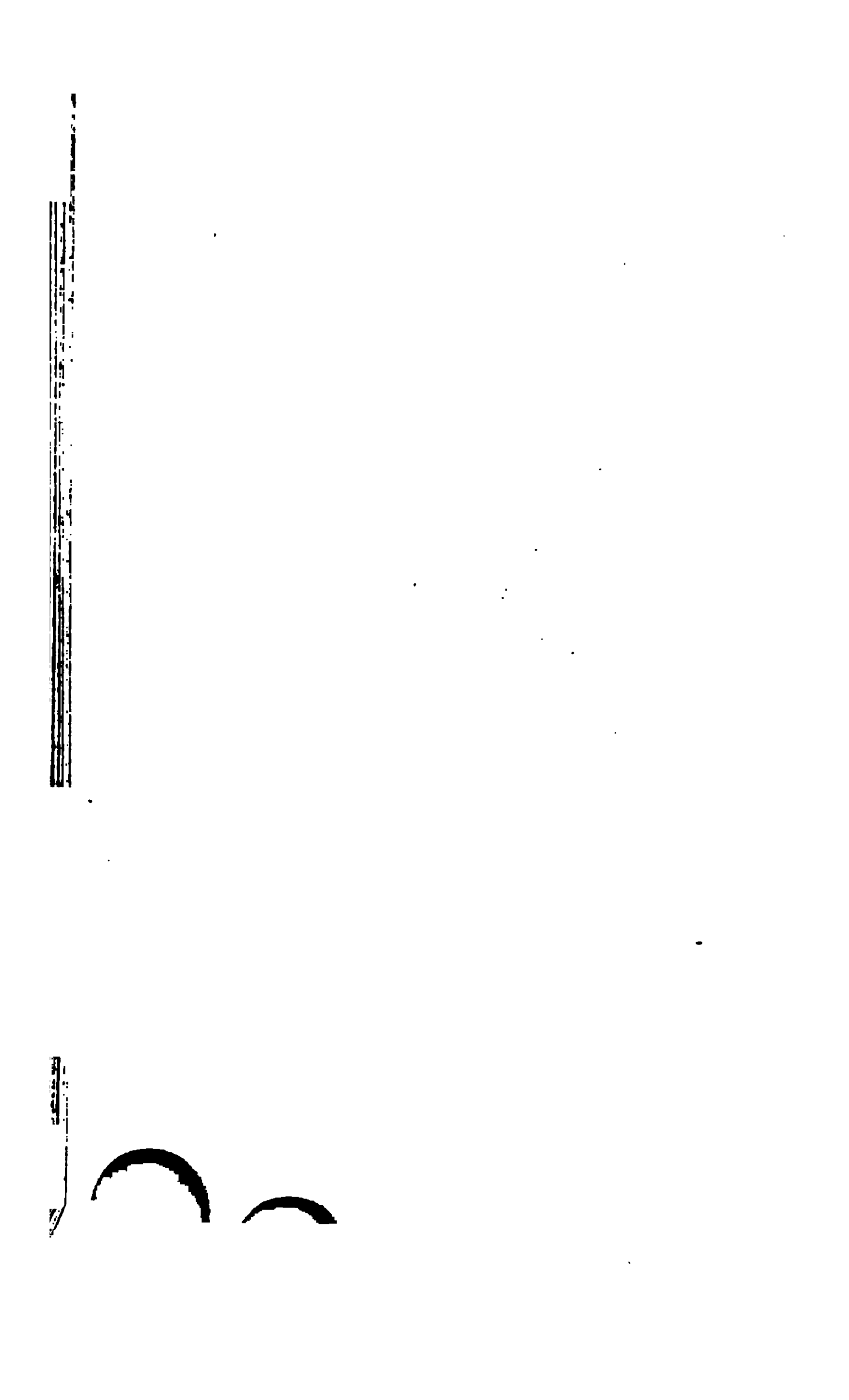
Ces paroles indiquent clairement la mesure à garder pendant tout le rôle.

Il ne faut pas oublier, enfin, que la sœur de Joseph épouse, au dénouement, le fils d'un général, pair de France. Comment un voyou pourrait-il avoir accès dans ce monde?

Le rôle du *Gamin*, on le voit, doit être joué en observant bien des nuances délicates...



Le Gamin de Paris.



CHAPITRE XXXI

MM. Poirson et Serfbert. — Ma sœur, Joséphine Gauthier. — Prolongation de mon engagement. — Fausse joie. — Lettre de Poirson. — Désenchantement.

Le 10 janvier 1836 (je m'en souviens comme d'hier), j'étais occupé dans la coulisse à faire mon changement du premier acte, quand M. Poirson vint à moi, d'un air tout aimable, et, me prenant par la taille, me dit : « Voilà un charmant gamin qui, je l'espère, ne fera jamais l'école buissonnière et qui restera avec nous pour remporter de nouveaux succès au Gymnase... Venez donc demain à midi, j'ai une proposition à vous faire.

Je me rendis à l'heure indiquée dans le cabinet de M. Poirson, que je trouvai en compagnie de son associé.

— Je vous ai prié de venir, me dit-il, pour vous parler d'une affaire importante... Nous désirons prolonger votre engagement.

— Nous avons du temps devant nous, répondis-je, puisqu'il me reste près de cinq ans à faire.

— Enfin, nous vous proposons une prolongation de cinq années, avec trois mois de congé chaque année (non payés, bien entendu); nous porterons vos jetons à dix francs au lieu de cinq. — Ce nouvel engagement partira du mois prochain... mais les congés ne partiront que du 1er juin 1837.

La *générosité* de mes directeurs m'éblouissait médiocrement. Voyant mon hésitation, M. Poirson ajouta :

— Voyons, mon cher monsieur Bouffé, je sais que vous désirez depuis longtemps voir sortir madame votre sœur du théâtre de la Gaîté, où les ouvrages qu'on y représente la fatiguent beaucoup trop et nuisent à sa santé... Si nous l'engagions au Gymnase?... Qu'en dites-vous?

— Je dis, s'il faut parler franchement, que cette proposition ne me paraît pas sérieuse...

— Vous vous trompez; la preuve, c'est que vous pouvez dire à votre sœur qu'elle débutera au Gymnase par le rôle que vous choisirez vous-même. Quant aux appointements, nous ne pouvons dépasser trois mille cinq cents francs.

L'habile homme croyait que je tomberais dans le piége qu'il me tendait, en refusant des appointements dérisoires, car il savait très bien qu'il est impossible qu'une femme *honnête*, qui n'a que ces appointements pour ressources, puisse suffire aux dépenses de toilettes que nécessite un premier emploi. Mais je désirais si ardemment voir ma pauvre sœur près de moi, sauvée des rôles qui la tuaient, que je n'hésitai pas.

— J'accepte, dis-je, au nom de ma sœur et de son mari.

— Eh bien, c'est convenu ; je vais donner à Monval les ordres nécessaires pour les débuts de Mme Gauthier. Je pars demain soir pour l'Italie, mais je veux avoir le plaisir de signer votre engagement avant mon départ.

Le lendemain, je me retrouvais en face de mes directeurs. Une voix intérieure me disait : « Ne signe rien avant que ta sœur soit engagée ! » Mais comment prévoir ce qui devait arriver ?... J'eus pourtant le courage de leur dire : « Je suis venu pour signer mon engagement, comptant sur votre parole d'engager ma sœur, mais je crains, je vous l'avoue, que cette promesse ne se réalise pas... »

– Monsieur Bouffé, fit M. Poirson avec dignité, c'est nous dire tout simplement que nous sommes de malhonnêtes gens !...

Par un beau mouvement de délicatesse, je pris la plume, et signai le pacte de QUINZE ANNÉES en disant : « Voici la preuve que j'ai confiance en votre parole ! »

Je courus chez Joséphine lui apprendre la bonne nouvelle ; cette chère amie me sauta au cou, en pleurant de joie. Nous choisîmes à l'instant ses deux pièces de début, *Une Mère*, comédie en deux actes, et *Estelle*, vaudeville en un acte.

Elle y réussit complètement, fut complimentée par tous ses camarades, par les auteurs, par la presse, et même par M. Serfbert. Ce n'était pas peu de chose que d'obtenir les suffrages de tout ce monde, dans deux rôles créés par Léontine Fay ! Nous attendions avec confiance l'exécution des promesses de M. Poirson, quand la curieuse lettre suivante me parvint :

Florence, 18 janvier 1836.

Mon cher monsieur Bouffé,

J'apprends à l'instant le charmant succès que madame votre sœur vient d'obtenir dans les deux rôles qu'elle a choisis pour débuter au Gymnase. Ce succès ne m'a pas surpris, je m'y attendais, et c'est précisément ce succès qui devrait vous prouver que l'engagement de Mme Gauthier au Gymnase amènerait de grands chagrins, et pour elle et pour vous. Je ne vois pas le moyen de donner, à cette artiste, une place digne de son talent. Mlle Sauvage est encore engagée pour deux années, et, *entre nous, bien entre nous, n'est-ce pas?* votre sœur est plus sympathique, plus jolie qu'elle...

Non, ce qu'à Dieu ne plaise, je dise que Mlle Sauvage ne possède de grandes qualités, mais j'ai la conviction que madame votre sœur l'effacerait complètement; en bonne administration, nous ne devons pas mettre *sous le boisseau* une artiste que d'ailleurs le public voit avec plaisir, et que nous possédons encore pour deux années. Renoncez donc, mon cher monsieur Bouffé, à cet engagement qui, je vous le répète, ne serait pour vous et madame votre sœur qu'une source de chagrins. J'espère que vous comprendrez mes raisons et tous les regrets que j'éprouve de ne pouvoir tenir ma promesse, mais croyez bien que cela est dans votre intérêt.

Croyez aussi à la profonde estime de votre tout dévoué

DELESTRE-POIRSON.

Cette lettre me brisa le cœur; je ne savais comment apprendre cette déception à ma pauvre Joséphine, qui avait éprouvé une si grande joie de son succès et de la certitude d'être engagée; pourtant je ne pouvais me taire sans risquer de la voir sans engagement, car elle

n'avait plus que quatre mois pour terminer celui de la Gaîté.

Les directeurs de ce théâtre, qui l'aimaient pour son caractère aimable et loyal autant que pour son talent, l'avaient autorisée à débuter au Gymnase, en lui disant : « Nous regretterons beaucoup de vous perdre, mais il s'agit de votre santé, du bonheur de vous retrouver auprès de votre frère, nous ne saurions vous blâmer d'agir comme vous le faites. Seulement, si les conditions de M. Poirson ne vous paraissent pas acceptables, souvenez-vous que nous sommes tout disposés à renouveler votre engagement. »

C'étaient, on le voit, d'honnêtes gens et des hommes de cœur !

A la lecture de la lettre de M. Poirson, ma pauvre sœur fondit en larmes. Je pleurais moi-même, souffrant doublement de n'avoir aucune bonne raison à lui donner pour adoucir sa peine. Elle le comprit, essuya ses yeux, et, s'efforçant d'être calme : — « Que veux-tu, frère, dit-elle, c'est un malheur. Mais je ne veux pas que tu te fâches avec ce monsieur, il te ferait payer trop cher les reproches que nous sommes en droit de lui adresser ; je ne veux pas non plus que tu te chagrines, tu as besoin de ta santé pour ta famille. Tu vois... je suis raisonnable, promets-moi de l'être aussi !... »

Chère sœur ! elle croyait que je ne devinais pas que, par amour pour moi, elle jouait une douloureuse comédie... Mais elle ne put résister à ce coup de foudre, et tomba malade quelque temps après. Les directeurs de la Gaîté tinrent leur promesse, et ce fut pendant

sa convalescence qu'ils renouvelèrent son engagement. — Elle continua donc forcément le *métier* au-dessus de ses forces qui devait plus tard lui coûter la vie !...

Ainsi le sacrifice que je venais de faire en prolongeant mon engagement, dans l'espoir de sauver ma sœur, n'avait servi qu'à m'enchaîner pour les plus belles années de ma carrière d'artiste, et cela à des conditions plus que médiocres !

Je n'ai jamais eu de bonheur que devant la rampe !...

CHAPITRE XXXII

Une idée de M. Poirson. — *Le Muet d'Ingouville.* — *Les Enfants de troupe.* — Les vrais Enfants de troupe au spectacle. — Le bonnet de police. — *Épître à Bouffé*, par Arnal. — *Le Père Turlututu.* — Un mot de Camille Roqueplan.

Une reprise de *la Fille de l'Avare* suivit *le Gamin de Paris*. Après avoir joué nombre de fois le rôle fatigant de Grandet, je fus pris d'une extinction de voix qui nécessita plusieurs jours de repos.

— Il est bien fâcheux, me dit alors M. Poirson, que vous n'ayez pas un rôle de muet dans votre répertoire, car alors je ne serais pas forcé de retirer votre nom de l'affiche, d'autant plus que vous jouez, paraît-il, fort bien la pantomime.

J'avais été malheureusement à bonne école pour cela, ayant eu deux frères et une sœur atteints de surdi-mudité.

Quoi qu'en pensât M. Poirson, on peut jouer, en effet, un rôle de muet étant enroué, mais quant à la fatigue, elle est beaucoup plus grande que dans un rôle parlé.

Je m'occupai pourtant sans retard de chercher un sujet. Nous bâtîmes bientôt, mon ami Davesne et moi, un scénario en deux actes que nous présentâmes à Bayard, qui accepta la collaboration.

C'est ainsi qu'on m'a vu jouer le *Muet d'Ingouville*, comédie en deux actes mêlée de chant, où je ne chantais pas, bien entendu. Le personnage n'était autre qu'un jeune premier qu'on eût pu comparer à Paul, du célèbre roman de Bernardin de Saint-Pierre. J'ai eu le plaisir d'indiquer ce rôle à la charmante Fanny Essler, qui devait le jouer à l'étranger.

Le vœu de M. Poirson était donc exaucé ; son acteur pouvait s'enrouer impunément, et, à moins que je ne vinsse à me casser une jambe ou un bras (ce qui eût été très gênant pour jouer la pantomime), on pouvait mettre quotidiennement mon nom sur l'affiche : c'était tout ce que le directeur demandait !...

Il y a au théâtre, comme ailleurs, des séries singulières; on put croire un moment que j'étais voué à la reproduction du toutes les infirmités humaines.

Scribe me fit, dans *César ou le Chien du château*, comédie en deux actes, un rôle d'*idiot*, jeune noble qui a perdu la raison par suite de l'émigration, de la mort de son père et des mauvais traitements que lui ont fait subir les révolutionnaires. Il écrivit encore, pour moi, *Clermont ou le peintre aveugle*, comédie en deux actes. Je jouais fréquemment le petit *bossu* de la *Maison en loterie* et *le Pauvre Jacques* dont la raison s'égare souvent... Cela fit dire aux journalistes que je me plaisais à représenter l'hôpital sur le théâtre, critique bien injuste, car, je l'ai déjà dit, personne au Gymnase n'avait

le droit de refuser un rôle, sans quoi, grand Dieu ! combien de fois j'eusse profité de la permission !...

Enfin, un personnage sans aucune infirmité, Trim des *Enfants de troupe*, comédie-vaudeville en deux actes, de Bayard et Biéville, me fut confié. J'étais enchanté de mon rôle ; j'espérais prouver, dans ce petit troupier, que je pouvais faire autre chose que dans *le Gamin de Paris*.

On rencontrait, dans l'un et dans l'autre de ces deux rôles, de la gaieté, du comique et du sentiment. J'ai toujours aimé à vaincre autant que possible les difficultés, je trouvais un certain charme à m'étudier à n'être pas le même ; j'eus le bonheur d'y réussir encore cette fois, du moins ce fut l'avis de Davesne, qui s'y connaissait, et ne me ménageait nullement quand je ne lui plaisais pas.

Je dois à ce sincère et sévère ami, d'avoir étudié des rôles jusqu'à la centième représentation. Savez-vous, jeunes comédiens, en quoi cela est précieux ? C'est que vous ne vous blasez pas, et que, chaque jour, vous trouvez un nouveau plaisir à jouer votre rôle, parce que, chaque jour, vous travaillez à mieux faire. On arrive seulement ainsi à une certaine perfection. Je dis *certaine*, parce que de grands artistes, tels que Talma, Fleury, Préville, Potier, ont dit que le comédien ne devait *jamais* croire qu'il était arrivé à l'entière perfection, et que la vie d'un artiste ne suffit pas pour jouer complètement bien de certains rôles. L'illustre Garrick dit exactement la même chose dans ses *Mémoires*, en parlant de l'*Hamlet* de Shakespeare.

Je n'ai certes pas la sotte vanité de me comparer à

ces hommes de génie. Oh ! non, je me connais, Dieu merci, et sais parfaitement que je n'ai jamais été qu'un *bien petit bonhomme* auprès d'eux; mais j'oserai pourtant dire qu'à leur exemple je me suis imposé une étude constante de mes rôles; cette étude, je le répète, avait un grand charme pour moi; si j'ai obtenu quelques succès, cela a tenu sans doute à la passion, à l'adoration que j'avais et que j'ai encore pour cet art enivrant.

La pièce des *Enfants de Troupe,* représentée pour la première fois le 16 janvier 1840, eut un très beau succès et fut jouée plus de cent fois.

Il est vrai que Mlle Nathalie, Tisserand, Rhozevil et Davesne jouaient leurs rôles avec un vrai talent; que Klein, le tambour-major joli-cœur, et Julienne dans la prétentieuse Lodoïska, étaient tous deux adorables de comique, de naturel et surtout de bon goût.

Les enfants de troupe du 4e léger, accompagnés de la vivandière et d'un sergent-major, assistèrent un soir à la représentation de cette pièce. Ces braves enfants riaient, pleuraient, applaudissaient et s'identifiaient si bien avec la situation qu'il leur semblait voir l'un des leurs s'agiter sur le théâtre. Quel bon public ! La vivandière et le sergent-major essuyaient fréquemment leurs larmes, ainsi que les petits troupiers qu'ils étaient chargés de surveiller. Toute la salle prenait plaisir à voir la joie des enfants placés en évidence, car M. Poirson avait bien fait les choses, en envoyant vingt-cinq places de première galerie au colonel.

Quelques jours après, je vis arriver à la maison deux bonshommes d'une douzaine d'années environ, en uniforme du 4e léger, régiment qui occupait alors la ca-



Role de Triou.
Les Enfants de Troupe

A. DELÂTI

serne de la Nouvelle-France, située Faubourg-Poissonnière.

— Monsieur Bouffé est-il chez lui ? demanda l'un des troupiers en herbe,

— C'est moi, dis-je, que me voulez-vous, mon enfant ?

— Oh ! mais non, ce n'est pas vous qui êtes le Trim de l'autre soir ; il est bien plus jeune que vous...

On n'est pas pour rien comédien ; je pris à l'instant mon allure de petit soldat, en prononçant ces quelques mots de mon rôle :

« Voyez-vous, mademoiselle, les bombes, ça passait par-dessus ma tête, j'avais pas la taille, v'là pourquoi les anciens m'appelaient quarante-huit pouces... »

— Ah ! oui, s'exclama l'enfant, je vous reconnais à votre voix à présent ; puisque c'est vous, nous pouvons faire notre commission. Les camarades nous ont chargés de vous prier d'accepter ce bonnet de police...

Et, déchirant le papier qui l'enveloppait, il me présenta son charmant cadeau, orné d'un B et de ces mots brodés au-dessous :

« *Les enfants de troupe de la Nouvelle-France à celui du Gymnase.* »

Cette couronne en valait bien une autre. Je ne saurais dire combien je fus touché de l'hommage naïf qui m'était ainsi rendu ! Le souvenir de cette scène est resté dans mon cœur comme un des plus doux de ma vie !

Ce fut pendant cette même année 1840, que mon excellent camarade Arnal m'adressa son *Epître à Bouffé*, dont voici les premiers vers :

Bouffé, dans le transport dont mon âme est saisie,
Je mêle à mon hommage un peu de poésie;
C'est pour toi seul, ami, que je me fais auteur,
Accueille en souriant ma muse d'amateur.

Mais, je ne transcrirai pas la suite, l'amitié d'Arnal l'a entraîné trop loin dans les éloges qu'il me prodigue [1].

Le Père Turlututu, vaudeville en un acte de Dubois-Davesne, succéda aux *Enfants de Troupe*.

Ce bonhomme centenaire était en complète opposition avec le jeune soldat que je venais de jouer. Le rôle, très joliment écrit et encadré dans une action intéressante, plaisait par sa gaieté, son esprit, sa philosophie.

« Voyez-vous, disait-il quelque part, le souvenir, c'est la fontaine de Jouvence... Si vous saviez quel charme je trouve à ressusciter tout le passé! Ça m'arrive souvent... Je recompose mon jeune âge... je le regarde faire, et il m'amuse encore, de loin, il est vrai, mais il m'amuse... On aura beau dire du mal de la vie, telle qu'elle est, c'est encore une chose bien inventée, et l'on sera longtemps avant de trouver mieux. »

Deux couplets achèveront de faire connaître le caractère de ce charmant personnage. Le premier prouve sa bonne humeur inaltérable :

Air de *Ninon chez Mme de Sévigné.*

Gaîment je fournis ma carrière,
Et n'en vois pas encor le bout;
Tant mieux, la vie a de quoi plaire,
Et vous le voyez j'y prends goût.
A son banquet, joyeux convive,

1. Cette épître se trouve dans les *Boutades en vers* d'Arnal, éditées par Dentu.



Joseph, Gamin de Paris.
Le Centenaire Turlututu.

DENTU, ED.

A. DELÂTRE. IMP.

Je dis : en vain nous vieillissons,
Un siècle passe, un autre arrive,
Eh bien, tant mieux, recommençons,
Je le veux bien, recommençons!...

Le second affirme sa philosophie tout aimable :

Air : *Du château de mon oncle.*

De grands progrès notre siècle se vante,
Mais du nouveau vainement est cherché,
Le monde reste, enfin, quoi qu'on invente,
Le vieil habit, sans cesse retouché.
Malgré les vœux de plus d'un philosophe,
Il est le même, hélas! quoique divers,
On ne fait rien que retourner l'étoffe,
J'ai vu l'endroit... et vous voyez l'envers.

Lorsque je jouai *Turlututu* aux Variétés, le peintre Roqueplan, que la mort a ravi trop tôt, disait à son frère Nestor en parlant de ce petit centenaire :

— Il me semble voir un tableau de Greuze !

Après ce rôle sympathique, je créai *les Merluchons*, vaudeville en un acte de Théaulon, N. Fournier et Stephen ; *l'Oncle Baptiste*, comédie en deux actes de Souvestre et Davesne, etc.

Le théâtre du Gymnase marchait de succès en succès, quand le char de ses triomphes se trouva tout à coup enrayé.



CHAPITRE XXXIII

La Société des auteurs dramatiques. — Interdiction du Gymnase — Finesse de Poirson. — Mon congé. — Lettre de Davesne. — Ma réponse.

Le traité des auteurs dramatiques expirant fin novembre 1842, la Société posa à M. Poirson les conditions d'un nouveau traité, avec menace d'interdiction. Le directeur du Gymnase ne perdit pas la tête. Il eut soin de traîner la discussion en longueur, et, sachant que quelques auteurs comme MM. Laurencin, de Prémaray, N. Fournier et autres ne faisaient pas partie de la Société, il les fit venir et reçut instantanément plusieurs ouvrages qu'il leur avait refusés un mois auparavant. En même temps, M. Poirson mettait en répétitions une comédie en trois actes, *les Frères à l'épreuve*, depuis longtemps tombée dans le domaine public. Collaborateur de Scribe pour *le Nouveau Pourceaugnac*, *la Visite à Bedlam* et *la Somnambule*, il pouvait disposer de ces ouvrages, ainsi que du *Sourd*, réduit par lui en un acte et dont il touchait seul les droits.

M. Poirson composa de la sorte un spectacle complet, qu'il afficha le lendemain même de sa rupture avec les auteurs qui s'attendaient à un *Relâche.*

Le Gymnase était si bien noté dans le public que *les Frères à l'épreuve, la Somnambule* et *le Sourd* firent de très jolies recettes. Il faut dire que la troupe de ce théâtre était excellente et complète.

M. Poirson se frottait les mains en disant :

— Ces messieurs verront qu'on peut se passer d'eux pour faire de l'argent...

Mais, quel travail pour nous autres artistes ! Continuellement au théâtre, de onze heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et de sept heures à minuit, sans un jour de repos...

Je jouais dans tous les spectacles, et souvent les rôles principaux, honneur que j'aurais volontiers décliné. Le fardeau étant d'ordinaire bien lourd à porter, je faisais tous mes efforts pour le soutenir ; mais je ne m'apercevais pas qu'en voulant ainsi sauver la situation, je forçais mes moyens, et que chaque jour je perdais le naturel, la simplicité de mon jeu. Je devenais mauvais sans m'en douter.

Ce fut encore à Davesne que je dus de m'arrêter sur la pente fatale. Cet ami me prouva de nouveau qu'un juge sévère est cent fois préférable pour un artiste aux flatteurs qui l'égarent.

L'interdiction du Gymnase durait depuis huit mois, quand l'époque de mon congé vint me permettre de quitter cette galère. Semblable à l'oiseau dont on ouvre la cage, je pris mon vol avec ivresse.

Je reçus à Bruxelles la lettre suivante de Davesne,

qui occupait alors l'emploi de directeur de la scène au théâtre des Variétés.

Paris, 18 août 1843.

Cher ami,

J'apprends avec bonheur que ta santé, ainsi que celle de ton excellente compagne, est bonne ; j'en suis doublement heureux, car je te connais, je sais la peine que tu te donnes, la fatigue que tu éprouves en faisant répéter, en indiquant à chacun ce qu'il doit faire. Je sais aussi qu'en jouant tu y mets tout ton cœur, toute ton âme !

J'avoue qu'en te voyant partir, il y a près de trois mois, je craignais que tes forces ne te trahissent ; il t'a fallu un grand courage pour résister au travail que tu venais de faire au Gymnase, travail aussi fatigant que chagrinant !... Ah ! que je voudrais te voir sorti de cet enfer !

Il se présente en ce moment une occasion de réaliser mon souhait. Il y a quelques jours, causant avec Nestor Roqueplan, je lui fis part de mon idée : « Croyez-vous, lui dis-je, que si vous engagiez Bouffé, qui apporterait son répertoire avec lui, croyez-vous que ce serait une mauvaise affaire ? » — « Vous n'y pensez pas, me dit-il, Bouffé est lié au Gymnase, par un dédit de *cent mille francs* ; la chose est impossible. » — « Je ne suis pas de votre avis, Nestor, dit Henriot, son beau-frère, présent à cette conversation, je trouve, moi, l'affaire excellente. »

Il s'agit maintenant de savoir si tu consentirais à entrer aux Variétés ? Consulte ta chère femme qui, j'en suis certain, désire autant que moi te voir cesser le métier que tu viens de faire et que tu ferais encore en restant a ce théâtre.

Il ne faut pas te leurrer, cher ami, Poirson ne cédera pas aux auteurs, tu connais l'homme ? et, je te l'ai déjà dit, tu n'étais plus mon Bouffé d'autrefois, tu étais devenu *mauvais* ; le mot est dur, mais il est vrai.

J'attends ta réponse avec impatience, et, dans l'espoir que tu diras *oui*, je vous embrasse tous les deux en vous souhaitant bonheur et santé.

Votre vieux et sincère ami,

DUBOIS-DAVESNE.

P.-S. — Et maintenant, monsieur, il faut que je vous gronde ı peu; pourquoi n'envoyez-vous pas à votre ami les journaux ıi parlent de vous, de vos représentations? Je ne vous demande rtes pas de les faire parvenir à ceux de Paris, ainsi que le font .elques-uns de vos camarades qui ont *du talent* mais qui sont *odestes* par-dessus le marché... Vous me raconterez tout cela à tre retour; ce qui ne m'empêche pas, en attendant, de crier de in : « Bravo! bravo! »

Quant à vos enfants, n'en soyez pas inquiets un seul instant. a femme est allée faire visite à l'excellente Mme Bitter, qui a le us grand soin de vos deux filles, Victorine et Pauline; elles se ›rtent à merveille ainsi que leur bonne grand'mère, qui aime n Bouffé comme un fils. Les belles-mères de cette nature sont .res, il n'en pousse pas tous les jours de semblables, c'est à oire souvent que la graine en est perdue.

De mon côté j'ai été voir, ainsi que je vous l'avais promis, rnest et Hippolyte, à la pension Aubert, à Vincennes. Santé xcellente, conduite très bonne.

J'ai assisté, dimanche, à une séance très intéressante à l'insti-ıtion des sourds-muets, en allant voir ton frère Gustave, qui ›romet d'être un des élèves remarquables de cette belle institu-ion. Tu n'auras donc qu'à te louer des sacrifices que tu t'imposes pour donner de l'instruction et un état à ce pauvre enfant, frappé d'une cruelle infirmité, et qui, grâce à toi, sentira moins son malheur...

Vous voyez que vous n'avez pas à vous tourmenter, tout ce petit monde va bien, et ne désire qu'une chose, vous revoir bientôt et vous embrasser...

Je répondis, poste par poste :

20 août 1843.

Oui, mon cher ami, nous sommes, Dieu merci, en bonne santé, à part un peu de fatigue, dont je suis largement récompensé, je t'assure.

Puisque tu désires savoir comment se passent mes représentations à Bruxelles, je veux bien te dire, à toi, mon sincère ami, ce que je ne dirais à personne autre. Le public est d'une bonté, d'une indulgence, qui me touchent souvent jusqu'aux larmes.

Chaque soirée, nouvelle fête! Ce sont d'abord des rappels, que je dois croire de bon aloi, attendu que la race des claqueurs salariés est bannie des théâtres de province et de l'étranger; et puis des bouquets, accompagnés, le plus souvent, de pièces de vers; — oui, monsieur, des vers!... dont voici un échantillon :

A Bouffé (*Gamin de Paris*).

Ce Gamin de Paris que tu popularise,
Libre, joyeux enfant, spirituel lutin,
Qui de nos boulevards anime le terrain,
A pu franchir l'Escaut ainsi que la Tamise.
A Londres, à Bruxelle, il a droit de cité...
Il est cosmopolite, et sa célébrité,
C'est à toi qu'il la doit, tu la rends générale;
Non, ce n'est plus l'enfant de notre capitale,
C'est celui de l'Europe, il te doit son succès.
Tu le peins étourdi, facétieux à l'excès,
Léger mais généreux, excellent fils, bon frère;
Il grandit à ta voix! Dès que le déshonneur
Menace sa famille et sa vieille grand'mère,
L'enfant devient un homme, et chez le grand seigneur,
A ton sublime élan, alors qu'il s'abandonne,
S'agit-il de tracer une leçon d'honneur,
Il ne la reçoit plus, c'est lui seul qui la donne.
. . . .
Après avoir surpris le secret d'émouvoir,
Qui t'a donc révélé le terrible pouvoir
De peser sur les cœurs avec ta voix tonnante,
De répandre à ton gré l'horreur et l'épouvante,
Quand l'avare Grandet succombe au désespoir?
. . . .
Je m'arrête, Bouffé, d'autres diront ta gloire;
J'ai voulu constater tes multiples succès
Sur le sol étranger... y dire tes victoires :
C'était au moins le droit d'un poète français!...

Paul Gareau.

Bruxelles, 18 août 1843.

Tu ne me gronderas plus, j'espère? tu vois que je mets la modestie de côté et que j'ouvre l'écluse aux éloges!

Mais rassures-toi, tu me connais, ces louanges exagérées n'étourdissent pas le petit acteur de vaudevilles, qui pourtant mentirait en disant que ces preuves de sympathie ne lui sont pas agréables, mais il ne croit pas pour cela être arrivé à la perfection de cet art que nous adorons.

Maintenant, merci de la nouvelle preuve de dévouement que tu me donnes. Je serai à Paris le 30 de ce mois, pour faire ma rentrée au Gymnase, le 1er septembre; nous causerons de ce dont tu parles dans ta lettre...

Oh! oui, cher ami, je serais charmé de cesser le métier abrutissant que j'ai fait pendant huit grands mois; mais j'ai bien peur que ce dédit énorme de *cent mille francs* ne soit un obstacle insurmontable pour arriver à ce que nous désirons tous deux...

Je m'arrête, l'heure de la répétition m'appelle, je n'ai plus que le temps de te dire encore une fois merci, et que je t'aime comme on aime un frère!

A toi de cœur,

Bouffé.

CHAPITRE XXXIV

Retour à Paris. — Mon engagement aux Variétés. — Mon répertoire. — Cent mille francs à trouver. — Deux prêteurs. — Les Compagnies d'assurances. — M. Debelleyme. — Poirson généreux. — Adieux de mes camarades.

Deux jours après mon retour de Bruxelles, je pris rendez-vous avec Nestor Roqueplan, non pas aux Variétés, mais chez lui. Il fallait garder le plus grand secret sur cette affaire, car si Poirson avait pu s'en douter un seul instant, tout était perdu : il rappelait les auteurs, consentait à leur demande, et me tenait plus que jamais sous sa férule en devenant possesseur de mon répertoire sans lequel il m'était impossible de contracter l'engagement des Variétés, — répertoire qui, proportions gardées, était mon *Molière*...

Lorsque tout fut convenu avec Nestor, je commençai par me rendre auprès des auteurs, afin d'obtenir leur adhésion au transport de leurs pièces aux Variétés. Bientôt muni de cette autorisation, je fus tranquille de ce côté.

Il s'agissait ensuite de réunir les *cent mille francs*

lu dédit, somme moins facile à trouver qu'un dîner à trente-deux sous.

Je possédais, à cette époque, soixante mille francs, fruit de vingt années de travail, et dont la plus grande partie avait été gagnée dans mes congés... car il m'eût été impossible de faire des économies sur les appointements du Gymnase, qui suffisaient à peine aux besoins de ma nombreuse famille. Il nous manquait donc quarante mille francs. Nestor chercha de son côté, et ne trouva rien. Je commençais à désespérer, lorsque mon ami Duhamel, ancien camarade de pension, me conduisit chez M. Bourgoin, fils de l'ex-sociétaire du Théâtre-Français, qui consentit à me prêter vingt mille francs aux conditions suivantes :

« L'administration du théâtre des Variétés s'engage, solidairement avec M. Bouffé, à payer à M. Bourgoin la somme de vingt-deux mille francs, capital et intérêts, de la manière suivante :

« Une somme de cent francs sera touchée tous les soirs sur la recette du théâtre des Variétés, jusqu'à parfait paiement de ladite somme de vingt-deux mille francs. En cas de non-exécution des conventions stipulées ci-dessus, M. Bourgoin se réserve son recours contre M. Bouffé.

« Et, afin que le prêteur ne coure aucun risque, il est bien entendu que M. Bouffé se fera assurer sur la vie. »

Une autre personne me prêta pareille somme, aux mêmes conditions. Nos cent mille francs étaient trouvés; restait à me faire assurer pour une somme de *cent sept mille francs*, comprenant le capital du dédit, quatre mille francs d'intérêts aux deux prêteurs et la prime exigée pour deux années d'assurance....

Je me présentai d'abord à la Compagnie *Royale*, et,

après avoir donné tous les renseignements nécessair(
je reçus de l'employé un bulletin, avec invitation à n
rendre chez le médecin de la compagnie. Le lend
main, à l'heure indiquée, j'étais chez le docteur. Le di
ciple d'Esculape, après m'avoir ausculté, palpé d
pieds à la tête, me dit : « C'est bien, monsieur, je fer
mon rapport au conseil » Deux jours après, j'allai s
voir le résultat de cette expertise. Le même emplo
que j'avais déjà vu me répondit que, d'après le rappo
du docteur, le conseil avait décidé *qu'il n'y avait p*
lieu de m'assurer.....

Me voilà donc certain de n'avoir pas deux ans à v
vre ! c'était, du moins l'avis du *marchand de san*
Il y avait là matière à d'assez tristes réflexions; «
bien ! chose étrange, je ne m'affectai pas une minute.

Ce refus pourtant me préoccupait beaucoup ; je n
doutais de m'adresser à une autre compagnie, cra
gnant d'être repoussé une seconde fois, d'autant plu
que mon physique n'annonçait pas une santé floris-
sante, le service forcé que j'avais eu à faire au Gymnase
pendant l'interdiction m'ayant horriblement fatigué.

Il me fallait cependant obtenir cette assurance exi-
gée avec raison par mes prêteurs, et fort utile pour moi-
même, car enfin j'apportais tout ce que je possédais, et
si j'étais mort sur ces entrefaites, ma femme et mes
enfants se fussent trouvés sans aucune ressource. J'en
étais là de mes réflexions, lorsqu'un soir, à l'orchestre
des Variétés, mon voisin de stalle, dont la figure ne
m'était pas inconnue, m'adressa la parole :

— Excusez-moi, monsieur Bouffé, dit-il, de vous par-
ler d'une affaire que vous avez tentée et qui n'a pa

réussi. Ne croyez pas qu'il y ait curiosité de ma part ; je suis l'ami des artistes, et, toutes les fois que j'ai trouvé l'occasion de leur être utile, je l'ai fait de grand cœur...

Je ne savais où ce monsieur voulait en venir, mais son âge, sa distinction, l'air de bonté et de franchise répandu sur son visage, m'inspirèrent une certaine confiance.

— N'est-il pas vrai, continua mon voisin, que vous désirez vous faire assurer sur la vie, pour une somme de cent mille francs? N'est-il pas vrai encore que la Compagnie Royale vous a refusé ? Eh bien, si vous voulez vous rendre demain, à trois heures, à la Compagnie du *Phénix*, je réponds que vous n'éprouverez aucune difficulté, que vous n'aurez même aucune visite de médecin à subir.

— Je vous remercie, monsieur, mais je serais heureux de savoir à qui je devrai ce service.

— Voici ma carte ; quant au service, il est bien peu de chose, et je suis heureux à mon tour d'avoir pu vous le rendre. N'oubliez pas, demain, à trois heures..

Il me serra la main, et partit.

Cet excellent homme était M. Debelleyme, qui devait, quelques mois plus tard, me nommer tiers-arbitre, à l'occasion d'un procès que Philippe, artiste du Vaudeville, intentait au directeur de ce théâtre.

M. Debelleyme n'avait pas perdu de temps ; je n'eus qu'à me présenter à la Compagnie du Phénix ; l'affaire fut conclue séance tenante, et, deux jours après, j'avais ma police en poche... Seulement, cela n'était pas bon

marché : trois mille francs payés comptant pour *deux années* d'assurance !...

Les *cent mille francs* furent déposés chez M. Thuillier père, chargé de les remettre à M. Poirson en échange de mon engagement.

Possédant l'adhésion des auteurs, la somme du dédit, le contrat d'assurance de cette même somme et mon engagement signé avec Nestor, je pouvais sans crainte prévenir M. Poirson.

L'engagement des Variétés était conclu depuis deux jours, et, le 16 novembre 1843, nous devions répéter généralement *Daniel le Tambour*, comédie en deux actes, pour le jouer le surlendemain. En arrivant ce jour-là au théâtre, où tout le monde était à son poste, artistes, musiciens, choristes, etc., je priai M. Poirson de m'accorder quelques instants d'entretien, et lui appris mon départ du Gymnase.

— Mais cela est impossible ! s'écria-t-il ; vous oubliez que vous avez un dédit de *cent mille francs* ?

— Oh ! non, je ne l'ai pas oublié ! Cette somme vous sera remise demain matin.

— Quel est le directeur qui *ose* payer un semblable dédit ?

— Cela est peut-être, en effet, téméraire, mais cela est, et c'est le directeur des Variétés qui *ose* s'embarquer dans cette affaire... J'ai voulu vous prévenir avant de créer la pièce nouvelle, ce qui eût été une perfidie.

Ce procédé, tout naturel, parut le toucher. Me prenant par le bras, et me conduisant sur le théâtre :

— Messieurs, dit-il, je vous annonce une fâcheuse nouvelle ! M. Bouffé ne jouera pas la pièce que nous

devions répéter; il nous quitte, et n'a pas voulu créer le rôle de *Daniel* qu'il n'aurait pu jouer que quelques fois, et l'abandonner tout à coup, ce qui eût tué la pièce... Je suis certain que vous regretterez autant que moi le départ de votre camarade...

Cette petite scène de famille m'avait ému et gêné en même temps. Je n'ai jamais aimé à poser, encore moins à recevoir des compliments en pleine figure.

— Maintenant, me dit M. Poirson en me conduisant dans son cabinet, voyons, mon cher ami, tout est-il terminé avec les Variétés? votre engagement est-il signé?

— Oui, j'ai signé avant-hier. Je vous assure que ce n'est pas sans regret que je quitte le Gymnase, mais cette malheureuse interdiction me causait une fatigue, un chagrin que je ne pouvais supporter plus longtemps.

— Vous avez tort, mon cher monsieur Bouffé, de vous tourmenter ainsi. N'avez-vous pas, malgré tout, obtenu, ces derniers temps, du succès dans plusieurs créations?

— A quel prix, grand Dieu! En poussant à l'effet, en forçant, en devenant plus mauvais chaque jour...

— Vous vous trompez; si vous étiez aussi mauvais que vous le prétendez, le public, qui n'est pas aussi bête qu'on veut bien le dire, ne remplirait pas la salle ainsi qu'il a fait encore dimanche dernier, où la recette a dépassé 3,800 francs.

Ce chiffre était effectivement fort beau, vu le prix des places à cette époque :

Avant-scène..................	5 fr.
Premières loges................	4 »

Loges de côté..................	3 50
Première galerie...............	4 »
Stalles........................	4 »
Orchestre......................	3 50
Baignoires.....	3 »
Baignoires de côté.............	2 50
Loges de foyer	3 »
Loges de côté.	2 50
Deuxièmes loges................	2 50
Deuxièmes de côté..............	2 »
Parterre......	2 »
Amphithéâtre...................	1 »

— Vous comprenez bien, reprit M. Poirson présence d'un pareil résultat, nous pouvons sou guerre injuste que m'ont déclarée messieurs les s Si l'affaire des Variétés n'est pas complètement née, ou si vous pouvez rompre, je vous offre u gement de cinq ans, moyennant *neuf mille* d'appointements, un jeton de *deux cents francs vingt fois* par mois ; trois mois de congé cha née, non payés, bien entendu...

C'était à n'y pas croire! Était-ce bien le même que j'avais vu refuser d'améliorer ma position blant mon jeton de cinq francs, qui, tout à coup frait un engagement splendide! oui, splendide n'était pas encore le temps où les milliards co les rues, où l'on payait une cantatrice *cinq mille* par soirée, et des chanteuses d'opérettes *huit* et *di francs par mois!* Tant mieux pour elles, granc Je les félicite d'être venues dans le bon mom leur souhaite d'en gagner le double un jour...

Je remerciai M. Poirson de ses offres brillante même libre, je n'eusse pas acceptées, car je ne

tais ni la force ni le courage de continuer un service aussi pénible.

Je lui dis pourtant : « Si je puis vous être utile, je me mets à votre disposition jusqu'à la fin du mois. » Il accepta cette offre qui lui permit de monter la pièce de *Daniel le Tambour*, dont le rôle principal fut donné à l'artiste Delmas, qui le joua fort bien.

Ce n'était pas sans de vifs regrets que je quittais mes excellents camarades du Gymnase; on ne se sépare pas insensiblement de ceux qui, pendant quatorze ans, vous ont donné les preuves d'une sincère amitié. Je regrettais cette famille d'artistes, si bien unie, exempte de rivalités, de jalousie; où les anciens donnaient aux jeunes leurs précieux conseils, et où les jeunes respectaient et admiraient les anciens.

Voici les vers que ces bons amis m'adressèrent, le jour de mon départ :

Non, ce n'est pas *adieu* qu'il faut te dire,
Aucun de nous n'en aurait le pouvoir ;
Non, non, j'en crois cet aimable sourire,
Nous ne devons te dire qu'*au revoir*.
En ton retour nous avons confiance ;
Si tu trahis ce bonheur espéré,
Du temps passé nous aurons souvenance :
On se souvient quand les yeux ont pleuré.

On voit que nous ne nous détestions pas trop...

CHAPITRE XXXV

Texte de mon engagement. — Incident au moment de la signature. — Superstition de Nestor Roqueplan. — Mes débuts aux Variétés. — *Le Gamin de Paris*. — Lafont et le rôle du général.

Et maintenant, veut-on savoir l'exacte vérité sur cet engagement des Variétés qui motiva une foule de commentaires, de réflexions, d'articles de journaux, etc., qui n'étaient pas toujours d'une extrême amabilité pour celui qui écrit ces lignes.

— « N'est-il pas absurde, disait l'un, de payer un dédit de cent mille francs pour posséder un comédien ? » — « On assure, disait un autre, que les appointements de M. Bouffé montent à *quarante mille francs ;* s'il en est ainsi, je plains M. Roqueplan. » — Un troisième ajoutait : « Il est vraiment honteux de voir un acteur plus rétribué qu'un maréchal de France ! » — Et bien d'autres galanteries de ce genre.

Voici, mot pour mot, la copie de ce *monstrueux* engagement qui devait, au jugement du plus grand

nombre, ruiner l'audacieux directeur des Variétés. La rédaction en était fort simple :

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

« Entre M. Nestor Roqueplan, directeur du théâtre des Variétés, d'une part,

« Et M. Désiré-Marie Bouffé, artiste dramatique, d'autre part,

« Il a été convenu ce qui suit, savoir :

« Le directeur engage par le présent M. Bouffé, pour remplir, dans la troupe, tous les rôles de son emploi, et jouer surtout les douze pièces de son répertoire du Gymnase, transporté au théâtre des Variétés, se composant du *Gamin de Paris*, de *la Fille de l'Avare*, *Michel Perrin*, *Pauvre Jacques*, *les Vieux Péchés*, *la Maison en loterie*, *le Père Turlututu*, *les Enfants de troupe*, *l'Abbé galant*, *l'Oncle Baptiste*, *le Muet d'Ingouville* et *le Bouffon du Prince*.

« M. Bouffé s'engage à se conformer au règlement dudit théâtre.

« Le présent engagement est fait aux charges, clauses et conditions qui suivent, et que les parties contractantes s'obligent à exécuter dans tout leur contenu, chacune en ce qui les concerne, moyennant les clauses ci-dessus, fidèlement exécutées.

« Il sera payé à M. Bouffé pour appointements fixes, chaque année, la somme de mille francs par mois ; il touchera en outre un jeton de cinquante francs chaque fois qu'il jouera. Ce jeton lui est assuré vingt fois par

mois; le directeur ne désire qu'une chose, c
M. Bouffé en touche trente à la fin de chaque ı

« Quant aux soixante mille francs que M.
avancés pour compléter son dédit et pour le
n'a demandé aucun intérêt, cette somme lui se
boursée ainsi qu'il suit :

« L'administration s'engage à verser au fc
pouvoirs de M. Bouffé, une somme de cent fr
la recette, chaque fois qu'il jouera.

« Il est bien entendu que cette somme ne
versée pendant ses trois mois de congé, juin, j
août (non payés, bien entendu)...

« Le présent engagement devra commencer le
cembre 1843, pour finir le 1er décembre 1851, et
par conséquent huit années.

« Tout ce qui est ci-dessus convenu sera
sous peine d'un dédit de la somme de cinquant
francs, payables comptant.

« Fait double à Paris, le 14 novembre 1843.

« NESTOR ROQUEPLAN, BOUFF

Un incident curieux s'était produit au mome
conclusion de cet engagement. Après lecture fa
le secrétaire du théâtre, Nestor Roqueplan
plume pour signer.

— A quelle date sommes-nous aujourd'hui ?
da-t-il.

— Au 13 novembre, lui fut-il répondu.

— Le 13?... oh! alors, je ne signe pas; je
mais rien signé un 13, à plus forte raison l'enga

de Bouffé : cela nous porterait malheur à tous deux. C'est de la superstition peut-être, mais j'en suis convaincu.

Puis, montrant à son gilet un bijou composé d'une douzaine de petites chaînes nattées ensemble, arrêtées à chaque bout par un nœud et ayant tout à fait l'aspect d'une corde :

— Tenez, ajouta-t-il, vous voyez bien cette chaîne, elle m'a été léguée par un de mes amis, pauvre garçon qui s'est pendu à la suite d'une perte de jeu. On prétend que la corde de pendu est un talisman, et je le crois, car depuis que j'ai attaché ce bijou à ma montre, tous les bonheurs m'arrivent; vous en avez la preuve aujourd'hui par l'engagement de Bouffé, que je signerai — demain, 14 — avec joie. Vous me trouvez sans doute ridicule? mais, que voulez-vous, chacun a ses faiblesses...

J'avais, on se le rappelle, fait à M. Poirson l'offre acceptée de continuer mon service jusqu'à la fin de novembre. Tout en jouant au Gymnase, je répétais aux Variétés, où je débutai, le 5 novembre 1843, par *le Gamin de Paris.*

Cette pièce faillit bien ne pas être représentée sur ce théâtre... Lafont refusait de jouer le général... Ce beau rôle avait du malheur; on se souvient que Ferville ne l'accepta qu'à ma prière ; ce ne fut également qu'après bien des pourparlers et à la condition qu'on lui ferait un engagement de cinq années avec augmentation d'appointements, que Lafont consentit à le prendre. Il prétendait que ce personnage de *père noble*, lui causerait un tort considérable... Combien il se trom-

pait ! Jamais il n'avait obtenu un aussi brillant su
même dans ses plus beaux rôles ! Il y révéla des
lités dramatiques qu'on ne lui soupçonnait pas. .
ce qu'il pensait devoir lui faire tort lui fit, au cont
grand honneur...

CHAPITRE XXXVI

Un faux sceptique. — Dévouement et bonté de Nestor Roqueplan. — Camille. — Henriot. — Un conscrit soutien de famille. — Les choristes des Variétés. — Bonheur et inquiétude.

Le langage que tenait d'ordinaire Nestor Roqueplan aurait pu le faire prendre pour un sceptique renforcé ; c'était, au contraire, une de ces natures faciles à attendrir et toujours prêtes à secourir une infortune ou à rendre un service.

Quelle tendresse, quel dévouement n'a-t-il pas prodigués à son frère Camille pendant la cruelle maladie de poitrine dont il souffrit plusieurs années! Et quel profond chagrin n'éprouva-t-il pas en perdant pour toujours ce frère adoré !

A peine quittait-il le deuil de Camille, que son beau-frère Henriot mourut, laissant une veuve et des enfants presque sans ressources. Le bon Nestor se fit immédiatement père de famille, pourvut aux besoins de la maison de sa sœur, et fit donner de l'instruction aux enfants. Ces actions ne sont évidemment pas d'un sceptique.

J'ai dit plus haut qu'on trouvait toujours Roqueplan

quand il s'agissait d'un service à rendre. En voici la preuve.

Je racontais un jour devant lui qu'un jeune musicien, violoniste de la Gaîté, que j'avais connu tout enfant, venait de tomber à la conscription, ce qui était d'autant plus malheureux que ce brave garçon soutenait son père et sa mère.

— Vous vous intéressez à ce jeune homme, me dit Nestor, c'est une raison pour que je m'y intéresse moi-même. D'ailleurs, il faut protéger les honnêtes gens; être bon fils est un titre qui en vaut bien un autre; il ne faut pas que ce garçon parte. Je vais vous donner une lettre pour le commandant de la place de Paris.

Quelques minutes après, il me remettait la lettre promise.

— Que votre protégé porte demain matin ce mot au général Sébastiani, en disant qu'il vient de ma part; j'ai de fortes raisons de croire que le général fera droit à ma demande. Je puis vous dire, à vous, ce qui me donne l'espoir de réussir. Il y a quelques années, nous nous sommes rencontrés sur le terrain, Sébastiani et moi, à la suite d'un article assez raide que j'avais écrit dans le *Figaro*. A l'issue du combat, dans lequel je fus blessé légèrement, le général me tendit la main en me disant : « Mon cher Nestor, si jamais je peux vous être utile en quelque chose, adressez-vous à moi, je serai trop heureux de vous rendre service. » Comme je ne lui ai jamais rien demandé, je lui rappelle sa promesse et suis certain qu'il la tiendra ; je le connais, c'est l'honneur incarné, quand il a dit *oui*, c'est bien *oui!*

Le surlendemain, je vis arriver mon conscrit, la figure toute bouleversée; il m'apprit que le général l'avait fort bien reçu et lui avait donné une lettre pour le conseil de révision, mais que ce conseil venait de le trouver bon pour le service, que même on lui avait donné sa feuille de route et qu'il devait rejoindre sous trois jours.

Je me rendis à l'instant près de Nestor et lui appris notre mésaventure. Il écrivit une nouvelle lettre que notre jeune homme porta le lendemain au général qui, en la lisant, ne put retenir un formidable juron : « Sacré nom de ..., qu'est-ce qui m'a f...ichu des b... comme ça ? Quand je dis quelque chose, c'est que ça doit être fait ! Donnez-moi votre feuille de route? — et, la déchirant avec colère : — Vous ne partirez pas, sacrebleu ! fit-il, je vous en donne ma parole d'honneur ! Allez, et restez tranquille auprès de vos parents. »

Notre conscrit partit enchanté de cette réception un peu brutale, mais qui comblait tout ses vœux.

Je communiquai cette bonne nouvelle à Nestor en lui peignant la joie du jeune homme qui désirait lui témoigner de vive voix sa reconnaissance.

— Qu'il ne s'avise pas de ça ! je le *flanquerais* à la porte ! Ce n'est pas moi qu'il doit remercier, c'est vous ; je ne le connais pas, ce garçon, et, si vous n'aviez pas parlé de lui devant moi, il serait à cette heure bel et bien soldat : c'est donc à vous seul qu'il doit de la reconnaissance.

On ne rend pas un service avec plus de délicatesse, d'esprit et de cœur.

Une autre anecdote achèvera de faire bien connaître Roqueplan.

Le théâtre des Variétés préparait une pièce à spectacle intitulée le *Mousse*, dans laquelle les choristes paraissaient d'un bout à l'autre. Les répétitions de cet ouvrage commençaient à onze heures et duraient jusqu'à cinq, presque tous les jours ; les pauvres choristes se plaignaient tout bas de ce travail forcé qui les empêchait de gagner quelques sous en dehors du théâtre. Cela se comprend, les hommes gagnant huit cents francs et les femmes six cents, il leur aurait été difficile de mettre de temps en temps *les petits plats dans les grands* avec un pareil revenu !

Je résolus de saisir la première occasion qui se présenterait pour plaider auprès de Nestor la cause de ces *mal payés*.

Cette occasion ne tarda pas, heureusement pour eux, car, le même jour, Davesne et moi nous trouvant avec Nestor dans le cabinet directorial :

— Chers amis, dit Nestor, j'avais raison de dire que la *corde de pendu* porte bonheur ; savez-vous à combien se montent les recettes de cette année? elles dépassent *sept cent mille francs !*

Cela était vraiment magnifique, étant donné un prix des places analogue à celui que j'ai indiqué dans un précédent chapitre. Quelle meilleure occasion aurais-je pu trouver pour parler de mes choristes?

— Je suis bien heureux, pour vous et pour moi, de ce résultat, dis-je, j'aurais éprouvé un grand chagrin s'il en eût été autrement. Mais, puisque nous avons le bonheur de faire beaucoup d'argent, ne pensez-vous

s, cher ami, qu'il serait gentil de répandre un peu de bonheur sur de pauvres employés qui gagnent à ne de quoi vivre? Je veux parler des choristes; si ıs les augmentiez seulement de cinquante centimes : jour, je suis certain qu'ils vous béniraient.

— Il est charmant, ce Bouffé, avec ses cinquante ıtimes! Vous ne savez donc pas, mon cher ami, 'ils sont dix-huit, et qu'à la fin du mois vos cinante centimes feront dix-huit fois quinze francs. Ce st pas une somme énorme, je le sais, mais il y a un ıux proverbe qui dit « les petits ruisseaux font les andes rivières. »

— Oh oui! je connais ce proverbe, mais le petit isseau où nagent ces pauvres diables n'est qu'un bien nce filet, et si vous leur accordiez la *grande rivière*, nageraient dans la joie.

— Je ne vous dis pas non; j'y penserai.

ia décision ne se fit pas longtemps attendre. Le lennain, avant de commencer la répétition, il s'adressa régisseur :

— Auguste, priez ces messieurs et ces dames des eurs de venir sur le théâtre.

luand tout le monde fut présent :

— Mesdames et messieurs, dit Nestor, je vous once que vos appointements sont augmentés de nze francs par mois.

t, comme ces braves gens se disposaient à le remer- :

— C'est M. Bouffé que vous devez remercier, car t à lui que vous devez cette augmentation.

'oujours le même, ne voulant pas qu'on lui dût de la

reconnaissance ; il prétendait que cela le gênait. Quelle charmante nature et quels rapports agréables nous eûmes pendant les quatre années que j'ai passées sous sa direction ! Quelle différence avec l'autre, grand Dieu !

Il me semblait être dans le paradis et qu'une existence nouvelle s'ouvrait devant moi. J'éprouvais un réel bonheur en voyant chaque jour augmenter les recettes, et pourtant l'inquiétude troublait ce bonheur. Je me disais : « Cette chance continuera-t-elle ? n'est-il pas à craindre que le répertoire que j'ai apporté, une fois épuisé, les pièces nouvelles ne fassent pas d'argent ? » Je pensais à ce cher Nestor qui, n'ayant pas hésité à payer *cent mille francs* pour m'avoir, jouait une partie énorme, et je tremblais qu'il la perdît.

Une combinaison capable de dissiper mon inquiétude me vint heureusement à l'esprit.

CHAPITRE XXXVII.

Déjazet. — Son engagement aux Variétés. — La poule aux œufs d'or. — Mon appréciation du talent de Déjazet. — Déjazet jugée par elle-même. — Mes créations aux Variétés.

Déjazet donnait alors des représentations à Bruxelles. Sans perdre de temps, j'allai trouver Nestor, et abordai franchement la question :

— Vous disiez l'autre jour que nous faisions beaucoup d'argent; vous ne doutez pas du bonheur que j'éprouve de cet heureux résultat, qui dure depuis plus d'une année. Malgré cela, une crainte me poursuit sans cesse : j'ai peur, en vous voyant *mettre tous vos œufs dans le même panier,* qu'un beau jour ces œufs viennent à se casser, et qu'il ne vous en reste que les coquilles, ou, pour parler sans métaphore, qu'il m'arrive un accident ou que je sois malade. Quel ne serait pas mon chagrin si un pareil malheur nous arrivait, donnant raison aux bonnes âmes qui ont blâmé votre audace ! Eh bien ! il se présente un moyen de parer à toute éventualité fâcheuse : Déjazet est libre, elle est à

Bruxelles, où elle termine ses représentations ; si j'étais à votre place, je l'engagerais sans tarder.

Roqueplan ne laissait jamais échapper l'occasion de placer un mot spirituel ou satirique.

— Déjazet ? dit-il, mais *cela n'a plus cours à la Bourse !*

Combien il se trompait, ce cher ami !

Et pourtant, ce fut presque malgré lui qu'il consentit au départ de son beau-frère Henriot pour Bruxelles, où fut conclu l'engagement de Déjazet, à des conditions magnifiques. Mais il y a un vieux proverbe qui dit : « *On ne paie jamais trop cher la bonne marchandise.* »

En 1843, les Variétés se trouvaient en déficit de 160,000 francs ; quatre années plus tard, lorsque Nestor vendit son exploitation à M. Bans, pour devenir directeur de l'Académie royale de musique, il retira ayant, de son propre aveu, gagné 500,000 francs.

Déjazet débuta aux Variétés le 24 février 1845, dans une brillante reprise des *Premières armes de Richelieu*. Son succès fut énorme, et, à dater de cette époque elle marcha de triomphe en triomphe, pendant plus de vingt années. Que de créations charmantes firent la joie et les plaisirs de deux générations !

Je n'entreprendrai pas ici la biographie de Déjazet d'autres plumes plus autorisées que la mienne se sont acquittées de cette tâche aimable. Qu'on me permette seulement d'aborder une question bien délicate. En la traitant, je m'attirerai sans doute une critique sévère ; on me blâmera, moi, comédien, de m'arroger le droit de porter un jugement sur mes camarades. Loin de moi la



rétention de m'ériger en censeur, ou de me croire un
ge infaillible ; j'oserai simplement donner mon appré-
ation sur le talent de cette adorable actrice.
Déjazet possédait, au plus haut degré, le charme,
sprit, la distinction, lançant le mot, souvent leste et
ême un peu croustillant, avec un tact, une finesse, je
rai même une *pudeur* que n'apportent pas toujours
r la scène nos reines d'opérettes.
Je dois pourtant rendre justice à quelques-unes de
s dames, qui, dédaignant ce genre d'excentricité, ne
nt jamais allées jusqu'à la trivialité et semblent avoir
is modèle sur la délicieuse Virginie, qui, je le répète,
nçait le mot comme une flèche et ne manquait jamais
tteindre le but. Mais elle n'était plus dans son élé-
ent quand arrivait ce qu'on appelle au théâtre *la ti-
de*. Sa voix dans la tête ne lui permettant pas de va-
r ses inflexions, de nuancer sa diction, il en résultait
uvent que cette diction devenait un peu monotone.
is le public, sous le charme d'un jeu fin, spirituel et
ne charmante *fantaisie*, ne s'apercevait pas de ce
faut. Il ne s'apercevait pas non plus des invraisem-
nces qu'on lui présentait sous les traits de l'actrice
née. Tantôt c'était le marquis de Lauzun, tantôt le
omte de Létorières, ou bien Gentil-Bernard, Garat,
t d'autres encore.
Ces petits bonshommes étaient si gracieux, si pim-
nts, que l'on se figurait avoir devant soi quelqu'une
ces charmantes statuettes, en saxe, tant recherchées
r les amateurs. On aurait voulu posséder ce bijou
étagère, mais il n'était pas à vendre, Nestor Roque-

plan ne l'eût cédé à aucun prix, car ce bijou était sa *poule aux œufs d'or*.

Cette poule ne se contentait pas de son charmant caquetage; elle chantait d'une façon merveilleuse.

— Déjazet, disait Ponchard, qui s'y connaissait, peut prétendre au premier rang de nos chanteuses... La nature ne lui a donné qu'un filet de voix, mais elle s'en sert avec une adresse incroyable, un art infini. Jamais je n'ai rencontré une meilleure méthode, plus de style et plus de goût; rien n'y manque, c'est la musique incarnée que cette petite femme; je n'ai entendu que mo maître Garat chanter ainsi...

Chollet, Duprez, Rossini lui-même, étaient du mêm avis que le créateur de Georges de *la Dame blanche*.

J'eus le bonheur de causer souvent de l'art dram tique et des artistes avec cette chère Déjazet, dont jugement était aussi fin que juste, et qui s'appréci elle-même avec esprit :

— Je sais ce que je vaux, disait-elle, il faut bien q j'aie quelque talent pour obtenir depuis si longtemps l suffrages du public ; il y aurait fausse modestie de m part à dire le contraire, on ne me croirait pas d'ailleur Oui, je suis l'enfant gâté du public, un vieil enfant, s vous voulez, mais qu'il a la bonté de trouver toujour jeune, ce dont je lui suis très reconnaissante. Cett bonté, croyez-le bien, ne m'aveugle pas, je sais le rang qui m'est assigné parmi nos sommités artistiques, et quoique de trop aimables biographes aient bien voulu pousser la galanterie jusqu'à dire que j'étais *la plus grande comédienne de notre siècle*, semblable prétention n'est jamais entrée dans mon esprit ni dans mon



cœur. Quels titres donneraient-ils donc alors à Mars, à Georges, à Dorval, à Rachel, à Allan, à Rose Chéri, à Plessy ? — Voilà celles que l'on peut appeler les vraies *grandes comédiennes* de ce temps ! Quant à moi, je me contente de la part que le public veut bien me faire ; elle est assez belle, je crois, pour me préserver de toute autre ambition...

C'est ainsi que s'exprimait cette charmante et loyale artiste.

Et surtout, que l'on ne m'accuse pas de vouloir rabaisser son talent ; je n'ai voulu, je le répète, que donner mon appréciation, qu'il est loisible à tous de combattre.

La présence de Déjazet aux Variétés fut une mine d'or pour ce théâtre ; chacune de ses créations fit courir tout Paris. Je me réjouissais d'avoir contribué à cet engagement, dont les résultats si brillants me rendaient la tranquillité d'esprit dont j'avais grand besoin.

J'ai dit la peur, l'anxiété, que j'éprouvais à la pensée que je pouvais tomber malade, cesser mon service, et mettre ainsi Nestor dans une cruelle situation... Grâce au ciel, il n'en fut pas ainsi ; ma santé, quoique chancelante, me permit de jouer presque sans relâche et de créer :

Nogent, dans *le Chevalier de Grignon*, de Mélesville et Bayard ;

Boquillon à la recherche d'un père, de Dumanoir ;

Christian, dans *le Garde forestier*, de De Leuven et Brunswick ;

Jérôme le maçon, de Ba ard et De Biéville ;

Fromont, dans *la Carotte d'or*, de Mélesville, Ar
et Decomberousse;

Charles, dans *les Compagnons du tour de Fra*:
de Lockroy et J. de Wailly;

Pierre Février, de Dubois-Davesne;

Zarillo Mohédani, dans *le Filleul de tout le mon*
de Souvestre;

Léonard le perruquier, de Dumanoir et Claivil

Sainte-Luce, dans *le Pouvoir d'une femme*,
Rozier;

Saboulin, dans *le Buveur d'eau*, de Paulin De
landes;

Monet, dans *le Berger de Souvigny*, de Bayard
De Biéville;

Bonami, dans *Un vendredi*, de Bouchardy.

J'avais raison toutefois de douter des pièces no
velles; la plupart de ces ouvrages n'obtinrent qu'
succès d'estime.

CHAPITRE XXXVIII

Alexandre Dumas Ier. — *Le Garde forestier*. — Intérieur de Dumas. — Une dame de compagnie. — Les tourterelles. — Un troisième acte à faire. — Dumas calculateur. — *La Foire aux idées*.

A l'occasion de la pièce du *Garde forestier*, j'eus le plaisir d'entrer en relations avec Alexandre Dumas père.

De Leuven et Brunswick avaient pris le sujet de cette pièce dans un de ses romans ; ils se rendirent auprès de lui en le priant d'entendre leur scénario, qu'il approuva en partie. Ces deux braves garçons lui proposèrent naturellement de toucher moitié des droits d'auteur.

— Laissez-moi tranquille, répliqua Dumas, je ne toucherai rien que la plume pour travailler à la pièce. Et d'abord, à qui destinez-vous le rôle du forestier ?

— A Bouffé.

— Dites-lui donc de venir après-demain, à midi, causer avec moi.

En arrivant chez le charmant écrivain, je fus reçu d'abord par une fort jolie personne de vingt-cinq ans

environ, vêtue d'une fraîche toilette du matin (peignoir de mousseline blanche, garni de bouillons à travers lesquels on apercevait une transparence rose tendre), coiffée d'un bonnet de dentelle coquet dont les brides roses, nouées sous le menton, encadraient une figure séduisante. Qu'on joigne à cela la distinction et l'amabilité d'une vraie grande dame, et l'on jugera comme moi que l'illustre écrivain n'avait pas trop mal choisi sa dame de compagnie.

Dumas ne tarda pas à paraître. Sa toilette, à lui, était des plus simples : pantalon à pied, chemise rose, pas de gilet, de cravate ni de bretelles. Son énorme chevelure, tout ébouriffée, était semblable à l'une de ces *têtes de loup* dont on se sert pour enlever les toiles d'araignée.

Il m'accueillit de la façon la plus gracieuse en m'invitant à passer dans son cabinet de travail, où je m'attendais à trouver un certain luxe. C'était, au contraire, une retraite d'anachorète, véritable cellule plus longue que large, dont l'ameublement se composait d'un petit bureau, de deux chaises, d'une petite étagère accrochée au mur et supportant quelques volumes. Une grande cage d'osier, placée à côté bureau, retenait captives deux jolies tourterelles, dont le chant plaintif semblait implorer la liberté.

— Vous êtes étonné sans doute, me dit Dumas, que j'endure cette musique un peu monotone ? Mais je tiens à ces deux petites bêtes auxquelles j'ai peut-être sauvé la vie ; elles se sont abattues cet été dans mon jardin, j'ai pu les prendre et les apprivoiser au point qu'elles viennent trottiner sur mon bureau, semblant vouloir



lire ce que j'écris. Vous voyez qu'elles ne sont pas aussi à plaindre qu'on pourrait le croire. Et puis, on assure que ces oiseaux portent bonheur à la maison qu'ils habitent. Mais je ne vous ai pas fait venir ici pour parler tourterelles ; parlons d'affaires. Mes amis, de Leuven et Brunswick, vous ont lu sans doute leur scénario du *Garde forestier?* Ne trouvez-vous pas que cela manque d'effet, de chaleur, en un mot que les scènes dramatiques sont mollement écrites ? Il me semble, de plus, que deux actes sont insuffisants pour développer le sujet, qu'un troisième acte vigoureux, comme je le comprends, donnerait une certaine valeur à l'ouvrage, en fournissant en même temps à l'acteur le moyen de faire valoir toutes ses qualités.

Sans perdre un instant, avec la verve qu'on lui connaissait, Dumas me joua, pour ainsi dire, le troisième acte qu'il avait rêvé et qui, certainement, devait produire un grand effet au théâtre. Je craignis seulement qu'il allât trop loin, habitué qu'il était d'écrire pour des scènes autres que celle des Variétés, ne comportant pas les situations très larges ni très dramatiques.

Au moment où je prenais congé de cet homme charmant, il me dit en me prenant la main :

— Mon cher Bouffé, je ne vous le reproche pas, mais la conversation que nous venons d'avoir ensemble me coûte cent francs.

Et, s'apercevant de ma surprise en entendant cette boutade :

— Cela vous étonne, ajouta Dumas, c'est pourtant la vérité. Oui, cent francs ! jugez plutôt. Je suis en train d'écrire un roman en deux volumes dont le premier,

bâclé en moins de vingt-quatre heures, est déjà sous presse ; le second, que j'ai commencé hier, ira rejoindre son camarade demain dans la matinée. Eh bien ! ces deux volumes me sont payés quatre mille francs ; je viens de vous dire que j'en écrivais un en moins de vingt-quatre heures, c'est donc à peu près cent francs par soixante minutes que je perds quand je ne tiens pas la plume ! Mais je me rattraperai, je travaille très vite, et puis j'ai trouvé le moyen d'économiser du temps. Vous voyez bien ce papier (Dumas avait l'habitude d'employer du papier d'un très grand format), eh bien, je remplis en treize minutes un feuillet qui me prenait un quart-d'heure quand j'avais la faiblesse de retourner la feuille en me servant de poudre ou de buvard. Loin de m'amuser à la ponctuation, je laisse cette besogne à l'imprimeur qui s'en acquitte fort bien. J'ai calculé que, de cette façon, je gagnais deux minutes par feuillet, soit huit minutes par heure : total, pour dix heures, quatre-vingts minutes, ce qui me permet de noircir six feuillets de plus dans ma journée. Vous voyez, mon cher Bouffé, que l'on me calomnie en disant que Dumas ne sait pas calculer. Malgré cela, soyez tranquille, je vous promets de me mettre à l'œuvre très prochainement et de vous faire un rôle superbe !

Je partis enchanté de cette entrevue charmante que j'aurais voulu pouvoir prolonger et dont j'ai gardé le plus fidèle souvenir.

Il arriva malheureusement ce que j'avais prévu. Dumas retoucha la pièce et fit un troisième acte ; on retrouvait dans son travail l'esprit et la vigueur d'un cerveau puissant ; mais la pièce était devenue impos-

à représenter sur le théâtre des Variétés, où les
tions dramatiques ne pouvaient être offertes que
de certaines mesures à un public que les Potier,
runet, les Tiercelin, les Vernet, les Odry avaiens
ire si longtemps. J'étais bien parvenu à lui impo-
drame intime du *Pauvre Jacques* et de *la Fille
Avare*, mais il y aurait eu danger à tenter d'aller
loin dans cette voie.

allut donc, non sans regret, renoncer au travail de
is; la pièce fut représentée en deux actes, telle que
ent écrite de Leuven et Brunswick, et obtint un
joli succès.

inswick et de Leuven n'en étaient pas d'ailleurs
r coup d'essai; ils avaient écrit, en collaboration,
re d'ouvrages dont plusieurs sont devenus cente-
, entre autres *le Postillon de Lonjumeau*, *le
eur de Preston* et *le Roi d'Yvetot*, créés d'une
merveilleuse par l'adorable chanteur et comédien
et, que l'on ne remplaça jamais dans aucun des
de son répertoire.

ès plusieurs tentatives des plus heureuses, les
s auteurs, par la suite, donnèrent au Vaudeville
érie de quatre pièces qui, sous un même titre, *la
aux idées*, furent représentées successivement
int l'année 1849. Elles étaient remplies d'allusions
ques contre la République, qui se montrait vrai-
bonne fille en se laissant vilipender ainsi.

Foire aux idées eut un immense succès. Tous les
salle comble, où le public se partageait en deux
s, dont l'un applaudissait frénétiquement tandis
autre sifflait à outrance. Cette musique discordante

n'empêchait pas le dialogue pétillant d'esprit et d
malignité de rester maître du champ de bataille.

Ce succès arriva fort à propos pour sauver le Vaude-
ville d'un désastre inévitable.

Une idée bizarre était passée par la tête des auteur
de *la Foire aux idées;* ils firent placer dans le vesti
bule, à côté du bureau de location, une espèce de tron
dans lequel le public était invité à jeter ses idées pa
écrit. Chaque jour le dépouillement des notes déposée
dans cette urne fournissait aux vaudevillistes l
moyen de varier les plaisirs du public. C'était tant
une scène nouvelle, tantôt des couplets sur les décre
baroques concernant *le Droit au travail, les Atelie
nationaux* et autres folies rêvées par des cerveau
malades.

Le meilleur de tout cela c'est que le Vaudevill
remis à flot, voguait à pleines voiles, succès qui n
nuisait en rien au théâtre des Variétés son voisin, do
les recettes étaient de plus en plus brillantes.

CHAPITRE XXXIX

Le foyer des Variétés. — La première pièce de Brunswick. — Odry. — Brunet. — Romieu. — Henry Monnier. — Jocrisse et Rachel. — *Les Couturières*. — Les grelots de la diligence. — Romieu et Henry Monnier. — Première rencontre des deux mystificateurs.

Rien de plus triste qu'un foyer d'artistes dont le théâtre ne marche pas ; par contre, rien de plus gai, de plus amusant quelquefois, que celui d'un théâtre en prospérité. Les Variétés se trouvaient dans ce dernier cas ; aussi était-il fréquenté par les auteurs en vogue de cette époque, Dumersan, Dumanoir, Bayard, Mélesville, Gabriel, Brunswick, etc.

Un soir qu'on félicitait Brunswick de ses succès :

— « Eh bien, voyez, dit-il, ce que c'est que la vocation et la ténacité ; si nous avions tenu compte, mon frère et moi, des conseils de notre père, je n'aurais jamais écrit une ligne pour le théâtre, et mon frère Lhérie[1] ne serait jamais monté sur les planches.

1. Lhérie, charmant acteur de genre, distingué, spirituel, en un mot de la bonne école, celle des Potier, des Vernet, des Arnal, des Numa, etc. Cet artiste obtint pendant plusieurs années de vrais et légitimes succès au théâtre des Variétés

« Il faut que je vous raconte l'histoire de ma premiè
pièce ; elle est assez drôle.

« On sait que mon père tient une boutique de bijou
terie et d'objets d'art, rue Vivienne. C'est là qu'au sort
du collège, j'ai passé quelques années comme teneu
de livres; mais, ne me sentant aucun goût pour fair
fabriquer des curiosités rue Saint-Martin ou rue de
Arcis, et les livrer ensuite aux amateurs comme spéci
mens des siècles passés, je m'amusais à écrire de pe
tites comédies, au grand désespoir du père Brunswicl
qui ne connaissait que le commerce, et déclarait qu
tout ce qui ne présentait pas un bénéfice instantan
n'était pour lui qu'une utopie.

« Un beau jour, persuadé d'avoir fait un chef-d'œu
vre, j'obtins de la famille qu'on se réunirait pour e
entendre la lecture.

« Les membres de cet indulgent comité m'appla
dirent de tout leur cœur. Le père Brunswick n'avait p
sourcillé pendant la lecture... »

Brunswick, prenant aux moments voulus l'accen
allemand de son père, nous joua la scène suivante, e
véritable comédien :

— « Eh bien, père, lui dis-je, qu'en pensez-vous ?

— « Eh pien, oui ! ta bièce ne barait bas trop ma
mais il s'agit maintenant de la faire recefoir bar u
tirecdeur.

« Quelques jours après, je lui annonçais que la pièc
était reçue.

— « A la ponne heure, mais guand la rebétera-d-on

— « Bientôt, je l'espère ; je dois la lire aux acteurs l
semaine prochaine.

— « C'est très pien, mais guand sera-t-elle chuée ?
— « Dans un mois, au plus tard.
— « Oui, mais aura-t-elle tu succès ?
— « Je l'espère.
— « Oh ! c'est une pelle chose que l'esbérance, mais, ça n'emblit pas la pourse.

« Un mois plus tard, nouveau colloque :

— « Eh bien, mon père, ma pièce a obtenu du succès.
— « Oui, je sais, mais fera-t-elle de l'archent maintenant ?
— « Les recettes sont très agréables.
— « Oui, mais cela turera-t-il longtemps?
— « Dame, je ne sais pas.
— « Eh pien, j'en suis pour ce que je chai tit, le métier t'audeur est scapreux, tandis que la pichouterie, c'est pien blus certain.

« Enfin, mon bon père, apprenant un jour ce que me rapportaient mes droits d'auteur, me dit :

— « Mon garçon, je vois que tu as pien fait de gontinuer; c'est un pon métier, tu cagnes blus d'archent que moi, mais bense à mettre de godé, on ne sait bas ce qui beut arriver !... »

Ce récit n'offre peut-être rien de bien drôle à la lecture, mais il était très amusant, joué par ce diable de Brunswick avec un naturel parfait.

Odry, retiré du théâtre depuis quelque temps, et à qui je n'avais jamais parlé, entra un jour dans notre foyer, et, venant droit à moi :

— Je viens de te voir jouer la *Fille de l'Avare*, dit-il, j'ai été content de toi, et, comme je ne t'ai jamais rien

donné, je te permets de me tutoyer. Voyons comment tu t'y prendras. N'aie pas peur... Supposons que tu me rencontres et que je te dise : « Bonjour, petit, comment vas-tu ? »

— Ça ne va pas mal, et toi, Odry ? répondis-je.

— Eh bien, tu vois, ça n'est pas plus difficile que ça...

Ceux qui ont connu ce type si original, si amusant, duquel on disait : « Si vous avez le spleen, prenez quelques doses d'eau de riz (d'Odry), et vous êtes certain de votre guérison, » témoigneront de l'efficacité de ce remède. Comment ne pas rire aux spirituels lazzis de l'auteur de la chanson des *Bons Gendarmes*, dont Arnal a célébré le succès dans une *Épître à Odry*, qu'on trouve dans son volume des *Boutades*. En voici le début :

Poète original, dont la muse chérie
Célébra les vertus de la gendarmerie,
Appui de l'innocence, effroi de l'épicier,
Toi qui fis de Pégase un docile coursier,
Tu permettras, malgré ta candeur reconnue,
Qu'à toi la vérité se montre toute nue...

On retrouve, dans les soixante vers qui suivent, l'esprit si fin qu'Arnal apporta toujours sur le théâtre.

Je vois encore l'auteur des *Bons Gendarmes* dans son rôle de cureur d'égouts de la *Canaille* où, par parenthèse, il était moins que *canaille* tout en étant vrai. Il me semble aussi l'entendre chanter l'air de *Guido Ginevra*. Rien de plus grotesque et de plus comique à la fois, qu'Odry se promenant devant la rampe pendant la ritournelle ; lorsque, de sa voix *harmonieu-*

il entamait ce morceau, si joliment interprété par l'adorable chanteur de l'Opéra, les rires éclataient de toutes parts, et le public ne manquait jamais de bisser cette bouffonnerie. Alors Odry s'avançait au bord de la scène, et, la main sur son cœur, disait au public d'une voix émue : « Ne le dites pas à Duprez, surtout, ça lui ferait de la peine. » Ce qui valut, un jour, une brillante ovation au grand chanteur qui se trouvait au nombre des spectateurs de l'orchestre.

On pense bien que je ne fus pas le dernier à fêter ce prince du chant.

Brunet, malgré ses quatre-vingts ans, venait assez souvent passer quelques heures au foyer du théâtre témoin de ses succès, tout heureux de retrouver là quelques-uns de ses anciens camarades, entre autres Lepeintre aîné, qui lui tenait tête dans un feu roulant de calembours.

C'est alors que ce bon Brunet témoignait ses regrets de ne plus jouer la comédie; il aurait voulu, disait-il, mourir *dans un quinquet*.

Il racontait un jour que lui, Jocrisse, avait donné un conseil à Rachel, pour le rôle de Roxane, dans *Bajazet;* la grande tragédienne en avait tenu compte, ce dont il était tout fier.

Il nous disait encore : « Voyez-vous, mes enfants, tout le secret de la comédie, c'est le naturel. Pourquoi ai-je été si bête en scène? — C'est que je m'identifiais avec les bêtises qu'on me faisait dire, et que je ne m'amusais pas à chercher l'esprit... Je n'ai jamais été au Conservatoire, moi ; le genre de rôles auquel je me des-

tinais, et surtout ma petite taille, m'en eussent d'ailleurs fermé les portes; mais je n'ai pas la prétentior de croire que cette institution n'est pas bonne à quelque chose. »

Brunet, étant directeur, poussait à un tel point l préoccupation de la mise en scène, que, dans la pièc des *Couturières*, il voulut jouer le bout de rôle d propriétaire, qui ne paraissait pas devant le public. I avait tout simplement à frapper à la porte du fond, e disant : « *Y a t-il quelqu'un?* » et, n'obtenant pas d réponse, il ajoutait : « *Si vous n'y êtes pas, dites-le, a moins?* »

Le public, en reconnaissant la voix de son acteu aimé, l'applaudissait sans le voir. Le croirait-on? Brunet se faisait un devoir de s'habiller des pieds à la tét pour dire ces quelques mots dans la coulisse. J'ai ét témoin de cet excès de conscience.

Une autre fois, pendant la représentation de la *Dili gence attaquée*, trouvant que le garçon d'accessoire chargé de secouer un collier de cuir garni de grelot pour imiter le bruit des chevaux de la diligence, rem plissait fort mal sa fonction, et que l'effet produit man quait d'exactitude, Brunet s'empara de ce collier, passa autour de son cou, et se mit à galoper derriè la toile de fond, en imitant le trot d'un cheval. Sati fait du résultat, il répéta cet exercice pendant quaran représentations, avec une naïveté charmante.

Nous avions encore le plaisir de voir assez souve peux farceurs à froid, très amusants et surtout très s rituels, Romieu et Henry Monnier.

Romieu, dont la jeunesse n'avait été qu'une longue suite de folies et d'excentricités fut, plus tard, l'un de nos meilleurs sous-préfets. C'est lui qui, le premier, eut l'idée de donner à ses administrés une prime pour la destruction des hannetons, ce qui fut un véritable bienfait pour les cultivateurs.

Dantan jeune, le sculpteur resté célèbre, fit sa charge, en hanneton, la croix de la Légion d'honneur attachée sur l'une des ailes de cet insecte nuisible.

Cette charge eut un énorme succès. Tous ceux qui connaissaient Romieu voulurent posséder le hanneton décoré, qui eut même les honneurs d'une complainte très spirituelle que M. Altaroche publia dans le *Charivari* de cette époque. En voici quelques couplets, sur l'air de *Fualdès :*

I

Ce hanneton incendiaire,
En si grand nombre volait,
Que sa masse obscurcissait
Le soleil qui nous éclaire,
Faisant un bruit si confus
Qu'à Feydeau l'on se fût cru.

II

Romieu, transporté de rage,
Tira son épée et leur
Envoya sa croix d'honneur,
Avec son *Mousse* au visage,
Mais l'animal furieux
N'en devint que plus nombreux.

III

L'insecte comme une teigne,
Rongea tout le sous-préfet,
Commençant par le plumet
Et finissant par l'empeigne.
A l'instant il dévora,
Yeux, pieds, mains, *et cætera.*

IV

Il a brandi son épée
Tant qu'il eut un bras encor,
Mais, lorsque de tout son corps
Sa langue seule est restée,
Cette langue a proféré :
Vive le roi des Francés!

V

Bientôt le garde champêtre
A recueilli ses débris,
Lesquels étaient si chétifs
Qu'en sa poche il put les mettre,
Car il ne restait, je crois,
Que *le Mousse* avec sa croix.

Peu de temps avant sa nomination de sous-préfet, Romieu avait fait paraître, sous le pseudonyme d'Auguste Kernoc, un roman ayant pour titre *le Mousse* et qui obtint un certain succès. C'est ce livre que rappelle la complainte.

Au temps des gamineries de Romieu, on parla un jour devant lui de l'imperturbable sang-froid de Henry Monnier qu'il n'avait jamais vu.

— Je voudrais bien me trouver aux prises avec ce gaillard-là, dit-il.

Une personne présente lui répondit :

— Prenez garde, Romieu, ce gaillard-là est plus fort que vous, et je le crois capable de vous rendre des points au jeu de la mystification.

— Ceci est à voir, et nous verrons, mais promettez-moi de ne pas le prévenir.

Un soir que Romieu et Henry Monnier se trouvaient dans notre foyer, quelqu'un leur demanda depuis quel temps ils faisaient commerce d'amitié.

— Depuis vingt ans environ, répondit Monnier, nous ne nous étions jamais vus avant cette époque et notre liaison se fit d'une façon assez drolatique; demandez plutôt à *Lazarille*, — et il désignait Romieu. Voilà comment ce monsieur, ici présent, s'introduisit dans mon domicile :

« Nous étions en hiver, au mois de novembre. J'étais tranquille au coin de mon feu, mon coucou venait de chanter onze fois, quand on sonne à ma porte. Ma femme de ménage étant partie depuis midi, et n'ayant pas voulu m'embarrasser d'un valet de chambre, pour raisons de moi connues, je vais ouvrir et me trouve en face d'un monsieur assez laid, comme vous pouvez voir, mais aux manières très distinguées, comme vous pouvez le voir encore, et qui me demande très poliment :

« — M. Henry Monnier?

« — C'est moi, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

« — Merci.

« Et, se jetant dans mon unique fauteuil avant même que je lui proposasse de s'asseoir :

« — Oh! dit l'inconnu, je suis rompu de fatigue.

Quelle course, grand Dieu ! Mais vous demeurez au diable ! Et puis, quelle idée baroque vous est passée par la tête d'aller vous percher au cinquième ? c'est éreintant de monter chez vous.

« Aux façons de mon visiteur, je flairai tout de suite un farceur, dépêché sans doute par quelque mystificateur. Dès lors, je me tins sur mes gardes, et, loin d'avoir l'air étonné du sans-gêne de ce monsieur, à qui je me gardai bien de demander son nom, je répondis :

« — Que voulez-vous ! on demeure où l'on peut.

« — Oui, mais c'est bien haut... Vous n'avez rien à m'offrir ?

« — Si, un verre de cassis ; ça vous va-t-il ?

« — J'aimerais mieux manger quelque chose, je meurs de faim.

« — Ah ! vous tombez mal, il ne me reste qu'un morceau de fromage de Gruyère, du pain et du vin.

« — Votre garde-manger n'est pas riche ; enfin ! va pour le fromage de Gruyère, ça vaut mieux que rien. Mais savez-vous qu'il ne fait pas chaud ici ? mettez donc un peu de bois dans la cheminée ?

« Je compris que mon individu cherchait à me mettre en colère et je me promis d'être impassible.

« — Donnez-moi donc des pantoufles, je souffre horriblement dans mes chaussures.

« — Voici les pantoufles demandées.

« — Eh bien ! et la robe de chambre ?

« — Il faudra vous en passer, je n'en ai pas.

« — Je vous fais mon compliment, vous êtes joliment monté.

« — Dame, écoutez donc, je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite.

« — Oh ! je ne vous en veux pas, à la guerre comme à la guerre. J'ai pourtant une chose à vous demander qui vous contrariera peut-être.

« — Voyons?

« — Il me semble qu'il se fait tard ; comme je demeure dans une maison où l'on ne tire plus le cordon après minuit, vous ne voudriez pas me voir coucher dans la rue ?

« Le farceur croyait bien que j'en avais assez, mais pas si bête !

« — Eh bien ! répondis-je, ne vous en allez pas, couchez ici.

« — Où ça ?

« — Avec moi.

« — Ça ne vous ennuiera pas ?

« — Pas le moins du monde.

« Nous nous couchâmes côte à côte et ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain matin, où la scène recommença.

« — Ce n'est pas pour vous flatter, mais vous avez un fichu lit. Enfin, on prend ce qu'on trouve. Si vous n'avez pas de robe de chambre, vous possédez des rasoirs, j'espère ?

« — Et des meilleurs, venant d'Angleterre, de vrais damas... prenez garde de vous couper.

« — Je ne me coupe jamais. Eh bien? et le savon ? et le pinceau ?

« — Voilà, à la pâte d'amande, première qualité.

« — Ah ! vous en êtes encore là ? Vous ne connaissez

donc pas la poudre de savon ? c'est beaucoup plus commode. Enfin ! Maintenant, vous avez peut-être des brosses et du cirage?

« — Véritable cirage anglais, fabriqué rue de la Jussienne, à Paris.

« — Donnez, je suis bien forcé de faire mes bottes moi-même, puisque vous n'avez pas de domestique. Allons, adieu ; je ne vous demande pas un déjeuner puisque votre buffet est veuf de comestibles, mais si vous voulez accepter celui que je vous offre, cela me fera plaisir.

« — Volontiers.

« — Comment, sans me connaître?

« — Vous oubliez que nous sommes camarades de lit.

« — Ah ! décidément, mon cher Monnier, vous êtes d'une belle force, et Romieu vous rend les armes. »

Monnier, prenant tout à coup l'organe de son *M. Prudhomme*, conclut ainsi l'anecdote :

— Voilà, mesdames et messieurs, comment un jour, ou plutôt une nuit néfaste, ce magistrat irréprochable, ce préfet modèle, ce bourreau des hannetons, ce sauveur de l'agriculture frrrançaise, ce grand citoyen qui a si bien mérité de la patrie, est devenu l'une des attaches les plus précieuses de mon cœur d'homme !

Ceux qui ont eu le plaisir d'entendre ailleurs qu'au théâtre ce charmant conteur, peuvent se faire une idée de la manière dont il jouait cette scène, prenant et quittant sans efforts la voix et les attitudes des deux personnages. On ne pouvait être à la fois plus original, plus spirituel et plus amusant.

CHAPITRE XL

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. — M. Bans. — M. Morin et Davesne. — Un congé à Nantes. — Événements politiques. — Une bonne soirée. — Les obsèques du général Bréa. — Une représentation pour les pauvres. — Nos deux fils sans emploi. — Départ d'Ernest pour la Californie — Je tombe gravement malade.

J'ai déjà dit que les relations entre Nestor Roqueplan et moi étaient plutôt celles de deux bons amis que celles qui existent souvent entre directeur et pensionnaire. Je n'avais jamais été plus heureux que depuis mon entrée aux Variétés. Je goûtais un bonheur si parfait que cela me faisait peur. Je me disais : « Cela n'est pas possible, il va m'arriver quelque chose de fâcheux. » — Je ne me trompais pas. La série de mes nouveaux chagrins commença par le départ de Nestor, qui nous quitta pour diriger le grand Opéra, après avoir vendu les Variétés à un M. Bans, millionnaire anglais, n'entendant rien aux choses du théâtre et ne voulant être directeur que pour produire sur la scène Mlle Delorme, qu'il épousa plus tard. Cette demoiselle

était élève de M. Morin, professeur au Conservatoire, que M. Bauce nous donna pour administrateur.

Le jour où ce dernier me fut présenté, je fis observer à Nestor qu'il partait sans penser à assurer une position à son dévoué Davesne, qui n'avait d'autre garantie que sa parole d'honneur.

— Soyez tranquille, répondit M. Morin, Davesne restera avec nous tant qu'il voudra ; c'est un ancien camarade de classe du Conservatoire, que je tiens à m'attacher.

Cette parole me rassura sur la situation de mon ami ; mais on verra plus loin quelle valeur elle avait.

Un engagement m'appelait à Nantes pour y donner dix représentations ; je partis le 1er juin 1848, avec ma femme et notre fille Victorine, confiant sa sœur Pauline à Mme Anglade, leur institutrice, en qui nous avions toute confiance.

Quant à nos deux fils, Ernest et Hippolyte, ils étaient en apprentissage, depuis trois mois déjà, chez M. Marchant, riche fabricant de bijoux, qui les traitait comme s'ils eussent été ses enfants.

C'était ordinairement la bonne maman Bitter qui veillait sur cette petite famille pendant mes congés, mais la mort nous avait ravi cette mère adorée.

J'arrivai à Nantes le 3 juin et donnai, le 5, ma première soirée. La présence d'un nombreux public me prouva que les Nantais s'étaient souvenus de l'artiste qu'ils avaient applaudi en 1837.

Je me réjouissais du résultat de mes premières représentations et pensais que je n'aurais qu'à me féli-

citer d'avoir contracté cet engagement; mais il n'en fut pas ainsi.

Des affiches, placardées sur les murs de la ville, nous apprirent bientôt qu'à la suite d'une formidable insurrection armée, Paris venait d'être mis en état de siège. Le public, on le comprend, ne songea plus guère au spectacle; je me sentais moi-même peu disposé à continuer mes représentations; le théâtre fut donc fermé pendant plusieurs jours. Mais les autorités, voulant rassurer la population, ordonnèrent sa réouverture, et la salle se trouva assez bien garnie pour voir *Michel Perrin* et *les Vieux Péchés.*

Un soir de la semaine suivante, je jouais *les Enfants de troupe*. Le maire de Nantes se trouvait, comme d'habitude, dans sa loge d'avant-scène, car il ne manquait pas une représentation, afin de rassurer ses administrés. Il était dix heures; le premier acte à moitié joué, je me trouvais enscène avec la jeune première, quand tout à coup le maire se pencha en dehors de sa loge, m'interpellant d'une voix vibrante d'émotion:

— Pardon, monsieur Bouffé, dit-il, je vous prie d'interrompre un instant le spectacle; j'ai une communication très importante à faire au public.

Cette intervention causa une stupeur générale.

— Rassurez-vous, mesdames et messieurs, continua le magistrat, je n'ai qu'une bonne nouvelle à vous annoncer. Je reçois à l'instant une dépêche du gouvernement, qui m'apprend que l'insurrection est vaincue sur tous les points, et que Paris est parfaitement tranquille. Croyez que je suis heureux de vous annoncer cette

bonne nouvelle que nous attendions tous avec la même impatience.

Quatre salves d'applaudissements répondirent aux paroles consolantes que venait de prononcer le maire, qui put se vanter d'avoir eu *de l'agrément*, comme on dit au théâtre ; aussi, était-il rayonnant de joie, en me disant : « Continuez maintenant, monsieur Bouffé, c'est à votré tour d'être applaudi, et nous n'y manquerons pas, soyez-en certain. »

La soirée se termina par un rappel de tous les artistes, ce qui en province n'est pas une banalité comme à Paris, où nous voyons rappeler les alcides, les éléphants, voire même les chiens savants, avec le même enthousiasme que nos premiers artistes.

Le surlendemain de cette bonne soirée, nous reçûmes de notre ami Davesne une lettre qui nous rassurait complètement. Nos enfants n'avaient couru aucun danger ; je souhaitai qu'il en fût de même pour tous ceux qui nous intéressaient. Cette lettre nous annonçait que les restes du général Bréa venaient d'être dirigés sur Nantes, sa ville natale, pour y être inhumés dans le tombeau de sa famille.

Deux jours après un bateau à vapeur entrait, en effet, dans le port, et venait s'amarrer au bord du quai. Sur le pont de ce bateau se trouvait un catafalque renfermant le corps du vaillant soldat. Le cercueil, qu'on apercevait à peine, caché sous les fleurs, les couronnes et les palmes, que cette fois on pouvait bien appeler les palmes du martyre, fut entouré par le clergé de toutes les paroisses de la ville, dont les cloches sonnaient le glas. Les prières commencèrent ; les cinquante mil

personnes accourues pour rendre un dernier hommage à la mémoire de Bréa gardaient un silence religieux; mais, quand la bière apparut aux regards de cette foule attendrie, un murmure douloureux se fit entendre et ces cinquante mille assistants, groupés sur les deux rives du fleuve, tombèrent à genoux spontanément, comme à un signal, offrant le spectacle le plus imposant, le plus grandiose et le plus touchant que j'aie jamais vu !

Le cortège funèbre se mit en marche pour se rendre à la cathédrale; le cercueil fut porté à bras par les portefaix du port; ces braves gens, que toute la ville estimait, avaient tenu à honneur de donner cette dernière preuve de dévouement et de reconnaissance au protecteur qu'ils venaient de perdre pour toujours. Plusieurs de ces hommes de bronze, anciens compagnons d'armes du général, président honoraire de leur société de secours, pleuraient comme des enfants sur la mort de leur père.

Par suite de ces événements, je ne pus donner que cinq représentations au lieu de dix indiquées sur mon engagement; mais ceci n'était qu'un bien petit malheur auprès de ceux que la France avait à déplorer.

Je voulus, avant de quitter Nantes, donner une soirée au bénéfice des pauvres. Grâce au concours de tous les artistes de la troupe, nous pûmes organiser une représentation des plus attrayantes, et nous vîmes avec joie le public se rendre en foule au théâtre. La recette fut magnifique. C'est ainsi que le plaisir des uns soulage les souffrances des autres. Je partis le cœur content d'avoir pu contribuer à cet heureux résultat.

De retour à Paris, j'appris d'abord que M. Morin, en dépit de sa promesse, avait congédié son *camarade de classe du Conservatoire*, qu'il avait dit tenir à s'attacher, et dont il se *détacha* d'une façon très brutale. Davesne resta seize mois sans place ; il fut enfin engagé à la Comédie-Française, en qualité de directeur de la scène, fonction qu'il remplit pendant plus de vingt ans à la satisfaction de tous, auteurs, acteurs et directeur, qui demandaient ses conseils et les mettaient à profit. C'était, en effet, une rare intelligence et un véritable artiste, que tous regrettent encore.

Quelques jours après notre arrivée, je reçus de M. Marchant la lettre suivante :

Paris, 16 août 1848.

Mon cher monsieur Bouffé,

Cette malheureuse révolution est venue anéantir toute espèce de commerce et surtout celui des objets de luxe... Je travaillais en général pour l'aristocratie, je me trouve donc tout à coup sans aucune commande, et, pour comble de malheur, je viens de perdre deux cent mille francs, comme actionnaire dans la maison de banque de MM. Bouin ; c'était toute ma fortune. Je n'ai d'autre ressource que celle d'accepter la proposition d'un ami, qui m'appelle à Londres pour me mettre à la tête de sa fabrique... Croyez que je regrette bien vivement de ne pouvoir terminer l'apprentissage de mes deux chers élèves.

Croyez aussi, cher monsieur Bouffé, à ma vive sympathie.

MARCHANT.

Nos deux jeunes gens, après trois ans d'un apprentissage qui nous coûtait six cents francs par an pour chacun d'eux, ne savaient donc plus que faire. Il ne fallait

pas songer à trouver un fabricant qui voulût bien les prendre pour terminer leur apprentissage; l'ouvrage manquait partout. Cependant il était urgent de les occuper à une besogne quelconque, afin de leur éviter les mauvais conseils de l'oisiveté. Hippolyte, le plus jeune, entra au pair dans les magasins du *Gagne-Petit*, où, après quelques années, il devint chef de rayon. Quant à Ernest, il lui passa par la tête de partir pour la Californie. Nous nous y opposâmes d'abord de toutes nos forces, mais il prétendait qu'en empêchant l'exécution de son projet, on lui fermait l'accès d'une fortune certaine. Il fallut donc nous résigner, dans son intérêt, à nous séparer de ce fils bien-aimé. Il partit en emportant une pacotille de marchandises d'une valeur de quatre à cinq mille francs, et quatre mille francs en argent, tant pour le voyage que pour son installation à San-Francisco. Il vit bientôt, dans ce pays, s'évanouir ses rêves de fortune. En moins de six mois, il perdit tout ce qu'il possédait. Je l'aidai le plus longtemps qu'il me fut possible, et, après une lutte de trente années, le pauvre ami fut trop heureux de trouver un emploi de régisseur dans un hôtel français.

Ma santé, depuis longtemps chancelante, ne put résister au chagrin que me causa le départ de notre fils; une cruelle maladie nerveuse se déclara, et, pendant cinq années, je fus incapable de monter sur un théâtre!

CHAPITRE XLI

Consultation de grands médecins. — Le Hameau Boulainvilliers. — Le *Théâtre des Amis réunis*. — Béranger. — Le docteur Bretonneau. — Harmant. — Représentations à Tours et à Orléans. — Une ovation charmante. — Je deviens propriétaire.

Je ne perdis pourtant pas courage ; j'espérais que la Faculté trouverait le moyen, sinon de me guérir, du moins de me soulager pour quelque temps. J'appel donc en consultation MM. Margolin, Boyer, Arnal Chomel ; leurs prescriptions, suivies pendant plus d'u année, ne me firent éprouver aucune amélioration. C princes de la science, ne sachant plus quels médic ments m'administrer, me conseillèrent, avec unanimit d'aller demeurer à la campagne. C'est alors que no vînmes habiter le hameau Boulainvilliers, à Pas (1851).

Nous choisîmes cet endroit parce que nous savions retrouver quelques-uns de nos bons amis : Daves d'abord, qui y possédait une petite maison ; il en occupait une partie avec sa famille, et louait le surplus à ma fille aînée, mariée au fils de mon vieil ami H a-

quette ; — puis Chollet, Mlle Provost, Montaubry et M. Benoît, organiste de l'Opéra.

Ces excellents voisins, en me voyant accablé, résolurent de chasser les idées noires qui envahissaient toutes mes facultés. Ils imaginèrent, à cet effet, de construire un théâtre portatif dans un des salons du hameau, et organisèrent en même temps une troupe de comédiens amateurs, recrutés dans notre voisinage. Le théâtre fut naturellement appelé *Théâtre des Amis réunis*.

Ce titre, en lettres d'or, resplendissait au-dessus du rideau d'avant-scène, car il y avait un rideau, un *vrai rideau*, et qui se relevait, comme dans un *vrai théâtre*.

Les sociétaires me nommèrent directeur à l'unanimité ; Davesne conserva son titre de directeur de la scène, poste qu'il occupait, comme on sait, à la Comédie-Française ; Chollet fut acclamé régisseur général ; Benoît, chargé de composer l'orchestre à lui tout seul, s'en acquitta à la satisfaction générale, en jouant du piano comme il jouait de l'orgue, c'est-à-dire avec un grand talent.

La cotisation de chacun des vingt-cinq membres de la société était de dix francs par mois.

Les deux premiers mois de cette cotisation servirent à nous monter un matériel. Tout le monde mit la main à l'œuvre ; les dames cousaient les toiles et confectionnaient les costumes ; les hommes faisaient la menuiserie et la peinture. Le 10 juin 1852 eut lieu l'inauguration de notre scène. Le spectacle se composait de :

UN A-PROPOS, en vers, de M. DAVESNE, la *première représentation* (*à ce théâtre*) *de :* LES FUREURS DE

L'AMOUR, tragédie burlesque en un acte et en vers. — La *première représentation* (*à ce théâtre*) *de :* LA DOT D'AUVERGNE, vaudeville en un acte. — La *première représentation* (*à ce théâtre*) *de :* LE CAPRICE, comédie en un acte.

La peinture des décors, les répétitions, la mise en scène, m'occupaient et me faisaient, sinon oublier, du moins supporter mes souffrances.

On jouait tous les quinze jours, et l'on répétait tous les soirs en famille. Ces répétitions étaient très amusantes, surtout pour ceux des sociétaires qui, n'ayant aucune vocation pour l'art dramatique, se contentaient de faire partie du public.

On voulut absolument me faire jouer; c'était me prendre par mon faible. Comme mon titre de directeur me donnait le droit de distribuer les rôles, je m'attribuai celui de Bonardin, créé par Potier d'une façon si originale, dans *les Frères féroces ou les haines de famille infiniment trop prolongées.*

Je jouai ensuite Dasnière, dans *le Sourd ou l'Auberge pleine,* et, la troisième et dernière fois, l'Essoufflé, rôle où Potier est resté inimitable, dans la charmante pièce du *Bénéficiaire.*

Dans cette même pièce, Victorine, ma fille aînée, remplissait le rôle de Mme l'Essoufflé, avec le comique et le naturel d'une véritable artiste. Elle eût fort bien joué la comédie, mais un rôle qu'elle joue mieux encore, depuis plus de vingt-cinq ans, est celui d'une excellente mère de famille, applaudie par un mari et quatre enfants qui la chérissent : ce rôle en vaut bien un autre.

Nos soirées étaient vraiment charmantes, et nous firent passer un hiver fort agréable. Cela me donnait l'espoir de remonter bientôt sur un vrai théâtre, espoir trompeur, car je dus renoncer, pendant deux ans encore, au bonheur de reparaître devant ce public qui m'avait donné tant de marques de bienveillance. Ma cruelle affection nerveuse me faisait souffrir plus que jamais. Ah ! si je n'avais pas autant aimé ma femme et mes enfants, j'en aurais eu bientôt fini avec cette torture !

J'en étais là quand Béranger, notre poète immortel, que j'avais le bonheur de connaître intimement, me proposa de me donner une lettre pour le docteur Bretonneau, son ami, habitant Tours, où il avait lui-même séjourné quelque temps.

— C'est un puits de science, me dit-il, que les médecins de Paris appellent lorsqu'ils sont malades eux-mêmes ; allez le trouver, et je me trompe fort s'il ne nous renvoie pas notre cher *gamin* avec toutes les ardeurs de la jeunesse et de la santé.

Béranger ne se contentait pas d'être un homme de génie ; il lui fallait encore satisfaire les désirs de son excellent cœur. Il recherchait toutes les occasions du bien, et n'était jamais plus heureux que le jour où il avait pu rendre un service, ou vider sa bourse pour soulager une infortune. Et cela sans ostentation, sans le tambourinage des journaux, recommandant au contraire à l'obligé de garder le plus grand secret.

Je partis dès le lendemain, accompagné de ma femme et de notre fille Pauline. On était au mois de juin et il faisait un temps superbe.

Arrivés à Tours et à peine installés à l'hôtel, je me rendis chez le docteur; il était absent, et ne devait revenir que dans la soirée. Je reprenais le chemin de l'hôtel, assez contrarié de cette absence, quand le garçon qui m'avait conduit chez le docteur aperçut tout à coup sa voiture; sans que je lui disse un mot, il fit un signe au cocher qui arrêta son cheval. M. Bretonneau, surpris, mit la tête à la portière; l'obligeant garçon lui dit alors, en me désignant :

— Voici monsieur qui a une lettre à vous remettre.

Je m'approchai en excusant l'indiscrétion de mon cicérone, et présentai la lettre de Béranger, qui avait eu la précaution d'écrire son nom sur un des coins de l'enveloppe.

Dès qu'il vit ce nom, M. Bretonneau m'invita à monter près de lui, et nous partîmes au galop. Le docteur ouvrit la lettre, et, après l'avoir parcourue, me dit :

— Mon ami Béranger me prie de vous donner mes soins, c'est une dette dont je m'acquitterai avec bonheur; oui, monsieur, une dette, car je suis votre débiteur sans que vous vous en doutiez : je vous dois bon nombre de soirées agréables, passées au Gymnase quand j'habitais Paris. Vous voyez qu'il y va de mon honneur d'employer tous les moyens en mon pouvoir pour rendre la santé à celui qui m'a procuré tant de plaisir !

Chose bizarre, tous ces compliments m'étaient faits avec une certaine brusquerie.

— Je n'ai pas une minute à vous donner aujourd'hui, continua M. Bretonneau; à quelle heure puis-je me présenter chez vous demain ?

— A l'heure que vous voudrez, je ne dors pas.

— Eh bien! demain matin, à cinq heures, je serai près de vous.

Après m'avoir déposé à la porte de l'hôtel, la voiture disparut.

Le lendemain, à l'heure dite, M. Bretonneau se trouvait assis près de mon lit. C'était un petit vieillard d'une soixantaine d'années, d'une vivacité extrême, dont les yeux perçants vous regardaient jusqu'au fond de l'âme. Le cher docteur était fort laid, mais d'une laideur sous laquelle rayonnait une rare intelligence.

— Voyons, mon cher ami, fit-il, dites-moi bien tout ce que vous éprouvez.

Et, après m'avoir écouté avec la plus grande attention, en consultant le pouls pendant que je parlais :

— C'est bien, je sais à quoi m'en tenir, dit-il ; il s'agit tout simplement de calmer ces malheureux nerfs, et nous en viendrons à bout; rassurez-vous donc, il n'a rien de grave.

— Je souffre pourtant horriblement, jour et nuit, et j'étais venu près de vous dans l'espoir que vous voudriez bien me visiter complètement.

— Ah! je comprends! Vous désirez que je vous palpe des pieds à la tête, que je vous frappe dans le dos et que je colle mon oreille sur votre poitrine, pour vous dire ensuite que vous êtes attaqué d'une grave maladie? Il n'en est rien, Dieu merci, mais, quand cela serait, me croyez-vous assez bête pour vous le dire? Si cependant vous y tenez absolument, nous allons exécuter cette petite comédie, bonne tout au plus à employer avec le commun des martyrs. Quand on a affaire à un

homme intelligent, il est superflu de recourir à ces mômeries... Voyons, avez-vous confiance en moi? Eh bien! à part un calmant que je vais vous préparer moi-même, car les drogues vous seraient plutôt nuisibles que favorables, savez-vous le seul remède possible à l'affection nerveuse qui vous tourmente? c'est la distraction, la préoccupation du théâtre. Il faut nous donner quelques représentations; il y a ici un directeur qui ne fait pas salle comble tous les jours et qui vous recevra à bras ouverts.

— Mais, docteur, je ne me sens pas la force de remonter sur un théâtre?

— Essayez toujours, vous n'en mourrez pas, que diable! D'ailleurs, ne suis-je pas là?

— Mais, je n'ai pas de costumes.

— Vous les ferez venir de Paris, ce n'est pas si loin... Allons, c'est convenu, je passe au théâtre, et vous envoie le directeur. Croyez-moi, les applaudissements qui vous attendent sont un remède plus certain que les cataplasmes et les emplâtres de tous les apothicaires.

Ma femme et ma fille entraient à ce moment.

— Savez-vous, mesdames, poursuivit M. Bretonneau, le régime que je viens d'ordonner à notre cher malade? Tous les trois ou quatre jours, il faut qu'il se gargarise d'une décoction, soit du *Gamin de Paris*, soit de *Michel Perrin*, en un mot qu'il rejoue la comédie, je ne vois pas d'autre remède à sa guérison.

Tout en se dirigeant vers la porte, le docteur aperçut une bouteille placée sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il.

— De l'eau de Vichy.

— Pourquoi faire?

— Les médecins me l'ont ordonnée pour faciliter la digestion.

— Ah! Eh bien, lavez vos bottes avec, ça vous fera le même effet. Allons, décidément, ils ne sont pas forts là-bas!

Et il sortit sur ce sarcasme. Ce petit vieillard, vif comme la poudre, avec son grand regard satanique, sa voix cuivrée, son sourire sardonique, semblait réellement un être surnaturel.

Je ne fus pas peu surpris de retrouver, dans le directeur du théâtre de Tours, Harmant avec qui je m'étais trouvé en relations amicales quelques années auparavant.

— J'ai appris ce matin par le docteur Bretonneau, me dit-il, que vous étiez arrivé à Tours; je suis heureux de vous revoir, de vous serrer la main et de pouvoir vous être utile en quelque chose, c'est, du moins, l'avis du docteur, qui est persuadé que le remède efficace à votre maladie nerveuse serait la préoccupation du théâtre. Je viens donc de sa part, comme *pharmacien dramatique*, vous proposer le médicament que porte son ordonnance, en mettant à votre disposition ma personne, mon laboratoire et mes préparateurs qui se feront un véritable plaisir de vous aider à vous *gargariser* selon la formule.

— Je suis très reconnaissant, mon cher Harmant, répondis-je, de votre offre tout aimable, mais j'ai peur de vous mettre dans l'embarras.

— Ne craignez rien, répétons d'abord; si vous ne pouvez jouer, ce qui n'arrivera pas, j'en suis certain,

vous ne vous en tourmenterez en aucune façon ; j'aurai un spectacle tout prêt pour parer à l'événement. Nous répéterons après-demain. Au revoir, et bonne santé.

Huit jours plus tard, je jouai le *Gamin de Paris*, et je peux dire que je n'ai jamais rencontré plus de bon vouloir, plus de dévouement, plus d'égards que dans cette troupe de comédiens, bientôt devenus mes amis.

M. Bretonneau, qui assistait à la représentation, vint me voir dans ma loge après la pièce, et, de son air diabolique :

— Vous dites que vous êtes malade ! s'écria-t-il, c'est pour rire et vous moquer des médecins, n'est-ce pas ; car vous venez d'être leste et pimpant comme si vous n'aviez que vingt ans.

Ce cher docteur ne pouvait se douter des efforts surhumains qu'il m'avait fallu faire pour arriver à ce qu'il venait de voir et d'entendre. Devant le public, j'étais comme le soldat blessé, qui cache sa souffrance jusqu'à la fin du combat, quitte à tomber après, ce qui m'arriva trop souvent, hélas !

J'eus le bonheur de pouvoir jouer trois fois à Tours. Les *tout petits, petits* médicaments que m'administrait M. Bretonneau me procuraient un peu de calme et de sommeil ; je l'en remerciai du fond du cœur, et nous lui témoignâmes toute notre reconnaissance en lui faisant nos adieux. Je crus qu'il allait me battre lorsque je lui parlai d'honoraires.

— Écrivez-moi de Paris que vous êtes moins souffrant et je serai trop payé, me dit-il ; allez, portez-vous bien et moi aussi.

Le privilège d'Harmant comportait l'exploitation des

théâtres de Tours, Orléans et Blois. Nous nous dirigeâmes sur Blois, où je devais jouer les mêmes pièces que l'on venait de donner à Tours.

Mais je ne pus paraître qu'une fois, m'étant trouvé gravement indisposé pendant huit jours, au bout desquels nous nous rendîmes à Orléans.

En arrivant dans cette ville, nous eûmes le plaisir d'y rencontrer mon ami Vanderburch, qui nous attendait à l'hôtel et qui voulut absolument nous emmener passer quelques jours à son château du *Gamin de Paris*, dont j'ai déjà parlé.

Cette charmante propriété était située à La Chapelle-Saint-Mesmin, petit village à peu de distance d'Orléans, et où l'on se rendait en moins d'une heure, au moyen d'une grande *guimbarde*, appelée omnibus, faisant ce trajet quatre fois par jour, et moyennant vingt-cinq centimes.

Nous acceptâmes l'aimable invitation de Vanderburch, mais à condition que nous payerions pension. Ce cher Vander n'était pas dans une position qui lui permît d'héberger trois personnes pendant plusieurs jours, et d'ailleurs cet arrangement nous mettait à l'aise les uns et les autres.

Vanderburch avait fait l'acquisition du petit domaine avec *armes et bagages*, c'est-à-dire avec toutes ses dépendances, et même un mobilier très curieux datant du siècle de Louis XV ainsi que la maison, ce qui donnait aux appartements un petit air patriarcal plein de charme pour un amateur de bucoliques.

Harmant, toujours rempli d'égard pour l'artiste souffreteux, vint, avec sa troupe, répéter quatre fois chez

Vanderburch afin de m'éviter la fatigue du voyage d La Chapelle à Orléans où je jouai trois soirées.

Mes excellents camarades voulant me donner un témoignage éclatant de leur sympathie, choisirent pou cela le jour de ma dernière représentation. Je jouai *Michel Perrin;* au moment où, après avoir chanté l couplet au public, je me retirais en saluant, je m trouvai tout à coup entouré par les artistes de l troupe qui m'offrirent de charmants bouquets tandi que l'un de ces messieurs m'adressait les vers qu voici :

> Contre les maux de cette triste vie,
> Arme-toi mieux, nous t'en faisons la loi,
> Suis les leçons de la philosophie,
> Si bon pour tous, deviens-le donc pour toi !
> Pardonne-moi cette froide sentence,
> Lorsque le corps par l'âme est dominé,
> L'on ressent moins ses douleurs, sa souffrance :
> Autant que nous, sois l'ami de Bouffé.

Des cris de *vive Bouffé!* retentirent et le public, s mettant de la partie, couronna cette petite fête par se applaudissements. Profondément touché de leur ova tion spontanée, je voulus, avant notre départ d'Orléans remercier mes chers camarades, et les priai d'accepte chacun un souvenir du *Gamin de Paris.*

De retour à Passy, nous trouvâmes une lettre dan laquelle notre propriétaire nous témoignait ses regret de ne pouvoir nous continuer la location de sa maison qu'il se voyait obligé de vendre. Nous allions donc êtr forcés d'abandonner cette demeure, voisine de celle de notre fille Victorine, de son mari et de ses enfants, que

nous avions le plaisir de voir à chaque instant du jour. Il ne nous restait qu'un moyen d'éviter ce nouveau chagrin, c'était d'acheter la maison. J'hésitais à faire cette acquisition, et pourtant l'état de ma santé ne me permettait pas de braver les fatigues d'un déménagement. Enfin, pressé par les conseils de nos amis et les prières de nos enfants, je me trouvai, huit jours plus tard, classé parmi « ces gueux de propriétaires. »

Ce titre brillant ne me rendit malheureusement pas la santé ; je ne pus qu'en 1854 tenter de reparaître en public.

CHAPITRE XLII

M. Marc Fournier. — Une audience du ministre Fould. — Mon ami Giraud. — La princesse Mathilde. — Pétition à Napoléon III, sa réponse. — M. Camille Doucet. — Mes représentations à la Porte-Saint-Martin. — Les frères Cogniard. — — Apparition aux Variétés.

M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, me proposa de donner quelques représentations à son théâtre. Son privilège lui interdisant de jouer le vaudeville, il fallait obtenir l'autorisation du ministère. Ce fut assez difficile; je dus écrire une demande d'audience au ministre (alors M. Fould), rédiger une pétition apostillée par MM. les auteurs, enfin faire de vive voix une demande concernant particulièrement *Michel Perrin*, comme étant un des rôles les moins fatigants de mon répertoire.

— Ce que vous demandez là, mon cher monsieur Bouffé, me répondit M. Fould, est tout à fait impossible. Nous ne permettrons jamais la représentation de *Michel Perrin* sur un théâtre des boulevards; je le regrette vivement, car je serais heureux de vous être agréable.

C'étaient là d'aimables paroles, mais une autorisa-
n eût fait mille fois mieux mon affaire.

En quittant le ministre et passant devant le palais ; Tuileries, je me souvins de ce vieux proverbe : *Il ut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.*

— Pourquoi ne m'adresserais-je pas à l'Empereur? écriai-je.

Mon ami Giraud, le charmant artiste peintre, dont bligeance égale le talent, faisait partie de la société ime de la princesse Mathilde ; j'allai le trouver et racontai ma démarche auprès du ministre dans le : d'obtenir l'autorisation de donner sur le théâtre de Porte-Saint-Martin quelques représentations de piè- de mon répertoire, de *Michel Perrin*, entre autres. joutai que cette autorisation m'ayant été refusée, je llais m'adresser à l'Empereur, en lui rappelant qu'il avait fait l'honneur de venir dans ma loge à Lon- s, en compagnie du comte d'Orsay, et de me témoi- er sa satisfaction après avoir vu jouer précisément *chel Perrin.*

— Votre idée est excellente, me répondit Giraud; je ns présenterai dès demain, si vous le désirez, à la ncesse Mathilde ; elle ne refusera pas, j'en suis cer- n, de remettre votre supplique à Sa Majesté.

Le lendemain, à deux heures, nous étions chez princesse qui nous reçut d'une façon charmante :

— Expliquez-moi, dit-elle, ce que je peux pour vous, croyez bien que je me ferai un véritable plaisir de us rendre service.

Je lui répétai ce que j'avais dit à mon ami Giraud.

— Eh bien, monsieur Bouffé, reprit la princesse,

rédigez une pétition à l'Empereur, rappelez-lui votre entrevue de Londres, apportez-moi cette pétition, et je vous promets qu'avant deux jours Sa Majesté en aura pris connaissance.

Deux jours plus tard, en effet, je recevais la lettre suivante :

Paris, 23 octobre 1851.

Monsieur,

Son Altesse Impériale me charge de vous faire savoir que Sa Majesté l'Empereur s'est parfaitement souvenu de la visite du *prince Louis* à votre loge, et qu'il s'est empressé d'apostiller votre pétition. Son Altesse me charge encore de vous dire que vous recevrez avant peu de M. le Ministre l'autorisation de jouer *Michel Perrin.*

Agréez, etc.

FERRENG,

Secrétaire des commandements de la princesse Mathilde.

Chose étonnante, en dépit de la volonté de l'Empereur et de son ordre au ministre, je ne pus obtenir l'autorisation promise, malgré quinze jours d'attente et plus de dix visites dans les bureaux.

Heureusement, j'avais et j'ai encore le bonheur de posséder l'amitié d'un homme, dont le nom restera dans la mémoire et dans le cœur de tous les artistes qui ont éprouvé les effets de sa bienveillance, pendant qu'il occupait le poste difficile de directeur général des théâtres. On a deviné qu'il s'agit de M. Camille Doucet, à qui je dois, pour ma part, une éternelle reconnaissance, car après tous les services qu'il m'avait déjà rendus, ce fut grâce à son obligeance que je reçus enfin le papier tant désiré.

Mes représentations à la Porte-Saint-Martin commenrent le 14 décembre 1854; j'y jouai tour à tour *ichel Perrin*, *Pauvre Jacques*, *le Gamin*, et *la Fille l'Avare*. Lia Félix se fit beaucoup remarquer en jouant ec talent le rôle principal de cette dernière pièce.

Je donnai vingt et une représentations, du 14 démbre au 25 février 1855 (soixante-dix-huit jours); cela e permettait, comme on voit, de me reposer souvent, pourtant il me fut impossible de continuer — situan cruelle!

Un nouveau traitement ayant apporté un peu d'amélioation dans l'état de ma santé, je pus jouer incidemment x Variétés, quelque temps plus tard.

Au mois de mai de la même année 1855, les frères gniard devinrent directeurs de ce théâtre.

Ces bons amis me faisaient l'honneur de croire qu'en augurant leur entreprise, je leur porterais bonheur. me proposèrent même de m'engager pour une année, que je refusai en leur disant que je consentais à re l'ouverture du théâtre et à jouer autant que mes ces me le permettraient, mais qu'à la seule pensée signer un traité, que je ne pourrais peut-être pas éculer, j'éprouvais une peur effroyable.

Ils me répondirent :

Cher ami,

'est dit, ne parlons plus d'engagement. Viens avec nous qui mons comme un frère. Veux-tu un mois, deux mois, sauf à itinuer s'il y a bonheur pour tous? Donnons l'exemple de ux amis qui luttent de bons procédés : sois le nouveau drau du théâtre des Variétés.

A toi de cœur.

THÉODORE et HIPPOLYTE COGNIARD.

14 mai 1855.

Le 17 juin, les portes des Variétés se rouvrirent au public. Le spectacle se composait d'un vaudeville, de la première représentation, à ce théâtre, des *Enfants de Troupe*, et de la première de *Furnished-Appartment*, charmante comédie en un acte, pleine d'esprit et de situations comiques de bon goût.

Ce spectacle tint l'affiche près de deux mois, et produisit de fort belles recettes.

Je jouai ensuite *le Gamin de Paris*, *les Vieux péchés*, *l'Abbé Galant*, *Pauvre Jacques*, *le Père Turlututu*, etc.

Je pouvais croire que cette fois j'étais sauvé, et que désormais il me serait permis de faire un service actif; mais, de même qu'à la suite de mes représentations à la Porte-Saint-Martin, je me vis contraint d'abandonner la partie et de me confiner de nouveau dans la retraite.

Les soins empressés que me prodiguaient sans cesse ma femme ainsi que mes chers enfants m'aidèrent à supporter cette existence bien pénible pour un artiste passionné pour son art.

CHAPITRE XLIII

ge de Paris. — Bombardement d'Auteuil. — Déménage-t. — Les ambulances d'artistes. — Mme Marie Laurent. — ième déménagement. — La paix. — La Commune. — ième déménagement. — Théodore Haquette. — Matinées atiques du Gymnase. — Mon bénéfice à l'Opéra-Comique.

passerai sous silence les tourments et les chagrins ous éprouvâmes jusqu'à la guerre de 1870.

s retracer ici le tableau des douleurs, des misères privations que les Parisiens endurèrent pendant le six mois, je rapporterai quelques incidents de me lugubre dont nous fûmes acteurs et specta-

27 septembre 1870, les Prussiens établirent leurs ries sur les hauteurs de Sèvres et de Saint-Cloud; mblaient s'obstiner à prendre Auteuil pour point ire. Nous étions résolus à ne pas quitter notre on, malgré les obus qui commençaient à pleuvoir notre jardin, lorsque nous reçûmes de la Préfec- de la Seine l'imprimé suivant :

AVIS ET CONSEILS AUX HABITANTS D'AUTEUIL

Les projectiles qui, pendant le bombardement, tomberont sur la ville, sont des bombes ou des obus; il n'y a pas de moyens pratiques d'empêcher leur pénétration dans les maisons; mais il ne faut pas s'exagérer le danger, nos maisons sont construites de façon à ne pas être facilement démolies.

Il sera probablement nécessaire, et nous conseillons aux habitants rapprochés des fortifications d'évacuer leurs maisons, surtout celles qui renferment *des femmes et des enfants...*

Il y avait deux grandes pages sur ce ton, mais ce que j'en avais lu suffisait pour nous décider à déménager au plus vite. Déménager, cela était facile à dire, mais où trouver un refuge pour six personnes dans un moment où l'on voyait une foule de gens contraints à coucher, pour ainsi dire, à la belle étoile ? Nous eussions peut-être été réduits à cette extrémité sans notre cousine Brinet qui vint à notre secours. Elle nous apprit que nos amis communs, M. et Mme Morel, forcés de s'absenter de Paris pour quelques mois, lui avaient confié les clefs de leur appartement, situé Cour du Commerce, dans la maison qu'elle habitait elle-même, et nous proposa de prendre possession du local vacant, ce que nous acceptâmes avec empressement.

Certains d'être à l'abri du bombardement, nous prenions notre mal en patience, et faisions des vœux pour le succès de nos armes.

Quant à moi, je regrettais que mon âge et ma mauvaise santé me privassent de prendre un fusil, mais je voulus quand même être utile à la défense, et bientôt

notre demeure devint une fabrique de charpie, de bandes, de compresses, enfin de tout ce qui pouvait servir au pansement de nos pauvres blessés. Toute la maison y mit la main, jeunes et vieux, voisins et voisines, et, grâce à un travail incessant de jour et de nuit, car on dormait peu, je pouvais porter chaque jour un paquet présentable aux ambulances établies au Théâtre-Français, à l'Odéon, au Gymnase et à la Porte-Saint-Martin.

Partout je rencontrais comédiens et comédiennes transformés en infirmiers ou en sœurs de charité, et tous montraient une bonté, une douceur et un dévouement sans bornes pour les martyrs de la guerre.

Les ambulances dont je parle étaient organisées avec une rare intelligence; celle du Théâtre-Français surtout se trouvait dans les conditions d'un véritable hôpital; rien n'y manquait. On peut s'en convaincre par le tableau suivant, dû à l'obligeance de l'excellent Verteuil, secrétaire général de la Comédie-Française, et dont l'affabilité est passée en proverbe :

Directeur-administrateur : M. Ed. Thierry; *trésorier :* M. Verteuil; *économe :* M. Guillard; *chargé des écritures :* M. Fournier.

Dames déléguées : Mmes Madeleine Brohan, Favart, Dubois, E. Riquier, Jouassain, V. Lafontaine.

Docteurs : MM. Coquerel, Nélaton, Richet, Firmin, Mallet, Driot.

Infirmiers : Douze employés du théâtre.

A l'Odéon, c'était notre grande artiste, Sarah Bernhardt, oubliant sa frêle santé pour s'occuper, jours et nuits, de ses malades, et secondée dans cette noble

tâche par Mme Lambquin et plusieurs artistes de l'Odéon, entre autres Salvator.

Au Gymnase, même dévouement de la part de M. et Mme Prioleau, Louvel, ainsi que de toutes les dames de la troupe, Mlle Magnier en tête.

A la Porte-Saint-Martin, une grande partie du personnel était, dans un but également charitable, mis sous les ordres de Mme Marie Laurent.

Je vois encore mes chers camarades remplir la tâche qu'ils s'étaient imposée avec une conscience, une abnégation digne de tous les éloges, et ces femmes admirables prodiguer leurs soins et même leur tendresse aux pauvres malades, qu'elles encourageaient à la résignation avec d'angéliques paroles.

Un jour je fus témoin, à l'ambulance de la Porte-Saint-Martin, dirigée par Mme Laurent, d'une scène admirable. On attendait le chirurgien qui devait amputer le bras droit d'un pauvre petit sergent de vingt-trois ans. L'enfant, résigné à son sort, suppliait sa *mère* (c'est ainsi que tous les pensionnaires appelaient avec raison Mme Laurent).

— Vous ne me quitterez pas, disait-il; votre présence me donnera du courage, et vous verrez que je suis un homme qui sait souffrir.

— Soyez tranquille, cher enfant, je serai là, et tout ira bien, grâce à Dieu.

La noble femme accomplit sa promesse; elle tint entre ses mains la tête du patient, qu'elle couvrit d baisers pendant la cruelle opération, et ne quitta cett posture que lorsque tout fut terminé. Cette sublim créature ne mérite-t-elle pas l'admiration de tous, et l

:cès qu'elle obtient chaque jour au théâtre? Oh! ire à vous, madame!

'ai plus tard revu le petit sergent en parfaite santé plein de reconnaissance pour sa bonne *mère* Laut, dont il ne parlait que les larmes dans les yeux.

Mais retournons à la cour du Commerce. Nous vins là (cela pouvait-il s'appeler vivre?) enfin, nous ions tant bien que mal, depuis près de quatre mois, s le local dont j'ai parlé.

Mais, un beau jour, les obus vinrent nous relancer que dans notre passage. Il en tombait de divers cô, carrefour de l'Odéon, place Saint-Sulpice, enfin t le quartier était menacé. Que faire? où aller? ne trouvait plus un coin nulle part; c'était au point, e répète, qu'un grand nombre de réfugiés logeaient s des tentes. Il fallait donc se résigner en se confiant a Providence.

Un soir, notre ami Jules Lebouvier, qui tenait un el meublé place Favart, vint nous proposer de nous mener chez lui, à l'instant même. Dix heures veent de sonner, le temps était horrible; la neige, les lons, le verglas, couvraient le pavé de la rue. Ce fut le plus grand des hasards que nous pûmes nous curer une voiture pour conduire à l'hôtel ma fille line et sa mère, toutes deux malades.

Nous ne quittâmes ce refuge que le 26 février 1871, ır retourner à notre maison d'Auteuil. La paix, sisée le 28 de ce même mois, nous donna l'idée de faire venir notre mobilier, dont la pension de 80 francs r mois courait depuis bien longtemps. Nous pouvions pérer, après tous nos malheurs, retrouver le calme

et la tranquillité dont nous avions grand besoin ; messieurs de la Commune se chargèrent bientôt de nous désabuser. Dès le 18 mars, ils envahirent notre quartier et y construisirent d'énormes barricades, enfermant ainsi nos maisons dans une enceinte fortifiée.

Il fallut donc nous résoudre à fuir encore une fois, mais en laissant derrière nous le mobilier qui avait été réinstallé dans notre maison, et qu'il était impossible d'emporter à travers tant d'obstacles.

Nous savions heureusement où trouver asile. L'armistice conclu le 28 février entre les armées française et prussienne, ayant rouvert les portes de Paris, mon parent et ami Auguste Blanchard, un de nos graveurs les plus distingués, était immédiatement parti avec sa famille pour la maison de campagne qu'il possédait à Luzarches ; ils y restèrent naturellement pendant le joli règne de la Commune. L'appartement qu'ils habitaient l'hiver à Paris, rue de la Victoire, 47, se trouvait donc a notre disposition. Mais le problème consistait à découvrir une voiture qui voulût bien nous transporter ; je ne trouvai que la charrette de notre brave marchand de légumes, qui consentit à nous mener rue de la Victoire.

Je ne raconterai pas les péripéties de ce voyage ; il suffira, pour en donner une idée, de dire que les obus sifflaient à chaque minute sur nos têtes et que nous traversâmes plus de vingt barricades, dont les *aimables* gardiens nous gratifiaient d'épithètes peu parlementaires, accompagnées de gestes menaçants. Partis d'Auteuil à midi, nous n'arrivâmes qu'à trois heures rue de la Victoire. Cela se passait le 16 mai, le jour même

ù la colonne Vendôme fut brisée par une poignee de isérables, à la grande joie des Prussiens, temoins de et acte de vandalisme.

Nous étions installés depuis six jours dans l'apparte- ient de nos amis Blanchard, ignorant ce qui se pas- ait dans les autres quartiers, bloqués que nous étions ar des barricades, quand nous vîmes arriver deux ba- aillons qui nous apprirent que nos libérateurs étaient ntrés la veille dans Paris.

Le lendemain 23, vers deux heures, une voiture s'ar- êtait à notre porte; c'était notre cher gendre, Théo- lore Haquette, qui arrivait de Sèvres, où il remplissait es fonctions de garde général à la Manufacture de orcelaines, qui lui doit de posséder encore son admi- able musée, qu'il préserva des griffes des Prussiens, au éril de sa vie.

Ce cher ami venait nous chercher pour nous recon- luire à Auteuil.

En traversant le rond-point des Champs-Elysées, ous fûmes salués par la chute d'un arbre énorme u'un obus vint briser à quelques pas de notre voiture: ous venions de l'échapper belle!

Nous arrivâmes chez nous sans autre accident. Nos aisons étaient restées debout, mais elles avaient reçu es blessures qui nécessitèrent quatre mille cinq cents ancs de réparations. Les dépenses extraordinaires que ous avaient occasionnées trois déménagements succes- fs, les besoins de la vie de six personnes, dont deux alades, pendant un hiver rigoureux, où les rares enrées qu'on pouvait encore se procurer étaient cotées des prix fabuleux, tout avait mis à sec notre caisse.

J'espérais, malgré mes soixante et onze ans, pouvoir donner de temps en temps quelques représentations, ce qui m'eût permis de combler une partie du déficit que nous venions d'éprouver; mais ce ne fut qu'en 1875 que je pus réaliser cette espérance, en jouant dans les matinées que M. Montigny venait d'organiser au Gymnase, en quelque sorte malgré lui, et dont les résultats dépassèrent toutes les prévisions.

La première de ces matinées eut lieu le dimanche gras, 7 février 1875, je n'y jouai pas; la seconde, donnée le lundi 8 février, se composait ainsi : *le Canotier*, *Pauvre Jacques* et *le Mariage de raison.* Ces représentations diurnes n'avaient lieu que les dimanches et les jours de fête; j'en jouai quatorze dans l'espace de trois mois et demi, moyennant un jeton de cent francs, y compris les répétitions; mais, malheureusement, il ne me fut possible d'en donner que dix en 1876. J'avais donc gagné la somme de *deux mille quatre cents francs* dans l'espace de deux années!

Je retombai malade, et, depuis cette époque, je ne reparus que deux fois en public. La première, le jour de la représentation au bénéfice de Laurent, que j'amenai sur la scène en compagnie de Laferrière, représentation organisée par nos camarades Dumaine et Gouget, deux cœurs d'or que l'on est toujours certain de rencontrer quand il s'agit d'une bonne action; la seconde et dernière, le 10 janvier 1878, dans une matinée donnée à mon bénéfice, au théâtre de l'Opéra-Comique, sous le patronage de la Comédie-Française, et organisée par les soins de mes amis Got et Delaunay.

Je parle de cette représentation pour remercier en-
ıre une fois tous les camarades qui m'ont honoré du
ncours de leur talent. C'est avec bonheur et recon-
ıissance que je retrace ici leurs noms. C'étaient :

Mmes Sarah Bernhardt, Favart, Croizette, Reichem-
rg, Bianca, Martin, Girard, Marie Laurent, Thérésa,
ıcé-Montrouge, Alexis ;

MM. Got, Delaunay, Coquelin aîné, Coquelin cadet,
:bvre, Thiron, Mounet-Sully, Prudhon, Delannoy,
ılvini (tragédien italien), Capoul, Gaillard, Saint-Ger-
ain, Paulin Ménier, George, Derval, Lenormand,
ırbin, Simon Max, Nathan, Ponchard.

Si quelque artiste était oublié dans cette nomencla-
re, qu'il me le pardonne, car l'omission serait tout
fait involontaire.

Voici le couplet d'adieux composé par mon ami Got,
que j'adressai au public à la fin de cette représenta-
ın, dans laquelle je jouai une scène de la *Fille de*
ıvare, avec Got, qui avait gracieusement appris le
le de Menu pour me donner la réplique, preuve nou-
lle de l'excellent cœur du grand artiste et de sa sin-
re amitié pour le vieux comédien :

AIR : *Muse des bois.*

L'âge et le sort, en dépit de mon zèle,
A la retraite, hélas ! m'avaient réduit;
J'étais vaincu, mais l'amitié fidèle
Vient pour un jour me tirer de ma nuit.
Témoin passé, compagnon de ma vie,
Public ami, qui de tout me tint lieu,
Faut-il pleurer quand je vous remercie?...
Faut-il sourire en vous disant adieu ?



Après ce couplet, mes deux chers amis, Delanno Mes Alexis, m'offrirent une splendide couronne, h mage de mes bons camarades du Vaudeville; Dela accompagna ce présent précieux de quelques pa pleines de cœur, qui me touchèrent jusqu'aux la et que je n'oublierai jamais, non plus que celui q a prononcées.

Mais je ne dois pas oublier mon cher petit-fils M rice Haquette, qui ne s'était jamais montré plus dév qu'en cette circonstance. Secondant notre ami Got d ses démarches, et s'occupant de tous les détails de ce fête artistique, il montra une fois de plus combien nous aime, nous qui l'aimons aussi du plus profond nos cœurs.

Et maintenant, que le lecteur me permette de tourner en arrière pour parler de quelques-uns de congés.





sifflé par les Rouennais, je renoncerai pour toujours jouer en province; si, au contraire, ils m'accueill[illegible] avec bienveillance, ce sera une sorte de garantie p[illegible] les autres villes où je me rendrai par la suite. »

Je signai donc cet engagement, et partis moins [illegible]u rassuré sur le sort que me réservaient les N[illegible]or-mands.

Ma première représentation eut lieu le 4 juin.

J'y jouai mon spectacle de prédilection, *Pau-vre Jacques* et *le Gamin de Paris;* il me semblait que ces deux ouvrages devaient me porter bonheur. Je ne me trompais pas ; aussi, par la suite, débutai-je par ces deux pièces dans toutes les villes où je donnai des représentations. J'opérais également, avec les mêmes rôles, ma rentrée au Gymnase, le 1er septembre de chaque année.

Au moment où je parus sur la scène du Grand Théâtre des Arts dans le costume de *Pauvre Jacques*, un silence profond se fit dans toute la salle. Cela ne me surprit nullement, d'après ce que je savais de la sévérité de ce public; mais ce qui me frappa, au point de ne pouvoir m'en rendre compte tout d'abord, ce fut la foule compacte remplissant le parterre de cette immense salle. J'ignorais alors que les Rouennais n'avaient jamais voulu souffrir de banquettes au parterre, et qu'ils préféraient rester debout, afin de n'avoir pas l'ennui de retenir leurs places pendant les entr'actes. Ils laissaient leurs chapeaux au café, et, en rentrant, ils se faufilaient dans les rangs pressés qui, vus de la scène, faisaient absolument l'effet de flots agités. Il arrivait parfois, les jours de grandes recettes,

que les derniers venus, voulant trouver place quand même, étaient enlevés de terre et promenés sur les têtes ou les épaules jusqu'à ce qu'il se présentât une éclaircie qui leur permît de retomber sur leurs pieds...

J'ai été souvent témoin de cette gymnastique, exécutée à la grande joie du directeur, qui préférait de beaucoup, au système des banquettes, le parterre debout qui lui donnait la possibilité de placer cent cinquante personnes de plus.

Mes succès à Rouen furent très grands; cela tint surtout, je crois, à ce que mon physique et ma petite taille me permettaient de jouer, dans la même soirée, *le Gamin de Paris* et le centenaire *Turlututu*, ce que 'aurait pu faire aucun des artistes de la troupe rouenaise, où l'on rencontrait cependant des hommes de ta-nt, tels que Leclère et Félix, qui se sont fait applau-ir longtemps aux Variétés et au Vaudeville; Lemaire, ue nous avons vu, à l'Opéra-Comique, jouer avec suc-ès ce qu'on appelle les *Laruette;* le joyeux Hoffmann, amusant dans plusieurs créations et surtout si spiri-iel dans ses chansonnettes; Mme Louis, jouant les uègnes avec un talent qu'on pouvait comparer à celui e notre regrettée Julienne du Gymnase. La troupe, on voit, était remarquable, et je me trouvais secondé 'une façon qui me rappelait le Gymnase et sa bonne amaraderie.

J'ai dit qu'un seul de ces artistes n'aurait pu jouer us les personnages de mon répertoire; en voici la reuve. Le rôle de *Pauvre Jacques* fut créé à Rouen ar Isouard Nicolo, frère du compositeur; ceux de

Grandet, de *Michel Perrin*, du *Bouffon du Prince*, *Candinot*, *Jacquard*, par Leclère; celui de *Clermont*, par Félix; *le Gamin de Paris*, par Mme Génot, sœur de Léontine Fay; *le Muet d'Ingouville*, par un jeune danseur nommé Alexandre; *les Vieux Péchés*, par Leclère; *les Enfants de troupe* et *l'Abbé galant*, par un jeune premier dont le nom m'échappe; *le Père Turlututu*, par Isidore Dechière.

Si dame nature m'avait gratifié de trois ou quatre pouces de plus, d'une certaine rotondité, du masque de Grassot ou d'Odry, il m'eût été impossible de réaliser ces transformations...

Après avoir donné à Rouen douze représentations pour mon compte et une treizième (par-dessus le marché) pour les choristes, je fis mes adieux au public en lui adressant les couplets suivants :

Air du rondeau de *la Vieille de Suresnes.*

Près de m'éloigner de ces lieux,
Où plus longtemps je voudrais être,
De ceux qui ne peuvent paraître
Je dois vous faire les adieux.

Grandet le millionnaire,
Bien qu'il chérisse son or,
Devant vous encor espère
Quelque jour pleurer son trésor.

L'pauv' *Gamin* est tout malheureux
D'voir déjà finir ses vacances,
Ah! s'il avait d'plus long' dispenses,
I' n' quitterait pas sitôt ces lieux.

Pauvre Jacques, au fond de l'âme,
Forme un vœu qui serait doux ;
Par ma voix il le réclame,
C'est un souvenir de vous.

Du malicieux fantassin,
En vain la verve s'exerce,
D'un fol espoir il se berce,
S'il croit vous quitter sans chagrin.

Bientôt, malgré son envie,
Turlututu va partir;
Mais vous serez de sa vie
Le plus heureux souvenir.

Le Bouffon, le maire danseur,
Le Muet dans son triste langage,
M'ont chargé d'offrir leur hommage;
Accueillez leur ambassadeur.

Le bon curé de village
Vous bénit tous par ma voix
Souhaitez-lui bon voyage,
Et pensez à lui quelquefois.

C'est ainsi qu'en quittant cès lieux,
Où plus longtemps je voudrais être
De ceux qui ne peuvent paraître
J'ai dû vous faire les adieux!

Ces couplets ne sont pas forts, et pourtant ils produi-ent grand effet, furent bissés, et me valurent les ieux les plus chaleureux!...

J'avais donc été accepté par le public qu'on disait roce, et qui se montra si charmant pour moi que je tournai sept fois donner des représentations dans tte ville.

CHAPITRE XLV

Mes représentations au Havre. — D'Harneville. — Une soi
orageuse. — Une provocation en duel. — Mon ami Ochard.
Je fais la connaissance d'Henry Monnier.

Le jour de notre arrivée au Havre, nous nous r
dîmes au théâtre. Voulant garder l'incognito, je p
deux places au bureau, et l'on nous casa dans une l
de baignoire, au fond du parterre. Le spectacle se co
posait de *Bertrand et Raton*, charmante comédie
Scribe, et des *Visitandines*, opéra-comique. La com
die, très convenablement jouée, marcha sans enco
bre, mais il n'en fut pas de même pour l'opéra.

Plusieurs artistes, que devaient remplacer des dél
tants, jouaient pour la dernière fois sur le théâtre
Havre. Parmi ces artistes se trouvait un nommé Bur
qui remplissait le rôle du jardinier dans les *Visit-
dines*. Il paraissait n'être pas positivement adoré
public, surtout du parterre, composé en grande pa
de matelots qui, dès son entrée en scène, le reçur
brutalement à coups de sifflets, et quels sifflets, gra

Dieu !... des sifflets d'équipage! Cette façon d'agir envers un pauvre artiste qui partait et ne devait plus reparaître, ainsi que le disait l'affiche, m'indigna; mais ce fut bien autre chose quand les énergumènes du parterre, jugeant les sifflets insuffisants, allèrent chercher une cloche de bateau à vapeur et l'amarrèrent à une banquette (car ces messieurs, plus douillets que les Rouennais, préféraient être assis, ce qui ne les rendait pas plus aimables). Chaque fois que l'infortuné Burck entonnait un air, ces brutes l'accompagnaient de sifflets et du son de cette horrible cloche, qui faisait un tapage infernal.

Un monsieur, placé au parterre devant notre loge, sifflait comme un furieux et criait à perdre haleine : « A bas l'acteur! à bas l'acteur! » — Ce monsieur m'agaçait terriblement; je trouvais absurdes et ignobles ces démonstrations, ces insultes, s'adressant à un pauvre diable d'artiste qui ne me paraissait pas plus mauvais que bien d'autres. Enfin, à bout de patience, je ne pus m'empêcher de dire assez haut pour être entendu de notre voisin : « C'est vraiment de la lâcheté d'humilier et d'insulter un homme, quand on sait qu'il ne peut ni riposter, ni se défendre ! »

Quelques instants après, le rideau baissa ; je me disposais à me rendre sur le théâtre pour consoler, autant que possible, la pauvre victime, quand on frappa à la porte de la loge. J'ouvris, et me trouvai face à face avec mon enragé siffleur.

— Monsieur, dit-il, vous m'avez insulté, et je viens vous en demander raison.

— Les paroles que j'ai prononcées, monsieur, répon-

dis-je, ne s'adressaient pas à vous seul, mais encore tous ceux qui agissaient comme vous; si vous vous trouvez offensé, je suis à vos ordres.

Cette explication avait attiré plusieurs personn parmi lesquelles se trouvait précisément M. D'Harn ville, le directeur du théâtre, qui ne se doutait pas mon arrivée au Hâvre.

Très étonné de me trouver là, il fendit la foule c nous entourait.

— Comment, c'est vous, Bouffé? dit-il, je vous croy encore à Rouen?

A peine D'Harneville eut-il prononcé mon nom, q la colère de mon antagoniste tomba comme par e chantement.

— Vous êtes monsieur Bouffé? s'écria-t-il, ce b Michel Perrin que j'ai applaudi si souvent à Paris? A que je vous demande pardon!... Pour me prouver q vous ne m'en voulez pas, permettez-moi de vous serr la main, et soyez assuré que je ne sifflerai pas pe dant vos représentations au Havre!...

C'est ainsi que l'intervention de D'Harneville m pargna peut-être une balle dans la tête ou un co d'épée dans la poitrine.

Il était à souhaiter que mes représentations fisse beaucoup d'argent, car D'Harneville m'avoua qu'el arrivaient à propos pour combler le déficit de caisse.

— Je comptais, me dit-il, sur les débuts de troupe d'opéra pour réaliser quelques belles recett mais, tous mes chanteurs ayant réussi, je suis ruiné

— Je croyais, au contraire...

— Vous allez comprendre. Ordinairement les débuts, ceux des chanteurs surtout, sont très orageux, depuis que les Havrais ont exigé du grand opéra, prétendant que le Havre ne devait pas être au-dessous de Rouen, et voulait des sujets de même valeur, c'est-à-dire des ténors à vingt-quatre mille francs, et tout le reste à l'avenant. Cette année, j'ai eu le malheur de tomber sur des artistes d'un incontestable talent, acceptés avec enthousiasme dès leurs deuxièmes débuts : adieu mes recettes!

— Je comprends moins que jamais votre désespoir.

— Attendez! Ce que je vais vous dire est bizarre, mais malheureusement trop vrai. Les Havrais ont l'habitude de venir en foule à l'époque des débuts; j'ai vu souvent tomber trois ou quatre ténors, quatre ou cinq barytons, autant de premières basses et un certain nombre de chanteuses; tout cela nous faisait une quarantaine de bonnes soirées. Quand les débuts sont heureux, ainsi qu'il est arrivé cette année, le public dit : « L'honneur est satisfait, le théâtre du Havre possède des artistes de premier ordre; c'est tout ce qu'il nous faut. » Et il ne vient plus que rarement entendre ces artistes qu'il a acclamés. Comprenez-vous, maintenant?

— Parfaitement, et je vous plains de tout mon cœur.

— Je donne *Robert le Diable* demain, si je fais mille francs, cela sera superbe; vous voyez que j'ai besoin de vos représentations pour être sauvé.

Ces représentations furent heureusement très suivies et très fructueuses; j'eus ainsi la consolation de préserver ce bon D'Harneville d'une catastrophe inévitable.

Pendant notre séjour au Havre, nous logeâmes chez mon vieux et cher ami Ochard, professeur de dessin du collège et de l'école gratuite de la ville, peintre de genre d'un certain mérite, dont l'atelier était fréquenté par quelques artistes et amateurs. J'eus le plaisir d'y rencontrer Henry Monnier, que je n'avais jamais vu. Il paraît que je lui plus tout d'abord, car il me dit à brûle-pourpoint :

— Voulez-vous être mon ami, comme vous êtes celui d'Ochard ? Voulez-vous que je vous dise *toi*, et que vous me disiez *tu* ?

Comme je ne demandais pas mieux que de me lier d'amitié avec ce spirituel original, je lui tendis la main en répondant :

— C'est beaucoup d'honneur que *tu* me fais; je pourrai dire maintenant que je suis l'ami d'Henry Monnier, ce qui n'est pas à dédaigner, M. Prudhomme ne jetant pas son amitié à tort et à travers.

Monnier nous faisait le plaisir de venir souvent dîner avec nous chez l'ami Ochard, où nous étions en pension. La petite femme de mon ami s'entendait parfaitement avec la mienne, — elles étaient si bonnes toutes deux ! — les dépenses de la maison se faisaient en commun, et le ménage à quatre marchait comme sur des roulettes. Quelle différence avec l'hôtel !... Il nous semblait être en famille.

Les causeries de ces artistes étaient charmantes et pleines d'esprit. Qu'Henry Monnier surtout était aimable et amusant, quand cela lui plaisait, ce qui n'avait pas lieu tous les jours, surtout quand on lui demandait de

raconter quelque chose! Aussi nous gardions-nous bien de commettre cette maladresse.

Entre autres histoires curieuses, il nous raconta qu'un jour, étant invité à un dîner suivi d'une soirée, il s'aperçut que l'amphitryon comptait sur lui pour distraire la société.

— Bon! se dit-il, on veut me faire payer mon dîner, j'attends l'addition.

Le maître de la maison ne tarda pas à la lui présenter en ces termes :

— Mon cher monsieur Monnier, voulez-vous être assez bon pour nous jouer une scène de votre charmant répertoire ; on dit que vous êtes si amusant?

— Je ne demande pas mieux, répondit l'artiste, j'en ai même préparé deux nouvelles, très réjouissantes, et ce sera la première fois que je les exécuterai en public; mais il me faut des accessoires que vous n'avez peut-être pas sous la main?

— Oh! parlez, vous aurez tout ce qui vous sera nécessaire.

— Très bien : qu'on m'apporte d'abord deux cardes et un matelas, je le carderai devant vous; ensuite je me poserai douze sangsues quelque part; pour cette scène, les dames auront l'obligeance de se retirer dans la pièce voisine...

Il fallait voir l'ébahissement de la société. Monnier ne demanda pas son reste; il prit sa canne, son chapeau, salua et sortit, enchanté d'avoir mystifié l'imbécile qui avait eu la prétention de lui faire jouer le rôle de bouffon!

On voit que Monnier ne faisait pas aussi bon marché

qu'on aurait pu croire de sa dignité d'homme et de comédien.

Nous nous quittâmes en nous promettant bien de nous revoir souvent à Paris; l'amitié qui nous unit bientôt ne s'éteignit qu'à la mort de ce charmant artiste.

CHAPITRE XLVI

Le théâtre de Nantes. — Les dames au spectacle. — L'artiste *siffleur*. — Cavalcade et conduite. — Déjeuner à l'auberge. — Les anguilles lilliputiennes, l'omelette difficile. — ANGERS. — *Michel et Christine*, joué par deux personnages. — RENNES. — Les étudiants de l'école de droit. — Fête charmante.

A Nantes, nous descendîmes *hôtel des Voyageurs*, situé à quelques pas du théâtre.

Je donnai ma première soirée le 5 juin 1838. Mon répertoire plut beaucoup ; il est vrai qu'on n'y trouvait pas un mot qui pût effaroucher une jeune fille, aussi mes représentations furent-elles très suivies, par les dames surtout. En vrais chevaliers français, les Nantais avaient la galanterie de laisser toutes les places de première galerie aux dames, qui, dans leurs toilettes d'été, offraient le plus délicieux coup-d'œil.

Je veux raconter un fait bizarre dont je fus témoin au théâtre de Nantes.

Je me trouvais un soir au nombre des spectateurs ; on jouait *Fra-Diavolo*, où débutait, dans un infime emploi, un pauvre garçon que le parterre sifflait impitoyablement. Voyant qu'il lui serait impossible de se

faire entendre, l'acteur prit un parti désespéré et bien humiliant ; il s'avança vers la rampe d'un air suppliant, salua, et s'exprima en ces termes :

— Messieurs, j'ai une femme et trois enfants; je devais gagner ici dix-huit cents francs, cela nous aurait suffi pour vivre. Vous me renvoyez, c'est votre droit, mais puisque je n'ai pas eu le bonheur d'obtenir votre suffrage comme chanteur, permettez-moi de vous faire juges d'un autre talent que je possède.

Et il se mit aussitôt à siffler des airs d'opéra d'une façon si charmante qu'on applaudit de tous côtés. Cette audace lui valut de rester à Nantes plusieurs années, et le public, chaque fois qu'il parut en scène, ne manqua jamais de lui demander :

— Le sifflet? le sifflet?

L'anecdote n'est-elle pas singulière ?...

La clôture de mes représentations eut lieu le 27 juin; nous fîmes, le même soir, nos adieux à mes camarades, qui me réservaient une bien agréable surprise.

Le surlendemain, notre voiture, toute chargée et tout attelée, nous attendait dans la cour de l'hôtel. Il était dix heures du matin, nous allions partir, lorsque nous vîmes arriver une cavalcade et deux calèches. C'étaient mes excellents camarades, dames et messieurs, qui venaient nous faire la conduite jusqu'au premier relai. Le directeur du théâtre et quelques habitués des coulisses avaient tenu à faire partie de cette espèce de cortège.

Le temps était magnifique, et dans les villages que nous traversions, les paysans nous regardaient avec curiosité. Ils nous prenaient sans doute pour une

troupe de saltimbanques, ou les pensionnaires d'un cirque, promenés comme réclames vivantes, suivant la coutume des entrepreneurs de ce genre de spectacle.

Notre petit voyage se fit très gaiement. Arrivés à la poste où devait nous quitter notre aimable escorte, je voulus que tous déjeunassent avant de retourner à Nantes.

On conduisit à l'écurie les chevaux qui, eux aussi, avaient besoin de se restaurer, et nous entrâmes dans l'unique auberge du pays. Je demandai à l'hôtesse, une bonne grosse mère d'une cinquantaine d'années, ce qu'elle pouvait nous servir.

— Hélas! mon enfant, dit-elle, je n'ai que quelques petites anguilles.

Je les connaissais, ces petites anguilles; je m'étais amusé à en pêcher dans la Loire, et je me rappelais que la plus énorme était grosse comme le petit doigt.

— Mais, vous avez autre chose que vos anguilles?

— Oh! oui, j'ai une vingtaine d'œufs, du beurre, du fromage et de la salade.

— Nous sommes sauvés alors, m'écriai-je; vous allez frire vos *aiguilles à tricoter*, je ferai une omelette, vous nous éplucherez une salade, et nous déjeunerons comme des princes.

A l'instant, une fille de service mit vingt couverts dans une grande salle attenant à la cuisine, dont la porte resta ouverte.

Pendant que nos amis s'attablaient, Mme Bouffé avait tiré de la voiture quelques provisions, entre autres un poulet rôti, deux bouteilles de bordeaux et quelques

fruits, car nous ne nous embarquions jamais sans biscuit et nous prenions souvent nos repas dans cette même voiture, ce qui nous épargnait une perte de temps et ménageait notre bourse, ces coquins d'hôteliers ou d'aubergistes ayant l'habitude d'écorcher vifs ceux qui ont le malheur de voyager en poste.

Un des plus adroits convives découpa le poulet que Mme Bouffé venait d'apporter.

Quant à moi, je me mis à confectionner l'omelette promise. Je retroussai mes manches, me ceignis d'un tablier de cuisine, cassai les vingt œufs de l'aubergiste dans un saladier, fis hacher des fines herbes, battis et versai le tout dans une énorme poêle.

Mais, le moyen d'arriver à faire cuire une masse pareille sans qu'elle fût brûlée d'un côté et pas cuite de l'autre? Je trouvai vite ce moyen; il s'agissait tout simplement de retourner l'omelette comme une crêpe.

J'étais, on se le rappelle, très fort à ce genre d'exercice ; mon amour-propre de cuisinier voulut des témoins de mon savoir-faire. Interpellant mes convives, en tenant la vaste poêle à deux mains :

— Tenez, leur dis-je, voilà comment on retourne une omelette.

Des cris de terreur s'échappèrent alors de toutes les poitrines ; tous les yeux étaient fixés sur moi ; chacun tremblait de voir le plat principal du déjeuner s'éparpiller sur le plancher; moi-même, je l'avoue, je n'étais pas très rassuré, mais il n'y avait pas à reculer. Je risquai donc *le paquet* et le fis sauter comme une mince crêpe, aux applaudissements de tous les spectateurs

qui me proclamèrent à l'unanimité gâte-sauce de première classe.

Ce déjeuner, très gai, fut suivi de charmants couplets, composés et chantés par mon camarade Chambéry, et que je tairai par modestie. Nous fîmes nos adieux en embrassant ces chers amis qui nous souhaitèrent un heureux voyage.

Il était deux heures lorsque nous nous mîmes en route pour Angers, où nous arrivâmes le 30 juin, ainsi que le portait mon engagement avec M. Poirrier.

La troupe de cette ville était vraiment très convenable. Je ne dirai pas que j'y rencontrai des Got, des Delaunay, des Worms, des Coquelin, — il n'en pousse pas en abondance de ces comédiens-là ; — mais je ne trouvai nulle part plus d'entente et de dévouement.

Je ne quitterai pas Angers sans raconter une représentation drôlatique à laquelle nous assistâmes, quelques jours avant notre départ pour Rennes.

L'affiche d'un cirque installé sur une des places de la ville annonçait, outre *le Cheval gastronome*, *la Poste aux chevaux*, *le Saut des barrières*, celui des *banderolles*, etc., etc., une représentation de *Michel et Christine*, vaudeville en un acte de M. Scribe, auteur de *la Juive*, de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et de tant d'autres chefs-d'œuvre ! ! ! (*sic*). Tous ces titres étaient en très gros caractères, dans l'espoir sans doute d'amorcer le public en lui faisant croire qu'il allait entendre quelques fragments de ces opéras.

Chacun sait (qui ne connaît *Michel et Christine?*), chacun sait, dis-je, que les personnages de cette pièce sont Michel, Stanislas et Christine. La troupe de comé-

diens nomades ne se composait sans doute que de deux artistes, car on avait supprimé le personnage de Stanislas. Michel était chargé de le remplacer, et voici l'ingénieux moyen qu'avait trouvé le *dérangeur* de la pièce de Scribe. Chaque fois que Stanislas devait paraître, Michel entrait en scène :

« Je viens, disait-il, de rencontrer M. Stanislas qui m'a dit :

Pour un soldat qui n'en a pas l'usage
Ça gène un peu, mais cependant, etc.

ou bien encore :

« Ah! le pauvre homme, il a bien du chagrin; en voyant que vous ne l'aimez pas, il me disait tout à l'heure :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer...

Il en était ainsi jusqu'au dénouement. L'orchestre de cet établissement équestre ne se composant que d'instruments de cuivre, ne pouvait accompagner les couplets; mais le directeur, qui, comme Guzman, ne connaissait pas d'obstacles, avait eu recours à un moyen aussi simple que peu harmonieux; il faisait soutenir les chanteurs par un frôlement de cymbales et un tremolo de grosse caisse, le tout pianissimo.

Je n'invente rien; j'ai assisté, ainsi que plusieurs de mes camarades, à cette cacophonie probablement unique dans son genre.

Nous donnâmes à Rennes les mêmes spectacles qu'à Angers.

Je n'avais pas encore rencontré un public aussi enthousiaste. Les étudiants de l'école de droit, trois des leurs surtout, me témoignèrent une sincère amitié ; ils se nommaient Langlois, Clarette et Portalès, tous trois artistes dans l'âme. J'avais connu Langlois faisant son droit à Paris; je l'avais vu souvent chez mon ami Davesne. Je le retrouvais avocat à la cour de Rennes, ami intime de Clarette et de Portalès qu'il me présenta le lendemain de mon arrivée. Toute l'école assistait à mes représentations; aussi chaque soirée fut-elle une fête : bouquets, rappels, rien n'y manquait. Mais ces aimables jeunes gens me réservaient une bien autre récompense.

Voici ce qu'ils imaginèrent pour le jour de ma dernière représentation. Ils convinrent avec M. Poirrier qu'aussitôt le spectacle terminé et le public sorti, pendant que je me déshabillerais, les machinistes mettraient les décors à la *reculée*, afin de laisser toute la scène libre, qu'on n'éteindrait ni le lustre ni la rampe, que ces messieurs s'introduiraient par l'entrée des àrtistes et se rendraient sur la scène dans le plus profond silence. Cela se fit sans que j'entendisse le moindre bruit, et pourtant ma loge se trouvait dans le couloir qui touchait à la scène. Une fois ces messieurs formés en cercle sur le théâtre, M. Poirrier vint me dire qu'il désirait me consulter sur un décor qu'il venait de faire poser. Ne me doutant pas le moins du monde de ce qui allait se passer, je suivis le directeur et me trouvai bientôt au milieu de l'assemblée. Pas un cri, pas un ap-

plaudissement; le mot d'ordre avait été donné par les organisateurs de cette fête. Ces chers amis savaient que ma pauvre santé ne me permettait pas de supporter de grandes émotions. Deux d'entre eux seulement s'approchèrent de moi; l'un tenait un joli vase en cristal monté en argent, sur le couvercle duquel étaient gravés ces mots :

L'École de Droit de Rennes à Bouffé. — 1838.

L'autre m'adressa les paroles suivantes : « Je viens, au nom de tous mes camarades de l'école de droit, vous prier d'accepter ce faible souvenir comme gage de notre vive sympathie, et vous témoigner tous nos regrets de vous voir nous quitter sitôt. Nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir! »

Je ne sais trop ce que je répondis à cette aimable allocution, tant j'étais ému. Bien d'autres émotions m'étaient encore réservées. Les étudiants voulurent me reconduire à mon hôtel, situé près du théâtre. Langlois et Clarette me prirent chacun un bras, et nous partîmes, suivis de tous leurs camarades. Le public nous attendait sur la place que nous devions traverser et formait une haie au milieu de laquelle passa cette espèce de cortège... Je devrais peut-être m'arrêter là... mais, ma foi, tant pis! on en pensera ce qu'on voudra, ces souvenirs sont trop doux à mon vieux cœur d'artiste pour que je n'aille pas jusqu'au bout de mon récit. N'ai-je pas éprouvé assez de chagrins pour qu'on me permette de rappeler ici quelques rares instants de bonheur... Le public et une foule de curieux formaient donc la

haie sur le parcours du théâtre à ma demeure ; les mots les plus flatteurs partaient de cette foule, les bravos, les applaudissements m'accompagnèrent jusque dans la cour de l'hôtel, dont toutes les croisées s'illuminèrent comme par enchantement.

Je montai à notre appartement où m'attendait ma chère femme, que ce bon M. Poirrier avait accompagnée, en voyant bien qu'il m'était impossible de le faire moi-même. La cour de l'hôtel fut bientôt remplie de curieux attirés par l'envie d'entendre le concert que les aimables jeunes gens avaient organisé. L'orchestre du théâtre exécuta d'abord l'ouverture de *la Muette*. Plusieurs de ces messieurs étaient musiciens et possédaient de fort jolies voix. Clarette chanta d'une façon charmante les couplets du *Comte Ory* :

Donnez-nous de grâce l'hospitalité !

L'air du Sommeil de *la Muette* fut chanté par Portalès ; le chœur des chevaliers du *Comte Ory* par tous ces messieurs :

Qu'il avait du bon vin,
Le seigneur châtelain.

Pour terminer, l'ouverture de *Guillaume Tell* fut fort bien exécutée par l'orchestre. Je descendis remercier tout le monde, et, un quart-d'heure plus tard, un calme parfait régnait aux environs de l'hôtel.

Nous devions partir le lendemain dans la matinée pour Bordeaux. Langlois, Portalès et Clarette vinrent

déjeuner avec nous. Ils arrivèrent de très bonne heure dans l'intention de nous aider à faire nos malles, mais tout était terminé : la voiture, toute chargée, n'attendait plus que les chevaux, commandés pour une heure. Nos amis voulurent nous accompagner jusqu'aux portes de la ville. Arrivés là, je les embrassai en leur disant adieu, et les priai de remercier encore leurs camarades de la fête magnifique qu'ils m'avaient donnée. Les chevaux partirent au galop, et, jusqu'à ce que nous les eussions perdus de vue, ces chers amis agitèrent leurs mouchoirs pour nous envoyer un dernier adieu...

CHAPITRE XLVII

BORDEAUX. — Salomé, Bertin, M. et Mme Pastelot. — *Pauvre Jacques* et *le Gamin* jugés par Bertin. — LYON. — Le théâtre du Marché. — Un curieux boniment. — Perronnet, ses débuts à Bordeaux racontés par lui-même.

Mes représentations commencèrent à Bordeaux le 14 juillet.

Je savais que j'allais retrouver dans cette ville plusieurs anciennes connaissances : Salomé, directeur des deux théâtres, et mon vieil ami Bertin, régisseur-général, que je n'avais pas revu depuis la fermeture du théâtre du Panorama-Dramatique, c'est-à-dire depuis quinze ans. Je retrouvais aussi deux excellents camarades, M. et Mme Alexis Pastelot, avec lesquels j'avais joué plusieurs pièces à la Gaîté et aux Nouveautés. Ces bons amis nous reçurent plusieurs fois et nous offrirent de demeurer chez eux quand nous retournerions à Bordeaux.

Je donnai d'abord trois représentations aux Variétés, petite salle située non loin du marché ; mais la haute société, ne fréquentant pas ce théâtre, demanda que mes représentations eussent lieu au Grand-Théâtre, ce qui

fut résolu. Bertin, qui ne m'avait pas vu jouer depuis son départ de Paris, me dit un jour :

— Il paraît, mon gaillard, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, que nous avons fait de grands progrès? je suis curieux de juger cela par moi-même. J'irai demain dans la salle, ainsi tenez-vous bien et payez comptant, car vous savez que je suis difficile.

On voit que mon ami Bertin était toujours le même juge sévère que nous avons connu au Panorama.

Le lendemain je jouai *Pauvre Jacques* et *le Gamin*. Sachant Bertin dans la salle, j'étais « dans mes petits souliers. » Je m'attendais à sa visite après *Pauvre Jacques ;* il ne vint pas. Je me dis : « Il n'est pas content de moi ! » et pourtant la pièce avait produit beaucoup d'effet sur le public; mais, comme Bertin me l'avait dit jadis : « Plaire au public ne suffit pas pour les connaisseurs. »

Enfin, après *le Gamin*, je le vis arriver dans ma loge.

— Je ne suis pas venu après *Pauvre Jacques*, dit-il; tu le joues bien, sans doute, mais cela sent le théâtre; on voit encore l'acteur jouant un rôle. Les situations de la pièce sont touchantes; elles émeuvent le public qui s'y laisse prendre et qui n'est pas là, lui, pour juger l'artiste: moi j'ai bien vu le Pauvre Jacques, mais il ne m'a pas fait oublier Bouffé. Quant au *Gamin*, c'est autre chose. Je n'ai jamais rien vu de plus vrai, de plus naturel, c'est la nature prise sur le fait. J'ai oublié que j'étais au théâtre; je ne voyais plus que cet enfant du peuple, joueur, léger, mais plein de cœur, et devenant tout à coup un homme dès qu'il s'agit de l'hon-

neur de sa famille. Et puis, ce qui m'a frappé, et ce dont je dois te faire compliment, c'est l'espèce de *distinction* que tu as donnée à ce personnage populaire. Pas un mot risqué, pas un geste équivoque! On comprend alors que le général consente au mariage de son fils avec la sœur d'un pareil garçon. Je te le répète, j'ai été très content de toi!

Je prie le lecteur de se souvenir que ce n'est pas moi qui parle.

•

Je donnai ma dernière représentation le 4 août, et nous partîmes pou Lyon le 5. On voit que nous ne perdions pas de temps; mais, comme je l'ai déjà dit quelque part, nous ne voyagions pas pour notre plaisir.

Le théâtre où je jouai à Lyon cette année-là était situé place du Marché. C'était une salle provisoire, bâtie très légèrement, pour servir seulement pendant qu'on restaurait le théâtre des Célestins.

Je donnai dix représentations dans cette salle qui, deux années plus tard, devait être dévorée par un incendie. Je ne parlerai pas ici de l'effet que produisirent ces représentations; je dirai seulement que, à tort ou à raison, la salle était pleine à chacune d'elles.

Passant un jour sur la place Bellecour, je fus attiré par le boniment d'un marchand de cirage, boniment assez curieux, dont je retins ce qui suit :

« — Messieurs, disait l'industriel, je n'ai pas toujours exercé le métier humiliant que vous me voyez faire aujourd'hui. Non, messieurs, c'est dans l'intérêt de mes semblables, c'est dans le but d'être utile à l'humanité que je me présente sur la place publique. Bien des per-

sonnes se disent dans la foule qui me fait l'honneur ‹
m'entourer : « C'est encore un charlatan ! » — No
messieurs, je ne suis pas un charlatan ! Ce n'est qu'
près avoir étudié la chimie plusieurs années, que
suis arrivé à la composition d'un cirage qui, j'ose
dire, n'a pas son pareil dans l'univers. Y a-t-il da
l'aimable société quelqu'un qui veuille me prêter sc
pied pour deux minutes?... Tenez, vous, monsieur l
maçon, qui, bien certainement, ne cirez vos soulier
qu'avec de l'huile de poisson ; eh bien, vous allez voir
messieurs et dames, ce soulier emplâtré devenir auss
brillant que le plus beau vernis ! Voyez ! c'est à se pas
ser de miroir pour se faire la barbe ! Mais ceci n'es
rien encore ; en se servant de ma composition, on évit
les fluxions de poitrine, la mort même quelquefois. -
J'entends rire dans l'assemblée ? — Je vais prouver c
que j'avance. Vous vous êtes servi souvent, sans dout
de cirages difficiles à faire reluire. Vous frottez per
dant un quart-d'heure sans obtenir de résultat satisfa
sant ; vous êtes en nage, l'impatience vous prend, vo
ouvrez votre fenêtre, quelqu'un entre chez vous,
courant d'air s'établit, vous êtes pris de frissons et vo
voilà au lit pour six semaines entre la vie et la mor
Moi qui vous parle, j'ai connu un individu qui a pas
en cour d'assises, et bien heureux d'en être quitte po
une forte indemnité à payer à la personne qu'il ava
blessée sans le vouloir, et cela, pour avoir employé u
de ces cirages impossibles. Ne pouvant parvenir à le fai
briller malgré tous ses efforts, le malheureux, empor
par la colère, jeta par la fenêtre sa brosse qui, p
malheur, tomba sur la tête d'une dame qui passait

ce moment dans la rue; de là procès, et tout ce qui s'en suit! Et quand on pense que pour cinq sous, — car je ne vends mes boîtes que cinq sous — on peut éviter tous ces malheurs! Aussi ne m'en reste-t-il pas une seule au bout de la journée! Quelle autre preuve vous faut-il de l'excellence de ce produit? Allons, mesdames et messieurs, faites-vous servir, il n'y en aura pas pour tout le monde!... »

Ce boniment, débité avec une verve incroyable, était vraiment très original; je n'avais jamais rien entendu de plus drôle!

Un soir, au Grand-Théâtre où l'on donnait *Robert le Diable,* je me trouvai placé à côté de Perronet, le charmant chanteur qui créa l'un des principaux rôles dans l'opéra de *Robin des Bois*, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Odéon.

En entendant l'admirable musique de *Robert le Diable* dénaturée par un grand gaillard de ténor qui criait de façon à casser les vitres, et qui, pourtant, était applaudi avec rage par une certaine partie du public, Perronet me dit:

« — Je défierais bien ce gaillard-là de chanter *la Dame Blanche* seulement d'une façon passable. Il a cependant quelque chose pour lui, il est très bel homme. Il paraît que cela suffit et tient quelquefois lieu de talent. A cette occasion, je veux vous raconter la réception *aimable* que me fit M. Robillon, directeur du théâtre de Bordeaux, où j'étais envoyé par un correspondant de Paris pour remplir l'emploi de premier ténor d'opéra-comique. Je ne connaissais pas le direc-

teur qui, de son côté, ne m'avait jamais vu. C'était un petit homme d'une cinquantaine d'années environ, très actif, administrant son théâtre avec une remarquable habileté, très sévère pour le service, mais juste et généreux, aussi était-il adoré de ses pensionnaires. Ce petit homme était d'une franchise quelquefois brutale. Vous allez en juger. Le lendemain de mon arrivée à Bordeaux, je me rendis au théâtre et me fis annoncer à M. Robillon, qui me reçut sur la scène où il faisait répéter. Là, devant vingt personnes, avant que j'aie dit un mot :

« — C'est vous qui êtes M. Perronet? demanda-t-il.

« — Oui, monsieur, c'est moi-même.

« — Ah! mâtin, que vous êtes laid! » Et, tournant autour de moi, il ajouta : « Mal bâti par-dessus le marché; et l'on dit que vous êtes royaliste avec ça! Eh bien, nous voilà propres! »

« Je savais bien que la nature ne m'avait pas comblé de ses faveurs du côté physique, mais c'est égal, j'étais vexé, très vexé de cette réception, surtout devant mes futurs camarades. Je devais débuter par la *Dame Blanche*. A la répétition, M. Robillon me fit compliment de ma voix et de ma méthode.

« — Ah! quel dommage que vous ne soyez pas joli garçon! Enfin, du courage, nous verrons, j'ai mon idée.

« J'ignorais ce que signifiaient ces mots. Le directeur craignant que mon malheureux physique déplût au point de m'empêcher de me faire entendre, avait résolu d'employer un moyen aussi bizarre que dangereux.

« Le jour de la représentation, il alla se cacher au

fond d'une baignoire, où personne ne pouvait le reconnaître, et là, il attendit l'événement.

« Quelques murmures se firent entendre à mon entrée en scène; je m'y attendais et ne me déconcertai pas... Ces murmures d'ailleurs cessèrent presque aussitôt; cela me permit d'arriver à mon premier morceau, qui provoqua quelques applaudissements. Au même instant, trois ou quatre coups de sifflets vigoureux partirent du fond de la salle; alors on cria : « A la porte! à bas le sifflet! » et les applaudissements redoublèrent. On me fit bisser mon morceau ainsi que plusieurs autres de la pièce; on alla même jusqu'à me dispenser de mes deux autres débuts. Après le premier acte, le papa Robillon arriva tout rayonnant dans ma loge :

« — Eh bien! mon gaillard, dit-il en se frottant les mains, j'espère que voilà un joli succès? je vous avais bien dit que j'avais une idée; vous voyez qu'elle n'était pas mauvaise?... C'est moi qui ai sifflé; je connais mes Bordelais : il suffit de les taquiner un peu pour en avoir raison.

« Il avait beau connaître ses habitués, son système eût parfaitement pu tourner contre moi.

« Je le remerciai du bon résultat obtenu.

« — Ne me remerciez pas, répliqua-t-il avec sa brusquerie ordinaire, j'ai travaillé dans mon intérêt et voilà tout. Vous pouvez marcher sans crainte, maintenant que votre *ramage* a fait oublier votre *plumage*. Je suis sûr qu'avant peu ils vous trouveront superbe des pieds à la tête.

« Vous voyez que le brave Robillon ne m'épargnait pas les sarcasmes, ce qui ne l'empêchait pas d'être un ex-

cellent homme au fond. De fait, pendant les trois nées que je passai à Bordeaux, le public fut tou très bienveillant pour moi. »

Perronet racontait cette anecdote d'une façor amusante et en plaisantant lui-même sur sa laic C'est que Perronet n'était pas seulement un chai remarquable, mais encore un homme spirituel et instruit.

CHAPITRE XLVIII

Deuxième séjour à Bordeaux. — Le Grand Théâtre. — M. et Mme Alexis. — Lyon. — Le théâtre des Célestins. — Spectacle et feu d'artifice. — Nourrit. — La société des Intelligences. — Une soirée de cette société.

Partis de Paris le 1er juin 1839, nous arrivâmes le 4 à Bordeaux. Je savais que je n'y rencontrerais plus Salomé comme directeur, ni Bertin comme régisseur ; le premier était retiré du théâtre, l'autre régisseur à Nantes. Mais je savais retrouver mes amis Pastelot, chez lesquels nous logeâmes pendant notre séjour, ainsi qu'ils nous l'avaient fait promettre à notre précédent voyage. Ces chers amis habitaient une charmante petite maison avec jardin, située dans un des faubourgs de la ville, et peu éloignée du théâtre. Nous partagions la dépense et vivions en famille ; nous étions cent fois mieux qu'à l'hôtel et dépensions moitié moins, ce qui n'était pas à dédaigner. Mais ce qui complétait notre bonheur, c'étaient la présence et les jeux de leurs deux jeunes enfants qui, nous rappelant les nôtres, nous mettaient la joie au cœur.

Mme Alexis tenait l'emploi de jeune première au Grand Théâtre, où elle obtenait de légitimes succès. Je l'y ai vu jouer Célimène du *Misanthrope*, et Elmire du *Tartuffe* d'une façon remarquable ; son jeu, sa diction sentaient la bonne école. On sera convaincu de ce que j'avance, quand on saura que c'est la même dame Alexis qu'on applaudit chaque jour au Vaudeville, où, dans de nombreuses créations, elle se montra tour à tour originale, vraie, spirituelle et surtout distinguée; c'est encore une de nos comédiennes hors ligne.

J'allais oublier sa belle création de *l'Aïeule* au théâtre de l'Ambigu ; elle y était tout bonnement admirable.

Pastelot, son mari, jouait les jeunes premiers au petit théâtre. Il ne manquait certes pas d'intelligence, mais il était loin d'avoir le talent de sa femme.

Cette année-là, je ne jouai qu'au Grand-Théâtre où je donnai douze représentations, après lesquelles je me rendis à Lyon.

Mes représentations eurent lieu, cette fois, au théâtre des Célestins.

Cette salle enfumée, très mal éclairée, grande à peu près comme celle du Gymnase, était située près du quai de la Saône.

Nous nous trouvions à Lyon pendant les fêtes anniversaires des 27, 28 et 29 juillet ; un feu d'artifice devait être tiré sur la Saône. Le spectacle fut composé ce jour-là de façon à permettre au public d'aller voir ce feu d'artifice. La salle se vida complètement pendant une demi-heure, après quoi chacun reprit sa place et le

spectacle continua comme si de rien n'était. Cela me parut très original. L'affiche portait cet avis : *Il y aura un entr'acte d'une demi-heure afin de permettre au public d'assister au feu d'artifice*, et il n'aurait pas fallu manquer de parole sous peine de tapage.

Pendant que j'étais aux Célestins, Nourrit donnait des représentations au Grand-Théâtre, et, comme elles avaient lieu les jours où je ne jouais pas, nous ne manquions pas une de ses soirées. Je n'ai jamais assisté à de pareils triomphes; les bouquets, les palmes, les couronnes couvraient le parquet de la scène, au point que Nourrit n'aurait pu faire un pas sans marcher sur des fleurs. Une foule immense l'attendait à la porte du théâtre; on dételait les chevaux de sa voiture qu'on traînait jusqu'à sa demeure. J'espérais qu'un pareil succès apporterait quelque adoucissement au chagrin que Nourrit éprouvait ; il n'en était rien malheureusement, j'en eus la preuve évidente. Montant à sa loge pendant un entr'acte de *la Juive*, je le trouvai triste, abattu, et pourtant il venait d'être fêté comme il le méritait. Je sentais qu'il avait besoin de soulager son cœur ; mais la présence de son domestique le gênait.

— Baptiste, lui dit-il enfin, allez donc jusqu'à l'hôtel demander comment va ma fille ?

— Mais, monsieur, j'en viens, il y a un quart d'heure, mademoiselle n'allait pas mal.

— C'est égal, retournez; je l'ai quittée souffrante, je suis inquiet : allez, je vous en prie ?

A peine le domestique fut-il sorti, que Nourrit me prit les deux mains dans les siennes, et me dit, avec des larmes dans les yeux :

— Ah ! mon ami, que les hommes sont méchants mon Dieu ! qu'ils sont méchants ! Hier encore, ils me portaient aux nues, et aujourd'hui, ils me traînent dans la boue et me forcent à m'expatrier avec ma famille !...

Le pauvre ami faisait peine à voir et à entendre !... Puis changeant tout à coup de conversation :

— Ne trouvez-vous pas, dit-il, que l'architecte qui a construit ce théâtre a commis une grande faute en ne plaçant pas les loges d'artistes plus près de la scène. Il faut monter trois étages pour arriver ici ; c'est bien haut : je suis certain qu'en se jetant par cette fenêtre on se tuerait infailliblement.

On voit que l'idée du suicide germait déjà dans cette tête malade. Le domestique revint déclarer à son maître que sa jeune fille se trouvait beaucoup mieux, que madame l'avait chargé de dire à monsieur que les autres enfants se portaient parfaitement, et qu'elle le priait de ne point se tourmenter.

Un garçon de théâtre, au même moment, prévenait Nourrit que le quatrième acte de l'opéra allait commencer ; je le quittai pour retourner dans la salle. Je ne l'avais jamais vu plus beau. Cet homme que je venait de laisser triste, découragé, avait subitement retrouvé toute son énergie.

Ah ! c'est que le véritable artiste (et celui-là l'était dans le fond de l'âme) une fois devant le public, oublie ses chagrins. C'est un combat cruel qu'il se livre à lui-même et dont il est ordinairement vainqueur, mais à quel prix, grand Dieu ! Je sais par expérience ce qu'est ce martyre...

Quelques jours plus tard, Nourrit partait pour l'Italie avec toute sa famille ; je ne devais plus revoir ce malheureux ami qui, dans un accès de délire, se donna volontairement la mort, et réduisit au désespoir sa femme et ses enfants. On a prétendu que l'amour-propre, la jalousie l'avaient poussé à commettre cette action blâmable ; la vérité est qu'il ne possédait plus sa raison, car il avait trop de foi en Dieu pour détruire de sang-froid son ouvrage ! Quant à moi, je le pleurai comme on pleure un frère bien-aimé. Les hommes et les artistes de cette valeur sont si rares !

Il existait à Lyon, à cette époque, une société dite *des Intelligences*. Cette société était composée de vingt-cinq membres : peintres, sculpteurs, poètes, médecins, avocats, etc.

Je fis la connaissance d'un de ces hommes remarquables, nommé Léon Boitel, littérateur distingué, qui nous témoigna une profonde estime. Il venait souvent nous faire visite; nous causions d'art, de littérature, de nos enfants et des siens, un amour de petite fille et un joli petit garçon âgés de six et huit ans qu'il aimait autant que nous aimions les nôtres, forcément éloignés de nous.

Boitel m'invita, de la part de ces messieurs, à assister au dîner qui les réunissait chaque mois; je refusai d'abord, ma santé ne me permettant pas ces petites débauches, mais Boitel insista en me disant que je ferais beaucoup de peine à ses collègues en repoussant leur invitation et que, d'ailleurs, il ne s'agissait pas d'un

banquet bruyant, mais d'une simple réunion d'artiste
Je me laissai séduire.

La réunion avait lieu dans un restaurant situé sur côteau de Fourvières; la vue était splendide, le ciel magnifique, nous jouissions enfin d'une de ces belles journées de juillet qui réjouissent l'âme et mettent du sole dans le cœur.

Les convives, tous plus aimables les uns que l autres, racontèrent des anecdotes, des scènes prises s le vif, avec un esprit, une finesse dignes d'un hab comédien. M. Bonnefon surtout, le directeur du mus surpassa tous les autres par son naturel et son comiq en imitant l'accent lyonnais au point de nous f croire que ce Parisien était né à Lyon. Plusieurs ch tèrent des couplets de leur composition, fort bien to nés, ma foi. Quant à Boitel, il récita une pièce de v en l'honneur de celui qui écrit ces lignes et qui ferait scrupule de la retracer ici. Mais ce cher ami n ménageait une bien autre surprise.

Vers la fin du repas, et au moment où je m'y atten dais le moins, je sentis qu'on montait derrière m chaise; avant que j'eusse le temps de me retourne deux jolies petites têtes d'enfants se trouvaient à la ha teur de la mienne; les deux chérubins n'étaient autr que les enfants de Boitel qui m'offrirent un très bea bouquet. Cette attention délicate et pleine de cœur n toucha jusqu'aux larmes ; tout en pleurant j'embrassa les enfants, j'embrassais leur père, je crois que j'aura embrassé tout le monde, tant j'avais peine à conter ma joie et mon émotion. Ce que venait de fai Boitel ne le peint-il pas tout entier? Quelle belle

bonne nature que celle de cet homme qui comprenait si bien les regrets d'un père éloigné de ses enfants !

Ce ne fut pas sans un vif regret que nous fîmes nos adieux à cet excellent homme, ainsi qu'à sa charmante femme, aussi bonne que jolie, mais l'engagement de Marseille était là, m'appelant à jour fixe.

CHAPITRE XLIX

Voyage de Lyon à Marseille. — Une nuit sur le Rhône. — MARSEILLE. — Un drôle de comique. — Mlle Fargueil. — Gavarni. — [illegible]i. — Retour à Paris.

Le lendemain, 2 août, à cinq heures du matin, nous étions sur le bateau, ainsi qu'une voiture qui devait nous conduire d'Avignon à Marseille.

Pendant quelques heures nous filâmes assez rapidement, mais tout à coup notre course se ralentit et nous ne rencontrâmes plus que des filets d'eau dans lesquels le timonier pouvait à grand'peine manœuvrer le bateau dont les roues enlevaient le sable et les cailloux. Le Rhône, dans un de ses caprices, avait jugé à propos de se mettre presque à sec; aussi manquâmes-nous vingt fois de rester en route. Ce ne fut qu'à l'adresse du timonier que nous dûmes d'arriver devant le village de Mornas à huit heures du soir. Ce village se trouve environ à une demi-heure de Pont-Saint-Esprit.

Le pilote décida qu'il n'irait pas plus loin; la nuit commençant à venir, il lui semblait dangereux de s'aventurer à passer le pont ce soir-là. Le capitaine était

un vrai Marseillais d'une quarantaine d'années, très beau garçon, à la figure sympathique et décidée.

— Poltron, dit-il, en s'adressant au pilote, tu n'oses pas passer le pont ce soir? Eh bien, je vais prendre la barre, moi, et tu verras si nous ne le passons pas!

— Viens donc y toucher un peu, à la barre! Si tu y poses la patte dessus, je te f... à l'eau. Je suis le maître ici en ce moment, je réponds de la vie des passagers, et, s'il nous arrivait malheur, c'est pas toi qui payerais les pots cassés!

— C'est égal, tu n'es qu'un poltron, je ne m'en dédis pas!

— C'est possible; mais toi, tu n'es qu'une f..... bête!...

Ces diables de Marseillais jurent comme des païens. On croirait qu'ils vont se prendre à la gorge ou s'assommer; pas du tout, trois minutes après, ils sont les meilleurs amis du monde. La preuve, c'est que nos deux hommes soupèrent côte à côte et se portèrent même un assez grand nombre de santés.

Une fois le bateau amarré le plus près possible de la berge, chacun fit ses préparatifs pour passer la nuit le moins mal possible.

Nous voilà donc condamnés à coucher sur les banquettes d'un vilain dortoir composé d'une grande salle enfumée, n'ayant pour tout luminaire que deux chandelles qui donnaient aux objets un aspect lugubre. Quant à dormir, inutile d'y songer. Le bateau, sans cesse agité par le mistral, ne restait pas un moment en place. Pourtant, cette espèce de bercement aurait peut-être fini par nous engager au sommeil, mais il était

malheureusement accompagné d'une musique diabolique : les ronflements de trois ou quatre de nos camarades de chambrée, vrais tuyaux d'orgue, surtout ceux d'un énorme Hollandais d'une cinquantaine d'années qui, couché sur une table placée au milieu de la salle, faisait trembler le parquet et ne se gênait nullement pour pousser d'énormes *soupirs* qu'on n'admet pas dans la bonne société. Mais il fallait lui pardonner cette licence ; le gros bonhomme dormait si profondément qu'il n'avait pas conscience de ces échappements.

Au petit jour, nous nous remîmes en route, et, après avoir déjeuné à Avignon, nous partîmes pour Marseille.

J'étais engagé au Grand-Théâtre de cette ville pour y donner douze représentations. L'affiche m'annonçait, je ne sais trop pourquoi, comme *premier comique du Gymnase*, ce qui fit dire à un Marseillais, après m'avoir vu jouer *Pauvre Jacques :*

« — En voilà un drôle de comique! Ils appellent ça un comique ? Diable m'emporte s'il m'a fait rire une minute; au contraire, il m'a pris à la gorge et fait pleurer comme un veau! » (*sic*).

Mlle Fargueil se trouvait à cette époque en représentation au Gymnase de Marseille; elle y attirait la foule qui applaudissait la charmante artiste comme j'eus le plaisir de le faire moi-même chaque fois que je ne jouais pas.

Me promenant un jour sur le quai où se trouvent quantité de marchands d'objets d'art, coquillages, etc., je crus reconnaître un monsieur qui, comme moi, r e

gardait les bibelots. Je m'approchai, c'était Gavarni, en veston de chambre et chaussé de pantoufles. Je lui témoignai tout le plaisir que j'éprouvais à serrer la main d'un Parisien, surtout quand ce Parisien s'appelait Gavarni...

— Ah! dit-il, vous me voyez dans une bien ennuyeuse situation. Figurez-vous, mon cher ami, que je suis appelé en témoignage à Naples par un brave garçon, accusé d'un méfait dont il est innocent, j'en suis certain; je le connais depuis son enfance, c'est l'honneur en personne. Je pars donc de Paris en toute hâte; j'arrive ici, il y a deux heures. Je comptais m'embarquer en descendant de diligence, mais voilà qu'on ne trouve plus ma malle! L'a-t-on volée? l'a-t-on donnée à un autre voyageur? Je ne sais. Ce qu'il y a de plus contrariant, c'est que cette malle contenait tous mes effets, excepté ceux que j'ai sur moi! Je ne peux décemment me présenter devant un tribunal en costume de voyage! Et notez que mon argent est dans cette malle; ce n'est pas une fortune, deux mille francs, mais enfin on n'est pas bien aise de perdre deux mille francs, n'est-ce pas?

— Vous savez, lui dis-je, que ma bourse est à votre disposition; ne vous gênez pas pour y puiser.

— Merci! j'accepterai volontiers si le garçon que j'ai envoyé à la recherche de cette maudite malle ne l'a pas retrouvée; je l'attends ici, où il doit me l'apporter ou me dire qu'elle est perdue sans retour.

A peine achevait-il ces mots que le portefaix en question apparut, chargé de la malle... que Gavarni fit transporter à l'hôtel où nous demeurions, car le pauvre garçon ne pouvait plus s'embarquer que le len-

demain. Il assista le soir à ma dernière représentation, et vint nous faire ses adieux après le spectacle.

— Vous voyez, mon cher Bouffé, ajouta-t-il, qu'on a raison de dire : *A quelque chose malheur est bon.* Sans cet incident, je n'aurais pas eu le plaisir de vous applaudir dans deux de vos plus beaux rôles !

On voit que Gavarni ne voulait pas me quitter sans m'adresser un compliment ; ce grand artiste avait autant de bienveillance que de talent.

Nous partîmes le lendemain, chacun de notre côté, lui pour Naples, nous pour notre cher Paris. Je dis *cher*, surtout parce qu'il renfermait tous ceux que nous aimions !

CHAPITRE L

Nancy. — Geoffroy. — Colère du directeur. — Deux représentations à Metz. — Le public dans les coulisses. — La demi-place. — Un singulier article de journal.

Le théâtre de la jolie petite ville de Nancy, véritable Versailles en miniature, avait pour directeur un nommé Chapizeaux. Cet homme, dont l'honneur et la probité étaient passés en proverbe, dirigeait son entreprise avec une rare intelligence. Sa troupe réunissait, du reste, plusieurs artistes de talent. Ce fut dans cette troupe que je rencontrai notre charmant comédien Geoffroy; il jouait alors les jeunes comiques, avec la vérité et le bon goût qu'on lui connaît. Je remarquai ce jeune homme, et lui prédis que, s'il persistait dans cette voie, il serait un jour un comédien remarquable; je suis heureux de constater que je ne me suis pas trompé.

Geoffroy est, en effet, un de nos artistes des plus sympathiques, jamais forcé, toujours vrai, mais d'une vérité distinguée, dédaignant les basses charges, telles que les chapeaux ridicules, les pantalons trop courts,

les perruques impossibles, tous ces moyens, enfin, qu'emploient certains soi-disant *comiques* qui ne font rire que grâce au costumier. Geoffroy, lui, se présente tout bonnement sous l'habit d'un bon bourgeois que vous venez de coudoyer dans la rue, ce qui ne l'empêche pas de provoquer les rires et les applaudissements de la salle entière.

Les brillants succès que Geoffroy obtint au Gymnase l'ont suivi au théâtre du Palais-Royal, où il a eu le bonheur de rencontrer dans son camarade Lhéritier un partenaire digne de lui. Je ne sais rien de plus plaisant, de plus naïvement spirituel que ces deux charmants comédiens luttant de finesse et de naturel.

Mes représentations à Nancy commencèrent le 5 juin 1840. Les deux premières ne furent pas brillantes comme recette, le public ayant jugé à propos de s'abstenir. Chapizeaux se désespérait, non pour lui, mais pour moi.

— Ne jouez plus, me disait-il ; je suis désolé de vous avoir fait venir ici. Je croyais avoir affaire à des spectateurs qui, dès le premier jour, sauraient vous apprécier : je me suis trompé, ne jouez plus, je vous en supplie. Nous allons partir pour Metz, où nous trouverons un public plus connaisseur et moins stupide que celui de Nancy.

La colère le rendait injuste envers ce public qui, au bout du compte, ne me connaissait pas. D'ailleurs, on l'a si souvent trompé, le public, par des annonces pleines de promesses menteuses, qu'on doit bien lui pardonner d'être méfiant. Malgré les conseils et la co-

lère de Chapizeaux, je voulus absolument donner une troisième représentation, et les Nancéens me prouvèrent, par leur présence, que j'avais eu raison ; ils eurent même la bonté de me le prouver plus clairement encore à chacune des cinq représentations qui suivirent.

Nous allâmes ensuite à Metz, donner deux représentations qui attirèrent beaucoup de monde. Il se produisit même un incident assez curieux.

Une partie du public et plusieurs officiers de la garnison n'ayant pu trouver place dans la salle, demandèrent à venir dans les coulisses. Chapizeaux, avec sa délicatesse ordinaire, vint me consulter avant d'accéder à leur désir. La demande de ces messieurs me flattait trop pour que je m'opposasse à ce qu'elle fût satisfaite. Heureusement pour eux, les décors de salon n'étaient point fermés, comme le voulut plus tard la mode; ils purent donc voir sur la scène, seulement les acteurs ne leur apparaissaient que de profil, mais ils étaient au spectacle, et cela leur suffisait.

Le public de la salle y mettait une complaisance extrême, car des têtes apparaissaient à chaque instant aux bords des coulisses. A Paris on eût crié furieusement : *A bas les coulisses!* Là, on ne soufflait mot : tout se passa en famille.

De retour à Nancy, le public me demanda une représentation composée du *Gamin de Paris* et du *Père Turlututu.* J'y consentis de grand cœur, et cette fois la salle fut trop petite ; aussi Chapizeaux revint-il à de meilleurs sentiments envers les habitants de Nancy.

Un jour, me trouvant au contrôle, je fus témoin d'une scène vraiment drôle, et qui peint bien une certaine partie du public de nos petites villes de province.

Un bon bourgeois, accompagné de sa femme et de sa fille, jeune personne de seize à dix-huit ans, remit au contrôleur deux cartons qu'il venait de prendre au bureau, puis, tirant de sa poche quelques pièces de monnaie : « Voici, dit-il, la demi-place de ma fille. »

L'employé lui fit observer que la demoiselle avait depuis longtemps passé l'âge des demi-places.

— Allons, bon ! s'écria le père, n'allez-vous pas faire des difficultés à présent ? depuis *dix ans*, elle est toujours entrée pour une demi-place...

Chapizeaux survint sur ces entrefaites ; ne voulant pas prolonger cette scène ridicule, et voyant que la pauvre fille, honteuse de l'avarice de son père, était devenue toute rouge : « Laissez passer mademoiselle, » dit-il.

Le bon bourgeois reçut cette petite leçon sans mot dire, et entra dans la salle, orgueilleux de ce qu'il venait de faire : il n'y avait vraiment pas de quoi !

Le musée de Nancy, renfermant de fort jolies choses, avait pour directeur un homme charmant et plein d'esprit, qui écrivait de temps en temps, comme amateur, des articles artistiques dans le journal de Nancy ; il en fit paraître un sur mes représentations, qui ne manquait pas d'originalité. Le voici

THÉATRE DE NANCY

Représentations de M. Bouffé.

« Chers Nancéens,

«Vous croyez posséder dans vos murs un de ces véritables artistes qui se présentent franchement et loyalement devant le public, en lui disant : « Me voilà, juge-moi selon mon mérite. » Eh bien, vous vous êtes trompés, ou plutôt on vous a trompés, car M. Bouffé, loin d'être un de ces artistes modestes, est tout simplement le plus grand *banquiste* que vous ayez jamais rencontré, ainsi que je vais vous le prouver.

« Je fréquente assez souvent les coulisses du théâtre, au fond duquel on a construit la loge d'habillement de M. Bouffé, afin de lui éviter la peine de monter plusieurs étages, ce qui m'a permis d'observer les jongleries de cet habile escamoteur. J'ai donc pu suivre tous ses mouvements, et je peux certifier que je l'ai vu sortant de jouer le *Centenaire Turlututu* arriver dans sa loge, se jeter sur un canapé, et sa charmante femme, qui lui est toute dévouée, lui prodiguer les soins les plus empressés.

«Quelques minutes après, un jeune homme apparaissait devant la glace, et bientôt on voyait sortir de cette loge un pimpant *gamin* ou un *abbé galant*, ou bien encore l'espiègle Trim des *Enfants de troupe*. Je suis certain que M. Bouffé a amené avec lui plusieurs de ses élèves, qu'il cache avec un soin extrême aux regards du public, en dehors du théâtre, afin de nous faire croire que c'est lui qui, après avoir joué le père Grandet ou Michel Perrin, reparaît sous les traits des jeunes personnages dont j'ai parlé plus haut.

« A d'autres, M. Bouffé, ne croyez pas nous abuser plus longtemps : nous avons découvert votre ruse, ce qui ne nous empêchera pas d'aller vous applaudir, vous et vos charmants élèves, mais ce qui ne nous empêchera pas non plus de répéter que vous êtes... un grand banquiste ! »

Il est impossible d'adresser un compliment d'une façon à la fois plus bizarre et plus spirituelle, on en conviendra.

Nous partîmes de Nancy le 24 juin pour nous rendre à Rouen, et de là à Dieppe, en passant par Paris, où nous arrivâmes à quatre heures du soir. Nous n'y restâmes que quelques instants pour prendre un peu de repos, embrasser nos enfants, la bonne maman Bitter et mon père bien-aimé.

A sept heures, nous remontions en voiture, nous dirigeant vers Rouen, où nous n'entrâmes que le lendemain, dans la matinée.

CHAPITRE LI

ROUEN. — Un mauvais tour. — Le banquet en l'honneur de Rachel. — Aimable lettre de la grande tragédienne. — J'assiste forcément au banquet. — Toast à Rachel par M. Pierre Corneille. — DIEPPE. — Piteux résultats. — Je me fais peintre de décors. — Mélingue et Tisserant. — La statue de Corneille. — La statuette du *Gamin de Paris*. — Boutin.

Isouard Nicolo, après avoir été attaché pendant plusieurs années en qualité d'artiste au théâtre des Arts de Rouen, en était devenu directeur.

J'avais besoin de m'entendre avec lui sur plusieurs points relatifs à mes représentations. Je fis donc arrêter notre voiture devant la maison qu'habitait mon vieil ami Leclère, sa femme et sa fille, qui nous reçurent d'une façon charmante.

Je laissai Mme Bouffé auprès de ces dames, et me rendis au théâtre ; là, j'appris que M. Isouard déjeunait en compagnie de quelques artistes dans un restaurant voisin.

Je m'y rendis et trouvai effectivement mon directeur, entouré d'une dizaine de convives qui voulurent à toute force que je prisse place à table. Je refusai, en leur

faisant observer que je ne faisais que passer par Rouen, que mon temps était compté... que j'avais commandé des chevaux pour repartir dans une heure...

— Vous ignorez, me dit Isouard, que nous donnons ce soir, 27 juin 1840, un banquet en l'honneur de Rachel, qui joue demain pour la dernière fois à Rouen; vous ne pouvez refuser d'assister à cette fête.

— Je crois au contraire, répondis-je, que ma présence à ce banquet serait inopportune, que Rachel elle-même la trouverait au moins singulière. Et puis, en supposant que je consentisse à passer pour un *intrus*, ce qui est assez désagréable, vous ne voudriez pas me faire passer encore pour un homme ignorant des usages du monde? Il m'est impossible de paraître à cette fête en costume de voyage, et je n'en ai pas d'autre à ma disposition; tous mes habits sont enfermés dans les malles de la voiture, qu'il faudrait décharger complètement, ce qui est impossible.

— Qu'importe, je vous réponds que vous serez bien accueilli, même en costume de voyage.

Isouard remit alors au régisseur un mot qu'il venait d'écrire au crayon en lui disant :

— Ne perdez pas une minute, faites exécuter cela de point en point et rapportez-moi la réponse ici.

Je crus qu'il s'agissait d'un ordre concernant le théâtre, d'autant qu'il ne fut plus question de fête ni de banquet, et que nous nous occupâmes exclusivement des détails relatifs à mes représentations.

Le régisseur reparut bientôt, porteur d'une lettre qui m'était adressée. Je déchirai l'enveloppe et lus ce qui suit :

Mon cher Monsieur Bouffé,

J'apprends que le pauvre Jacques, le bon Michel Perrin, le gentil Gamin de Paris et le père Grandet sont en ce moment dans la ville; je sais l'influence que vous exercez sur eux; je viens donc vous prier de les assurer que je serais heureuse et fière qu'ils voulussent bien honorer de leur présence la fête que me donnent mes excellents camarades. J'ai la certitude qu'un mot de vous suffira pour les décider à se rendre à ce que je désire de tout mon cœur.

Ajoutez, je vous prie, que ce sera pour moi un souvenir que je n'oublierai jamais.

Votre petite camarade qui vous remercie d'avance.

Rachel.

— Eh bien, me dit Isouard, j'espère que maintenant vous ne refuserez plus.

— Je suis vraiment chagrin de ne pouvoir me rendre à l'aimable invitation de Rachel, je vais lui en témoigner tous mes regrets, en la remerciant de sa charmante lettre; mais il faut absolument que je parte, les chevaux que j'ai commandés doivent m'attendre.

— Ils ne vous attendent plus, ils sont décommandés, et ne viendront que ce soir à dix heures; quant à votre voiture, elle est en sûreté.

Il l'avait fait conduire de l'autre côté de la Seine, dans une remise du Cirque.

Je fus donc presque forcé d'assister à ce banquet, ce dont je suis loin de me repentir aujourd'hui. Leclère me prêta une chemise et une cravate blanche, mais il ne put me prêter le reste, car on eût pu loger deux corps comme le mien dans un de ses habits.

Rachel voulut absolument qu'à table on me plaçât

près d'elle ; je devais faire triste figure dans ma redingote de bouracan à côté de sa robe de velours noir garni de dentelles, toilette simple et distinguée, qui lui donnait l'aspect d'une muse.

Plusieurs toasts furent portés en l'honneur de la grande tragédienne. Le plus remarquable fut celui prononcé par Pierre Corneille, descendant de l'immortel auteur du *Cid*. Ce M. Pierre Corneille était inspecteur des collèges du département de la Seine-Inférieure. Voici le toast qu'il porta en l'honneur de Rachel, et dont il voulut bien me donner une copie :

« Les progrès de l'art théâtral ont toujours eu une grande influence sur la littérature et les arts. Nos poëtes dramatiques et lyriques n'auraient point écrit leurs chefs-d'œuvre immortels, s'ils n'avaient trouvé des interprètes dignes d'eux. La comédie, l'opéra, n'ont jamais manqué de nobles représentants. La tragédie, depuis quelque temps, semblait un peu délaissée. Une jeune artiste se présente : dès le début de sa carrière, elle fait entendre des accents dignes de Melpomène, et aussitôt nos vieux poëtes nationaux reparaissent sur la scène française ; ils semblent rajeunis à nos yeux ; leurs nobles et sublimes inspirations, écoutées avec avidité par la foule, réveillent l'enthousiasme national. C'est toute une révolution qui vient de s'accomplir. Honneur à Mademoiselle Rachel ! »

A onze heures, je quittai cette aimable réunion pour aller reprendre Mme Bouffé restée chez Leclère, et de là, nous rendre au Cirque où nous devions trouver les chevaux de poste, que nous attendîmes près de deux heures. On eut mille peines à tirer la voiture de cette maudite remise ; enfin on finit par y parvenir, et nous partîmes pour Dieppe, où nous arrivâmes à sept heures du matin. Nous écrivîmes d'abord à notre bonne mère

ainsi que nous le faisions chaque jour, puis nous prîmes quelques heures de repos, dont nous avions grand besoin après une nuit aussi fatigante.

J'appris, dès le lendemain de mon arrivée, que les deux directeurs du théâtre de Dieppe se trouvaient dans une situation des plus précaires. J'aurais voulu que ma venue les tirât de ce mauvais pas; mais, malheureusement, leur troupe était plus que médiocre, et, malgré mes efforts, d'innombrables fatigues comme metteur en scène, et les conseils que je donnai à chacun, je n'arrivai qu'à un résultat peu satisfaisant. J'en étais malade.

Nous fîmes six cents francs de recette le jour de ma première représentation. Je jouais en partage. Les frais prélevés, il me revint cent vingt-cinq francs pour ma part. C'était maigre; pourtant je ne voulus pas abandonner ces infortunés; d'ailleurs j'avais signé un engagement, je devais le tenir.

Je donnai donc les cinq représentations que comportait mon traité. Elles ne furent guère plus brillantes que la première. La plus forte recette fut de onze cents francs, ce qui semblait une fortune aux malheureux directeurs qui firent tout au monde pour que je continuasse, mais j'avais rempli mon engagement jusqu'au bout et j'en avais assez.

— Nous montons, me dirent-ils, *l'Abbaye de Castro*, mélodrame que nous comptions donner après votre départ; mais il nous manque une partie de décor sans laquelle il nous est impossible de jouer la pièce; il n'y a pas de peintres dans la ville, et, pour en faire venir de Rouen, cela nous entraînerait à des frais énormes...

En parlant de la sorte, ils espéraient sans doute me décider à jouer encore, mais je leur proposai de les tirer d'embarras en peignant moi-même le bout de décor qui leur manquait. Je fis de mon mieux (ce qui ne veut pas dire que mon travail fut superbe) et leur brossai une espèce de cellule éclairée par une croisée qui projetait un rayon de soleil sur les murailles. Ils furent enchantés de ce barbouillage ; je vis le moment où ils annonceraient, sur l'affiche, que les décors étaient de *M. Bouffé !*

Je savais les artistes si malheureux, que je prélevai mes frais d'hôtel et de voyage, et leur abandonnai le reste avant mon départ pour Rouen, où mes représentations commencèrent le 20 juillet, pour se terminer le 28 août, toujours avec le même bonheur et la même amabilité de la part du public rouennais.

J'ai oublié, en rendant compte de mes représentations à Rouen, en 1837, de parler de ma rencontre avec Mélingue, qui revenait, je crois, d'Amérique, où il était parti en compagnie de Tisserant dans le fol espoir d'y faire fortune. Les deux pauvres garçons avaient eu grand'peine à revenir en France. Débarqués au Havre, ils étaient venus à pied à Rouen, afin de ménager le peu d'argent qui leur restait. Mélingue trouva un petit emploi au théâtre des Arts. Petit est le mot, car il jouait ce qu'on appelle les grandes utilités. Il ne se doutait guère alors qu'un jour il ferait courir tout Paris avec ses admirables créations de Dartagnan, de Monte-Christo, de Benvenuto Cellini et tant d'autres.

En attendant, il jouait le bout de rôle du notaire dans *Pierre le Couvreur*, vaudeville en cinq tableaux, dont j'avais créé le principal personnage au théâtre des Nouveautés.

Son emploi lui rapportait cent francs par mois; comme il me le disait lui-même, cela valait mieux que rien.

— D'ailleurs, ajoutait-il, je ne suis engagé qu'au mois; l'ami Tisserant, qui est parti pour Paris, doit m'écrire dès qu'il m'aura trouvé quelque chose de plus confortable, comme disent les Anglais.

C'était vraiment plaisir de voir et d'entendre ce beau garçon prendre son parti avec autant de gaieté et de philosophie.

Mélingue logeait chez un tailleur qui occupait un appartement donnant sur le quai. Ce brave tailleur, voyant que la bourse du jeune homme était rarement gonflée de louis d'or, lui dit un jour :

— Mon cher monsieur Mélingue, bien que vous soyez acteur, on assure que vous êtes également sculpteur ; voulez-vous me faire une statue de Corneille? nous la placerions sur mon balcon, ce qui me permettrait de mettre sur mon enseigne : *Au Grand Corneille !*

La proposition était assez originale pour plaire au jeune artiste.

— Bien entendu, ajouta le tailleur, il ne sera plus question du loyer de votre chambre ni de l'arriéré ; cela vous va-t-il ?

Dès le lendemain, Mélingue se mettait à l'œuvre. Comme il voulait faire cette statue grandeur na-

ture, il lui fallait pour cela une assez grande quantité de terre, pour cinquante francs au moins ; sa bourse ne lui permettait pas cette dépense, mais Mélingue ne s'embarrassait pas pour si peu. Après avoir construit son *armature*, il se rendit au bord de la Seine, et là, faisant le métier de terrassier, il emporta chaque jour un énorme panier de terre et de cailloux pour lui servir à monter son ébauche; il ne lui fallut ensuite que quelques pains de vraie terre glaise pour terminer son travail, qui ne manquait pas de mérite.

Cette statue, enluminée de couleurs criardes, fut installée sur le balcon en question, ainsi que le désirait le brave tailleur, qui ne manqua pas de faire inscrire sur son enseigne, en lettres d'or hautes d'un pied: *Au Grand Corneille.*

Je ne sais si Mélingue revit jamais son œuvre, philosophiquement exposée aux injures du temps. Chaque fois que je retournais à Rouen, je constatais que quelque morceau manquait à la pauvre statue; c'était un bras, le nez, une main, la moitié de la tête. Elle finit par tomber en poussière, au grand désespoir de son possesseur.

Cette même année 1837, Mélingue, de retour à Paris, fit la statuette du *Gamin de Paris* et celle de Duprez, dans son rôle d'Arnold de *Guillaume Tell.* Ces deux statues se vendirent par centaines.

Mélingue, modeste comme un véritable artiste qu'il était, voulait tout simplement donner son œuvre à MM. Susse frères, craignant même qu'ils ne voulussent pas l'éditer...

— Vous ne ferez pas cela, lui dis-je ; vous n'êtes pas assez riche pour donner votre travail.

Il suivit mon conseil et MM. Susse lui achetèrent sa statuette trois cents francs. C'était bien peu, mais cela valait mieux que rien, comme l'avait dit Mélingue de ses appointements de province.

Pendant les séances, Boutin, qu'on avait surnommé le chien fidèle de Mélingue, jouait de la guitare et chantait des romances, afin de distraire l'artiste et le modèle. Rien de plus comique à voir et à entendre que Boutin faisant du sentiment, lui dont le physique, la voix et les allures étaient plutôt d'un portier que d'un chanteur de romances.

Ce brave garçon témoignait à Mélingue une reconnaissance, un dévouement qui allait jusqu'au fanatisme.

On le comprendra facilement quand on saura que, par la protection de Mélingue, Boutin, sans place depuis près de deux ans, avait été engagé à l'Ambigu et ensuite à la Porte-Saint-Martin. Il créa dans ces deux théâtres plusieurs rôles populaires, auxquels il donna un cachet très original. Toujours vrai sans être *canaille*, comique sans tomber dans la basse charge, Boutin quelquefois même faisait s'emplir de larmes les yeux des spectateurs ; cela m'arriva en le voyant jouer dans *la Poissarde*, où il était vraiment remarquable.

Hélas ! protecteur et protégé sont réunis dans un monde meilleur, où je les rejoindrai bientôt moi-même !...

CHAPITRE LII

LONDRES. — Mitchell. — Un décor du *Gamin de Paris*. — Visite du prince Louis. — La reine. — La brochure de *l'Oncle Baptiste*. — Rachel à Londres. — BRUXELLES. — Rachel et Raphaël Félix. — La Notre-Dame d'août. — Un feu d'artifice. — Une représentation à mon bénéfice.

Après une traversée qui nous permit de ne laisser *aucune trace* de notre passage, nous arrivâmes à Londres le 4 juin 1842. Nous descendîmes dans une maison touchant au théâtre Saint-James, où je devais donner mes représentations.

La salle de ce théâtre était décorée avec un goût qu'on rencontre rarement à Londres dans les salles de spectacle. M. Mitchell, le directeur, en même temps libraire de la reine, y avait apporté une recherche digne de la souveraine, qui l'honorait souvent de sa présence.

Mitchell poussait si loin la manie du luxe, qu'il voulut, un jour que Sa Majesté devait assister au spectacle avec les jeunes princes, nous faire jouer le premier acte du *Gamin de Paris* dans un salon Louis XV orné de consoles et de fauteuils dorés.

En arrivant sur le théâtre, avant le lever du rideau, j'aperçus ce décor.

— Vous vous êtes trompés, dis-je aux machinistes, c'est le décor du second acte que vous posez là?

— Mais non, répondit leur chef, nous venons de poser celui-ci d'après les ordres de M. Mitchell.

— Mais c'est impossible! la demeure de la grand'-mère doit être une chambre des plus modestes.

Mitchell, qui venait d'entrer sur le théâtre, entendit ces derniers mots et me dit d'un air suppliant :

— Ah! mon cher Bouffé, je vous en prie, jouez dans ce décor-là ; les princes sont dans la salle, et je ne veux pas leur faire voir de vilaines choses.

— Mais, lui dis-je, ils vont se figurer qu'en France les gens du peuple sont logés comme de grands seigneurs! Il serait plus intéressant, à mon avis, d'offrir aux princes la reproduction exacte des logements ouvriers de Paris, qu'ils ne connaissent pas.

— Je vous assure, mon ami, qu'ils sont trop jeunes pour comprendre cela, et qu'un joli décor leur plaira bien davantage.

Il fallut, bon gré mal gré, me résigner à satisfaire la fantaisie ridicule de ce bon courtisan.

Mais voit-on d'ici la grand'mère Meunier se carrant et tricotant des bas de laine dans un fauteuil doré? C'était tout simplement stupide. Heureusement, cela se passait en Angleterre!

Un soir, je venais de jouer *Michel Perrin*. Pendant que je changeais de costume pour paraître dans *les Vieux péchés*, on frappa à la porte de ma loge; c'était

le comte d'Orsay, accompagné d'une autre personne.

— Pardonnez-moi de vous déranger, mon cher Bouffé, dit-il, mais nous ne vous tiendrons pas longtemps. Permettez-moi de vous présenter Son Altesse le prince Louis, qui désire vous serrer la main.

— Oui, monsieur, ajouta le prince, j'ai désiré vous voir, vous serrer la main, et vous témoigner tout le bonheur que je viens d'éprouver en vous voyant jouer cette pièce, dans laquelle l'auteur a rapporté un incident de la vie de l'empereur Napoléon, dont le souvenir vénéré ne s'effacera jamais de ma mémoire. — Je n'oublierai pas non plus l'homme et l'artiste que je viens d'applaudir et qui m'a rappelé ma bonne France.

Et, comme je m'excusais auprès de ces messieurs de continuer devant eux ma toilette :

— Si ce n'est pas indiscret, me dit le prince, permettez-moi de rester quelques instants encore. Je suis curieux de savoir quels moyens vous employez pour changer ainsi votre visage, car je vous ai vu dans plusieurs de vos rôles, et j'avais peine à vous reconnaître tout d'abord.

— Je vous remercie du compliment, Monseigneur, il me prouve une fois de plus que j'ai eu raison de penser qu'un comédien est un peintre qui, toutes les fois que son physique le lui permet, doit varier sa tête, au contraire des peintres de tabatières dites de Brunswick.

J'avoue que la présence de ces messieurs me gênait un peu pour exécuter mon *barbouillage;* je finis pourtant par en venir à bout. Mes visiteurs me donnèrent encore une fois la main, et retournèrent dans la salle. J'étais bien loin alors de me douter qu'un jour viendrait où

je solliciterais de ce prince, devenu empereur, l'autorisation de jouer cette même pièce de *Michel Perrin*, dont la représentation était interdite par la censure et par le ministre... On a vu, dans un précédent chapitre, avec quelle bonne grâce Napoléon III accueillit ma demande et donna l'ordre de laisser jouer la pièce... Il répondit même à la princesse Mathilde, qui avait eu la bonté de lui remettre ma supplique :

— Vous direz à M. Bouffé que l'empereur n'a pas oublié la visite du prince Louis dans sa loge à Londres, et que, toutes les fois qu'il pourra lui être agréable, ce sera pour lui un réel plaisir.

J'eus encore, à Londres, le bonheur de me trouver en relations intimes avec plusieurs artistes distingués : Mathew et sa femme, qui nous donnèrent toutes les preuves d'une amitié sincère ; Webster, directeur et acteur du théâtre royal de Hay-Market, artiste de beaucoup de talent ; Farenn, attaché au même théâtre, où je lui vis jouer plusieurs de mes rôles, entre autres *le Père Turlututu*, *le Grand-Papa Guérin* et *l'Oncle Baptiste*, d'une façon remarquable. Enfin, je me liai tout à fait d'amitié avec Yung, tragédien contemporain de Talma, qu'il vénérait et dont il ne parlait qu'avec l'enthousiasme d'un véritable artiste.

La reine, ayant assisté à la première représentation de *l'Oncle Baptiste* et désirant revoir la pièce, me fit demander la brochure avec les *traditions*, c'est-à-dire ce que j'ajoutais au dialogue, et qu'elle n'avait pu trouver dans la brochure que Mitchell faisait placer dans sa

loge, car ces traditions ne se trouvaient que sur le manuscrit que j'avais fait copier avec toutes les annotations, dont le nombre n'était pas moindre de soixante. Il n'y avait pas de temps à perdre, la reine devant assister le lendemain à la représentation de *l'Oncle Baptiste*. Je passai une partie de la nuit à ce travail très compliqué; Mitchell fit relier ma brochure d'une façon splendide, et la remit lui-même à Sa Majesté, qui voulut bien me faire adresser la lettre suivante :

Londres, 27 juin 1842.

Monsieur,

Sa Majesté me charge de vous témoigner sa satisfaction. Elle me charge en outre de vous dire que cette brochure sera placée dans sa bibliothèque particulière, en souvenir des agréables soirées que votre talent lui a procurées.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

Guillaume Stanlay,
Secrétaire de Sa Majesté la Reine.

Une autre reine qui, elle aussi, avait bien sa puissance, régnait alors à Londres, c'était Rachel.

Les représentations de la grande tragédienne étaient suivies par toute la noblesse de Londres; chacun voulait admirer ce talent hors ligne. Le dernier spectacle de Rachel se composait des *Horaces* et du *Moineau de Lesbie*. La reine, qui assistait à cette soirée, donna le signal des applaudissements qui devinrent unanimes. Quel triomphe, grand Dieu ! quelle pluie de bouquets et de couronnes !... Jamais reine véritable ne fut fêtée avec plus d'enthousiasme !

Je donnai ma représentation d'adieux le surlendemain, et partis pour Bruxelles, où je devais avoir l'agréable surprise de me retrouver avec Rachel et de jouer au même théâtre qu'elle, ainsi que cela venait de nous arriver à Londres. J'étais enchanté de cette coïncidence, car on accourait voir Rachel de vingt lieues à la ronde, et beaucoup se disaient : « Pendant que nous y sommes, restons un jour de plus, et voyons l'acteur du Gymnase. » Rachel demeurait dans l'hôtel même où nous logions. Elle habitait le premier étage avec sa mère et son jeune frère Raphaël qu'elle adorait, et qu'elle avait fait venir à Bruxelles pendant ses vacances.

Elle aimait à tel point cet enfant qu'elle se prêtait à toutes ses fantaisies.

Un jour, c'était le 15 août, Raphaël ayant appris que c'était ma fête et celle de Mme Bouffé, imagina de tirer un feu d'artifice « en notre honneur... » Ce fut sous les arbres d'un fort beau jardin qui se trouvait au fond de la grande cour de l'hôtel, que l'artificier installa une quantité de chandelles romaines, de soleils, d'artichauts, de boîtes, de serpenteaux, de pétards, de fusées, enfin tout ce qui constitue un grand feu d'artifice. La bonne Rachel n'en fut pas quitte à moins de cinq ou six louis, mais je suis certain qu'elle en eût donné le double de grand cœur, tant elle était heureuse en voyant la joie de son enfant gâté.

La dernière de mes représentations devait avoir lieu à mon bénéfice, en partage avec les directeurs, après prélèvement de quinze cents francs de frais ; il me fallait donc composer un spectacle aussi attrayant que

possible. J'avais l'espoir que Rachel consentirait à paraître dans cette soirée; mais, n'osant lui faire ma demande de vive voix, je lui écrivis.

Voici ce qu'elle me répondit :

Bruxelles, 29 juillet 1842.

Je vous envoie, mon cher Bouffé, le *oui* le plus énorme. Je n'ai pu répondre plus tôt à votre trop aimable lettre; je l'ai reçue dans ma loge, où je manquais de tout.

Je suis heureuse, par ce petit service, de vous prouver combien je m'estime fière d'être pour quelque chose dans une de vos représentations en Belgique.

RACHEL.

P. S. — Je ne *veux* pas que cette représentation soit au bénéfice des directeurs plutôt qu'au vôtre. Permettez-moi donc de régler cette affaire avec ces messieurs. Je ne *veux* pas entendre parler de frais. Je *veux* que vous partagiez *la recette brute*. Laissez-moi faire, je vous en prie.—Je rentre du théâtre. Bonne nuit à tous deux.

Ma représentation eut lieu dans les conditions que Rachel avait résolues.

Le spectacle se composait de :

Deux actes d'*Andromaque*, où Rachel fut plus admirable que jamais; un acte du *Domino noir*, par mon bon et cher ami Couderc, dont on n'a pas oublié les brillants succès à l'Opéra-Comique; *les Vieux péchés*, *Pauvre Jacques*, et un pas de danse.

La recette fut magnifique, et je touchai *trois mille francs* pour ma part.

Rachel semblait encore plus heureuse que moi de ce beau résultat. Aussi la remerciai-je doublement du ser-

vice qu'elle venait de me rendre et de la profonde amitié qu'elle m'avait témoignée depuis notre camaraderie du Gymnase. Cette amitié ne s'est jamais démentie, jusqu'au jour où l'impitoyable mort a ravi cette grande artiste, l'une des plus brillantes gloires de la scène française!

CHAPITRE LIII

Mes représentations à Lille. — La catastrophe de Fampoux. — Rachel. — Soirée au bénéfice des pauvres familles de la ville. — SAINT-QUENTIN. — Laferrière et *les Enfants de troupe*. — — Un double deuil de famille : Mort de mon père et folie de mon frère Gustave. — Notre fils Hippolyte malade. — Mariage de notre nièce. — Le toast du baron Taylor. — Un ménage heureux.

Le lendemain de notre arrivée à Lille, le 7 juillet 1846, une affreuse nouvelle vint nous consterner ainsi que toute la population. Le train venant de Paris, dans lequel nous nous trouvions la veille, avait déraillé juste à l'endroit où nous avions remarqué des oscillations. On avait à déplorer un grand nombre de victimes.

La dernière représentation de Rachel était annoncée, à son bénéfice, pour le soir; ce bénéfice fut remis à un autre jour, à la demande même de Rachel, qui voulut que la représentation annoncée fût donnée au profit des familles nécessiteuses des victimes.

J'eus le bonheur de concourir à cette bonne œuvre; la recette atteignit le chiffre énorme de neuf mille francs, ce qu'on n'avait jamais vu à Lille. Rachel aban-

donna tout ce qui lui revenait; elle voulut, à l'admiration de tous ceux qui l'avaient entendue, joindre les bénédictions des infortunés qu'elle venait de secourir si généreusement.

Après avoir donné huit représentations dans cette ville, nous partîmes pour Saint-Quentin, où j'étais engagé pour six soirées.

Nous y arrivâmes le jour même où Laferrière jouait sa dernière représentation, qui se composait du *Sonneur de Saint-Paul* et des *Enfants de troupe*.

Laferrière et le directeur ne s'étaient sans doute pas rendu compte de la faute qu'ils commettaient en comprenant dans ce spectacle un des ouvrages de mon répertoire, dont j'avais envoyé la liste écrite; ils auraient dû comprendre qu'il était fâcheux pour moi de voir jouer, à la veille de mes représentations, une des créations que j'affectionnais le plus. C'est un procédé que, pour ma part, je n'ai à me reprocher envers aucun camarade.

Caché dans un coin de la salle, j'assistai à cette représentation. Je ne me permettrai pas d'analyser ici la manière dont Laferrière joua le rôle de Trim ; je dirai seulement que cet artiste, d'un talent incontestable et surtout d'une grande distinction, apportait dans ce personnage une désinvolture et un laisser-aller frisant le mauvais goût.

J'ai remarqué, du reste, que, presque toujours, les artistes jouant les jeunes premiers, se figurent, en abordant un rôle comique, qu'ils doivent, pour arriver à produire de l'effet, appuyer sur les mots, multiplier les

gestes, mettre la distinction de côté, en un mot aller jusqu'à tomber dans la trivialité. Sans doute on ne peut ni ne doit donner à un personnage populaire les façons et les manières du grand monde, mais il y a une *certaine* manière de garder une distinction relative que *certains* comédiens oublient trop souvent.

Je ne pus jouer les *Enfants de troupe* à Saint-Quentin, où les spectateurs, toujours les mêmes, ne voyaient jamais une pièce deux fois.

Un jour, le 3 août, au moment où je me disposais à partir pour la répétition, un des garçons de l'hôtel m'apporta une lettre cachetée de noir; je reconnus l'écriture sur l'enveloppe ; elle était de ma bonne sœur aînée, Mme Gauthier.

J'ouvris cette lettre en tremblant, avec le pressentiment de quelque malheur. Je ne me trompais pas; dès les premières lignes, je fus frappé au cœur. Mon pauvre père était mort, après trois jours d'une maladie qui s'était déclarée à la suite de l'inquiétude et des fatigues que le pauvre homme avait eu à supporter, pendant quatre jours et quatre nuits employés à la recherche de mon frère Gustave, sourd et muet, qui avait disparu sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Au bout de ces quatre jours, Gustave revint, couvert de boue et de poussière, les cheveux en désordre, les habits en lambeaux : il semblait avoir perdu la raison. Ce n'était, hélas ! que trop réel ; ce qu'on prit d'abord pour une suite des mauvais traitements qu'il avait dû essuyer, tourna bientôt en folie furieuse. Nous

nous vîmes contraints de le mettre dans une maison de santé, où il mourut en 1869, sans que jamais une lueur de raison jaillît de ce cerveau malade.

A la suite des deux coups cruels qui venaient de me frapper, je fus hors d'état de continuer mes représentations. Tout en prenant part à mon chagrin, le directeur, qui comptait sur le produit de ces représentations pour payer ses artistes, se désespérait. Il m'avait confié que le répertoire de Laferrière se composant en grande partie de mélodrames, genre qui ne plaisait pas au public de Saint-Quentin, n'avait pas réalisé les recettes auxquelles on s'était attendu, que par suite il se trouvait, lui directeur, dans une situation cruelle. Cela redoublait ma peine, et je ne vis qu'un moyen de dédommager ce brave homme de la perte que je lui occasionnais bien involontairement : je lui abandonnai les 1187 francs qui me revenaient comme partage dans les trois représentations que je venais de donner sur son théâtre. Cette somme le tira d'embarras en lui permettant d'attendre les représentations de Déjazet, annoncées pour le 15 août.

Notre départ de Saint-Quentin fut retardé par une indisposition qui me retint au lit plusieurs jours. Ma chère Alphonsine me prodigua, comme toujours, les soins d'une tendre mère, et cela tout en me cachant ses larmes, car elle chérissait mon père autant que je le chérissais moi-même. Je pus donc encore une fois apprécier la bonté, l'abnégation de cet ange consolateur, que respectent et admirent tous ceux qui le connaissent.

Nous partîmes le 8 août pour Paris. En arrivant, nous

trouvâmes Hippolyte, le plus jeune de nos fils, gravement malade d'une fièvre typhoïde.

Notre domestique Louise, dont nous connaissions le dévouement, s'était empressée d'appeler le médecin et de nous écrire à Saint-Quentin; mais sa lettre nous avait croisés en chemin, en sorte que nous ignorions le nouveau malheur qui nous attendait. Les symptômes de la cruelle maladie devenaient de jour en jour plus alarmants ; le délire continuel qui s'emparait de la raison de notre pauvre enfant, nous faisait craindre pour sa vie. Sa mère ne voulut le quitter ni jour ni nuit, et, grâce à ses soins de toutes les minutes, notre fils nous fut rendu. Sa convalescence fut longue, bien longue; mais, Dieu merci, nous avons le bonheur de l'embrasser encore aujourd'hui.

Le ciel sembla enfin nous prendre en pitié en nous faisant espérer des jours meilleurs pour notre famille. Le mariage de ma nièce Héloïse Gauthier vint réaliser cet espoir. Elle épousa un charmant garçon, Alexis Thuillier, qui avait succédé à son père comme agent-trésorier de l'Association des artistes dramatiques, fonctions qu'il remplit depuis plus de trente ans, avec un zèle, une intelligence qui lui ont mérité les sympathies et l'amitié de tous les membres de cette grande famille artistique.

Le mariage d'Héloïse et d'Alexis fut célébré le 4 octobre 1846. Le baron Taylor qui assistait au banquet, portant en sautoir la croix de commandeur de la Légion d'honneur, adressa aux mariés les paroles suivantes :

— Savez-vous pourquoi, mes amis, je porte aujourd'hui ce ruban que je mets seulement lorsque je vais à la

cour? J'ai voulu protester contre ceux qui prétendent mettre au ban de la société les comédiens qu'ils traitent de réprouvés et de bohêmes, en leur faisant voir qu'il est des hommes pouvant sans vanité se dire honorables qui, loin d'en rougir, sont fiers de compter au nombre de leurs amis la plus grande partie des membres de cette race soi-disant maudite, de ces *parias* qui ont l'infamie d'élever leurs enfants dans la croyance de Dieu, ainsi que nous venons d'en être témoins en assistant à la bénédiction appelée par un prêtre sur la tête de ces jeunes époux. Je leur souhaite à mon tour, et du fond de mon cœur, tout le bonheur qu'ils méritent.

Ce souhait fut exaucé, car jamais on ne vit union plus heureuse.

Ces chers enfants m'adressèrent, le lendemain de leur mariage, le billet suivant que j'ai précieusement conservé :

A BOUFFÉ, A LEUR ONCLE BIEN-AIMÉ,

Les mariés reconnaissants,

HÉLOÏSE et ALEXIS THUILLIER.

N B. — Nous avons une heureuse nouvelle à t'apprendre. Voici ce que vient de décider le Comité, dans sa séance du 14 octobre 1846 : « Appointements de l'agent trésorier, 400 fr. par mois, jusqu'au mois d'avril 1847; 600 fr. pour les années suivantes. »

C'est grâce à M. le baron Taylor que ma position a été ainsi réglée. Tu vois, cher oncle, que les jeunes mariés ne mourront pas de faim!...

CHAPITRE LIV

J'ai promis la liste complète des rôles joués par moi, sur divers théâtres de Paris, pendant une période de trente-six années. Voici cette nomenclature qui, je l'espère, offrira quelque intérêt aux amateurs et à la critique.

THÉATRE DU PANORAMA-DRAMATIQUE

1821-1823

14 avril	1821	*Ismayl et Maryam*, mélodrame en 3 actes. — Abou-Taher, esclave, 30 ans.
26 juin	—	*La Prise de corps*, vaudeville en 1 acte. — Patience, huissier, 45 ans.
24 août	—	*La Fête au village*, vaudeville en 1 acte. — Marcelin, 18 ans.
13 octobre	—	*Les Cinq Cousins*, vaudeville en 1 acte. — Victor (cinq rôles), 25 ans, non créé.
30 octobre	—	*Le Délateur*, drame en 3 actes. — Ambrosio, 60 ans.

10 novembre	1821	*L'Auvergnat ou le Marchand de peaux de lapins*, vaudeville en 1 acte. — Jobinet, 60 ans.
5 décembre	—	*Ma tante Rose*, vaudeville en 1 acte. — Cœur-d'acier, sergent, 25 ans.
31 —	—	*Le Petit espiègle et la Bonne sœur*, vaudeville en 1 acte. — Roquillard, portier, 55 ans.
16 avril	1822	*Les Deux Pensions*, vaudeville en 1 acte. — Jacquot, jardinier, 20 ans.
11 mai	—	*Le Déserteur*, pantomime en 1 acte. — Le Grand Cousin (non créé).
8 juin	—	*La Fille mal gardée*, ballet-pantomime en 4 tableaux. — La mère Simonne (non créé).
28 juillet	—	*Les Charbonniers de la Forêt-Noire*, comédie en 2 actes. — Le bailli, 60 ans.
3 août	—	*Le Drôle de corps*, vaudeville en 1 acte. — Pivoine, bourgeois, 60 ans.
13 septembre	—	*La Lampe merveilleuse*, féerie-vaudeville en 2 actes. — Ababa-Patapouf, empereur de la Chine, 60 ans.
23 octobre	—	*Les Vendanges de Bagnolet*, folie en 1 acte. — Ladouve, tonnelier, 45 ans.
8 décembre	—	*Les Deux Baillis*, vaudeville en 1 acte. — Le bailli de Gonesse, 50 ans.
22 décembre	—	*Les Deux Forçats*, vaudeville en 1 acte. — Boniface, maire de village, 50 ans.
4 janvier	1823	*Poucet et Croquemitaine*, féerie en 1 acte. — Hector, valet de l'ogre, 25 ans.
18 janvier	—	*Tringolini ou le Double enlèvement*, mélodrame comique en 3 actes. — L'Alcade de Sainte-Marie, 60 ans.

9 février	1823	*Le Veuvage de Manon*, comédie en 1 acte. — Cadet-Roussel, 40 ans.
11 mars	—	*La Main de bois*, mélodrame en 3 actes. — Landry, brigand, 40 ans.
21 mars	—	*Les Deux Sergents ou la Parole d'honneur*, comédie en 1 acte. — Doucet, 60 ans.
15 avril	—	*Les Trois Trilby*, folie en 1 acte. — Coquerel, bossu, 40 ans.
20 mai	—	*Les Inséparables*, mélodrame en 3 actes. — Dumarais, 50 ans.
4 juillet	—	*La Romance et la Gavotte*, comédie en 1 acte. — Gustave Doligny, avocat, 25 ans.

THÉATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE

12 décembre	1823	*Les Pyrénées, Cadix et les Champs-Élysées*, pièce militaire mêlée de chant, en 5 actes et 20 tableaux. — Le père Laffût, invalide, 60 ans; Jacquot, paysan, 18 ans.

THÉATRE DE LA GAITÉ

1824-1827

28 février	1824	*Le Cousin Ratine*, vaudeville en 1 acte. — Ratine, costumier (5 rôles), 36 ans.
26 mars	—	*La Place du palais*, mélodrame en 3 actes. — Fluet, voleur, 40 ans.

8 mai	1824	*Le Tonnelier*, pantomime en 2 tableaux. — Ducerceau, 50 ans.
10 juin	—	*Minuit ou la Révélation*, mélodrame en 3 actes. — Dumont, caissier, 55 ans.
24 août	—	*La Saint-Louis au boulevard du Temple*, à-propos en 1 acte. — Jacques, 18 ans.
29 septembre	—	*Le Mulâtre et l'Africaine*, mélodrame en 3 actes. — Zimio, 16 ans.
3 novembre	—	*Une Journée aux Champs-Élysées*, vaudeville en 1 acte. — M. Sucré, 70 ans.
9 décembre	—	*La Folle pour rire*, vaudeville en 1 acte. — Coco-Mimi, 18 ans.
26 janvier	1825	*Blaizot ou la Leçon d'amour*, vaudeville en 1 acte. — Blaizot, 18 ans.
17 février	—	*Six mois de constance*, comédie en 1 acte. — Adolphe, 25 ans.
15 mars	—	*La Mauvaise langue de village*, vaudeville en 1 acte. — L'Établi, menuisier, 25 ans.
23 juin	—	*La Dot et la Fille ou le Commis-marchand*, vaudeville en 1 acte. — Protêt, 50 ans.
9 juillet	—	*Le Fermier Humbert*, mélodrame en 3 actes. — Guillaume, 30 ans.
9 août	—	*Sapajou ou le Naufrage des singes*, pièce en 2 tableaux. — Jacquot, 20 ans.
4 novembre	—	*Le Canal Saint-Martin*, vaudeville en 1 acte. — Simon, maçon, 40 ans.
10 décembre	—	*La Forêt de Bondy ou la Fausse peur*, vaudeville en 1 acte. — Rapineau, 50 ans.
29 décembre	—	*Le Foyer de la Gaîté*, prologue en 1 acte. — Molard, 30 ans.
18 janvier	1826	*Le Moulin des étangs*, mélodrame en 4 actes. — Frantz, soldat, 20 ans.

21 mars	1826	*Le Pauvre Berger*, mélodrame en 3 actes. — Zug, 30 ans (non créé.)
9 mai	—	*La Famille Girard*, vaudeville en 1 acte. — Biscotin, 45 ans.
21 juin	—	*Le Soldat en retraite*, drame en 2 actes. — Jean, 40 ans.
7 juillet	—	*Le Petit Monstre et l'Escamoteur*, folie en 1 acte. — Narcisse, bossu, 25 ans.
16 août	—	*Le Pauvre de l'Hôtel-Dieu*, mélodrame en 3 actes. — Jean, 16 ans.
4 novembre	—	*La Salle de police*, vaudeville en 1 acte. — Jean Jivot, 21 ans.
4 janvier	1827	*Robinson Crusoé*, mélodrame en 4 actes. — Vendredi, nègre, 18 ans (non créé).
16 janvier	—	*L'Amour et les poules*, vaudeville en 1 acte. — Lecoq, 30 ans.
1er février	—	*La Fille du portier*, mélodrame en 3 actes. — Doucet, tapissier, 20 ans.
21 février	—	*Poulailler*, mélodrame en 9 actes. — Passe-partout, voleur, 30 ans.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

1827-1831

25 mai	1827	*Le Débutant*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Gustave, 20 ans.
25 mai	—	*Le Jeu de cache-cache ou la Fiancée*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Jacques, 40 ans.
31 mai	—	*Un Coin de salon*, comédie en 1 acte. — Lambert, 36 ans.

13 juin	1827	*Les Dernières amours*, vaudeville en 1 acte.— Desroches, 60 ans.
13 juin	—	*Le Futur de la grand'maman*, comédie-vaudeville en 1 acte.— Mignot, 22 ans.
27 juillet	—	*Départ, Séjour et Retour*, comédie en 3 actes.— Bernard, 25 ans.
16 août	—	*Figaro ou le Jour des noces*, pièce en 3 actes, musique de Blangini.—Figaro.
5 octobre	—	*L'Ami Bontemps*, vaudeville en 1 acte. — Ventre-à-terre, cocher, 40 ans.
27 octobre	—	*Faust*, drame en 4 actes.— Méphistophélès.
9 novembre	—	*L'Artiste et le Soldat*, comédie en 1 acte. — Joseph, 16 ans.
4 décembre	—	*Le Lit de circonstance*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Jaco, 20 ans.
12 —	—	*Le Caleb de Walter Scott*, vaudeville en 1 acte.— Caleb, 68 ans.
29 —	—	*Le Portefeuille*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Jean Guillard, cocher, 36 ans.
28 janvier	1828	*L'Anneau de la fiancée*, drame lyrique en 3 actes.— Thibaut, 25 ans.
7 février	—	*Le Barbier châtelain*, comédie-vaudeville en 3 actes.— Peters, 30 ans.
13 —	—	*Le Banquier empaillé*, vaudeville en 1 acte.— Poulardié, 45 ans.
17 —	—	*Le Bourguemestre de Blachswartz*, comédie-vaudeville en 3 actes.— Franck, 36 ans.
13 mars	—	*L'Enchanteur maladroit*, vaudeville en 3 tableaux.— Miroton, 40 ans.

14 avril	1828	*Les Comédiens par testament*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Franval, 45 ans.
5 juin	—	*Le Mariage impossible*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Kokmann, 55 ans.
16 juillet	—	*La Matinée aux contre-temps*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Dupuis, 40 ans.
11 août	—	*Dix ans de constance*, comédie-vaudeville en 1 acte.— Bidault, 36 ans.
23 —	—	*Les Employés*, comédie en 1 acte. — Legras, 60 ans.
2 octobre	—	*Valentine*, drame en 2 actes. — Ludwic, 25 ans.
10 novembre	—	*Jean*, comédie-vaudeville en 4 parties. — Rigolard, danseur, 60 ans.
28 février	1829	*Aventures et Voyages du petit Jonas*, pièce en 3 actes.— Jonas, 20 ans.
16 mars	—	*La Fiancée du fleuve*, vaudeville en 2 actes.— Jobson, 50 ans.
9 avril	—	*Antoine ou les Trois générations*, pièce en 3 époques.— Le vicomte de Chailly, 30 ans.
29 —	—	*L'Ami de la famille*, vaudeville en 1 acte. — Duval, 55 ans.
6 mai	—	*Les Suites d'un mariage de raison*, pièce en 1 acte.— Pinchon, 30 ans.
20 mai	—	*Le Doge ou le Canon d'alarme*, vaudeville en 1 acte.— Brindini, 25 ans.
9 juin	—	*Sir Jack*, comédie-vaudeville en 3 actes. — Gaillard, bossu, 45 ans.
23 juillet	—	*Gillette de Narbonne*, comédie-vaudeville en 3 actes.— Monneau, 50 ans.

ût	1829	*Les Petits Manuels à la mode*, comédie-vaudeville en 1 acte.— M. Dandy, 30 ans.
-	—	*Babet ou la Petite bonne*, comédie-vaudeville en 1 acte.— Gérard, 65 ans.
-	—	*Pierre le Couvreur*, vaudeville en 5 tableaux.— Pierre Mignard, 22 ans.
tobre	—	*Isaure ou la Peur du mal*, drame en 2 actes.— Henriot, 20 ans.
—	—	*La Couturière*, comédie-vaudeville en 3 actes.— Bonnard, emballeur, 25 ans.
embre	—	*La Paysanne de Livonie*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Baziliowitz, 50 ans.
—	—	*La Femme, le Mari et l'Amant*, comédie en 4 actes.— Jolivet, 20 ans.
vier	1830	*Le Bal champêtre au 5me étage*, vaudeville en 1 acte.— Rigolard, 60 ans.
rier	—	*Henri V et ses compagnons*, drame en 3 actes.— Falstaff, 58 ans.
n	—	*Une Nuit du duc de Montfort*, vaudeville en 1 acte.— Désarmoises, 60 ans.
ıt	—	*A-propos patriotique* en 1 acte. — Gâcheux, maçon, 30 ans.
-	—	*André le chansonnier*, drame-vaudeville en 2 actes. — André Bernard, 25 ans.
	—	*La Contre-lettre ou le Jésuite*, drame-vaudeville en 2 actes.— L'abbé Serinet, 30 ans.
ɔtembre	—	*Le Marchand de la rue Saint-Denis*, comédie-vaudeville en 3 actes. — Théophile, 17 ans.

23 octobre	1830	*La Chatte blanche*, pantomime en 12 tableaux.— Le clown.
18 novembre	—	*Les Trois Catherine*, pièce en 3 époques. — Baltazarini, maître de chapelle, 40 ans.
25 décembre	—	*Quoniam*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Quoniam, 45 ans.
8 janvier	1831	*Le Charpentier*, vaudeville en 4 actes. — Poliveau, 28 ans.
22 —	—	*Juliette*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Isidore, 18 ans.

THÉATRE DU GYMNASE

1831-1844

16 avril	1831	*La Pension bourgeoise*, comédie en 1 acte. — Oscar, 24 ans (non créé).
16 —	—	*La Maison en loterie*, vaudeville en 1 acte. — Rigaudin, bossu, 50 ans (non créé).
4 mai	—	*Le Bouffon du prince*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Hugo Bambetto, 65 ans.
16 —	—	*La Favorite*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Lord Sunderland, 55 ans.
28 juin	—	*Le Délit politique*, comédie-vaudeville en 1 acte.— Kergalin, 40 ans.
13 juillet	—	*Quinze jours de sagesse*, comédie-vaudeville en 1 acte.— Tiron, portier, 55 ans.
6 septembre	—	*L'Irlandais*, comédie en 2 actes.— Valentin, 20 ans.

30 septembre	1831	*Le Dey d'Alger à Paris*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Jolibois, danseur, 45 ans.
21 octobre	—	*La Plus belle nuit de la vie*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Durand, 50 ans.
30 novembre	—	*Le Soprano*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Guimbardini, 40 ans.
7 décembre	—	*Le Luthier de Lisbonne*, drame en 3 actes. — Don Miguel, 30 ans.
27 —	—	*Emmeline ou la Porte secrète*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Friedmann, 60 ans.
4 février	1832	*Le Sénateur*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Pascal, 30 ans.
22 —	—	*Le Savant*, comédie en 2 actes. — Franck, 60 ans.
14 mars	—	*Le Choix d'une femme*, vaudeville en 1 acte. — Doucet, 25 ans.
4 juillet	—	*Le Pays latin*, vaudeville en 1 acte. — Hyacinthe, 40 ans.
21 août	—	*Le Premier Président*, comédie en 3 actes. — Valentin, valet, 30 ans.
17 septembre	—	*Le Paysan amoureux*, comédie en 2 actes. — Philippe, 20 ans.
29 —	—	*La Rente viagère*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Fayard, 70 ans.
2 novembre	—	*La Grande Aventure*, comédie en 1 acte. — Cliquot, 40 ans.
5 janvier	1833	*Les Vieux Péchés*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Girard, 55 ans.
16 février	—	*Une Répétition générale*, vaudeville en 2 tableaux. — Giboyé, bossu, 40 ans.

9 mars	1833	*La Nouvelle Mme Evrard*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Jérôme, jardinier, 25 ans.
8 juillet	—	*Le Moulin de Javelle*, vaudeville en 2 actes.— L'abbé Dubois, 45 ans.
29 août	—	*Louis XI en goguettes*, vaudeville en 1 acte.— Louis XI, 50 ans.
12 septembre	—	*Un trait de Paul Ier*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Robert, soldat, 36 ans.
23 octobre	1833	*Christophe ou Cinq pour un*, vaudeville en 1 acte.— Christophe (5 rôles), 25 ans.
7 décembre	—	*Les Suites d'une séparation*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Granger, général, 55 ans.
6 février	1834	*Le Mari d'une muse*, comédie-vaudeville en 1 acte.— Poncet, 30 ans.
19 —	—	*Michel Perrin*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Michel Perrin, 60 ans.
25 juin	—	*Les Duels ou la Famille d'Harcourt*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Polydore Beauchan, 25 ans.
24 juillet	—	*Le Capitaine de vaisseau*, vaudeville en 3 actes.— Fromont, 50 ans.
7 janvier	1835	*La Fille de l'Avare*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Grandet, 60 ans.
12 mai	—	*Une chaumière et son cœur*, vaudeville en 2 actes.— John Gripp, 40 ans.
3 juillet	—	*Le Violon de l'Opéra*, vaudeville en 1 acte. — Claudet, 40 ans.
15 septembre	—	*Le Pauvre Jacques*, comédie en 1 acte. — Jacques, 45 ans.
30 janvier	1836	*Le Gamin de Paris*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Joseph, 16 ans.

31 août	1836	*L'Hérétique*, pièce en 5 tableaux.— Le comte de Rovsbert, 30 ans.
27 novembre	—	*Le Muet d'Ingouville*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Georges, 20 ans.
4 mars	1837	*César ou le Chien du château*, comédie-vaudeville en 2 actes. — César, 18 ans.
20 octobre	—	*Ce Bon M. Blandin*, vaudeville en 1 acte.— Blandin, 65 ans.
11 novembre	—	*Le Rêve d'un savant*, comédie en 1 acte. — Claès, 50 ans.
20 décembre	—	*Le Saute-ruisseau*, vaudeville en 1 acte. — Antonin, 18 ans.
30 janvier	1838	*Casimir ou le Commis-voyageur*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Casimir, 30 ans.
30 mars	—	*Clermont ou Une femme d'artiste*, comédie-vaudeville en 2 actes.—Clermont, 30 ans.
20 octobre	—	*Le Grand-papa Guérin*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Guérin, 76 ans.
16 décembre	—	*Candinot, roi de Rouen*, vaudeville en 2 actes.— Candinot, 50 ans.
16 février	1839	*Maurice*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Maurice, 50 ans.
23 avril	—	*Le Dépositaire*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Ferté, 40 ans.
16 janvier	1840	*Les Enfants de troupe*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Trim, 19 ans.
4 mai	—	*Les Merluchons*, vaudeville en 1 acte. — Saint-Félix, 45 ans.
24 octobre	—	*Le Père Turlututu*, vaudeville en 1 acte. — Turlututu, 100 ans.

6 janvier	1841	*L'Abbé galant*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Claude, 20 ans.
6 mai	—	*Le Conscrit de l'an VIII*, vaudeville en 2 actes.— Bernard, 19 ans.
11 février	1842	*L'Oncle Baptiste*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Baptiste, 45 ans.
19 —	—	*La Nourrice du roi de Rome*, comédie en 2 actes.— Thibault, 25 ans.
10 mai	—	*Chez un garçon*, vaudeville en 1 acte.— Ferdinand, 20 ans.
21 octobre	—	*Le Docteur Robin*, comédie en 1 acte.— David Garrick, 35 ans.
10 décembre	—	*Thomas le rageur*, vaudeville en 1 acte. — Thomas, 22 ans.
27 janvier	1843	*Le Menuet de la reine*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Vestris, 50 ans.
2 mars	—	*Bertrand l'horloger*, comédie en 2 actes. Job Bertrand, 55 ans.
24 avril	—	*Jacquard*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Jacquard, 42 ans.
23 octobre	—	*Le Capitaine Lambert*, comédie en 2 actes.— Lambert, 50 ans.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

1843-1857

28 mai	1844	*Le Chevalier de Grignon*, comédie-vaudeville en 2 actes.— Nogent, valet, 60 ans.
15 janvier	1845	*Boquillon à la recherche d'un père*, vaudeville en 3 actes.— Boquillon, 50 ans.

15 mars	1845	*Le Garde forestier*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Christian, 30 ans.
10 novembre	—	*Deux Compagnons du tour de France*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Nantais le pensif, 25 ans.
18 janvier	1846	*Le Mousse*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Julien, 18 ans.
2 juin	—	*La Carotte d'or*, vaudeville en 1 acte. — Fromont, 50 ans.
21 novembre	—	*Pierre Février*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Pierre Février, 60 ans.
12 février	1847	*Le Filleul de tout le monde*, comédie-vaudeville en 4 actes. — Zarillo, 17 ans.
22 avril	—	*Léonard le perruquier*, comédie-vaudeville en 4 actes. — Léonard, 30 ans.
19 novembre	—	*Jérôme le maçon*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Jérôme, 40 ans.
22 janvier	1848	*Le Fils du fermier*, comédie en 2 actes. — Michaut, fermier, 45 ans.
10 mars	—	*Le Pouvoir d'une femme*, comédie-vaudeville en 1 acte. — Sainte-Luce, 30 ans.
20 octobre	—	*Le Buveur d'eau*, vaudeville en 1 acte. — Saboulin, 40 ans.
6 février	1849	*Le Berger de Souvigny*, comédie-vaudeville en 2 actes. — Monet, berger, 18 ans.
7 avril	—	*Un Vendredi*, vaudeville en 1 acte. — Bonami, caissier, 50 ans.
18 avril	1857	*Jean le toqué*, comédie vaudeville en 2 actes. — Jean, 22 ans.

CHAPITRE LV.

La cinquantaine de mon mariage.— L'abbé Lamazou.— La cérémonie religieuse. — Ma petite-nièce Louise. — Un dîner de famille. — Les frères Lionnet. — Mlle Geneviève. — Eugène Grangé. — M. Hippeau. — Ma petite-fille Marguerite. — Premier quadrille. — Adieux au public.

Je prie les lecteurs qui ont eu la bonté de parcourir les précédents chapitres, de se rappeler celui dans lequel je parle de mon congé de Nantes qui, malheureusement devait être le dernier. Ce fut à cette époque (1848) qu'une maladie nerveuse vint briser toutes mes espérances d'avenir et ruiner ma santé pour toujours. Malgré cette cruelle épreuve, je dois bénir la Providence qui, en prolongeant les jours du père de famille, lui a permis d'établir ses enfants, sinon d'une façon brillante, du moins honorablement; je lui dois encore la joie d'avoir pu conduire à l'autel, pour la seconde fois, la femme adorée qui m'a donné plus d'un demi-siècle de bonheur. Aussi ne puis-je résister au désir de retracer ici les détails de cette fête, qui vint rajeunir mon vieux cœur et le faire battre comme à vingt ans.

Voici donc comment les choses se passèrent.

M. l'abbé Lamazou, curé de la paroisse d'Auteuil, ayant appris que nous voulions célébrer la cinquantaine de notre mariage, vint nous faire visite. Cet excellent homme, loin d'être intolérant et sermonneur, est au contraire d'une indulgence, d'une simplicité, d'une bonhomie adorables; par-dessus tout, artiste dans l'âme, au point que nous parlâmes peinture, sculpture et théâtre pendant la plus grande partie de notre entrevue.

— Je venais près de vous, dit-il enfin, pour nous entendre sur la célébration de vos noces d'or. Je désire qu'elle soit digne de la circonstance. Je sais que vous n'êtes pas riches, vous arrangerez donc cela comme vous voudrez ; le reste me regarde. Mais je tiens à honneur que cette cérémonie fasse époque dans ma paroisse, et qu'elle reste un grand et beau souvenir pour vous et vos enfants.

— Nos enfants, hélas ! lui répondis-je, nous serons privés du bonheur de les avoir *tous* auprès de nous en cet heureux jour. Notre fils aîné est en Californie depuis de longues années, et nous mourrons sans avoir la consolation de l'embrasser. Quant à notre fille Pauline et à Richard son mari, les pauvres enfants sont en ce moment au Caire, où ils se désespèrent de ne pouvoir assister à la fête qui se prépare. Vous voyez, cher monsieur, qu'on ne peut jamais répondre d'être complètement heureux.

— J'en conviens et partage vos regrets. Vous devez pourtant aujourd'hui remercier l'Éternel, qui vous accorde le bonheur de venir célébrer dans son temple la cinquantaine de votre union avec la digne épouse qu'il vous a donnée. Croyez, chers amis, que cette

faveur n'est réservée qu'à un bien petit nombre de mortels ; du courage donc, et à bientôt !

Le bon prêtre partit, après nous avoir serré la main.

Huit jours plus tard, le 9 novembre 1876, par une matinée d'automne assez belle, une voiture nous conduisait du hameau Béranger à Notre-Dame d'Auteuil.

A midi précis, nous descendions devant cette petite église, si pittoresque et si villageoise. Entourés d'une foule d'amis et suivis de nos enfants, petits-enfants, nièces, neveux, petites-nièces et petits-neveux, nous pénétrâmes dans l'édifice. Au même instant, des chants et les notes vibrantes de l'orgue saluèrent notre entrée, en nous pénétrant d'une émotion bien douce.

M. Lamazou avait fait merveille : l'église était resplendissante comme aux jours des grandes fêtes religieuses, et, par une attention des plus délicates, le digne prêtre, sachant que les *nouveaux mariés* s'appelaient de leur nom de baptême *Marie*, avait voulu que la chapelle de la Vierge fût ornée d'une profusion de fleurs.

Arrivés aux fauteuils qui nous étaient réservés, toute notre famille étant groupée autour de nous, l'abbé Lamazou monta à l'autel, et, se tournant vers l'assistance attentive et recueillie, prononça une touchante allocution dont j'ai le plaisir de pouvoir retracer ici quelques passages, grâce à l'obligeance du bon curé qui a bien voulu m'en donner copie :

« Monsieur, Madame,

« Il y a aujourd'hui une moitié de siècle, à une époque où beaucoup d'hommes mûrs de la génération actuelle n'avaient pas en-

core fait leur entrée dans la vie, vous deux, riches de jeunesse et d'avenir, vous vous présentiez au pied des autels pour demander à Dieu de consacrer et de bénir votre union.

. . . .

« Vous venez de nouveau au pied des autels remercier publiquement la Providence de ses maternels bienfaits, et lui en demander longtemps encore la douce continuation, au milieu de cette réunion émue d'enfants, de petits-enfants, de parents et d'amis, heureux de s'associer à votre joie et de prier pour votre bonheur.

« Avec la riche intelligence que Dieu vous a donnée, monsieur, et le travail opiniâtre auquel vous avez toujours demandé la considération et la renommée, vous avez trouvé sur le chemin de la vie les grands succès, et, ce qui vaut encore mieux, l'estime et le respect de vos semblables. Mais aucun trésor n'a jamais été pour vous comparable à cette compagne, si attentive, si prévenante, si dévouée, qui n'a eu d'autre ambition que d'adoucir vos peines, et de multiplier vos joies, en un mot de vivre avec vous et pour vous.

« Je suis en ce moment le fidèle écho de cette brillante et sympathique assistance de parents, de disciples et d'amis, en demandant à Dieu de vous continuer ses meilleurs bienfaits. Continuez, de votre côté, à chercher le bonheur dans le devoir et les joies de la vie dans une conscience irréprochable.

« Ainsi, vous pourrez toujours compter sur deux biens, les plus dignes de tenter et de fixer les cœurs généreux, l'estime de Dieu et l'estime de vos semblables, les respects de la terre et les bénédictions du ciel!... »

L'abbé Lamazou, en terminant ce discours, prononcé d'une voix attendrie, nous donna sa bénédiction. Un rayon de soleil, tombant de la voûte, vint au même instant briller sur nos têtes. Cette apparition soudaine, remarquée par tous ceux qui nous entouraient, nous causa une vive impression ; il nous sembla qu'une bénédiction du ciel venait confirmer celle du

bon prêtre. Ne pouvant contenir mon émotion, je serrai la main de ma chère compagne, qui, les yeux mouillés de larmes, avait compris comme moi que nous devions remercier la Providence de ce présage de bonheur.

La messe fut dite par le vicaire qui, deux ans auparavant, avait célébré le mariage de notre fille Pauline, et, l'année suivante, baptisé son premier enfant.

Notre petite-nièce Louise Thuillier, chanta l'*Ave Maria* de Gounod, accompagnée par l'orgue, et dit, à l'élévation, un *O Salutaris* de Lefébure d'une façon remarquable[1].

Il fallait bien que les pauvres eussent leur part de bonheur dans cette fête ; nos deux petites-filles, Mathilde et Marguerite, accompagnées tour à tour par notre petit-fils Maurice Haquette, firent une quête brillante qui soulagea quelques infortunes.

La cérémonie terminée, nous nous rendîmes à la sacristie, où nous reçûmes les compliments et les vœux de bonheur de nos amis et de tous ceux qui avaient bien voulu nous donner cette nouvelle preuve de sympathie. Dans ce nombre se trouvaient mes deux excellents camarades Chambéry et Tétard qui, tous deux habitant Meulan, n'avaient pas hésité à faire le voyage pour venir serrer la main de leur vieil ami. Je suis heureux de pouvoir encore aujourd'hui leur en témoigner ma reconnaissance.

1. Cette charmante enfant obtient en ce moment de brillants succès à l'Opéra-Comique.

Pendant ce temps, la foule s'était amassée à la porte de l'église, et formait la haie pour voir passer les *jeunes mariés aux cheveux blancs ;* lorsque nous apparûmes, un murmure flatteur se fit entendre, et des vivats retentirent jusqu'à ce que notre voiture eût disparu.

Nous étions vraiment confus de tant d'honneurs !

Ah ! pourquoi nous manquait-il la présence de notre fils Ernest, de sa sœur Pauline et de son mari !

Dupe de la parole d'un directeur, qui lui avait promis une prolongation d'engagement, Richard, resté sans emploi au milieu de l'année théâtrale, s'était vu forcé de signer un traité pour le théâtre du Caire et de partir avec sa femme, en nous laissant leur adorable bébé, Mlle Geneviève, pour nous consoler un peu de leur absence.

Ce chérubin fut la joie de la maison, en cette heureuse journée. C'était à qui la câlinerait, et la coquette se laissait embrasser, dorloter, en souriant à tout le monde et sans paraître le moins du monde effarouchée. Combien elle fut ravissante quand, après un bon somme de trois heures, sa nourrice l'apporta au dessert de notre dîner tout intime, auquel étaient conviés nos amis : Fanny Dubois-Davesne, la bonne Mme Alexis et les frères Lionnet. Je vois encore Geneviève passer tour à tour sur les genoux de ses deux grand'mères, pour venir enfin dans les bras du *marié* et lui faire oublier, pour quelques instants du moins, ses soixante-seize hivers, en lui rappelant le temps où il faisait danser sa mère comme il la faisait danser elle-même aujourd'hui.

[illegible] un toast aux [illegible]

[illegible] de revoir bientôt [illegible] faisons [illegible] leur santé ; aux absents [illegible]
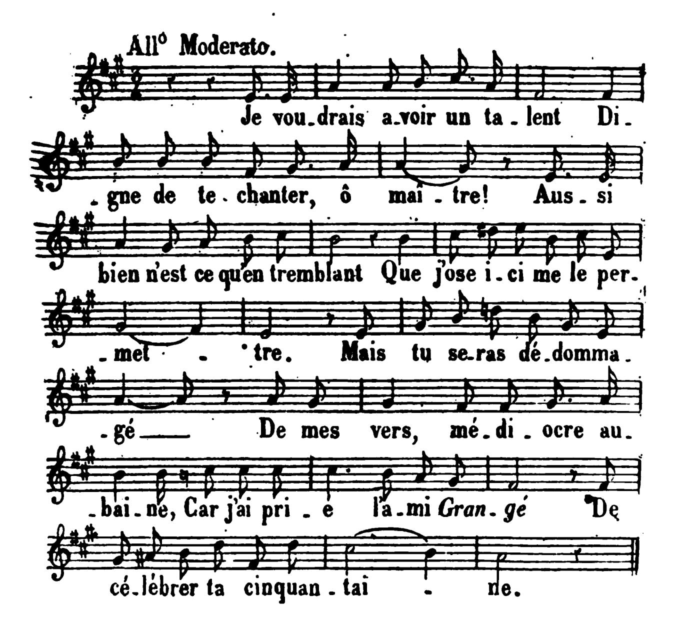
Chacun voulut embrasser le [illegible] que je [illegible] dans mes bras et qui [illegible] s'y prêtait [illegible] meilleure grâce du monde, et semblait dire : « Puisque vous regrettez que papa et maman ne soient pas là, ne vous gênez pas pour me donner tous les baisers que vous leur destinez ; je vous promets de les leur rendre à leur retour. »

Après quoi, on reconduisit à sa *[illegible]* Mlle Geneviève, emportant sa provision de caresses.

— Mon cher Bouffé, dit alors Anatole Lionnet, vous venez de voir avec quel plaisir nous nous sommes associés au souhait de revoir bientôt vos enfants, que nous aimons tous comme ils méritent de l'être ; permettez qu'à mon tour je porte un toast aux *nouveaux mariés*.

Et il chanta les couplets suivants, sur une musique composée par lui-même, et que j'ai plaisir à donner ici :

A BOUFFÉ



Je voudrais avoir un talent
Digne de te chanter, ô maître!
Aussi bien n'est-ce qu'en tremblant
Que j'ose ici me le permettre;
Mais tu seras dédommagé
De mes vers, médiocre aubaine,
Car j'ai prié l'ami Grangé
De célébrer ta cinquantaine.

Il l'a fait en couplets émus
Que je chanterai tout à l'heure
Devant toi, devant les élus
Admis ce soir en ta demeure.

Je profitai du moment pour porter un toast aux absents :

« Mes bons amis, j'ai la certitude que vous vous
« joindrez à moi pour souhaiter de revoir bientôt
« parmi nous les chers enfants qui manquent à cette
« fête ; en attendant ce moment désiré, faisons des
« vœux pour leur bonheur et leur santé : aux absents
« donc et à vous de tout mon cœur ! »
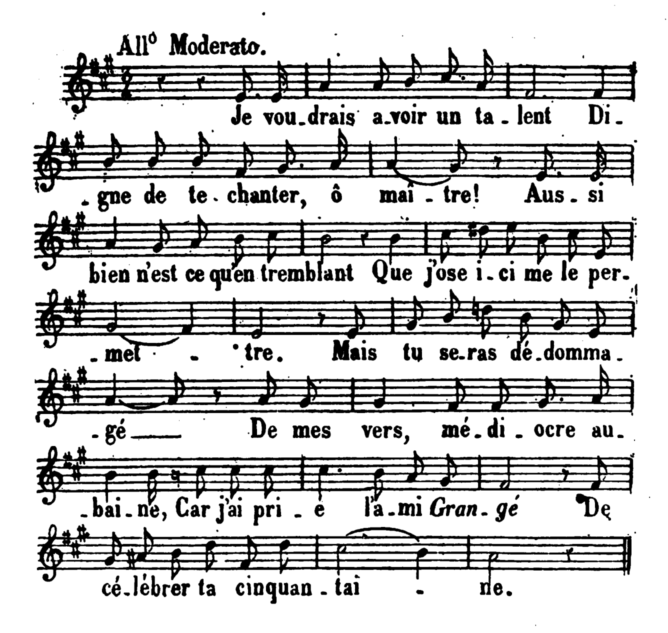
Chacun voulut embrasser le joli bébé que je tenais dans mes bras et qui, loin de s'en défendre, s'y prêtait au contraire de la meilleure grâce du monde, et semblait dire : « Puisque vous regrettez que papa et maman ne soient pas là, ne vous gênez pas pour me donner tous les baisers que vous leur destiniez ; je vous promets de les leur rendre à leur retour. »

Après quoi, on reconduisit à son *dodo* Mlle Geneviève, emportant sa provision de caresses.

— Mon cher Bouffé, dit alors Anatole Lionnet, vous venez de voir avec quel plaisir nous nous sommes associés au souhait de revoir bientôt vos enfants, que nous aimons tous comme ils méritent de l'être ; permettez qu'à mon tour je porte un toast aux *nouveaux mariés.*

Et il chanta les couplets suivants, sur une musique composée par lui-même, et que j'ai plaisir à donner ici :

A BOUFFÉ



Je voudrais avoir un talent
Digne de te chanter, ô maître!
Aussi bien n'est-ce qu'en tremblant
Que j'ose ici me le permettre;
Mais tu seras dédommagé
De mes vers, médiocre aubaine,
Car j'ai prié l'ami Grangé
De célébrer ta cinquantaine.

Il l'a fait en couplets émus
Que je chanterai tout à l'heure
Devant toi, devant les élus
Admis ce soir en ta demeure.

Que n'ai-je son style charmant,
Sa forme d'élégance pleine,
Pour célébrer plus dignement,
O cher Bouffé, ta cinquantaine!

Mais, à défaut d'esprit vainqueur,
Pour te dire ce que je pense,
Je n'écoute ici que mon cœur,
Ami, c'est ma seule éloquence :
Je bois au grand comédien
Qui, du plus loin qu'on s'en souvienne,
Fut toujours cet homme de bien
Dont nous fêtons la cinquantaine.

Nous avons pleuré bien souvent
Aux accents de ta voix si chère;
Sur ton beau visage émouvant
Passait ton âme tout entière!
Ton grand art fut la vérité
Qui te rendait sublime en scène,
Cher maître de tous respecté.
Dont nous fêtons la cinquantaine!

O Bouffé, je bois en ce jour
A la femme heureuse et bénie,
Au saint objet de ton amour,
A la compagne de ta vie!
Puisse le ciel, ô chers époux,
En sa clémence souveraine,
Dans dix ans nous réunir tous,
Pour fêter votre soixantaine!

Après avoir félicité l'auteur qui venait de dire cette chanson avec la finesse et le sentiment qui lui ont valu tant de succès mérités, nous nous rendîmes au salon, où nous attendaient quelques amis invités à venir passer la soirée, et cela à la grande joie de notre famille, qui avait désiré que ce beau jour se terminât par une petite fête artistique.

Ce fut d'abord Anatole Lionnet qui chanta les jolis
ıplets que notre ami Eugène Grangé avait eu l'ama-
ité d'écrire pour la circonstance. On les lira avec le
ıisir que nous éprouvâmes à les entendre :

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Plein d'une ivresse sans égale,
Chacun de nous est appelé
A saluer le jubilé
De la tendresse conjugale.
Cet anniversaire bien doux
Evoque une date lointaine :
Pour célébrer leur cinquantaine,
Offrons des fleurs à ces époux!

Qui préside ce joyeux groupe?
Un artiste des plus chéris :
Salut au Gamin de Paris!
Salut à Trim, l'Enfant de troupe!
Cet enfant, soit dit entre nous,
Dans la troupe était capitaine...
Pour célébrer leur cinquantaine,
Offrons des fleurs à ces époux!

De l'amour pour fêter les Pâques,
On voit, à cette table assis,
Philémon auprès de Beaucis...
Ou plutôt, non : c'est Pauvre Jacques;
Quand du bonheur, ce rendez-vous
Lui donne une preuve certaine,
Pour célébrer leur cinquantaine,
Offrons des fleurs à ces époux!

Par les liens du mariage,
Depuis que ce couple est uni,
Pas un orage n'a terni
Le cours de son heureux voyage.

Sans leur faire ici de jaloux,
Des succès comptés par centaine,
Pour célébrer leur cinquantaine,
Viennent sourire à ces époux.

L'hymen pour vous rouvre son temple,
Heureux époux toujours épris;
Tous deux, du haut de ces lambris,
Un demi-siècle vous contemple!...
Et nous, amis, d'un jour bien doux
Évoquant la date lointaine,
Pour célébrer leur cinquantaine,
Offrons des fleurs à ces époux!

Le poète fut chaleureusement applaudi par toute l'assemblée, ainsi que celui qui venait de l'interpréter d'une façon très spirituelle.

Son frère nous lut, ou plutôt nous joua, en comédien de talent, *la Lettre d'un Conscrit alsacien à ses parents.* Il serait impossible d'être à la fois plus vrai, plus comique et plus amusant que ne le fut ce charmant artiste.

Notre fils Hippolyte, prit alors sa fille par la main, et, la conduisant devant nous :

— Voici, dit-il, Marguerite qui désire réciter le compliment que le fils de notre bonne amie Alexis a composé à l'occasion de votre heureuse cinquantaine.

Et la gracieuse enfant débita les vers suivants avec une rare intelligence :

Pour nous tous, aujourd'hui, c'est fête de famille,
Et mon père m'a dit, en m'embrassant bien fort :
« A ceux que nous aimons, c'est toi, ma chère fille,
Qui de ta jeune voix, toute fraîche et gentille,
Dira notre joyeux transport. »

Aussi, chers grands parents, le cœur plein d'allégresse,
Je viens, de vos enfants, vous offrir tous les vœux.
Gardez-leur votre amour, votre vive tendresse,
Et que Dieu vous accorde une longue vieillesse
Et vous fasse toujours heureux!

Je vais vous expliquer ce mot de *Cinquantaine*
Et vous dire, à tous deux, comme je le comprends :
Vous avez partagé les plaisirs et la peine
Et, l'un à l'autre unis, votre amitié sereine
A compté pour vous de longs ans.

Ma chère grand'maman, ton amitié si douce,
Autour de toi répand un parfum de bonté.
A grand-père éviter toute forte secousse
Est ton plus cher désir et vers lequel te pousse
Ton cœur, tout plein de charité.

Que Dieu, qui tient en mains toutes les destinées,
Vous donne d'heureux jours, la santé pour longtemps ;
Enfin, qu'il vous permette, et dans bien des années,
De bénir, tous les deux, de vos mains vénérées,
Vos arrière-petits-enfants!

Nous couvrîmes de baisers la jolie tête blonde de Marguerite, et, à notre exemple, chacun voulut donner une caresse à cette chère enfant.

M. Hippeau, notre vieil ami, désirant fêter aussi cet anniversaire, avait composé une épître qu'il voulut lire lui-même; il le fit avec un charme, une simplicité qui révélaient la bonté de ce modeste savant :

Quand tu marchais dans la carrière,
Et quand tu luttais sans faiblir,
Le cœur d'un ange de lumière
Était là pour te soutenir.

Pendant cinquante ans, douce et tendre,
Celle qui te donna sa foi,
Pour t'aimer et pour te comprendre
Trouva son bonheur près de toi.

Si, depuis votre mariage,
Vous avez pu voir tous les deux,
Sans être troublés par l'orage,
S'écouler tant de jours heureux,

C'est que la bonté souveraine
Du Dieu que votre cœur bénit
De l'or le plus pur fit la chaîne
Qui l'un à l'autre vous unit.

Aussi quand une foule émue,
Dans ce jour grave et solennel,
Auprès de vous est accourue
Afin d'invoquer l'Éternel;

Ce fut la plus belle des fêtes,
Car les prières du saint lieu
Ont fait descendre sur vos têtes
Les bénédictions de Dieu!

Après la poésie vint la musique. Ma fille Victorine et son mari exécutèrent l'ouverture des *Noces de Figaro*. Cette ouverture fut suivie de plusieurs morceaux, chansonnettes et romances, dits par quelques-uns de nos amis.

La chanson qui produisit le plus d'effet fut celle de *Philémon et Baucis*, que notre petite-nièce Louise Thuillier avait choisie comme faisant allusion à nos noces d'or, et qu'elle dit avec un tact si fin, une malice si piquante, un goût si exquis, qu'on voulut l'entendre une seconde fois, et je crois que, sans la crainte

de fatiguer la chanteuse, ou l'eût redemandée une troisième.

Mais sa mère, qui venait de l'accompagner, voyant que les jeunes gens bouillaient d'organiser une petite sauterie, frappa sur le piano le prélude d'un quadrille.

C'est alors que, trompant mes soixante-seize ans, je pris la main de ma femme et donnai le signal du bal; après quoi nous cédâmes la place à la vaillante jeunesse qui s'en donna à cœur joie jusqu'à minuit, heure à laquelle chacun nous fit ses adieux.

Ainsi se termina cette fête charmante qui restera un de mes plus précieux souvenirs.

J'aurais encore beaucoup d'incidents à raconter; mais, désirant ne pas attrister la page souriante qu'on vient de lire par le récit des chagrins que nous eûmes à subir depuis lors, je ne veux, avant de déposer la plume, que m'acquitter d'un devoir bien doux en remerciant d'abord tous ceux qui, en assistant à nos noces d'or, nous ont donné une nouvelle preuve d'amitié.

A vous aussi, chers artistes, qui avez bien voulu prêter l'appui de votre talent à l'illustration de ce volume; merci, merci mille fois!

Merci encore à mes excellents camarades de Paris et de la province, qui m'ont toujours témoigné dévouement et sympathie!...

Quant à toi, cher public, ne m'accuse ni d'audace ni de vanité si j'ai osé me présenter à toi comme auteur. Voici mon excuse :

Les mêmes amis qui m'ont poussé à noircir ces feuilles sont parvenus à me persuader qu'il me fallait les publier. Ai-je eu tort ou raison de les croire ? — Ce n'est pas à moi de le dire.

Je réclame simplement ton indulgence pour ce livre, écrit sans prétention au style et avec la seule préoccupation de la vérité. Use encore une fois envers moi de cette indulgence que tu m'as si souvent prodiguée lorsque j'avais le bonheur de provoquer ton sourire ou tes larmes, heureux temps que je regrette et n'oublierai jamais !...

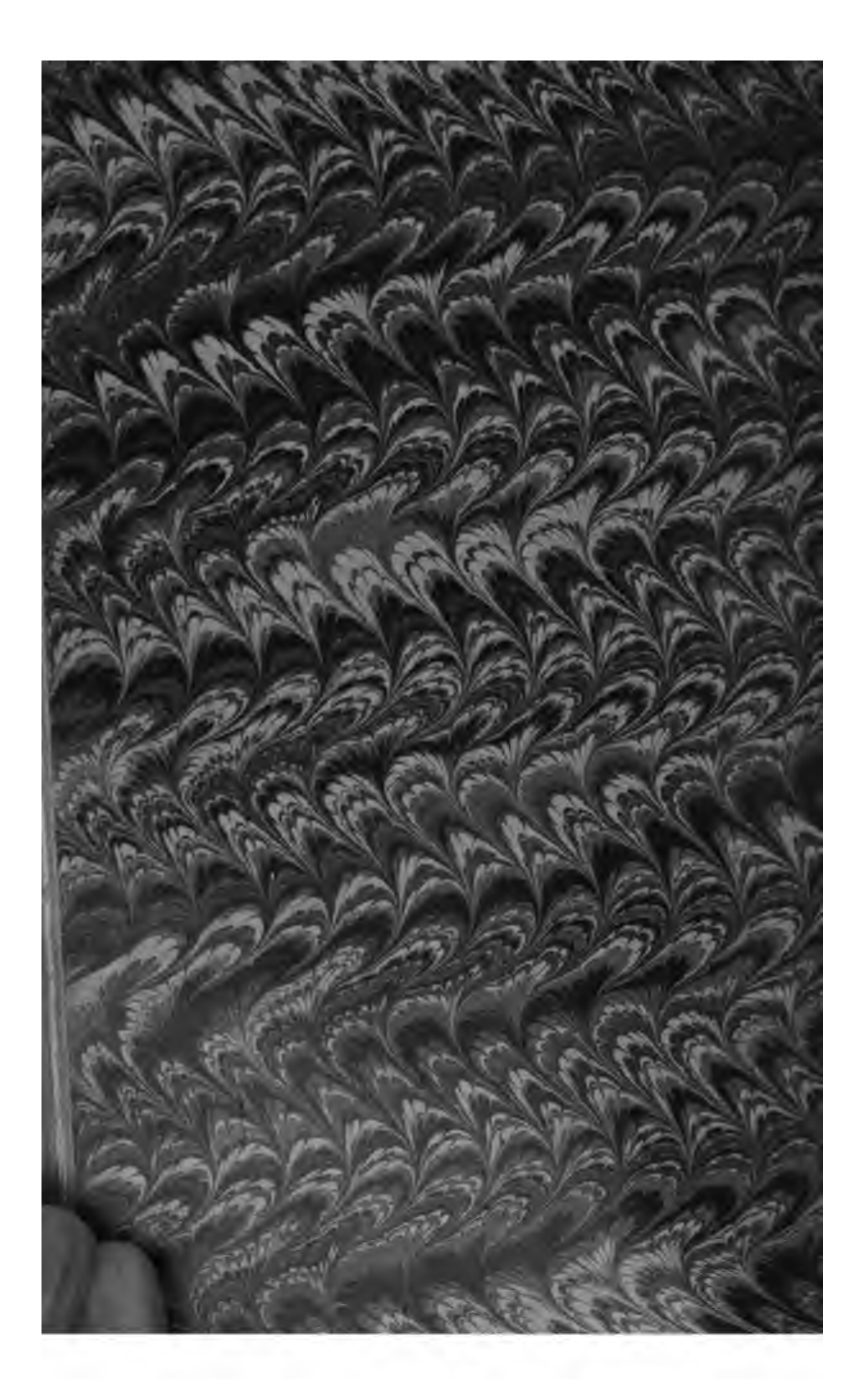
Reçois donc ici les derniers adieux et l'expression de la profonde reconnaissance du vieux *Gamin de Paris!*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie D. BARDIN. à Saint-Germain.




Stanford University Libraries
3 6105 019 178 768

